

44° 1155

10

L'Autheur est l'Abbé
de Caveirac. Le même
qui eut la felle temerité
de publier une Apologie
du Massacre de la St.

Barthelemi.

Il a été condamné au Carcan
et banni d'y résider.

a Paris 22. Fevrier 1764.

Dopo la pag. 159. trovasi l'opera anteriore Appel a la
Raison &c. Il Parlamento di Parigi ordinò che si facesse
inquisizione per sapere l'Autore dell'Appel, e si intendè
che tre avevano composto il libro, e cooperato alla stampa
cioè i PP. Berthier, e Budget Jesuiti, e l'Abate di Ca-
veirac. Si tutti e tre fu decretata la cattura, ch'essi
scapparono colla fuga &c.

AP

ALA

Libris N. Pagoniaggiore

APPEL
A LA RAISON.

NOUVEL APPEL
A
LA RAISON,
DES
ECRITS ET LIBELLES
PUBLIÉS
PAR LA PASSION
CONTRE
LES JESUITES DE FRANCE.

*Ecce iterum Crispinus, & est mihi sæpe vocandus ad par-
tes.* Juvenal. Sat. 4.

Edition nouvelle.



M. DCC. LXIV.



L E T T R E

*De l'Ex-Jésuite Breton, à tous ceux qui seront
curieux de la lire.*

Facit indignatio versum.

M E S S I E U R S ,

J'ETOIS dans le triste Galetas où les Arrêts m'ont confiné, & j'y demandois à Dieu la patience, quand un *nouveau Compte rendu* est venu me la faire perdre. Je l'ai lu, & j'ai vu que partout où l'Auteur n'étoit pas bon copiste, il étoit mauvais Original, j'ai vu qu'il se répétoit sans pudeur, & qu'il se contredisoit sans scrupule. J'y ai trouvé des prétentions à côté de l'ignorance, un faux air de modération auprès de l'investive, la dissimulation se cachant sous le masque transparent de la vérité, la cruauté s'envelopant de quelques dehors d'humanité, j'y ai vu enfin la Philosophie du siècle affecter l'intérêt de la Religion.

J'ai vu toutes ces choses d'un coup d'œil, & j'ai dit d'abord, il n'est pas possible que cet Ouvrage tel qu'il est, soit sorti du Cabinet d'un Magistrat respectable, moins encore qu'il ait été prononcé dans le Temple de la Justice; on n'y voit point ce caractère impartial de vengeur public, ni cette tournure honnête dont M. l'Avocat Général *Joly de Fleury*, qu'on devoit toujours prendre pour modèle, s'est servi dans la même affaire; Messieurs les Gens du Roi de Province, qui vont prendre le bel air du monde dans la Capitale, en rapportent sûrement aussi le bon ton de la Magistrature; cette réflexion m'a fait aussi-tôt conclure que cet Ecrit clandestin n'étoit pas du Magistrat, auquel on l'attribue, & j'ai dit, il faut nécessairement qu'il y ait quelque méprise dans le titre, *une seule lettre suffit pour désigner un nom*, le célèbre M. Douier a été trompé plus d'une fois de cette manière.

Cette seconde réflexion, faite sans malice, & appuyée sur d'autres conjectures, que mes Concitoyens les braves Armoriques savent bien, m'a enhardi à répondre à l'Auteur quelqu'il soit. J'ai donc pris ma plume, le l'ai taillée un peu fin, & je me suis mis à écrire, sans trop faire d'attention que le tems étoit court, & que je n'avois point de Livres; heureusement je vis très-bien avec Messieurs les Curés de mon voisinage, ils m'ont envoyé tous

Casuiſtes qu'ils avoient, & il pleuvoit chez moi des *Hurtado*, des *Sanchez*, des *Suarez*, des *Tolet*, des *Antoine*, &c. Cependant on ne va pas loin avec ce ſecours quand on a plus de quatre cens infidélités à relever, auſſi n'ai-je prétendu qu'entamer la beſogne, d'autres l'acheveront, je puis donc écrire encore une fois, *tout n'eſt pas dit ſur cette matiere.*

Je me rappelle dans ce moment que j'ai oublié de répondre aux reproches, que l'Auteur du *Compte rendu* nous fait d'avoir eu recours il y a cent cinquante-neuf ans, à la protection de la *Varenne*. Meſſieurs, ſi vous l'entendez répéter, ayez la bonté de dire ſeulement pour nous excuſer, que les Jéſuites ont bien pu ſ'adreſſer ſans crime à un homme en faveur auprès de ſon Prince, quand un Magiſtrat de Province ne ſ'eſt pas fait ſcrupule de faire ſa cour à la fameuſe *le Coureur*, & de recevoir ſes derniers ſoupirs.

J'ai l'honneur d'être avec reſpect & une reconnoiſſance anticipée,

MESSIEURS,

Votre très-humble, &c.
l'Ex-Jéſuite Breton.

*De mon Galetas treize jours après
le ſecond Compte rendu à Paris.*

*Compte rendu au Public par l'Imprimeur sur la
cause des fautes d'impression qui se trouvent
dans l'Edition précédente.*

COMME les fautes d'impression répandent assez souvent, ou soupçon de clandestinité sur l'Ouvrage, ou un soupçon d'ignorance sur l'Ouvrier, il nous a paru important de rendre compte de ce qui a occasionné celles qui se sont glissées dans cette Edition.

Le Manuscrit sur lequel nous avons imprimé, étoit si mal peint, & tellement chargé de renvois & de notes, qu'un de ces Cénobites François, qui passent, dit-on, leur vie à déchiffrer des chartres, ou à les suppléer, auroit eu de la peine à le lire; c'est la première source de notre erreur. La seconde vient de ce que l'Ouvrage contient des faits si incroyables, que nous avons été hors d'état de suivre par tout le fil du discours; car on comprend difficilement ce qu'on ne sauroit convenir. Or, il est question ici d'un Institut, qu'on regarde en France comme impie, en Portugal, comme saint, par tout ailleurs comme sage & pieux. Il est question d'un Corps qu'on veut détruire, sous prétexte qu'il forme les cœurs au crime, & on convient en même tems qu'aucun membre de ce Corps n'est criminel. Il est question enfin d'une Doctrine enseignée
par

par quelques hommes morts depuis plus d'un siècle, & sur le délit passé desquels on veut juger des hommes vivans, qui enseignent une doctrine toute contraire, de façon qu'au premier coup d'œil, on ne peut regarder cette querelle que comme celle du Loup à l'Agneau: *si ce n'est toi, c'est ton pere.* Toutes ces contradictions sont si inconcevables, qu'on ne doit pas être réputé manquer d'intelligence pour n'avoir pas pû suppléer les fautes d'un manuscrit qui les combat.

Quant au soupçon de clandestinité, une précieuse anecdote le détruira dans l'esprit de gens judicieux. Toute l'Europe sçait que notre très-gracieuse Souveraine l'Imperatrice Reine a fondé un Collège pour la Noblesse de ses vastes Etats, qu'elle lui a donné son nom d'éternelle mémoire, & qu'elle a confié aux Jésuites l'éducation de cette jeunesse, qu'on peut appeller mieux que par-tout ailleurs *l'espérance & le renouvellement de la Nation.* Notre très-Gracieuse Souveraine, va souvent exciter ces jeunes cœurs à la vertu, & lorsqu'elle n'honore pas son Ouvage de son Auguste presence, elle permet à celui qui y préside de rendre compte à sa Sacrée Majesté, des progrès qu'ils font dans les Sciences, & dans la piété. Un jour que le Pere Kerens, Recteur du Collège Theresien s'acquittoit de ce devoir, l'Imperatrice Reine instruite des faux bruits qu'on répandoit contre les Jésuites, dit à ce Pere ces paroles consolantes: *Je compâti à vos malheurs. soyez sûr que tout ce qu'on fait hors de chez moi con-*

tre vous, ne fait & ne fera aucune impression sur moi. Vous n'avez rien à craindre de pareil dans mes Etats.

Après une telle assurance, sortie d'une bouche qui ne s'ouvre que pour dire des choses vraies & agréables, on doit comprendre, qu'il n'a pas dû être difficile aux Jésuites de faire imprimer un Mémoire Justificatif dans un pays où ils ne sont pas moins aimés que respectés. Qu'on n'attribue donc pas à la clandestinité de l'édition, ni à l'ignorance de l'Editeur, les fautes qui se sont glissées dans cet Ouvrage.

Nous y avons remédié par un *Errata* auquel le Lecteur est prié d'avoir recours. Si nous n'y avons pas marqué les fautes des textes Latins, c'est, parce que nous avons regardé ce travail comme superflu. L'Ouvrage étant principalement destiné pour une nation, où l'on dit aujourd'hui du Latin, comme on disoit autrefois du Grec, *Græcum est, non legitur*. Et c'est sans doute la raison pour laquelle on se détermine facilement à détruire les Colléges. Catherine de Médicis se consolait jadis de la perte d'une bataille, en disant: *nous priions Dieu en François*. Cette ressource est bien plus grande dans le moment pour la France, où l'on prie peu, & où l'on étudie encore moins.

 PETITE ANECDOTE.

CE Mémoire justificatif est un Enfant posthume qu'il ne faut pas laisser aller dans le monde sans quelque précaution. Commençons par rendre compte des raisons qui l'ont si long-tems retenu dans un porte-feuille; car, ou il sera trouvé solide, & l'on s'écriera: pourquoi les Jésuites l'ont-ils fait paroître si tard? ou il n'aura aucun succès, & l'on dira: c'étoit bien la peine de le faire paroître. Il est donc de quelque importance pour la Société que l'on sache la part qu'elle a à cet Ouvrage, ou plutôt qu'elle n'y en a aucune.

Tandis que les Jésuites étoient accablées de Libelles, & poursuivis par des Arrêts, les Supérieurs des trois Maisons, trop confians dans leur innocence, peut-être aussi dans les paroles qu'on leur donnoit, s'occupoient moins du soin d'écrire pour leur justification, que du soin d'empêcher qu'on n'écrivît. Le R. P. Provincial porta même son attention trop scrupuleuse, jusqu'à défendre, en vertu de la sainte obéissance, de rien publier là-dessus; & sa loi fut une sorte de charme qui suspendit plus d'une plume bien taillée.

Nous n'examinerons pas ici laquelle des deux fut plus *aveugle* de la défense ou de l'obéissance. Nous dirons seulement que cette espece d'embargo arrêta plusieurs E-

cri-

civains aux bords d'une carrière dans laquelle l'honneur les sollicitoit d'entrer. Un seul eut le courage d'achever son Ouvrage, sans espoir de lui faire voir le jour. Les circonstances ont trompé son attente & satisfait en cela ses desirs. Il est sorti de la Société, & dégagé malgré lui des liens de la subordination; il a cru qu'il ne pouvoit pas faire un meilleur usage des premiers momens d'une liberté qu'il déteste, qu'en les consacrant à la défense d'un Corps auquel il tiendra toute sa vie par les nœuds du respect, de l'affection & de la reconnaissance.

A ce sentiment honnête se joint un intérêt national. Comme Breton, il n'a pu voir sans peine, qu'on attribuoit à un de ses Compatriotes un Ecrit capable de deshonorer les braves Armoriques anciens & modernes, & il a tâché de venger sa Patrie de cet outrage. Ses vœux seront remplis s'il a réussi: il ne lui reste qu'à prier le Lecteur d'avoir quelque indulgence pour les fautes qui auront pu se glisser dans une Edition à laquelle il n'a pu presider, deux cens cinquante lieues le séparant de la Ville où l'on a imprimé ce Mémoire.

On y trouvera peut-être un peu trop de raisonnement pour ce siècle; mais c'est à la raison qu'il l'adresse; un peu trop de Religion, mais c'est un Religieux qui parle; un peu trop enfin de cette érudition qu'on
appel-

appelle aujourd'hui pédanterie , mais c'est un Régent de Collège qui écrit.

Quant aux différens Corps qui s'y trouvent compromis par les écarts de leurs Ecrivains, il leur proteste, que son dessein n'a été d'en offenser aucun. Il les respecte tous, & c'est à regret qu'il s'est vu forcé de les mettre en cause. S'ils sont justes, ils ne lui en sçauront pas mauvais gré; s'ils sont sages, ils ne lui chercheront pas querelle; tout n'est pas dit sur cette matiere.

D U P L I Q U E
D E
L' A P P E L
A LA RAISON,
D E S
ECRITS ET LIBELLES
P U B L I E S
P A R L A P A S S I O N
C O N T R E
LES JESUITES DE FRANCE.

VOtre Empire n'est donc pas entierement détruit chez les François, Raison humaine, puisqu'ils nous ont vu avec plaisir porter notre cause à votre Tribunal; profitons de cet instant lucide, & ne négligeons rien de ce qui peut, sinon nous garantir de la ruine, qui nous menace, du moins rejeter sur nos adversaires tout l'opprobre dont ils voudroient nous couvrir. Prêts à succomber sous le poids de Arrêts, &
A n'ayant

n'ayant presque plus rien à espérer, il ne nous reste plus qu'à venger notre honneur. Nous nous renfermerons dans les bornes étroites d'une défense mesurée. Et si notre destin est de périr; le dernier soupir de la Société en France sera une leçon de moderation pour les François.

F A I T.

Personne n'a jamais pu disputer à un Souverain le droit de ne point admettre un Corps Religieux dans les terres de sa domination; mais lorsqu'il est admis avec toutes les solemnités requises, qu'il a pour lui la possession & la prescription, il n'est pas plus permis de le dépouiller de son état, par l'effet d'une volonté arbitraire, & sous le prétexte d'un abus idéal, que d'enlever son propre bien à un particulier. Ceux qui ont juré la perte des Jésuites ont reconnu la vérité de cette maxime; & sentant la force qu'elle a toujours eue sur les cœurs droits, ils ont craint qu'elle ne réclamât trop puissamment en notre faveur & leur honte, s'ils ne nous chargeoient de torts capables de suspendre au moins les sentimens d'humanité, & d'excuser leurs procédés aux yeux des gens équitables. Il a donc fallu qu'ils supposassent, que nous violions toutes les loix divines & humaines, pour ne pas en paroître eux-mêmes les violateurs. Il a fallu nous attribuer des systêmes qui n'ont jamais existé que dans l'imagination déréglée de ceux qui les ont enfantés. Il a fallu nous charger de dessein
crimi-

criminels, dont nous n'avons que l'horreur qu'ils inspirent. Il a fallu allier dans des hommes une cupidité effrénée, avec la privation de toute propriété; dans des François, un attachement gratuit à des maximes étrangères, avec le penchant naturel, que tous les hommes ont pour les loix de leur patrie, dans des Sujets, une haine intérieure pour leur Souverain, avec les marques extérieures du plus grand amour pour sa personne; dans des Chrétiens, des vues ambitieuses, avec l'abnégation de soi-même; dans des Ecrivains, une doctrine versatile, & cependant *constante & perpétuelle*; dans des Religieux, des richesses imaginaires, avec une pauvreté réelle; une morale relâchée pour les autres, avec des mœurs austères pour eux-mêmes; des projets infernaux, avec des travaux apostoliques; dans des Prêtres, une révolte continue contre les premiers Pasteurs, avec un asservissement incroyable à leur volonté; dans des Catholiques, trop de dévouement pour le saint Siège, & point de déférence aux ordres de celui qui y est assis; trop de zèle pour l'Eglise, & nulle soumission à ses décisions. Il a fallu peindre d'un même trait les Jésuites intolérans en France, tolérans en Chine, idolâtres chez les Malabares, & martyrs de la Divinité au Japon. Il a fallu, en un mot, allier Dagon avec l'Arche.

Si ceux qui ont supposé dans la Société ce monstrueux mélange de vices & de vertus contraires, avoient mieux connu le cœur humain, ils eussent senti que l'homme ne se sacrifie pas

sans sujet, n'est point esclave, pauvre & méchant, pour le plaisir de l'être. Mais pourquoi croire que ces vérités de sentiment leur ont échappé, ce seroit leur accorder une bonne foi que leur passion dément, & que la raison veut qu'on leur refuse. Ils ont donc connu l'inconséquence de leur système d'attaque; mais ils en ont reconnu en même-tems la nécessité; peut-être aussi se sont-ils flattés de faire illusion à la multitude. Laissons les s'abuser à ce point, pourvu que nous désabusions les autres, c'est l'unique objet de ce Mémoire.

Pour le remplir d'une manière, qui ne laisse à désirer à la Raison, que le retour de ceux qui, en déraisonnant, sont autant de transfuges de son Empire, nous examinerons les derniers Ecrits, qui viennent de paroître. Nous distinguerons les Libelles des Ouvrages anonymes, & ceux-ci des Discours qui sont revêtus du sceau respectable de la Magistrature. Les premiers n'entreront dans notre plan que comme un épisode; ce seroit leur faire trop d'honneur, que de s'arrêter longtems à les réfuter; nous toucherons aux derniers avec les ménagemens que les noms qu'ils portent exigent; quant à celui qui n'a ni le courage de se montrer bien à découvert, ni la sagesse de se cacher entièrement, nous supposerons toujours, que ce n'est point l'Ouvrage d'un Magistrat. Tout nous confirme dans cette idée.

Le Magistrat s'appuie sur les Loix; celui-ci n'en cite aucune: il ne connoit que le triste Code d'un Huissier, Assignations, Délais, Défauts, &c.

Le

Le Magistrat sçait observer les Ordonanees; celui-ci apprend à les enfreindre, en s'enveloppant dans la clandestinité. Un Magistrat & le Curateur né des Mineurs, celui-ci en est l'oppresseur: Il intime le Général de la Société, & il rend ses inférieurs responsables de son silence: un Magistrat use des moyens; mais il n'en abuse pas: or un moyen légitime de trouver la vérité, c'est de mettre sous les yeux des Juges les accusations; mais c'est un devoir pour lui d'instruire à charge & à décharge. On verra bientôt que l'Ecrivain, auquel nous prétendons répondre, s'est dispensé sans pudeur de cette obligation. Un Magistrat ne connoît ni respect humain, ni détour, ni crainte; celui-ci, en donnant son Ouvrage au Public sans nom d'Imprimeur, s'est ménagé la ressource de le désavouer, si le blâme qui doit rejaillir sur lui de l'examen que nous en ferons, le réduit à cette extrémité deshonorante. N'attendons pas davantage à le pousser dans ce retranchement honteux. Eh! qu'il n'attribue pas à *ignorance* ou à *politique* (a) la clandestinité de nos Ecrits. On n'est point ignorant, quand on n'est point politique, quand on ne craint point de l'irriter en l'humiliant. Si nous avions, comme lui, la liberté de paroître, nous l'attaquerions de front. On ne recule pas devant la chimere, quand on a la raison pour Egide.

Pénétrés de reconnoissance pour l'intérêt que le Public a paru prendre à notre cause por-

A 3 tée

au seul Tribunal où nous puissions espérer
d'être écoutés, nous n'avons garde de la porter
ailleurs. Vous serez donc toujours notre ressource
& notre Juge, Raison humaine, c'est vous qui
déciderez du mérite de notre réponse ; nous
allons vous rendre compte d'un second Ecrit
publié, non par *ignorance*, mais par *politique*,
sans nom d'Imprimeur. Nous démontrerons
jusqu'à l'évidence.

Que son Auteur ne tient pas ce qu'il promet.

Ne prouve pas ce qu'il avance,

N'entend pas ce qu'il traite,

Ne répond pas à ce qu'on lui objecte.

Qu'il est inconsideré dans ses allégations,

Fautif dans ses calculs,

Infidele dans ses citations,

Téméraire dans ses défis :

Tel sera le plan méthodique de ce Mémoire.



L'AUTEUR, QUEL QU'IL SOIT, NE
TIENT PAS CE QU'IL PROMET.

Le célèbre Isocrate débuta dans une de ses Harangues, par une période si étrangère à ce qu'il vouloit prouver, qu'il en devint ridicule à toute la Grece, au point de n'oser plus parler en public; le Rhéteur Breton aura sans doute le même sort que l'Orateur Athénien, puisqu'il tient à peu près la même route. A quoi sert en effet ce bel éloge de la Société, placé à la tête d'un Discours destiné à la charger de d'opprobres? Croit-il que les Jésuites soient fort touchés d'un témoignage forcé, qu'il rétracte presque avant que d'avoir achevé de le rendre? Né pour grossir la liste des inconséquences humaines, il représente la Société naissante comme le bouclier de l'Eglise, & le boulevard de la Foi, il convient (a) qu'elle parut dans un siècle où l'Eglise étoit déchirée au dedans & au dehors, par des ennemis puissans, & par des enfans rebelles. Il répand subitement les Jésuites chez toutes les Nations, & leur accorde l'honneur d'avoir contribué à confirmer la foi chancelante de quelques uns, à ramener quelques autres au giron de leur mere, & à diminuer le progrès des Sectes. Mais comme s'il se repentoit d'avoir rendu à la Société un hommage que la vérité lui arrache, il le détruit aussi-tôt, en ne mettant presque aucun intervalle entre le moment, où, de son aveu, ce Corps

A 4

Religieux

Religieux fut utile à l'Eglise, & celui où il prétend qu'il a commencé de lui devenir pernicieux & funeste.

Saint Ignace forma le dessein de sa Compagnie en 1534; mais elle ne reçut sa première consistance qu'en 1540: elle étoit même alors si peu nombreuse, que Paul III, pour se rapprocher des vues du Fondateur, & ne point aller au-delà de ses espérances, fixa d'abord le nombre de ses Profès à soixante; ce ne fut qu'en 1543 que ce même Pape jugeant de l'utilité future des Jésuites, par leurs services présents, voulut que le nombre des Profès fût indéfini; & ce changement, s'il faut appeler de ce nom, ce qui ne fut que l'effet de l'intérêt mieux connu de l'Eglise, n'augmenta pas subitement cette Milice chrétienne. Les Jésuites n'étoient donc jusques-là qu'une poignée de gens plus zélés, que capables de remplir toute la Terre du bruit de leur zèle.

L'Ecrivain auquel nous répondons, impatient de faire l'étalage des imputations calomnieuses dont on a accablé les Jésuites pendant deux siècles, précipite leur marche, grossit leurs pelotons, & ne met presque point d'intervalle entre ces premiers momens, où il est forcé de les représenter comme (a) des gens *courageux & sçavans*, & celui où il en fait des hommes intrigans & ambitieux, habiles à conduire les affaires, faciles dans la direction des consciences, instruits dans la science des Arts libéraux, Médecins,

decins, Astronomes, Maîtres de Langue. Quelques hommes à peine rassemblés sous l'étendart de la Croix, deviennent tout-à-coup, sous les heureuses mains de l'Auteur, une République des plus étendues. Le Héros fabuleux, qui sema les dents du dragon, ne vit pas naître si vite ses soldats armées de toutes pieces. Rapprochons les dates des faits, tels que l'Ecrivain les rapporte, son affectation à les res-ferrer décélèra son intention.

Depuis la Bulle de Paul III, jusqu'à la mort de S. Ignace, il ne s'écoula que 12. ans: c'est dans ce court espace de tems que, s'il en faut croire le rapide Armorique, (a) les Jésuites „ porterent leurs missions en Amérique, en „ Chine, en Abissinie, au Japon, aux Indes; „ qu'ils se tendirent utiles aux Souverains; „ qu'ils le furent sur-tout à ceux d'Espagne & „ de Portugal dans des continens éloignées, „ pour la conservation & l'augmentation de „ leurs conquêtes; & qu'en faisant de nouveaux „ Chrétiens, ils acquéroient de nouveaux sujets „ à ces Princes; qu'enfin protégés par les „ Papes dont ils soutenoient les prétentions avec „ zele, ils parvinrent à s'insinuer dans les „ Cours, & prirent la place des Dominicains, „ qui avoient gouverné long-tems la con- „ science des Rois. „

Il y a dans cet étalage affecté de talens, de travaux & de services une foule d'anachronismes, qu'il seroit trop long de relever, nous

A 5 nous

nous contenterons d'en marquer deux , ce sera assez pour rendre l'Auteur suspect d'infidélité ou d'ignorance.

Selon lui, les Jésuites ont succédé aux Dominicains dans l'emploi de Confesseurs des Princes : veut-il parler de ceux de la Maison d'Autriche? les Freres Prêcheurs viendront cette fois ci sans conséquence à notre secours : les deux hémispheres retentissent encore des cris qu'ils poussèrent , lorsque Philippe V. prit un Jésuite pour Confesseur : ils crièrent à la nouveauté , à l'injustice , ils publièrent une liste des RR. PP. Dominicains, qui avoient eu l'honneur de confesser les Rois d'Espagne, long tems même avant que cette monarchie fût entrée dans la Maison d'Autriche par l'héritière de Ferdinand & d'Isabelle. Or, en ne datant que de Charles V, jusqu'au premier des Bourbons qui a régné sur les Espagnols , cette brave Nation compte six Rois de la Maison d'Autriche, auprès desquels les Jésuites n'avoient pas supplanté les RR. PP. Dominicains : donc il est faux qu'ils leur aient succédé si rapidement dans l'emploi de Confesseur des Princes Autrichiens.

Il est encore moins vrai, qu'ils leur aient succédé immédiatement auprès des Rois de France : ils n'ont commencé à être appelés à la Cour pour cette fonction que sous Henri IV ; & les Dominicains en avoient été renvoyés sous Charles VI. A dater de ce moment ils cessèrent de diriger la conscience de nos Souverains ; & si cette confiance est un avantage, ils le perdirent, en s'obstinant à refuser

à la Mere de Dieu la prérogative exclusive d'avoir été conçue sans la tache originelle. Or il y a entre Charles VI. & Henri IV. une chronologie de dix Rois , & une lacune de plus de cent soixante ans , que le Computateur Armorique fait disparaître ; il la dérobe adroitement pour rapprocher le moment , ou , selon lui , les Jésuites ont commencé d'ambitionner & d'obtenir la confiance de nos Rois.

Nous ne dissimulerons pas qu'ils eurent quelque tems celle du dernier des Valois : mais elle leur fut bientôt enlevée , & nous pouvons dire avec vérité que fut un malheur pour la France. Si Edmond Auger eût continué à diriger Henri III, ce Royaume auroit eu moins de malheurs à déplorer , & la Société plus d'ingratitude à lui reprocher : mais le destin de la Nation Française , voulut que les Ligueurs parvinssent à chasser ce Jésuite de la Cour : ils le soupçonnoient avec raison de détourner le Roi des partis violens & destructifs qu'ils lui inspiroient contre ses propres Sujets.

Si le Rhéteur Breton eût pris plus de soin de justifier les Jésuites , il auroit rapporté cette anecdote ; elle est consignée dans une Requête que le P. Barny , dont il défigure le nom , presenta au Parlement de Paris. (a) Personne n'osa s'élever

(a) Elle est intitulée : *Défenses de ceux du Collège de Clermont 1594*. Celui qui la presenta au Parlement , se nomme Pierre Barny , Prêtre-Procureur des Prêtres-Régens & Ecoliers du Collège de Clermont. On a donc tort de dire, pag. 18, le Frere Barry , sous le nom de Préfet des Confreres de Clermont, les mit au jour en 1594 ; ou plutôt on en parle sans le connoître.

s'élever alors contre un fait auquel on touchoit, pour ainsi dire, avec la main ; il n'est donc pas permis à présent de le révoquer en doute, & nous avons droit de reprocher au prétendu *défenseur de l'innocence* de l'avoir omis. Mais l'objet de ce redoutable adversaire n'a jamais été de trouver les Jésuites innocens. C'est en vain qu'il se donne pour le défenseur de ceux qui n'en ont point. Son ministère lui en fait une obligation ; mais quelque motif plus fort que le devoir, le lui fait oublier. Pourquoi s'annonce-t-il donc comme un personnage qui va remplir toutes les Loix de l'équité naturelle ? Pourquoi promet-il de tirer des Ecrits des Jésuites, tout ce qui peut contribuer à l'éclaircissement de leur affaire ? Pourquoi fait-il espérer qu'il y ajoutera tout ce qui sera nécessaire pour rendre leur défense pleine & entière ? Est-ce pour insulter à l'humanité, ou pour surprendre la justice, qu'il prend le maintien & le langage d'un homme impartial ? Eh ! qu'a-t-on à faire (nous l'avons déjà dit) de quelques lignes d'éloges qu'il donne à la Société, s'il les efface par des pages entières de reproches usés, qu'il ne cherche pas à détruire ? Ne lui tenez pas compte de ses éloges ; Raison humaine, l'évidence des faits, le témoignage des siècles, le cri de l'Univers les lui ont arrachés.

Jugez-le sur son affectation à les affoiblir, en faisant revivre de vieilles imputations sans fondement, de graves accusations sans preuves, en compilant les invectives des Hérétiques les
empor

emportemens d'Arnauld , les plaisanteries de Pascal , en puisant ses rapsodies malignes justes dans des sources impures , que son ministère , s'il est le vengeur public , auroit dû dessécher par le feu.

Ne craignons pas de les mettre sous les yeux du Lecteur ces invectives , elles tourneront à la confusion de celui qui les a reproduites sans les combattre. “ Les Prédicateurs Jésuites ne suivent ordinairement , (a) selon lui , que les voies violentes de l'Inquisition , ils conseillent toujours celles de la contrainte , & de la persécution ils ne prêchent que pour favoriser Rome & leur Compagnie : ils allument le feu de la sédition & de la revolte : ils entrent dans des ligues & des conspirations contre les Rois , c'est ce qui leur a valu des privilèges sans nombre , qui blessent les droits de toutes les Nations , qui attaquent les Souverains mêmes. Les Jésuites ont acquis de grands biens par des Testamens , des Legs , & des Donations suggérées. Ils se sont servis de leur crédit auprès des Princes pour dépouiller les Communautés séculières & régulières de leurs anciennes possessions. “

Telles sont les imputations que le Rhéteur Breton accumule , elle ne lui ont coûté que la peine de les transcrire du Plaidoyer d'Arnauld , & de quelques Déclamations plus récentes. Cependant , c'est ce qu'il donne au public pour
des

des (a) *préjugés légitimes*. Ils sont sans doute bien puissans sur son cœur, ces préjugés, puisqu'il dit à peine quelques mots pour les détruire, au moment même, où il convient que son Ministère exige, qu'il les combatte. Remplissons donc un devoir, dont il ne craint pas de se dispenser; & puisque, selon lui, le public (a) *ne peut compter que sur une suite de faits constans, multipliés & notoires*, produisons en assez, pour forcer les imputations les plus calomnieuses à disparoitre.

Est-ce par les voies violentes de l'Inquisition, est-ce en conseillant la contrainte, ou en prêchant la douceur, que S. François Xavier a soumis les Indes & le Japon au joug de l'Evangile?

Nunnez & Oviedo, ces Apôtres de l'Afrique, se sont-ils fait précéder dans l'Ethiopie par les *familiers* du Saint Office? Nos peres ont-ils vu, nous mêmes avons-nous jamais ouï dire, que S. François Regis ait porté l'Inquisition dans le Languedoc, que Maunoir & Huby l'aient traîné à leur suite en Bretagne?

A ces faits *multipliés, constans & notoires*, nous pouvons ajouter l'aveu d'un homme qui n'aimoit pas l'Inquisition, ni le fanatisme, mais qui avoit assez d'esprit pour connoître les Jésuites & assez de droiture pour les louer: c'est le célèbre Montesquieu, dont le témoignage pourra déplaire dans ce moment au Rhéteur Breton, sans qu'il ose suspecter son autorité: Il est

est trop souvent le Copiste imparfait de ses maximes. Voici comme cet auteur venge les Missions du Paraguay : (a) • On a voulu en „ faire un crime à la Société , qui regarde le „ plaisir de commander , comme le seul bien „ de la vie ; mais il sera toujours bon de gouverner les hommes en les tendant heureux : „ il est glorieux pour elle d'avoir été la première qui ait montré dans ces contrées l'idée „ de la Religion jointe à celle de l'humanité. „ En réparant les dévastations des Espagnols , „ elle a commencé à guérir une des grandes plaies, qu'ait encore reçu le genre humain. „ Un sentiment exquis pour tout ce qu'elle „ appelle honneur , & son zèle pour la Religion , lui ont fait entreprendre de grandes „ choses , & elle y a réussi. Elle a tiré des „ bois des peuples dispersés , elle leur a donné „ une subsistance assurée , elle les a vêtus , & „ quand elle n'auroit fait par-là , qu'augmenter l'industrie parmi les hommes , elle „ auroit fait beaucoup. „ Voilà les Jésuites qui prêchent l'Evangile , le fer & la flamme à la main. En rapportant ce témoignage non suspect , nous ne prétendons pas approuver les écarts du Philosophe ; nous voulons seulement confondre le Disciple par le Maître , & avertir le public de se défier de ses assertions.

Ceux qui sont instruits , ou qui aiment à l'être , ne le croiront pas davantage lorsqu'il dit que les Jésuites ont *allumé le feu de la sé-*

(a) Esprit des Loix , Liv. 4. Chap. 6.

dition, Veut-il parler de la France & du tems de la Ligue ? Les *Prédicateurs de la Société* étoient ceux qui prêchoient avec plus d'ordre, plus de modestie, de gravité & de tempérament. L'Historien Mathieu est notre garant ; & si nous remontons au règne précédent, Charles IX. regardoit toutes les Maisons des Jésuites comme autant de forteresses capables de s'opposer aux inouvemens intérieurs & à la jalousie du dehors.

Nous conduira-t-il dans le Portugal ? Les deux grandes révolutions que ce Royaume a souffertes, ont toujours vu les Jésuites fidèles à leur Souverains ; & la mort de Malagrida est aux yeux du Sage une nouvelle démonstration de leur fidélité inviolable.

Il n'oseroit pas sans doute nous accuser d'avoir excité des troubles en Allemagne contre l'Auguste Maison d'Autriche ; il seroit en ce moment en contradiction avec nos anciens ennemis nationaux, dont il est jusqu'ici le copiste : ces ennemis ne trouvoient rien de pis à nous reprocher, ni de plus capable de nous nuire que de nous appeller *Autrichiens*. Nous sommes & nous avons toujours été ce que nous devons être, soumis, fidèles, affectionnés aux Souverains, sous lesquels Dieu nous a fait naître. Nous sommes chacun suivant notre pays, *Autrichiens* en Autriche, *François* en France, *Espagnols* en Espagne, *Italiens* en Italie, *Romains* à Rome. Aucun Souverain n'a ni le droit, ni l'injustice de nous en demander davantage comme sujets. Nous faisons plus comme *Chrétiens*. Accablés d'outrages par nos con-

cito-

citoyens , dépouillés de nos biens & de notre état par ceux mêmes que nous avons élevés à la piété , nourris dans la vertu , instruits dans les sciences , nous ne nous permettons pas le moindre murmure. On nous persécute & nous prions : on nous maudit & nous bénissons ; & si nous sommes forcés d'abandonner notre chère patrie , nous pleurerons sur nous , & nous prierons pour elle.

C'est ce sentiment pour la Patrie , aussi vif dans les Jésuites que dans les autres hommes , qu leur a valu les marques les plus flatteuses d'estime & de protection d'un Prince , dont on voudroit dans le moment faire entendre , qu'ils ont troublé autrefois les Etats. Ce grand Prince disoit à son fils l'Archiduc :
 „ Je vous recommande infiniment la Société :
 „ Protegez-la non-seulement contre ceux qui
 „ la haïssent ouvertement , mais même contre
 „ ceux qui feignent de l'aimer. Vous décou-
 „ vrerez avec le tems , qu'il y a beaucoup de
 „ gens qui se vantent de l'aimer & qui ne
 „ l'aiment pas , quoiqu'ils dussent le faire. (a) “

Ce même Prince consigna dans son dernier Codicile un témoignage d'estime encore plus éclatant. „ Nous recommandons avant tout &
 „ très-sérieusement à nos enfans la Société de

B. JESU

(a) Illam [Societatem JESU] tibi etiam atque etiam commendo. Protegas illam non minus contra hostes apertos , quàm contra fictos amicos. Decursu temporis deprehendes multos in eum ordinem amorem jactare qui non amant , & tamen deberent. *Lamormaini, Virtutes Ferdinandi. II. pag. 241.*

A ces sentimens d'estime d'un grand Empereur, qui excluent tout pretexte d'accuser les Jésuites d'avoir trouble l'Allemagne ; qu'il nous soit

Dec 20, 11 - Lumbago

soit permis d'en ajouter un tout récent , qui prouvera & notre fidélité à l'Auguste héritière du nom , des vertus & de l'Empire de Ferdinand , & celle de cette grande Princesse à se conformer exactement aux instructions & aux desirs de son illustre ayeul. „ Je compâtis à „ vos malheurs , „ a dit, il y a deux mois , l'Impératrice Reine au Principal du Collège Thérésien : „ soyez sur que tout ce qu'on fait hors „ de chez moi contre vous , ne fait & ne fera „ aucune impression sur moi. Vous n'avez „ rien à craindre de pareil dans mes États. „

Faisons une seule réflexion sur ces paroles consolantes. Elle ne pourra déplaire qu'à nos ennemis. L'Impératrice Reine qui a bien voulu rassurer les Jésuites Autrichiens , ne croit donc pas que la Société soit un repaire d'assassins , que son régime soit impie , que son Général soit un despote ambitieux , & les inférieurs des Esclaves prêts à s'armer au moindre signal pour tuer les Rois. Il faut espérer que les autres Souverains rendront la même justice aux Jésuites, malgré les libelles, dont on inonde leur Pays, & les menées sourdes dont on les accompagne. Après ces témoignages authentiques, ne peut on pas demander hardiment, où sont les séditions que nous avons allumées , quels sont les Royaumes qui nous ont acculés ? Celui de Naples ne trouva pas de moyen plus sûr pour contenir une populace toujours prête à se mutiner , que de multiplier les Maisons & les Congrégations des Jésuites.

Les torts qu'on impute à la Société depuis deux siècles sont supposés , & à la faveur de ces suppositions , qu'on ne cherche point à détruire, on ne craint point d'insulter à la raison ; on veut lui persuader contre l'évidence des faits , que les Jésuites ont envahi les trésors des deux hémisphères. On représente la Société comme un gouffre où viennent s'engloutir tous les biens ; qui capte les héritages , & sçait se procurer des legs & des donations. Ce n'est pas sans doute des richesses actuelles des Jésuites de France qu'on en tire la preuve. Il n'y a pas plus d'apparence que ce soit des trésors de Portugal. Aucun libelle n'a encore osé en faire l'énumération , ce qui est pour les gens sensés une présomption, qui combat cette idée d'opulence.

Mais quand la richesse des Jésuites seroit réelle , quand la supposition des legs , des testaments , des donations , seroit aussi vraie qu'elle est fautive , ne pourroit-on pas demander par quelle loi il est défendu de recevoir des donations ? Les fondations de la plupart des Maisons Religieuses ne prennent-elles pas leur source dans la libéralité des fideles , & les Jésuites sont ils exclus d'un privilège dont l'Eglise & l'Etat , le droit des gens & de la nature , la Religion & la raison se sont accordés à faire jouir toutes les Sociétés ?

S'il en est quelqu'une qui en ait usé avec discrétion , n'est-ce pas celle des Jésuites ? Quels autres Religieux a-t-on vu avant & après eux,
venir.

venir renoncer publiquement au Parlement de Paris à tous les legs, bienfaits & aumônes, qui pourroient leur être faites en reconnoissance des services, qu'ils étoient disposés de rendre aux pestiférés, protestant n'en vouloir rien prendre, quand même on voudroit les y contraindre, & ne voulant servir les malheureux malades qu'à ce prix ? Ce premier exemple de désintéressement doit se trouver consigné dans les Registres du Parlement, à l'année 1580 ; ils l'ont répété de nos jours à la peste de Marseille & dans la maladie épidémique de Brest. Ils exposent, ils sacrifient, ils perdent leurs Sujets, ils épuisent même leurs facultés dans les nécessités publiques, & ne se réservent pour le monde que la gloire d'être utiles & désintéressés.

Comment notre Censeur a-t-il donc le courage de reprocher quelques anciennes dotations légitimes, qui fournissent à peine à la subsistance des Jésuites, & qui sont de la plus grande ressource pour les Province ?

Mais faut-il en être surpris ? Plutôt que de ne pas trouver des torts à la Société, on va le voir bientôt s'intéresser pour les autres Corps Ecclésiastiques qu'il n'aime pas davantage ; il prétend qu'elle a dépouillé les Communautés Séculières & Régulières de leurs anciennes possessions ; d'anciens Déclamateurs lui ont fourni cette calomnie ; les actes, qui servirent à la détruire, nous en fourniront la réfutation. Ils avoient avancé que les Jésuites avoient usurpé

un Monastere de Chartreux dans la Bohême. Le Chancelier Loppl de Lobcovics attesta que ce fait étoit faux, que ces Solitaires n'avoient pas même de Maisons dans toute l'étendue de la Bohême. Ils accusoient les Jésuites des s'être emparés de diverses possessions de Religieux dans la Valachie & dans la Moldavie; le Prince Radzevil, Waivode de Valachie, protesta contre la fausseté de ce fait, & qu'au lieu d'usurper les biens des autres, les Jésuites s'étoient empressés avec le plus grand zèle pour que l'on dotât de nouvelles Maisons Religieuses. Ils prétendoient, que les Jésuites avoient chassé les Chartreux de leur solitude près de Lucerne en Suisse, Dom Vaisail déclara, qu'il n'y avoit jamais eu de Maison de son Ordre dans ce Canton.

A ces prétendues usurpations dont les adversaires des Jésuites plaçoient la scène fort loin, dans l'esperance des les rendre plus croyables, ou plus difficiles à détruire, ils eurent l'imprudence d'en ajouter deux, dont la fausseté pouvoit être découverte en moins de tems, qu'ils n'en avoient mis à les imaginer. Ils firent, pour ainsi dire, prendre d'assaut par les Jésuites le Couvent des Carmes de la Ville de Bourges, sans penser, que les Magistrats Municipaux viendroient leur donner le démenti sur ce fait; ils supposèrent aussi que les Jésuites avoient voulu chasser les Jacobins de leur Couvent d'Orleans, & le Provincial de Amore attesta le contraire. (4) Comme

(4) On trouve les attestations juridiques de tous ces faits.

Comme on ne finit point lorsqu'il s'agit de calomnier les Jésuites , nous ne finirions pas également , si nous voulions répondre à tout ce que leurs ennemis ont avancé pour les noircir. Ils se sont perpétués d'âge en âge, ces ennemis, mais leurs impostures n'ont fait que se reproduire, elles ont été réfutées cent fois , & si nous avons entrepris de les réfuter encore , c'est moins dans l'esperance d'arracher du cœur de certains hommes des préjugés, qui ont leur racine dans l'Enfer , que pour mettre le Public à portée de juger de la fidélité , avec laquelle le Défenseur né de ceux qui n'en ont pas , s'est acquitté dans cette occasion du devoir le plus essentiel de son ministère , pour prouver que ce Rhéteur n'a point tenu ce qu'il avoit promis.

L'AUTEUR NE PROUVE PAS CE QU'IL AVANCE.

Nous commençons cet article par le morceau triomphant du Censeur Breton. A l'air de hauteur avec lequel il annonce (a) que le mot *soli* se trouve dans la Bulle de Paul III. on diroit qu'ils a fait une découverte comme celle du Nouveau Monde. Eh ! bien , ce *soli* est dans la Supplique de S. Ignace & de ses Compagnos ; qu'en infererons nous , si ce n'est

B 4 que

& de plusieurs autres à la fin du Plaidoyer de Montholon imprimé à Paris & à Rouen en 1612.

[a] Pag. 50. & 51.

que le grand Gymnasiarque n'entend pas le Latin de l'Ecriture ? Ceci demande une petite discussion, & exige, que nous mettions sous les yeux du lecteur le texte Latin : nous en donnerons ensuite la traduction, pour la commodité des personnes, qui, par état, n'étant pas versées dans la connoissance des Langues, veulent bien par humanité prendre quelque intérêt à notre cause. *Quicumque in Societate nostra, quam JESU nomine insigniri cupimus, vult sub crucis vexillo Deo militare, & soli Domino, atque Romano Pontifici ejus in terris Vicario servire, proponat sibi &c.* Voici la traduction fidèle & literale de ce texte (a) dont on prétend tirer avantage. „ Quiconque voudra combattre pour „ Dieu sous l'étendart de la croix dans notre „ Compagnie, que nous désirons être décorée „ du nom de JESUS, & servir celui qui est „ le seul Maître, de même que le Pontife „ Romain, qui est son Vicaire sur la terre, „ doit se proposer, &c. „ Comme l'Ecrivain „ auquel

[a] Pauli III. Bull. *Regimini*. Institut. Soc. Edit. Prag. 1757. Tom. I. pag. 6. On retrouve presque les mêmes termes dans la Bulle de Jules III, *Exposit.* pag. 22. *Quicumque in Societate nostra quam JESU nomine insigniri cupimus, vult sub Crucis vexillo Deo militare, & soli Domino, ac Ecclesia ipsius sponse, sub Romano Pontifice, Christi in terris Vicario, servire, proponat sibi, &c.* En vain l'Auteur s'autorise-t-il de la Bulle *Ascendente*, où, en parlant des vœux simples des Jésuites, il est dit, *in quibus votis nulli licet, præter Romanum Pontificem, manum apponere*. Cela prouve nullement que les Jésuites ne connoissent de Souverain sur terre que le Pape ; cela enonce seulement que la dispense de ces vœux est réservée au Pape : ce que tout le monde sçait, & qu'aucun Catholique ne trouve mauvais.

auquel nous répondons, & les partisans (dont son second Memoire a diminué le nombre), pourroient bien dire que ces mots, *soli Domini servire*, sont mal rendus par ceux-ci, *servir celui qui est le seul Maître*, nous avouons, qu'il ne sera pas aisé de leur faire comprendre que c'est le vrai sens de cette phrase, parce que ni lui ni les siens ne paroissent guère versés dans le langage de l'Ecriture, qui est toujours employé dans les Bulles; il ne nous reste donc qu'une ressource, c'est de les envoyer à la Grand-Messe, ils y entendront chanter, *Tu solus Dominus, tu solus altissimus, Jesu Christe*. C'est tout ce que nous pouvons faire pour eux.

Quant au lecteur instruit, ou qui aime à l'être, il n'aura pas de peine à se persuader que le vrai sens de *soli*, est celui que nous lui donnons. Que deviendra notre adversaire avec sa belle découverte? Americ perit en découvrant le Nouveau Monde, mais son nom durera toujours: le Rhéteur Armorique ne périra pas, mais sa réputation d'Homme de Lettres va s'évanouir à ce seul trait.

Si nous voulions l'accabler sous les trophées qu'il s'étoit élevés avec *soli*, nous le pousserions davantage sur cet article: nous lui démontrions qu'en lui accordant, (grâce faisant) que le *soli* se rapporte au Pape, comme à Jesus-Christ, l'obéissance exclusive que les Jésuites vouent, selon lui, au Chef visible de l'Eglise, doit être nécessairement la même qu'ils vouent à son Chef invisible: or oseroit il dire que cette obéissance exclut celle que les Sujets doi-

vent à leur Prince ? Ce divin modele de la soumission n'auroit-il pas en horreur cet hommage ? Lui qui a dit si hautement que *son Royaume n'étoit pas de ce monde* ? lui qui recommande de rendre à César ce qui appartient à César ? Il faut donc qu'il convienne , ou que le *sol* n'est pas commun à JESUS-Christ & à son Vicaire, ou qu'il n'y a pas d'inconvénient qu'il soit relatif à ce dernier , parce que l'obeissance que les Jésuites se proposent dans ce moment de rendre au Pape , ne peut faire ombre à personne.

Nous dirions encore à notre adversaire , que c'est de jouer tout à la fois de la Raison & de la Religion , que de vouloir faire passer les Jésuites pour des hommes „ qui ne reconnoissent „ de Souverain sur la Terre que le Pape seul „ qui les affranchit de toute Supériorité Civile „ Ecclesiastique. „

Rappelions ce Philosophe moderne aux principes ; rien n'est plus contraire à la Loi de Dieu que de se soustraire à l'obeissance de son Souverain légitime. Or quelle idée donne-t-il aux Fidéles , non seulement d'un Corps Religieux , mais encore du Saint Siège , qui , selon lui , auroit autorisé ce corps à seouer un joug que l'Evangile impose à tous les Chrétiens , & que la raison leur apprend à supporter ?

Allons plus loin. L'Auteur ne nous contentera pas que plusieurs Papes ont approuvé l'Institut de la Société , il en est convenu au moins à l'égard de Paul III. On a encore sur ce point les Bulles de Jules III , de Grégoire

XIII, de Grégoire XIV, & de Paul V. Or l'approbation que le Saint Siège donne à un Ordre Religieux, n'est pas une simple permission, c'est un jugement par lequel il prononce que la Regle, qu'il approuve & qu'il confirme, ne contient rien de contraire à la perfection de l'Evangile. C'est ainsi que s'expriment les Docteurs Canonistes, & Benoît XIV, (1) même, ce grand Pape, dont l'Auteur paroît trop admirateur, pour qu'il ose appeller comme d'abus de son temoignage.

Il résulte de ce Principe incontestable, que le S. Siège en approuvant la Regle des Jésuites, n'a point scellé de l'auneau du pêcheur un code pernicieux. L'Institut ne contient donc point les principes affreux d'anarchie qu'on lui attribue : les vœux qu'on y fait ne sont donc *bisarrés, ni vicieux, ni contraires à l'esprit de l'Evangile, ni inconnus à toute l'Antiquité chrétienne.* (2)

Si celui à qui nous répondons avoit réfléchi avant d'écrire dans des termes si peu mesurés, il se seroit rapellé sans doute, que les vœux ont été faits & inviolablement gardés par S. Ignace, par S. François Xavier, S. François de Borghia, S. Louis de Gonzague, S. Stanislas, S. François Régis : voilà donc dans le Ciel & sur

(1) *Approbatio alicujus ordinis Religiosi, non nuda duntaxat est permissio, sed definitio summi Pontificis; quâ nimirum decernit regulam, quam approbat & confirmat, nihil continere Evangelicæ perfectioni repugnans.*

Lambertini, de Sauctorum Canonis, T. I. pag. 381.

[2] Pag. 56.

sur nos Autels des hommes qui se sont sanctifiés par des moyens *bisarrés & vicieux*, qui sont arrivés à la gloire par des voies *contraires à celles de l'Evangile*, qui sont à côté des Antoinettes, des Basiles, & dans les fastes de l'*Antiquité chrétienne*, qui les méconnoît. Abandonnons l'Auteur à ses réflexions, elles nous vengeront de ses outrages.

Mais dans la crainte qu'elles ne fassent pas sur son cœur les impressions salutaires que nous lui souhaitons, nous allons lui en préparer qui agiront sûrement sur son esprit. Il ne verra point avec indifférence, que ses accusations politiques sont aussi dénués de fondement, que ses raisonnemens en fait de Religion. S'il étoit honnête de donner un défi, nous lui proposerions celui de prouver, que dans le tems de la Ligue d'Augsbourg, & dans les guerres suscitées par le Prince d'Orange, „ Les mal-
„ heurs qui arriverent à des Princes, furent
„ occasionnés par les conseils des Jésuites à
„ Louis XIV. : „ (1) que les conseils du Père Peters causerent la ruine de Jacques II. & de la Reine d'Angleterre.

Au défaut de ce défi dont il se trouveroit mal, apprenons-lui ce qu'il ignore touchant les brouilleries de la Cour de Rome avec la France; apprenons-lui que les articles de 1682. entrèrent pour quelque chose dans la guerre qui survint, & qui fut infiniment pré-

judiciaire à la Religion. Apprenons lui que la Maison d'Autriche profita de ces divisions & de la mauvaise disposition du Pape , pour obtenir en faveur du Prince Clement de Baviere ce fameux Bref d'éligibilité, qui causa tant de troubles dans l'Allemagne.

Apprenons - lui ce que disoit publiquement Jacques II , lorsqu'il arriva en France. „ On „ a grand tort d'imputer ce qui m'est arrivé „ aux conseils du Pere Peters : si je les avois „ toujours suivis , je ne serois pas ici. „

N'étendons pas plus loin nos leçons. Notre adversaire , qui n'aimera pas sans doute qu'on le régent, pourroit bien nous attaquer comme réfractaires aux Arrêts, qui nous interdisent l'enseignement , malgré l'exactitude avec laquelle nous nous y sommes conformés. Attaquons-le lui même sur des points, qui prouveront, qu'il a encore besoin d'être instruit sur d'autres , ou qu'il a oublié ce qu'on a dû lui apprendre à S. Magloire.



L'AUTEUR N'ENTEND PAS CE QU'IL TRAITE.

Notre Savantissime adversaire pose un principe que nous n'avons garde de lui contester; il dit qu'il faut connoître ce que l'on attaque & ce que l'on defend : (1) puis s'égayant dans la définition d'*Institutum*, il prouve clairement qu'il n'entend pas le véritable sens de ce mot. C'est peut être pour la première fois qu'on s'est avisé d'avoir recours au Sire de Joinville & à Guillaume de Nangis, pour trouver la signification propre d'un mot Latin: il étoit bien plus simple d'ouvrir son Robert Etienne, il y auroit vu d'après Cicéron, Plin & Quintilien, qu'*Institutum* signifie la manière de vivre, & non les Loix qui autorisent à vivre de telle ou telle sorte. En partant de-là, il est vrai de dire que l'Institut & les Bulles sont deux choses bien distinctes, & tout-à-fait indépendantes l'une de l'autre, de façon que l'une peut subsister sans l'autre, par-tout où elle répugne aux Us & Coutumes d'un pays. L'approbation que les Papes ont donnée à cette manière de vivre, n'est donc point de l'essence de l'Institut, façon qu'on ne puisse en retrancher ce qui blesse les maximes du Royaume, sans détruire la Société. Le Rhéteur Breton a bien senti la vérité de ce principe, & c'est pour le dérober aux autres, qu'il s'enveloppe dans un verbiage, qui

qui nous rappelle le savant Commentateur *Mathanasius* : on ne trouva jamais tant d'érudition dans le chef d'œuvre de l'Inconnu. Écoutons ce nouveau Chrysostome, & comprenons le, s'il est possible. *Institut* vient du mot Latin *Institutum*, qu'on rend en François par celui d'établissement. (1) Ce mot d'établissement, ainsi que celui de *stabilimenta*, est employé dans les Auteurs de France, comme le Sire de Joinville & Guillaume de Nangis, pour signifier les Ordonnances ou les Edits des Rois. Voilà du beau, du merveilleux, du sublime, digne de l'Emule de *Mathanasius*. *Institutum* dérive donc de *stabilimenta*, à peu près comme *Alfana* vient d'*Equus*. Quand on réfléchit sur la profondeur de cette érudition, peut-on être surpris qu'il ne soit pas resté dans la tête, qui en est meublée, assez de place pour y laisser entrer la distinction métaphysique que les Jésuites veulent mettre entre l'*Institut* (2) & les Bulles qui l'autorisent, & entre les Bulles qui précèdent l'*Institut*, & l'*Institut* même?

Il faut convenir que l'érudition est quelquefois bien funeste; car rien de plus simple que la distinction de Jésuites. Leur institut est l'ouvrage de Saint Ignace & le corps de leurs Regles, les Bulles des Papes autorisent ces Regles, & déclarent qu'elles ne contiennent rien de contraire à la perfection évangélique; elles accordent en même tems certaines grâces à ceux qui observeront ces Regles.

pour

Pour mettre plus de clarté à ce que l'Erudit Armorique a embrouillé, nous allons faire défilér ces Bulles par ordre de date. Paul III en donna une en 1540, lorsqu'on lui presenta un essai, on plutôt une idée de l'Institut. Celle que ce même Pontife accorda en 1543, n'est, à proprement parler, qu'une ampliation de la premiere; jusques-là il n'y avoit encore rien de fixe & de constant dans la Société, à l'égard des Regles. S. Ignace étoit trop sage pour en arreter définitivement le Code, sans en avoir, pour ainsi dire, essayé, il développa donc son plan, composa le corps entier de ses Constitutions, y ajouta les Declarations qui en sont comme les interpretes; & ce ne fut qu'en 1552. que son Institut, ainsi digéré, développé, composé, fut envoyé par ce sage Législateur, dans les Maisons de sa Compagnie, afin que l'usage, qui est la pierre de touche des Loix, lui aprit ce qu'il y avoit à changer & à perfectionner dans ses Constitutions.

Dans cet intervalle ce saint Fondateur mourut; & ce ne fut qu'un an après sa mort, c'est-à-dire, en 1557, que son Institut, arrivé à son degré de perfection, fut examiné sérieusement par ordre du Souverain Pontife Paul IV. nomma quatre Cardinaux pour travailler à cet examen: ils avoient vieilli dans divers Ordres Religieux, & on comprend qu'ils durent porter dans ces examen les préventions inséparables du goût & de l'habitude; mais la sagesse des Constitutions de Saint Ignace vainquit cette pré-
vention naturelle, & ils n'y trouverent rien

à reformer : elles parurent donc pour la première fois imprimées à Rome en 1558. Elles étoient répandues par-tout, lorsque Grégoire XIII leur donna une nouvelle approbation, & la plus solennelle, en 1582. (1)

Grégoire XIV déclara nuls les plans de réformation qu'on s'étoit avilés de proposer, & ajouta son approbation à celle de Grégoire XIII. sa Bulle est du 28 Juin 1591.

Paul V, confirma de nouveau l'Institut de la Société, & taxa d'*Esprits inquiets* ceux qui vouloient déroger à la perpétuité du Général, & faire dans les constitutions des innovations, qui n'alloient à rien moins qu'à la dissolution & à la ruine de ce corps Religieux. Sa Bulle est du 4 Septembre 1606.

C'est après tant de confirmations solennelles que parut à Rome la même année 1606 une édition magnifique de l'Ouvrage de S. Ignace; on y trouve le texte original Espagnol, & la version latine des Constitutions & des Déclarations, qui en sont, comme nous l'avons dit, les sages interpretes.

Depuis cette époque, on a imprimé par toute la terre, dans toutes les Langues, des abrégés & des corps complets de ce Code. L'autographe de S. Ignace existe encore à Rome; on fait souvent jour par jour les différentes parties qu'il en a écrites; on fait aussi
C quels

[1] Grégor. XIII. *Litteræ Apostolicæ*, dat. Kal. Februarii MDLXXXII.

quels étoient ses sentimens intérieurs en les écrivant: ces détails nous ont été transmis par des Ecrivains bien connus, Orlandin. Sachin, Sothwel & les Bollandistes.

On comprend aisément comment l'Auteur Breton a pu ignorer toutes ces choses, il en ignore d'autres qui sont bien plus de son ressort; mais ce qu'on ne comprend pas, c'est qu'il ait osé écrire avec ce ton décisif, qui annonce la plus grande sécurité, & suppose les plus grandes recherches, *on ignore en quel tems les Constitutions ont été rédigées: ce qui concerne cet Ouvrage, est enveloppé dans une obscurité qu'il est difficile de pénétrer. L'autographe Espagnol a disparu.* (1)

Voilà des assertions bien hazardées; en voici d'autres qui ne le sont pas moins. Notre Mathanassius moderne loue le savant Pere Mabillon, qui a „ suivi dans les Annales Benedicti-
„ nes, l'Autographe de S. Benoît, qui étoit du
„ sixième siècle, à travers les guerres, les révo-
„ lutions & les pillages des Monasteres, jusqu'
„ au neuvieme siècle, qu'il périt dans un incen-
„ die. „ Il est fâcheux que toute cette erudition n'épargne pas au doctissime Breton la douleur d'apprendre de nous quelque chose. Cet Autographe de S. Benoît, consumé par les flammes dans neuvieme siècle, se voyoit encore à Tours dans le onzieme siècle parmi les Reliques du Monastere. [2] A-t-il été conservé miraculeusement.

[1] Pag. 42 & 43.

[2] Mabillon, *Annal. Benedictin.* Tom. I. pag. 637.

lement? Il le méritoit, sans doute, par la sagesse de sa contexture, & plus encore par la sainteté de son Auteur. Ou seroit-il né de ses cendres, comme l'oiseau fabuleux? Nous laissons ce problème à rétourner à l'Orateur Breton.

Après tout ce que nous venons d'observer, il est facile de réfuter notre adversaire, ou plutôt de répondre à la mauvaise difficulté qu'il se fait, lorsqu'il dit (a) „ qu'il résulte de ces faits, que les Jésuites ne peuvent désunir leur „ Institut des Bulles des Papes; car si on ôte les „ Bulles, il ne reste plus d'Institut. „ Voici la solution de sa grande difficulté.

Si le Pape révoquoit les Bulles, qui approuvent cet Institut, il ne seroit plus permis de vivre en Communauté selon cet Institut; mais il n'en seroit pas moins ce qu'il est, un Code sage, pieux & lumineux. En voilà assez pour son existence physique.

Quant à son existence morale, tout ce que les Bulles des Souverains Pontifes ont accordé de contraire aux droits des Souverains, aux usages & maximes de certains Etats, dans lesquels la Société a pu s'étendre; ces Bulles ne gênent en rien les Nations, parce qu'elles n'ont de force que pour les Pays où elles ne fussent aucune contradiction; ainsi les Jésuites de France ont pu se départir des privilèges accordés par les Souverains Pontifes, sans rien perdre de leur manière essentielle d'être. Aussi les voit-on

la dixme, les charges ordinaires, gabelles & autres impôts. Ils ont pu renoncer au droit de se nommer des Juges Conservateurs; & en effet, ils n'en ont jamais usé parmi nous. Ils ont pu se soumettre à la Jurisdiction que les Evêques exercent sur tous les autres Corps Réguliers; & en effet, ils s'y sont soumis. Toutes ces renonciations sont autant de retranchemens faits aux Bulles des Souverains Pontifes; non pas à l'Institut, qui ne s'est jamais arrogé de lui-même ces privilèges, & n'en a point fait son essence. D'où il est aisé de conclure que si les Jésuites ne peuvent pas vivre en corps de communauté sans les Bulles qui approuvent leurs Constitutions, ils peuvent être fidèles à ces mêmes constitutions, sans jouir des privilèges que ces Bulles renferment.

A-t-on jamais vu, lors de la canonisation d'un Religieux, faire des informations pour sçavoir s'il a usé des privilèges de son Ordre; & ne se borne-t-on pas à demander s'il a suivi la Regle? C'est donc la Regle qui constitue le bon Religieux, & non l'usage d'une exemption, qui est une dérogation à d'autres Regles primordiales, & dont l'usage doit être toujours très-moderé.

Toutes ces raisons, plus claires que le jour, feront impression sur ceux qui ne ferment pas les yeux à la lumière; mais elles éblouiront notre adversaire sans l'éclairer; il voudra toujours que nous ne puissions pas renoncer à nos privilèges. Il veut même que de fait nous n'y ayons pas renoncé. Ne dissimulons pas la
preuve

preuve qu'il en apporte: elle est risible. „ Il
 „ est ordonné, dit-il, à la tête du chapitre
 „ *Censura & Præcepta*, de lire ces extraits à
 „ table tous les ans dans toutes les Maisons
 „ de la Société. Ceux qui écrivent des Ré-
 „ ponses & des Apologies de leurs renoncia-
 „ tions ont entendu ces lectures. Si c'est ainsi
 „ qu'on renonce à ses privilèges, je demande
 „ ce qu'on doit faire pour les conserver. „ Le
 Docteur Pas - Latin explique donc *censura &*
præcepta par privilèges. (a). Fut-il jamais un
 sort égal à celui des Jésuites qui se voient con-
 damnés dans un Tribunal, sur le Rapport &
 les Conclusions d'un homme qui ne sçait pas
 que *censura* signifie censures, & *præcepta* pré-
 ceptes, comme *Collegium*, dans M. Jourdain de
 Molière, signifie Collège? Voilà toute la ré-
 ponsé que nous ferons à sa difficulté. (b).

On ne feroit pas aujourd'hui cette mauvaise
 difficulté aux Jésuites, s'ils avoient eu la sa-
 gesse de leurs peres, qui dans la belle Edition
 de 1706, dont nous avons parlé, n'affectèrent
 point l'étalage de toutes les Bulles. Et en effet,
 si elles étoient restées cachées dans le corps im-
 mense du grand Bullaire, on auroit bien pu ja-
 louser & haïr la Société; c'est son sort depuis
 qu'elle existe, mais on n'auroit pas trouvé le
 moyen de la chicaner; car tout ce qu'on écrit
 aujourd'hui est une vraie chicane de Palais.

Le Censeur Breton a bien du le juger ainsi.

C 3 puis-

(a) Page 70.

(b) L'Auteur Ex-Jésuite a tellement senti la supériorité

puisque'il s'obstine à vouloir (a) que les Constitutions n'aient jamais été vues ni approuvées juridiquement par les Papes mêmes. Nous l'avons battu dans ce retranchement : chassons - le de celui où il se croit en sûreté , en disant que le Concile de Trente n'a fait qu'énoncer incidemment , par hasard , sans examen ; que l'Institut des Jésuites est un pieux Institut. (b)

On voit ici plus que par-tout ailleurs , que cet Auteur n'entend pas la question qu'il traite ; il n'a pas entendu , ou du moins il feint de ne pas entendre ce que les Jésuites ont dit touchant l'approbation du Concile.

Dans quelle Apologie de la Société a-t-il donc trouvé que ce saint Tribunal avoit prononcé par voie de Jugement ? Les Jésuites ne donnent point l'approbation du Concile pour un jugement ; mais ils opposent ce témoignage aux qualifications d'irréligieux , d'impie , de fanatique , d'entouffaste , d'attentatoire à l'autorité de l'Eglise , des Evêques & des Souverains , qu'on a répétées tant de fois ; & s'il faut quelque chose de plus pour un siecle qui ne respecte rien , nous ne craignons pas de dire que l'éloge donné

de sa raison , qu'il n'a pas daigné lui donner d'étendue. Il est réellement inconcevable que son Adversaire ait confondu les censures & les préceptes avec les privilèges qui y sont diamétralement opposés. S'il eût seulement ouvert l'Institut , il en eût appercu l'énorme différence ; s'il eût consulté les Jésuites , il eût appris que jamais on n'a lu de privilèges à leur table. *Sator ne ultra crepidam.*

(a) Page. 44.

(b) Page. 22.

donné à l'Institut par les Peres du Concile, ne lui a pas été accordé sans une sorte de discussion: ils connoissoient les mœurs la doctrine & le zèle des Jésuites. Leur maniere de vivre, leurs services & leurs travaux dépoisoient en leur faveur de l'excellence de leurs Constitutions. Le Cardinal Commendon, les Nonces du Pape, les Ambassadeurs des Princes demandoient continuellement des fondations de Colléges de Jésuites; & ils les propoisoient comme le moyen le plus sûr de rétablir la Religion en Allemagne. Saint Charles Borromée (a) écrivit lui-même de la part du Pape son oncle, aux Légats de saisir l'occasion d'obliger la Société, en ce qui leur paroîtroit convenable.

Les Peres ne pouvoient pas ignorer que Paul III. & Jules III. avoient approuvé de Plan de saint Ignace, & que le Clergé de France

C 4 assemblée

(a) „ Hi Patres, præterquam quòd [ut vobis comper-
tum est) Filii, sunt obsequentissimi Pontifici & Apostoli-
cæ Sedi, me sibi Patronum habent, quamobrem pro certo
habeatis, quidquid favoris ac beneficii illis conferetur,
tanquam proprium à me acceptum iri. Vos denique ro-
go ut eisdem *maximopere* vobis commendatos habeatis. *Ep.
S. Caroli Borrom.* Apud Reding. *Conc. Trid. Veritas*, Tom.
V. pag. 287 & 288. „ On a publié depuis quelques se-
maines quelques Lettres de S. Charles Borromée, dont
quelques-unes ne s'accordent pas avec les mêmes Lettres
publiées par Oltrocchi, Bibliothécaire de l'Ambrosienne.
Outre cette marque de supposition, la Préface frénétique
qu'on y a mise décele le mauvais génie de l'Éditeur. D'
ailleurs, les faits de l'Histoire sont si constatés: qu'on
rougiroit de prouver que Saint Charles Borromée, tou-
jours dirigé par les Jésuites, & Speciano, Fondateur du Col-
lege de Cremones à qui il a légué tous les Manuserius,
étoient amis de la Société.

assemblée à Poissy n'avoir pas été d'abord favorable à cet établissement. Est-il donc à présumer que ces contrastes d'approbations & d'improbations n'eussent pas engagé le Concile à une sorte d'examen. Il n'y a qu'un homme accoutumé à traiter très-légerement les affaires, qui puisse le penser & l'écrire.

Nous ne finirions pas s'il falloit suivre pied à pied le Censeur dans tous les écarts où son imagination le conduit. Bornons nous donc à cette dernière réflexion.

Il dit que (a) *présenter en faveur de l'Institut des Jésuites l'approbation des Evêques, & les éloges qu'ils en ont reçu, c'est abuser du respect que doivent avoir les fideles pour les sentiments de leurs Pasteurs.* Où est donc le fondement de ce reproche, & quel moment choisit-il pour le faire ? L'instant où le Clergé de France assemblé vient de rendre deux fois le témoignage le plus authentique à l'Institut des Jésuites. Il n'y a qu'un homme accoutumé à appeler de tout comme d'abus, qui puisse en trouver dans l'avantage que les Jésuites veulent tirer de deux témoignages si unanimes & si respectables.

L'AUTEUR



L'AUTEUR NE RÉPOND PAS AUX OBJECTIONS QU'ON LUI A FAIT.

Le sort des Jésuites est étrange. Se présentent-ils à un Tribunal pour défendre leur cause ? Le vengeur public conclut à la réjection de leur Requête (a). Gardent-ils le silence dans un autre Tribunal (b) ? Le vengeur public leur en fait un crime , & le regarde comme l'avéu de tous ceux qu'il leur impute. Détruivent ils dans des Ecrits imprimés les accusations formées contr'eux ? On voit reparaître les mêmes accusations avec la même sécurité , que si elles n'avoient pas été pulvérisées ; ce sont autant de Prothés qui ne prennent pas même une nouvelle forme pour se dérober aux reproches d'une ennuyeuse répétition.

On a démontré que les Constitutions des Jésuites n'étoient ni un secret d'Etat , ni un secret de Religion. Celui qui convient d'avoir lu nos Ecrits , qui n'a pas même besoin de l'avouer au public , tant il met d'humeur dans quelques pages de l'Ecrit auquel nous répondons , laisse à l'écart des raisons qui l'accablent , & se répète sans pudeur. Que faire à un homme qui se roidit contre la Raison. Nous répéterons nous ? Ce seroit une chose inutile

C 5 pour

(a) Aix.

(b) Rennes.

pour lui & fatigante pour les autres, Le confondre par un fait , c'est la seule ressource qui nous reste. Nous ne lui dirons donc pas pour la dixieme fois que nos Constitutions ont été présentées au Conseil de deux grands Rois, que le Parlement de Paris a dû en avoir une connoissance légale , puisque d'après les Conclusions de Messieurs les Gens du Roi qui supposent un examen & un rapport , ce Tribunal en a envoyé l'examen à l'Evêque de Paris & à l'Assemblée de Poyssy , qu'elles ont été approuvées & enregistrées au Conseil Souverain des Pays-Bas. Nous nous contenterons de le renvoyer à toutes les bonnes Bibliothèques , à plupart même des Cabinets des Curieux. Il les y trouvera ces Constitutions tant cachées , c'est un fait que les plus anciens Catalogues des Bibliothèques attesteront. Nous demandons à present où est le secret & le mystere?

Il n'y a qu'une chose sur laquelle il ne nous est pas possible de satisfaire sa curiosité , il veut qu'on lui montre des Loix qui n'existent pas , & il en a supposé dans son premier Mémoire dix fois plus que l'Empereur Justinien n'en a fait. Comme sa curiosité est une maladie de l'esprit , nous laissons aux gens de l'Art le soin de la guérir : pendant qu'ils y travailleront , nous nous occuperons à empêcher que la maladie ne se communique.

On a vengé la mémoire de Laynès & d'Aquaviva. Réfute-t-on nos moyens par des raisons plus solides ? Non : on se contente seulement de répéter „ que le fanatisme de Laynès, l'ambi-

„ l'ambition démesurée d'Aquaviva , introdui-
 „ firent avec le depotisme spirituel un amour
 „ défordonné de la domination & des richesses,
 „ & frayerent le chemin à des vues plus hautes,
 „ qu'il n'est peut être pas impossible de pé-
 „ nétrer. „ (a) Que répondre à tous ces mots
 qui cachent un sens plus mysterieux que les
 feuilles de la Sybille ? Disons-nous que le fa-
 natique Laynès a été une des personnes les plus
 distinguées de son siècle par sa science , son
 mérite , son humilité ? Ce seroit aux yeux de
 notre Auteur une preuve de fanatisme : qu'il
 a refusé la dignité de Cardinal ? Autre preuve
 de fanatisme , qu'il eut douze voix pour être
 Pape ? Si ce ne fut pas l'effet du fanatisme ,
 c'en étoit la récompense. Il faut donc recourir
 à d'autres moyens , opposons lui des témoig-
 nages qu'il puisse respecter.

Le Cardinal de Tournon , dont les François
 respectent encore lamemoire , faisoit étirer à
 Laynès (b) qu'il connoissoit sa grande & inal-
 térable sagesse, sa prudence , ses saintes mœurs.

Le Cardinal Stanislas Hosius écrivoit lui-
 même à ce fanatique , qu'il n'y avoit rien de
 plus sûr , de plus salutaire , de plus prudent
 que ses conseils. (c)

Le

(a) Page 59.

[b] Tu Pater summè observande , cujus magnam incor-
 ruptamque sapientiam , prudentiam & sanctos mores cog-
 nitos habeo. Claconius, Vita Pontif. Tom. III. Col. 511.

(b) Nec fidelius, nec salubrius nec prudentius à quoquam
 aliò quàm à Paternitate vestrà consilium dari mihi posse
 persuasum habeo. Sacchin. Hist. Soc. Jes. Lib. VIII. Cap.
 ult.

Le Cardinal, d'Augsbourg, Othon Truchses porta plus loin l'estime pour ce fanatique ; il le révéra pendant sa vie & après sa mort , & fit lui-même le panégyrique de ses vertus. (a)

Un homme si préconisé par les hommes de son siècle qui se connoissoient le mieux en mérite , doit-il passer pour un fanatique , parce qu'il plait à un enthousiaste de lui donner cette qualité , en haine de son habit ?

Il ne persuadera pas mieux au public qu'Aquaviva étoit un ambitieux , quoiqu'il le répète sans cesse. Où a-t-il donc trouvé des traces de cette ambition démesurée ? Est-ce dans son amour pour les dignités Ecclésiastiques ? Son illustre naissance les lui assuroit , & il y renonça. Est-ce dans son faste ? Il vivoit comme le dernier de ses Religieux , oubliant ce qu'il avoit été , pour ne se souvenir que de ce qu'il étoit. L'Auteur que nous réfutons seroit bien embarrassé , si , traduit à tout autre Tribunal qu'à celui de la Raison , on exigeoit qu'il produisît des preuves certaines de ce caractère & de ces projets ambitieux qu'il reproche hardiment à l'homme le plus modéré & le plus humble de son siècle. Il n'auroit pour garant que des déclamations surannées qu'il copie. Opposons - lui un témoignage d'un autre poids ; s'il le rejette , la Raison l'accueillera , c'est celui du Cardinal Duperron. Ce Général étoit , aux
vieux

(a) Vide Sacch. ibid. num. 106. & 207.

yeux de ce connoisseur (a) „ un des premiers
 „ hommes , des plus prudens , des plus élo-
 „ quens qu'il eût connus. L'Italie le sçait ,
 „ disoit-il à Henri IV, & signamment la Cour
 „ de Rome , comme il a refusé l'Archevêché
 „ de Naples , que Clement VIII. lui voulut
 „ conferer , pour vivre parmi ceux de son
 „ Ordre , comme l'un d'eux , sans train , sans
 „ suite , humblement , pauvrement , n'ayant
 „ près de soi que ceux qui sont absolument
 „ nécessaires à sa charge , lui fils & frere des
 „ Ducs d'Atrie , que ne pouvoit rien moins
 „ espérer demeurant au Monde , que d'être ce
 „ qu'est aujourd'hui le Cardinal Aquaviva ,
 „ Archevêque de Naples , son neveu. „

Nous ne Nous arrêterons pas à combattre la chimere que l'Auteur le plus chimérique, qui ait existé depuis l'amoureux de la Princesse du Toboso , n'ose pas produire lui-même au grand jour. C'est sans doute le projet de Monarchie universelle , qu'il ne seroit peut-être pas impossible , selon lui , de pénétrer. Nous appellerons seulement au Lecteur , le ridicule dont se sont couverts ceux qui en ont supposé le projet dans un des plus puissans Princes de l'Europe. Il en conclura sans doute qu'il est bien plus insensé de donner à un Religieux des vues si étendues. Laissons donc l'Auteur se battre tant qu'il voudra contre ce fan-

come

(a) Montholon . Plaidoyer , pag. 492.

tôme , & battons - le sur des faits plus intéressans. (a)

L'Auteur renfermé dans un cercle étroit de raisons frivoles , dont il est impossible de le faire sortir , se répète toujours , sans jamais donner la moindre réponse à ce qu'on lui objecte. On lui a dit que les vivans ne pouvoient pas répondre des fautes des morts. Il revient à la charge & veut qu'on nous condamne sur des écrits que nous avons désavoués. Il est convenu dans son premier mémoire que *les motifs & les intentions ne sont pas du ressort des Jugemens humains*, & dans celui-ci il les juge. On a détruit son système d'unité de sentimens , en produisant une foule d'Auteurs qui ont écrit d'une manière diamétralement opposée à celle de leurs Confrères. Ce moyen péremptoire ne le satisfait pas , mais il n'y répond rien.

On lui présente le decret d'Aquaviva contre le tyrannicide , il ne le trouve pas assez clair ;
&

(a) L'Auteur semble avoir craint le ridicule que nous venons d'annoncer , & s'est corrigé à la page 110 de son Mémoire ; mais s'il l'évite ce ridicule , ce n'est qu'en s'exposant à un blâme. Il veut bien ne pas croire que le Régime tend directement à la Monarchie universelle ; mais après avoir tout examiné , événemens , mœurs des hommes , conduite soutenue pendant deux siècles , il croit avoir pénétré le secret des Jésuites. Ces hommes si *mystérieux* , qu'ils ont fait imprimer leur prétendu mystère ; si *politiques* ; qu'ils ont été les dupes des espérances qu'on leur donnoit , tendoient *raisonnablement* , sans cette dernière carastrophe , à s'emparer de la Papauté. Voilà une *raisonnable* qui blesse tout à la fois l'esprit saint & l'esprit humain. Le premier ne présid donc pas à l'Élection du Chef visible de l'Eglise , comme les Catholiques l'ont cru

& pour le rendre obscur, il s'embrouille lui-même dans un canon du Concile & Constance. On lui dit que le Parlement de Paris s'en contenta en 1610; n'osant pas contester des lumières à un Tribunal qui pourroit en communiquer à tous les Parquets du Royaume, ils s'échappe en disant que ce n'étoit pas sans doute le même. Depuis quand répond-on à une difficulté par un *sans doute*?

On lui démontre que la prétendue édition de Busembaum de 1757. n'a jamais existé (a); il se tait là-dessus & va toujours en avant. Il donne aux Juges qu'il est chargé d'éclairer, cette édition idéale, comme un ouvrage réimprimé avec affectation. Il en forme même le dernier chaînon de la tradition constante & perpétuelle d'une doctrine meurtrière dans la Société.

Il

jusqu'à ce moment; ou s'il y préside, il auroit bien su tout seul déconcerter des projets qu'on ne peut comparer qu'aux desseins de ceux qui bâtissoient la Tour de Babel. Quant à l'esprit humain, depuis cette folle entreprise des enfans des hommes, on n'en a pas imaginé une plus insensée. Nous laissons à décider au Lecteur, si les Jésuites en font les Peres, ou si ce n'est plutôt celui que nous réfutons. Cependant, pour sa gloire, nous dirons que d'autres avoient imaginé ce système il y a plus d'un siècle.

(a) Il n'a pas toujours gardé le silence sur la non-existence de cette Edition. Tout Rennes sait que dans le tems où elle fit tant de bruit, il dit à quelqu'un très-respectable, qui ne l'a pas laissé ignorer, qu'il étoit persuadé que ce Livre n'avoit pas été réimprimé, ou que sa reimpression étoit l'ouvrage des ennemis des Jésuites. Il étoit d'accord pour la première branche de cet aveu, avec celui que Messieurs les Encyclopédistes ont très-bien nommé le *Scélérat obscur*.

Il se glorifie d'avoir dit aux Jésuites dans son premier rapport , que s'il n'ont pas hérité des principes des Jésuites Ligueurs , que s'ils enseignent les maximes du Royaume sur l'indépendance des Souverains & l'inviolabilité de leur personne sacrée , que s'ils ont abandonné le système d'une morale corrompue , il n'auroit pas de reproche à leur faire (a) Nous avons fait tout cela ; nous sommes prêts à le faire ; il le sçait , mais il feint de l'ignorer. Il y a 150. ans que nous avons fourni là-dessus des Déclarations. Nous en avons signé une en dernier lieu , de notre pur mouvement , & deux sur la demande de Nosseigneurs les Evêques assemblés & des Commissaires de Sa Majesté ; si ce n'est pas assez , qu'il nous dise donc ce qu'il faut faire ; il ne dépend pas des Jésuites que ce qui existe n'ait pas existé : ceux qui les ont précédés ont tort , ils l'avouent ; ceux qui vivent n'en ont aucun , le Censeur Breton en convient. Plus de 60. de leurs Auteurs ont écrit depuis 60. ans contre les maximes dont on leur fait un crime. Quelque Corps de l'Etat s'est-il si bien lavé des justes reproches qu'on pourroit leur faire dans ce genre ? Il y a bien peu de bonne foi dans les moyens que l'on prend pour nous détruire. Le Roi au nom , & pour les intérêts duquel on parle sans cesse , ne peut-il pas notifier ses suprêmes volontés sur notre sort , sans qu'il soit besoin de nous réduire à l'impossible,

possible , pour avoir l'air de nous proscrire sans blesser le droit des gens. Nous serons sans doute les victimes des formes , mais les Nations voisines n'en seront pas les dupes : comme il ne dépend pas de nous de l'empêcher, il ne nous reste que la ressource de la patience, & la consolation de confondre celui qui voudroit se faire un nom , en abolissant le nôtre.

L'AUTEUR EST INCONSIDERE DANS SES ALLEGATIONS.

N'avancez rien dans vos disputes , disoit un Philosophe à ses Disciples , si vous n'êtes pas en état de le prouver. Votre réputation en dépend. Il est fâcheux pour notre Philosophe moderne qu'il n'ait pas étudié à l'école de cet Ancien. Il ne se seroit pas exposé au désagrément de voir son Ouvrage déferé au tribunal de la Raison comme un tissu d'allégations hardies ; & lui-même , comme un Encrivain inconsidéré, qui fait douter de de tout , à force de vouloir qu'on ne doute de rien sur sa parole. Quelques gens crédules, ou qui ont intérêt de croire, peuvent bien se laisser prendre à son ton avantageux, ou y applaudir. Mais la vérité ne perd jamais ses droits ; & dans le siècle le moins ami du vrai , il se trouve toujours quelqu'un qui la venge. Nous allons nous charger de ce soin pour certains faits ; un autre achèvera l'ouvrage , ce seroit trop de besogne pour un seul.

Notre Auteur s'étant fait un système qui ne

D porte

porte sur rien , a été obligé de l'échaffouder de pièces & de morceaux. Il vouloit prouver que l'Institut étoit vicieux , & il trouvoit continuellement sur son chemin des Papes qui en étoient les approbateurs. Les autorités l'embarraisoient bien plus qu'il ne les respectoit. Il a donc fallu opposer des improbations à des approbations , & mettre le S. Siege en contradiction avec lui-même. Il l'a tenté ; mais il n'y a pas réussi. Nous allons le faire voir : qu'on nous pardonne un peu de détail , il est inséparable de la discussion.

Nous prions le Lecteur de faire attention que l'objet de notre adversaire est d'interrompre la chaîne d'approbations que les Saints Peres ont donnée à l'Institut. Il dit (a) „ que Paul „ IV. voulut abolir la perpétuité du Généralat ; „ que Laynès éluda ses ordres par une super- „ cherie ; qu'il désobéit en protestant qu'il étoit „ enfant d'obéissance. „ Il ajoute „ le fait est „ constaté dans la première Congrégation, gé- „ nérale. „ Consultons cette Congrégation, elle va nous apprendre ce qu'il faut penser de cette allégation. Paul IV, Fondateur des Théatins , vouloit porter les idées de sa Congrégation dans la Société. Il est naturel aux hommes d'aimer leur ouvrage , il avoit surtout à cœur de détruire la perpétuité du Généralat. La mort de Saint Ignace étoit une occasion favorable ; mais par un de ces changemens qu'on n'expli-

n'explique que par les dispositions d'une Providence supérieure, tandis que les Jésuites étoient assemblés pour l'élection d'un Général, le Souverain Pontife leur envoya le Cardinal Pacecho, pour leur déclarer que Sa Sainteté souhaitoit qu'ils choisissent plutôt un Général perpétuel qu'un Général amovible. Les Peres profitant d'une si heureuse occasion, réunirent leur suffrages sur le P. Laynès, dans qui les (a) Historiens du tems reconnoissent la science alliée à la probité & à la prudence. Le nouveau Général alla, avec les principaux de la Compagnie, saluer le Saint Pere, qui les reçut avec des larmes joie. Dans la suite les anciennes idées revinrent à Paul IV. Il envoya le Cardinal de Trane aux Jésuites encore assemblés, pour les charger d'examiner si la perpétuité du Généralat étoit absolument nécessaire au bien de la Compagnie. Les Jésuites n'hésiterent pas à reconnoître cette nécessité, & leur suffrage là-dessus fut unanime. Mais en même-tems ils protesterent qu'ils étoient enfans d'obéissance, prêts à se soumettre en tout aux ordres de Sa Sainteté. Voilà le fait tel qu'il est rapporté dans la premiere Congrégation à laquelle on nous renvoie. Où est à present la supercherie ? Est-elle du côté de Laynès, ou du compte rendu ? Ce n'est pas un problème.

D 2

Pie

[a] Jacobum Lainium, viram doctrinâ admirandum, probitate & prudentiâ celebrem, in Societatis præsidem elegerunt. Ciononius, *Vita Pontif.* Tom. III. Col. 720.

Pie V., successeur de *Paul IV.*, voulut suivre le même plan (a) Voilà notre Chronologiste en défaut : entre *Paul IV.* & *Pie V.*, l'Eglise a eu pour Chef visible *Pie IV.* Poursuivons à présent.

Nous avons vu que *Paul IV.* avoit voulu faire les Jésuites Théatins, est-il étonnant que *Pie V.*, qui étoit Dominicain, voulût les faire Jacobins ? On dit que les *Jésuites* promirent tout & ne tinrent rien. Il n'a pas pensé, sans doute, que *S. François de Borgia* gouvernoit alors la Compagnie, peut-être l'auroit il un peu mieux traité en considération du culte qu'on lui rend sur nos Autels. *S. François de Borgia* céda au Pape tout ce qu'il devoit, & en cédant il gagna tout ce qu'il vouloit. Les *Jésuites* respectèrent les ordres & les vertus du saint Pontife ; & la consolation de rester *Jésuites* fut le prix de leur soumission.

Pie V. devint lui même le plus grand panegyriste de la Société. Ses éloges, que nous rougirions de rappeler dans des tems plus heureux, sont nécessaires dans celui ci, pour instruire & pour confondre (b).

Après

(a) Page 23.

(b) Innumerabiles fructus quos benedicente Domino Christiano orbi Societas JESU, viros litterarum præcipuè sacrarum scientiâ religione, vitâ exemplari, morumque sanctimoniâ perspicuos, multorum religiosissimos præceptores, ac verbi Divini, etiam apud longinquas ac barbaras illas nationes, quæ Deum penitus non noverant, optimos prædicatores & interpretes producendo, felicissimè hactenus attulit, & adhuc sollicitis studiis afferre non desistit, animo sæpius revolyentes nostro, &c. *Bull. Pii V. dat. III. Kal. Maji 1568.*

Après le Pontificat de Grégoire XIII, que la Compagnie de Jésus révèrera toujours comme son second Fondateur, Sixte V. voulut faire prendre un froc aux Jésuites, & de Clercs réguliers en faire des Cordeliers. Ce Pape, d'un génie si étendu, & d'une volonté si absolue, qui avoit exécuté tant de projets, mourut sans avoir presque ébauché celui-ci : est-ce la faute des Jésuites s'il l'avoit conçu ? Pourroit on avec justice les rendre responsables de cet ancien goût monachal, que deux gands Papes portèrent sur la Chaire de S. Pierre, l'un les vouloit blancs l'autre les vouloit gris ? Ils ne pouvoient pas être tout à la fois, ou successivement Jacobins, Cordeliers & Jésuites.

Grégoire IV, ennuyé de toutes ces idées de métamorphoses, prit l'avis des Cardinaux que Sixte V avoit assemblés sur cette matiere, & déclara (a) que tous les projets de chapitres, d'habit, de cœur & de changement de nom, étoient inutiles & préjudiciables. Il renouvela les approbations données à l'institut par ses prédécesseurs, Paul III, Jules III. & Grégoire XIII, & confirma tous les points des Constitutions qu'un avoit eu quelques velléités d'infirmer. Une déclaration si solennelle fait oublier à l'Orateur Breton le respect qu'il doit à un Souverain, & au Pere commun de tous les Fideles. Irrité de trouver sur son chemin un protecteur des Jésuites qui le barre dans sa

D 3 carriere.

(a) Bull. Gregor. XIV. dat. IV. Kalend. Jul. 1521.

carrière, il le peint avec les plus noires couleurs. Grégoire XIV. devient sous sa plume ce Pape ligueur, qui consumma avec le despote Aquaviva, l'ouvrage du despotisme & de la perpétuité du Généralat. C'est sous lui qu'il fixe l'époque de l'empire temporel dans la Société des Jésuites. (a) Nous ne prétendons pas excuser la protection que Grégoire XIV. accorda à la Ligue. Mais Sixte V avoit-il été moins ligueur que lui ? Ne reste-t-il pas de Sixte V des monumens plus contraires aux droits & à l'indépendance de nos Souverains ? La prétendue impartialité qu'on nous avoit promise éclate bien dans le moment. Les titres odieux sont réservés à Grégoire XIV., parce qu'il a renouvelé la confirmation de l'Institut : ils sont épargnés à Sixte V, parce qu'il a écouté quelque projet de réforme. Si ce n'est pas une affectation, nous demandons de quel nom on peut appeller la préférence qu'on donne à un Pape sur l'autre, pour insulter à sa mémoire sans nécessité. Reconnoît-on à cette humeur qui éclate sans sujet contre un Pape protecteur des Jésuites, le caractère pacifique qui doit distinguer l'homme public des hommes ordinaires ?

Ne poussons pas plus loin nos réflexions, & continuons à suivre notre adversaire dans ses allégations inconsidérées.

Il met sur le compte de Grégoire XIV. la
perpé-

perpétuité de ce Généralat qui lui tient tant à cœur, tandis que ce Pape n'en a pas même parlé. Elle a toujours subsisté dans la Compagnie, & ce fut Paul. V. qui la confirma. Que dira-t-il de ce Pontife ? Il n'étoit nullement ligueur. Il déclare pourtant gratuitement „ qu'il „ n'y avoit que des esprits inquiets qui vouloient „ changer la perpétuité de cette place, & in- „ troduire dans leur pays un Commissaire ou „ un Visiteur perpétuel. Changement, dit ce „ Pape, qui n'alloit à rien moins qu'à rompre „ l'unité de cette Compagnie, & introduire le „ trouble. (a) „

Voici une autre allégation sans preuve & & contre la vérité. Clément VIII, dit cet Auteur, (b) „ voulut réformer le régime ; mais „ ce fut en vain qu'il ordonna que les Assistants „ seroient changés tous les six ans, les Provin- „ ciaux tous les trois ans, & que les Con-
D 4 „ gréga-

[a] Nonnulli inquieri Spiritus, ad suam temeritatem promovendam perpetuitatem Præpositi Generalis dictæ Societatis, in illius Constitutionibus statutam, & perpetuo usu in dictâ Societate, quemadmodum & in Religione S. Domini, sancitam & approbatam impugnare, atque immutandam satagere veriti non sunt; & prætextu melioris gubernationis unitatem ejusdem Societatis scindere, nationum collectionem (quæ ingens gloria dictæ Societatis est) dissolvere, atque in partes misere dissecare, nec unam, sed multas Societates statuere cupientes, certum aliquod in suis regionibus caput, & ut vocant Commissarium, aut perpetuum Visitatorem statui desiderarunt, & forte desiderant; & multa alia nova, quæ quietem & tranquillitatem ipsius Ordinis perturbant, regularem disciplinam, Obedientiam, & illius Statuta labefactant, moliti fuerunt, &c. Bull. Pauli V. dat. 4. Septembr. 1606.

[b] Page 24.

„ gregations générales seroient assemblées. „
 Ce Pape n'ordonna rien en vain. Il voulut
 que les Assistants fussent changés, ils le furent;
 que les Congrégations se tinssent, & on les
 a tenues. Ces faits domestiques, dont nous ne
 fatiguerons pas plus long-tems le Public, sont
 consignées dans l'histoire. C'est-là qu'on au-
 roit dû avoir recours, & on ne se seroit pas
 exposé au reproche d'avoir écrit inconsidéré-
 ment. Quant aux Provincialat triennal, les
 François en voyent tous les jours la preuve.

C'est donc sans fondement qu'on a voulu at-
 tribuer à Clément VIII des projets de réforme,
 pour former une Chronologie de Papes mé-
 contents de l'Institut. Les impressions qu'on
 voudroit donner au Public dans ce genre, ne
 tiendront pas vis-à-vis du témoignage qu'il
 rendit à la Société. Voici comme ce grand
 Pape écrivit à Henri IV, pour le porter à
 rétablir les Jésuites en France. (a) „ Votre
 Majesté

(a) Novit optimè Majestas Tua, quanto studio atque
 ardore à nobis expetitur sit, ut in Regno isto Christia-
 nissimo, nobisque in visceribus Christi carissimo, fideles vi-
 neæ Domini operarii Clerici Societatis JESU retineantur,
 atque ubi opus est, restituantur. Sape enim hoc de genere
 ad te litteras dedimus, & in formâ Brevis & nostrâ manu
 fanè efficaciter scriptas. Ac licet adhuc in re hac eos sol-
 licitudinis & sedulitatis nostræ fructus non perceperimus,
 quos maxime optabamus, quique merito expectandi vide-
 bantur, non tamen aut spe destituimur, aut minus quam
 solemus, de tuâ in nos perspectâ pietate nobis pollicemur;
 immo verò tanto magis incendimur, ut hoc ipsum à te
 quantâ possumus contentione flagitemus. Urget enim nos
 caritas Christi, urget paternus erga Majestatem tuam Amor
 & Regni istius amplissimi spiritualis utilitas, sic enim in-

„ Majesté fait avec quelle ardeur je desiré que
 „ vous reteniez dans vos Etats les Jésuites, ces
 „ fidèles ouvriers de la vigne du Seigneur, &
 „ que vous les rétablissiez dans les endroits où
 „ ils ne sont pas. C'est la charité de JEsus-
 „ Christ, notre affection paternelle pour Votre
 „ Majesté, l'intérêt spirituelle de votre Royau-
 „ me, l'honneur de Dieu, le salut de ames,
 „ votre Royale gloire qui vous pressent de ne
 „ pas exclure de vos Etats une Société Religieuse,
 „ qui a si bien servi la Foi Catholique & l'Eglise
 „ de Dieu; mais plutôt de l'y retenir avec
 „ bonté, comme elle y étoit autrefois avec tant
 „ de fruit, & que cette vigne féconde y jette
 „ de solides racines. „ Ceux qui voudront bien
 lire cette Lettre, ne feront pas sans doute beau-
 coup de cas de l'allégation qu'elle détruit. Pour
 nous remercions l'Auteur de nous avoir fourni
 l'occasion de la produire.

Les projets de réforme qu'il attribue à In-
 nocent X & Innocent XIII sont également faux,
 & nous prendrons le parti que les deux Pon-
 tifes prirent sur quelques plaintes portées à
 leur Tribunal; ils les méprisèrent: nous mé-
 priserons à notre tour, ce qu'on laisse entre-

D 5 voir

telligimus ad DEI ipsius honorem & animarum salutem &
 ad tuam etiam regiam gloriam magnopere pertinere, ut
 religiosa Societas, de fide Catholica & Ecclesia DEI tam
 præclare merita à tuo isto Franciæ Regno ne excludatur;
 quin potius in eo, ut olim saluberrimè factum est, &
 amanter retineatur, & ut vitis fructifera firmiter coales-
 cat. *Litteræ Clement, VIII. in Hist. Societ. Part. V.*
 Pag. 121.

voir d'une mauvaise volonté, qui n'exista jamais. A l'égard de la Compagnie un intérêt plus pressant nous occupe, c'est l'affaire d'Innocent XI. Si l'on avoit pû prévoir qu'elle dût servir d'Apologie à la Société, on se seroit bien gardé sans doute d'en parler.

Innocent XI, vertueux, mais entier dans ses sentimens, protégea les Evêques d'Aleth & de Pamiers dans l'affaire de la Régale. Tout le monde fait l'origine, le progrès & la fin de cette affaire. La Cour de Rome y prit part, mais celle de France n'en fut point déconcertée; & tandis que le Pontife & le Souverain étoient aux prises, les Jésuites sçurent ne s'écarter en rien de leur respect pour le Saint Siège, & de l'attachement pour les intérêts de leur Roi. Contraints par l'ordre du Pape de publier en France un Bref qui y avoit été supprimé, ils allèrent au Parlement rendre compte des ordres qu'ils recevoient de Rome. Cette démarche leur mérita de la part de M. de Novion, premier Président, & au nom de tout ce Tribunal respectable, des témoignages de satisfaction. Ils sont sans doute consignés dans les Registres du Parlement; mais ce n'est pas assez pour nous dans le moment; qu'il nous soit donc permis de les insérer ici. Ils feront baisser les yeux de confusion à celui qui élève si fort la voix pour nous rendre suspects à la Nation entière. M. de Novion dit aux Jésuites que „ c'étoit un bonheur que le Paquet venu „ de Rome fût tombé en des mains aussi retenues que les leurs, qu'on ne surprenoit point
leur

„ leur sagesse , & qu'on ne corrompoit point
 „ leur fidélité. „ A ces marques singulieres
 d'estime se joignirent les éloges particuliers de
 tous les Magistrats.

La Satisfaction que les Jésuites eurent de
 voir leur bonne conduite louée , ne fut pas
 bornée à ce Tribunal. M. de Pint, Avocat
 Général au Parlement de Toulouse , auquel ils
 avoient donné la même preuve de fidélité en-
 vers le Souverain, dit à cette occasion : „ nous
 „ sommes persuadés que sans manquer au res-
 „ pect qu'ils doivent au Saint Siège, les Jésui-
 „ tes ont toujours eu une fidélité inébranlable
 „ pour le service du Roy & de l'Etat.

Tandis qu'ils donnoient des marques si écla-
 tantes de leur dévouement à leur Prince, les
 affaires se brouillerent de plus en plus à
 Rome. Innocent XI. fit brûler par la main
 du bourreau, les IV Articles de l'Assemblée du
 Clergé de 1682, & il ôta à nos Ambassadeurs
 les droits de franchise. Des hommes ennemis
 du Saint Siège laisserent dormir quelque tems
 leur haine, & sacrifierent leur Patrie à la sa-
 tisfaction de nuire aux Jésuites. Ils les repre-
 senterent au Saint Pere comme les seules gens
 qui inspiroient à Louis XIV. l'inébranlable fer-
 meté qu'il montra dans cette affaire. Dans
 les premiers momens d'un ressentiment qu'on
 avoit l'art d'aigrir, Innocent XI. menaça de
 dissoudre la Société. Mais cette menace qui
 n'avoit pas d'autre principe, n'eut pas aussi
 d'autres suites. Faisons là-dessus une réflexion.
 Se seroit-on attendu à voir que dans l'instant

ou l'on fait les plus grands efforts pour nous rendre suspects à la Nation entiere, on fût assez mal-adroit pour nous fournir l'occasion de rappeler le souvenir de notre plus grand attachement pour le Roi & pour l'Etat. Ne valoit-il pas mieux retrancher Innocent XI. de la courte Chronologie des Papes qu'on suppose avoir voulu réformer essentiellement la Compagnie, que de souffler en même tems le froid & le chaud. La passion ne se décele jamais mieux, que lorsqu'elle est contraire à elle même.

Benoît XIV. ferme la marche de cette suite de Pontifes que notre Censeur presente au public comme autant d'Anges exterminateurs prêts à fondre sur la Société. S'il faut l'en croire, ce Pape avoit déjà tiré le glaive du fourreau, & il en juge par le Bref qu'il avoit envoyé au Cardinal Saldanha. D'autres en jugeront autrement lorsqu'ils sauront que ce Pontife donna en faveur de Congrégations, une Bulle dans laquelle il fait le plus long & le plus flatteur éloge qu'il puisse de la Compagnie & de son Institut. Si sa complaisance pour le Roi de Portugal lui fit donner le Bref, dont on veut tirer avantage, il est à présumer qu'il s'en seroit repenti s'il avoit survécu aux suites funestes qu'il a eues. Il est permis de le conjecturer du dernier Acte qu'il a fait de son autorité Pontificale; il signa la veille de sa mort les Decret des vertus héroïques du Pere Hieronimo, Missionnaire Jésuite, mort à Naples, dans ce siècle-ci. On ne détruit pas si légèrement.

rement un Institut qui forme des Saints. Cette raison paroîtra sans doute bien misérable à un Encyclopédiste, mais elle ne pourra faire quelque impression sur l'esprit d'un bon Chrétien.

A toutes ces allégations inconsiderées, on pourroit en joindre une infinité d'autres; mais il faudroit suivre pied à pied l'Ouvrage que nous réfutons, & nous n'en avons ni le tems, ni le courage; faisons remarquer seulement deux faits, dont l'un est hasardé sans preuve & l'autre avancé contre la vérité. On dit (a) que le Pere Gueret fut condamné à mort, cela n'est point vrai. Si c'est par erreur, elle est grossiere; si c'est par malice, elle est affreuse. Faire mourir au gibet celui qui est mort dans son lit, est une méprise un peu forte. Le fait hasardé regarde l'établissement des Jésuites dans plusieurs Villes du Royaume. Leur *Intrusion*, (b) dit l'Auteur, est violente dans la plupart des Collèges. (c) Ne diroit-on pas à ce mot *intrusion*, qu'il veut parler de l'invasion des Vandales, ou de l'irruption des Cimbres

(a) Pag. 103.

(b) Page 32.

(c) Il ne paroît pas que ce soit-là le sentiment de Duplex. Jugeons-en par ce trait de son Histoire du Règne d'Henri IV. „ Tant de signalés témoignages du Roi envers
„ les Jésuites porteront plusieurs bonnes Villes à supplier
„ Sa Maj. de leur permettre d'appeller les Peres de cette
„ Société, & en fonder des Collèges pour l'institution de
„ la Jeunesse, & entr'autres, Rheims, Poitiers, Amiens,
„ Moulins, Troyes, Nevers, Vienne, Rennes, Chartres,

bers & des Teutons. Il ajoute dans une note qu'on compte plus de trente Collèges qui *ont été établis par des ordres surpris*. Il veut sans doute parler de ceux qui ne sont pas patentes, & il appelle une *surprise* ce que fait Roi sans demander l'attache de ses *Gens*. Nous pourrions nous servir de ces Collèges non patentés comme d'une preuve du peu d'usage que le *Confesseur fongueux* faisoit de la confiance de son Prince. Si les vues des Jésuites ne tendoient qu'à affermir leur Société, le Pere le Tellier auroit profité du tems où il *maîtrisoit Louis XIV.* & *tyrannisoit les Evêques*, pour faire patenter ces trente & quelques Collèges. Mais pourquoi la sollicitude Magistrale de notre Auteur s'étend-elle au-delà de son ressort? Si les trois Collèges qui sont dans sa Province sont patentés, il n'a rien à dire, & lorsqu'il porte plus loin ses attentions, c'est parce que la passion n'a point de bornes.

Quelqu'envie que nous ayons de finir un article, donc le Lecteur pourra être fatigué par sa longueur, s'il n'est un peu réveillé par les reproches que nous venons de faire à notre Adversaire: nous ne pouvons pas nous dispenser de venger la mémoire de Louis le Grand & des

„ Embrun, Sisteron, Béziers : outre les nouveaux Noviciats établis à Bourdeaux, Rouen & Lyon, & une Maison „ Professe à Arles. Il y a eu encore depuis plusieurs autres „ Villes qui ont demandé la même Permission, & la plupart Pont obtenue. „ *Dupleix, Hist. de France, Tom. IV. pag. 350.*

des Prélats de son siècle. Nous le ferons en rendant au Pere le Tellier la justice qu'il lui refuse. Ses Anecdotes ont un goût de terroir qui se fait sentir aux moindres connoisseurs, & avertit du lieu où cet Ecclesiastique reçut une dernière éducation. Cette Maison aujourd'hui sincerement soumise à l'Eglise, ne retentissoit pas alors des louanges de ceux qui étoient les promoteurs de la soumission. Si c'est un crime de montrer du zèle en pareille occasion, le Pere le Tellier fut un grand Criminel. Ses mœurs austères en opposition avec l'esprit tolérant du siècle ont pu fournir les couleurs fortes, avec lesquels quelques Ecrivains ont peint le Jésuite; mais il ne fut jamais le tyran du Clergé, ni les Evêques ses esclaves. Le Cardinal de Rohan étoit-il donc fait pour recevoir des loix de quelqu'un, lui qui par sa haute naissance & ses éminentes dignités, en auroit imposé à tout le monde, si son cœur doux & généreux n'avoit préféré le plaisir de plaire à celui de dominer. Le Cardinal de Bissy, inférieur en naissance, mais égal en dignité à son Contrere, n'avilit jamais son nom ni son caractère, en rempant devant un Religieux. Eh ! quel outrage ne fait-on pas dans ce moment aux Prélats de France lorsqu'on les représente comme autant de petits Centurions recevant les ordres d'un impérieux Dictateur.

Qu'on ne s'autorise pas des plaintes du Cardinal de Noailles; personne n'ignore les motifs des dégoûts qu'il essuya de feu Roi. Nous pourrions les rappeler ces dégoûts, & honorer en même-

même-tems la mémoire de celui qui eut la bonne foi d'en reconnoître la justice, & d'en effacer le souvenir; mais notre respect & notre reconnoissance pour la part que son illustre Maison veut bien prendre à nos malheurs, nous interdit cette maniere chretienne de le louer. Nous nous bornerons à dire que c'est insulter à la gloire d'un des plus grands Rois du monde, que d'oser dire de celui qui porta plus loin qu'aucun autre la representation de la Majesté Royale, qu'il se laissa maîtriser (a) par un homme, *fougueux, audacieux, & aveuglé par son orgueil*; & ne donner que de *bonnes intentions* au Monarque qui eut les vues les plus élevées & les plus étendues, n'est-ce pas effacer d'un seul trait de plume tout l'éclat de son regne? Parleroit-on différemment du bon Charles VI, ou de quelques-uns de ces Rois que les Maires du Palais tenoient en tutele.

Voilà à quoi conduit nécessairement le système de nos Philosophes modernes. On est à leurs yeux sans esprit, sans génie, si-tôt qu'on est Religieux. La réputation finit là où la piété commence, & le Confesseur est toujours responsable des actions du pénitent. Il a donc fallu que celui qui n'osoit pas se déchaîner ouvertement contre Louis XIV. tombât cruellement sur le Pere le Tellier.

Le cruel Aristarque n'est guere plus réservé à l'égard de deux respectables Confreres de ce Religieux; la réputation dont ils jouissent dans tout le Royaume, & l'estime qu'on a pour eux à la Ville & à la Cour, n'ont pu con-

tenir

tenir sa bile. Il les traite avec un mépris capable de les deshonorar aux yeux de ceux qui les aiment & les admirent ; si un triste suffrage de Province étoit de quelque poids. L'Ouvrage de l'un de ces Apologistes de la Société ; n'est à son avis qu'une déclamation. (a) Reconnoît-on à cette définition injurieuse le pinceau doux & toujours fleuri , du Pere de Neuville. Reconnoît-on son cœur aux reproches qu'il lui fait , de vouloir rendre suspect au Roi le Corps entier de la Magistrature ? Les Ecrits de son Confrere sont plus ménagés. L'intrepide Armorique a craint d'irriter le lion.

----- *Ne rudis agminum.*

Laceffat

Tactu leonem , quem cruenta

Per medias rapit ira cades.

Mais la personne n'est pas mieux traitée, il en fait un *politique* & un *ultramontain*. (b) Sur quels Mémoires a-t-il pu travailler ? On seroit tenté de croire qu'il n'a pris conseil que de son cœur , & qu'un peu de dépit a conduit sa plume. Les Apologies qu'on attribue à ces Peres ne sont pas si misérables , puisqu'il n'y a répondu que par des injures. Elles sont
E anonymes.

[a] Pag. 62 & 63.

(b) Page. 93. & suiv.

anonymes , parce que leur Auteurs , quels qu'ils soient , n'ont pas eu la liberté de leur donner une publicité légale , & si ces *Ecrits sont dignes par - là de la censure & de l'animadversion publique* , quel traitement méritent donc les siens pour avoir paru sans nom d'Imprimeur , la Raison le décidera. Elle vient de voir à quel excès il a été inconsideré , il nous reste à lui déférer ses mauvais calculs.

L'AUTEUR EST FAUTIF DANS SES CALCULS.

Nous vivons dans le siècle des calculs : il n'est donc pas étonnant qu'ils pénètrent jusques dans le sanctuaire de la Justice. D'ailleurs la science des nombres entre pour beaucoup dans le plan de la République de Platon ; & sous ce rapport , le Censeur qui n'ignore rien , & qui prétend à tout , doit posséder supérieurement cette partie des Mathématiques. Suivons-le donc dans la carrière brillante qu'il nous ouvre. Il sçait sans doute qu'un des moyens les plus sûrs pour trouver la vérité , c'est de la chercher son Barème à la main. Plein de cette confiance , il compte (a) cinquante & deux éditions de *Bussembaum* & ne craint pas même de se tromper , en comprenant dans cette liste typographique l'édition de 1757 , qui n'exista jamais. Passons lui cette

pre-

(a) Page 81.

premiere faute. Il ajoute que , suivant un calcul qui ne doit pas paroître enflé , ces cinquante - deux éditions ont dû produire plus de dix mille exemplaires de *Bussembaum*. Nous convenons sans peine qu'il n'est pas exagéré , mais il faut convenir aussi qu'il est bien puérile. Dix mille exemplaires sur cinquante deux éditions , ne donnent 193. exemplaires par édition. Où a-t-il donc fait son cours de Typographie ? Il faut que cet Ecrivain n'ait pas la premiere notion du commerce de la Librairie. La plus mince production, un compte rendu de Province , est tiré au moins à 1500 ; & nous espérons que l'ouvrage auquel nous travaillons dans ce moment , sera tiré à six mille , si le Public montre pour cette seconde Réponse la même satisfaction dont il a honoré la premiere. Voilà donc une seconde faute de calcul.

A cette erreur de soustraction , l'Auteur en joint une de multiplication. Il trouve dans les éditions différentes de tous les ouvrages cités dans les Assertions dix-huit cens mille volumes ; & il ajoute qu'il n'y a peut-être pas autant d'exemplaires de l'Ecriture-Sainte dans tout le Monde Chretien. Il y a apparence que la Bibliothèque de notre Calculateur n'est pas extrêmement garnie de Bibles. Mais sans être Bibliomane , on peut avoir quelques connoissances des Cabinets d'Europe ; & un Littérateur n'est pas excusable d'ignorer que le célèbre Pensionnaire de Hollande , M. Paw , avoit trois cens exemplaires différens de la

Bible entière, sans compter ceux des parties détachées. Apprenons - lui donc le fait, & ajoutons, pour sa plus grande instruction, qu'il y a près de quatre mille éditions de la Bible, & plus de huit millions d'exemplaires.

Comme cette découverte n'intéressera pas sans doute infiniment notre Calculateur, apportons-lui un autre exemple, auquel il aura l'air de prendre quelque part, ne fut-ce que pour soutenir la réputation de Littérateur qu'il veut se donner. Tout le monde a entendu parler de ce fameux Anglois, adorateur d'Horace. Il s'en étoit fait un Cabinet de plus de huit cens éditions différentes. On en compte de deux cens qui ont été données depuis sa mort, ne les supposons toutes tirées qu'à deux mille, nous trouverons encore deux millions d'exemplaires d'Horace, & nous n'en paroîtrons pas plus surpris, que le Calculateur l'est des dix mille exemplaires de *Bussembaum*. Il faut convenir que si le calcul sert, comme nous l'avons dit, à trouver la vérité, il n'est pas étonnant que celui qui calcule si mal, ne l'ait pas trouvée.



L'AUTEUR EST INFIDELE DANS SES CITATIONS.

Toutes les infidélités réfléchies d'un Ecrivain ne découlent pas de la même source, les unes partent de l'esprit, & les autres du cœur; les premières annoncent l'ignorance de l'Auteur, les autres décelent son caractère; & toutes inspirent du mépris pour l'Ouvrage & pour l'Ouvrier.

La première Citation infidelle que nous releverons est du nombre de celles qui prennent leur principe dans l'ignorance. L'Auteur dit que "Paul III donna des droits & des privilèges aux Jésuites en mil cinq cent cinquante-cinq, & mil cinq cent cinquante-six, (a)" sans faire attention que ce Pape étoit mort en mil cinq cent quarante-neuf. Ceux qui sont plus versés que lui dans la science chronologique des Pontifes Romains, ont apperçu d'un coup d'œil cette erreur Bretonne, & ils n'ont fait qu'en rire; car on ne persuade pas aisément aux hommes qu'un Pape, eût il encore davantage aimé les Jésuites, soit résuscité sept ans après sa mort pour leur donner des privilèges. Voilà à quoi s'expose un Ecrivain lorsqu'il ne travaille pas d'après lui-même.

Passiez - lui cette erreur, Raison humaine, vous n'aurez pas certainement la même indulgence pour celle qui suit. Son cœur étoit d'

E 3 intel-

intelligence avec son esprit, lorsqu'il l'a faite : elle tombe encore sur les graces accordées aux Jésuites par le S. Siège. Il veut rendre les privilèges odieux, & pour y parvenir, il transporte la concession des privilèges au tems de la Ligue. Il fait plus, il veut qu'ils aient été le prix de forfaits. On les accuse, dit cet Auteur impartial, (a) „ d'avoir allumé pour les querelles des Papes le feu de la sédition & de „ la révolte ; d'être entrés dans des ligues & „ de conspirations contre les Rois, ce qui leur a „ valu des privilèges sans nombre.

Voilà d'abord des Papes, qui ont à leur solde des boue-fen, des conspirateurs, des assassins des Rois, & qui les paient avec une monnoie bien idéale, des privilèges, mais si ces privilèges ont précédé de long-tems la Ligue, que dira l'Ecrivain Breton pour son excuse? qu'il ne le sçavoit pas? il devoit l'apprendre; qu'il n'a fait que rapporter ce que d'autres ont écrit? il devoit le réfuter, il l'avoit même promis. Or, voyons s'il n'a pas le double tort; de n'être point instruit, & de ne nous avoir pas défendu. La plupart des privilèges des Jésuites leur ont été accordés par Paul III & Jules III, dont le plus rapproché de la Ligue mourut plus de vingt ans avant qu'elle fût formée. Nous avons vu tout-à-l'heure le premier de ces deux Papes ressusciter pour donner des privilèges aux Jésuites; le voici à présent avec son successeur, qui, de peur d'être obligé

obligé de revenir de l'autre monde, accorde d'avance un salaire à ses émissaires ligueurs. En vérité, on ne tient pas à cela.

Les autres infidélités 'que nous allons relever sont un peu plus essentielles, & excitent un tout autre sentiment. Commençons par celles où il se permet de jeter un soupçon de cupidité sur les travaux apostoliques des Jésuites dans les Missions. Il dit qu'on leur a reproché de n'en faire que dans des pays riches & d'un commerce abondant. Il cite (a) Balzac, Institution du Prince, *Liv. 8.* Remarquons d'abord que cet Ouvrage de Balzac n'a jamais été divisé en livres, mais en chapitres; ensuite nous inviterons le Lecteur à ouvrir le *Chapitre 8.* Il verra avec étonnement qu'il n'y est pas dit un seul mot des Jésuites, & que ce n'est qu'une satire indécente contre les Rois d'Espagne, dont Balzac dit: „ Ils ne veulent se salut „ que des Peuples du Pérou & de la Mexique; il „ ne vient pas une pistole en Europe qui ne coûte „ la vie d'un Indien, & qui ne soit le crime „ d'un Catholique. „ Il faut rêver *Jésuite* pour en voir dans ce passage; & si leur ami Armorique étoit si curieux d'en trouver dans Balzac, pourquoi n'a-t-il pas poussé ses recherches jusqu'au Chapitre suivant, il y auroit trouvé l'éloge de ces Religieux, Directeurs de la conscience de Louis XIII.

Ne nous bornons pas à montrer l'infidélité d'

E 4. une

une citation : effaçons par une autre, l'impression qu'elle auroit pu faire.

Un Auteur Protestant nous aidera ; c'est la Popliniere (a) „ Les Espagnols contre l'avis de Jé-
„ suites & autres Ecclesiastiques qu'ils menoient
„ avec eux, leur conseillant la douceur, *dit cet*
„ *Historien*, n'ont dompté leurs Indes que par
„ force tromperies, & plus étranges cruautés,
„ qu'on ne sçait croire. „ Jusques-là les Jé-
„ suites n'étoient point les Capitaines de ces Catho-
„ liques dont parle Balzac. Voyons si comme
„ Missionnaires ils n'ont pas mérité toute autre ré-
„ putation, que celle d'avoir été attirés dans ces
„ contrées reculées par l'esprit de cupidité. Le
„ même Historien, quoique Protestant, l'apprendra
„ à un Ecrivain Catholique. „ En divers tems, &
„ par toutes les Provinces Chrétiennes, voir es
„ Indes, tant Orientales que d'Occident, les
„ Jésuites ont engravé & fait bruire le nom de
„ leur profession par le mérite des peines, hazards
„ & cruautés incroyables qu'ils ont souffertes en-
„ tre les barbares pour le nom de Christ. (b).

A la citation infidèle que nous venons de rele-
ver, & qui intéresse le Corps entier de la Société,
l'Auteur en ajoute une autre qu'un secret dépit
l'a sans doute empêché d'appercevoir, s'il ne l'a
pas engagé à la faire. Il attribue au Pere Griffet
l'ouvrage du P. Daniel & du P. Dorival (c) Il
est

(a) Hist. de France; Livre 5. fol. 122.

(b) Ibid. Liv. 3. fol. 62.

(c) Page 93 & 96.

est peut-être le seul en Bretagne qui ignore que le Pere Daniel est l'Auteur du Journal de Louis XIV, & le P. Dorival celui de l'Abrégé: peut-être aussi ne l'ignoroit-il pas lui même, mais cette erreur cadroit mieux avec son intention: ne cherchons pas à la pénétrer, & disons seulement que ce n'est ni par *ignorance*, ni par *oubli* ou *indifférence*, que le P. Daniel a parlé si succinctement de l'assemblée du Clergé de 1682. La nature de son Ouvrage n'en demandoit pas davantage; & communément cet Historien n'entre pas dans un plus grand détail sur les autres événemens du règne de ce grand Monarque. Les deux Jésuites que le Censeur Breton croit avoir pris en défaut en cette occasion, ont donné ailleurs tant de marques de leur zèle pour la personne sacrée de nos Rois; ils ont écrit si fortement sur cette matiere, soit dans leurs Livres de piété, qu'il y a mauvaise grace de le rendre suspects. Il ne doit pas même se flatter d'y parvenir; & comment a-t-il pu en former le dessein au moment où il écrivoit,

(a) „ C'est un grand crime que de chercher à
 „ rendre suspect au Roi le moindre de ses
 „ Sujets. „

En voilà assez pour établir que l'Auteur est infidèle dans ses citations. Voyons jusqu'à quel point il est téméraire dans ses défis.

E s L'AU.

L'AUTEUR EST TEMERAIRE DANS SES DÉFIS.

Nous voici enfin arrivés à ce moment où il faut nous *laver de l'opprobre dont les assertions nous ont publiquement couverts*, si nous ne voulons demeurer atteints & convaincus sans retour (a).

Forcés d'entamer une matière que tout nous sollicitoit à ne pas traiter, nous le ferons avec les ménagemens que la Religion, les bonnes mœurs & le respect dû à la Magistrature ont droit d'exiger & lieu d'attendre de nous. S'il en résulteroit quelques inconvéniens inséparables de la matière qui en est l'objet, n'en faites point tomber sur nous l'odieux, RAISON HUMAINE, rejetez-le tout entier sur celui qui nous force jusques dans le retranchement du silence, où nous nous étions réduits : accablez - l'en tout seul, il le mérite : c'est lui qui nous provoque, tantôt en nous flattant de l'espérance d'être disculpés, tantôt en nous frappant de la crainte de demeurer convaincus. Vous le voyez dans le même instant nous inviter adroitement à demander justice, à nous inscrire en faux contre les Commissaires du Parlement, contre le Parlement même, si les assertions sont faussement imputées aux Auteurs de la Société. Vous le voyez ensuite nous intimider malignement.

ment , en disant qu'il n'y a personne dans le Royaume qui ait l'audace d'avancer que ces extraits sont infidèles. Vous le voyez nous pousser le bras & nous retenir la main , c'est ainsi qu'il se joue tour à tour de notre état.

Nous ne nous laisserons point effrayer par ce mot terrible , *audace* ; & pleins de respect pour le Tribunal qu'on a surpris , nous sçaurons allier ce que nous lui devons , avec ce que nous nous devons à nous - même ; de maniere qu'il puisse en résulter notre justification , sans qu'il en reste la moindre tache sur un Corps , dont la Religion est plus exposée à être surpris en proportion des moyens que l'on emploie , & des occasions qu'on a tous les jours de la surprendre. Si les extraits sont infidèles , c'est parce que les premières mains qui ont été employes à cette collection , sont elles mêmes infidèles ; & ces mains nous les connoissons , elles ne tiennent point à la Magistrature : c'est sur elles que retombera la confusion , le Parlement de Paris n'aura qu'à gémir de la mauvaise foi des hommes , & à se garantir d'avance de leurs pièges : il connoitra ceux - ci pour ne s'en plus servir , il nous plaindra pour nous justifier , & se rétractera pour se couvrir de gloire.

Animés de cette confiance , plus puissante mille fois sur notre cœur que toutes les invitations & les terreurs de notre Censeur , nous ne nous bornerons pas à dire que la plupart de ces assertions ont déjà été prosrites dans des libelles qui les presentoient au Public sous le même jour : que les Tribunaux ont flétri

par leurs Arêts , & condamnés aux flammes ces libelles comme *diffamatoires , calomnieux & pernicieux au public (a)* ; & que c'est notamment sur celui qui parut au commencement de ce siècle (b) qu'un grand nombre de ces Affertions ont été calquées. Ce ne seroit point assez pour confondre notre Adversaire & édifier nos Lecteurs. •

Mais avant que d'entrer dans une carrière si vaste , que nous ne ferons que parcourir , il est important d'annoncer quelle sera notre route , pour mettre de l'ordre & répandre quelque intérêt sur une matière aussi insipide : nous ne pourrons pas nous dispenser de discuter la question d'unité de sentiment dans la Société , & de rappeler sans ostentation les éloges donnés à ses Auteurs. Nous passerons de - là aux malignités , infidélités & falsifications
des

[a] Arrêt du Parlement de Provence du 9. Février 1657. qui condamne au feu les *Lettres Provinciales*. Arrêt du Conseil d'Etat du 23 Septembre 1660. Sentence du Châtelet du 8 Octobre 1660 , qui condamnent également au feu les mêmes Lettres , & les notes , additions & disquisition de Guillaume Wendrock & Paul Irenée. Sentence de M. Achilles de Harlay du 10 Septembre 1669 , contre la *Morale Pratique des Jésuites* , qui a été aussi condamnée à Rome & à Bruxelles.

(b) Il est intitulé. „ *Artes Jesuiticæ in sustinendis per-*
„ *tinaciter novitatibus , laxitatibusque Sociorum [quarum*
„ *plusquam mille hic exhibentur]* S. D. N. Clementi Papæ
„ XI. Atque orbi universo denuntiata per Christianum
„ Aleophilum. Argentorati , apud Kerckoven 1710. “
Dès l'an 1703 le Recteur de l'Université de Louvain en avoit condamné la première édition , qui ne contenoit encore que „ six cens soixante erreurs des Jésuites dans la „ *Morale* , & l'avoit déclarée téméraire , scandaleuse , ot-

des Extraits des Affertions. Tel fera le plan de notre discussion. Nous ne prétendons pas épuiser la matiere; à peine l'effleurons-nous. Ce soin est réservé à des mains plus habiles, qui ont & le fonds de lumieres, & la ressource des Livres qui nous manquent. Mais en attendant qu'elles puissent la traiter en grand, nous en dirons assez pour édifier le Public, justifier la Compagnie, & remplir d'indignation le respectable Tribunal, dont on a osé surprendre la vigilance.

Unité de sentiment & de doctrine.

L'Apôtre souhaitoit, & tout le monde devroit desirer, que tous les Chrétiens pensassent la même chose & eussent la même façon de l'exprimer. Si cette unité si belle peut, & ne doit se trouver sur la terre que dans les choses que la Raison & la Religion nous enseignent; il reste quantité d'autres objets problématiques sur lesquelles il est non seulement permis, mais même avantageux que la liberté d'esprit s'exerce: elle seule peut conduire à des découvertes utiles, & fixer les incertitudes des esprits par le conflit des génies.

Nous ne craindron pas de répéter ce que
nous

„ fensive des oreilles pieuses, perturbative de la paix pu-
„ blique, remplie des mensonges, des injures & des ca-
„ lomnies les plus grossières. “ Elle fut condamnée à Rome
le 4 Mars 1709. Haylenbroucq, *Vindicationes Societatis Jesu*,
Gandavi 1711. page 334.

nous avons dit dans tous les tems. Il n'y a qu'une maniere de penser dans la Compagnie. De l'extrémité de l'Asie jusqu'aux dernières bornes de l'Europe , dans l'Afrique comme dans l'Amérique , nous professons une même Foi , c'est celle de JÉSUS-CHRIST , nous n'avons qu'une même Doctrine , c'est celle de l'Evangile , qu'un même enseignement , c'est celui de l'Eglise Catholique , Apostolique & Romaine. Voilà „ *l'esprit qui anima les premiers* „ *Jésuites , & qui vit encore chez nous , & par la* „ *misericorde divine nous espérons ne le point per-* „ *dre (a).* “

A l'égard des autres questions abandonnées à la dispute des hommes , nous suivons ce qui paroît de plus conforme à la Raison & à l'expérience , & souvent dans ce genre on voit un Jésuite s'étudier à détruire ce qu'un autre a avancé. Si on connoissoit une route certaine pour arriver à la vérité , les Jésuites prendroient tous la même. Mais au défaut de cet itinéraire qu'aucun mortel n'oseroit se flatter d'avoir trouvé , chacun de nous va au même but , par les routes qui lui paroissent les plus propres à s'y conduire ; & le bien public en est toujours le terme. Voilà ce qui a produit les *Guldins* , les *Gregoire de Saint Vincent* , les *Kirker* , les *Delana* , les *Scheiner* , les *Riccioli* , les *Deker* , & tant d'autres qui ont concouru en Europe avec la plus grande gloire ; au re-
tablif-

[a] Extrait des Affertions, Tom. I. pag. 18.

tablissement & à la perfection des sciences sublimes. Ils ne sont pas toujours d'accord dans les sentimens , mais ils le sont toujours dans les mêmes vues : ils cherchent tous la vérité , & travaillent de concert pour l'utilité publique.

La même liberté se trouve dans les Auteurs qui ont traité les matieres problématiques de Religion ; (qu'on ne se scandalise point de cette expression , elle porte sur les matieres dont l'Eglise permet de disputer dans les Ecoles ;) eh ! qui ne sçait que les sentimens de Molina ne sont pas ceux d'Henriquez , que Vasquez ne s'accorde presque jamais avec Suarez , que Lessius est bien différent de Tiphaine ; que Sirmond & Petau ont eu des guerres scholastiques connues de tout le monde , que Rebellus , Comitulus , Gonzalès , Gisbert , Antoine , & quantité d'autres défenseurs de la morale la plus sévère , ne s'accordent pas avec Escobar , Fagundes , Bauni & quelques autres anciens Auteurs Jésuites , qui , à la suite de plusieurs Docteurs renommés dans leurs Universités , & des plus célèbres Dominicains & Franciscains , &c. ont cru pouvoir tracer le plan d'une morale plus aisée.

Il y a donc de la supercherie , pour ne pas dire de la mauvaise foi , d'avoir pour ainsi dire timbré cette liste effrayante d'Assertions par un extrait qui presente au Lecteur *l'unité de sentimens & de doctrine* , afin qu'il se persuade comme de lui-même que ce qu'on va rap-

rapporter est le sentiment unanime de la Société. L'Unanimité est parfaite parmi nous dans ce qui regarde la foi, nous l'avons déjà dit, mais la liberté honnête est entière dans les recherches littéraires & problématiques. Tout ce que nos constitutions exigent, c'est qu'on ne pense, qu'on ne dise, qu'on n'écrive rien de contraire aux principes les plus reçus, pour qu'on ne soit jamais une pierre de scandale. La Société eût-elle dans son sein le plus grand génie, elle le sacrifieroit, s'il pouvoit nuire au monde & la deshonorer. La démission de *Postel* ne laisse point d'incertitude sur les dispositions constantes des Jésuites à rejeter de leur Corps les Génies singuliers, mais dangereux : ils s'en font honneur.

Eloges des Auteurs.

L'hommage qu'on rend à un Auteur par son Eloge peut bien être regardé comme l'effet de l'estime, mais il ne sçauroit jamais être pris pour la preuve de l'adoption de son sentiment. C'est pourtant ce qu'on voudroit faire entendre dans l'Extrait des Affertions. Un homme qui a usé sa vie à composer des Livres peut bien recevoir quelques grains d'encens après sa mort. Bayle ne le trouvoit point mauvais ; il étoit surpris seulement que les Sçavans de la Société fussent presque toujours représentés dans leurs Eloges funebres comme des Saints. Il ne sçavoit pas que la science chez les Jésuites est

est un métier , comme chez les autres elle est un amusement ou un état. Or le métier contient & gêne l'esprit , tandis que l'amusement ne lui impose aucun joug. Un Jésuite peut donc se sanctifier aisément , & un Scavant d'amusement , s'écarter des voyes du salut en donnant presque imperceptiblement dans le libertinage de croyance. Quant au Scavant d'état , il est ordinairement plein de - lui même , & alors il domine les Souverains , comme Arétin ; ou il ne voit qu'un peuple d'ignorans à ses pieds , comme Saumaïse. La vertu alliée dans les Jésuites à la Science , n'est donc pas un problème aussi difficile à résoudre que Bayle le croyoit , & si on peut juger des Jésuites qui sont morts par ceux que cette génération a connue , on peut assurer que les plus Scavans sont ordinairement les plus vertueux. La vertu aimable du Cardinal Ptolemei, l'humilité profonde du Pere Benedetti , la naïve simplicité des Peres Baltus & Oudin , ne sont pas encore effacées de la mémoire de ceux qui en ont été les témoins & les admirateurs. Si l'Esprit Saint ne nous ordonnoit pas d'attendre la mort des hommes pour les louer , n'applaudiroit on pas à ce que nous dirions de ce pieux & Scavant Ecrivain, que nous craignons de laisser entrevoir de peur de blesser sa rare modestie. Nous convenons donc que les Catalogues de Ribadeneira , d'Alegambe & de Sotuel , contiennent des Eloges donnés à la plupart des Auteurs cités dans les Assertions. Si ceux qui en sont les Rédacteurs ont cru en tirer avantage,

on verra dans un moment qu'ils se sont abusés ; demandons leur auparavant ce que signifie cet épiphonème si souvent répété , *cet Ouvrage est inscrit avec beaucoup d'éloges de l'Auteur dans les trois Catalogues des Ecrivains de la Société.* Dans celui de Sotuel (a) Je prends l'exemple illustre de Tolet , de la Compagnie de Jésus , Cardinal Prêtre de la sainte Eglise Romaine , Probabiliste , fauteur de la simonie , de la confidence , du parjure , du mensonge , du faux - témoignage , du vol , de la compensation , du crime de lèse - Majesté , du régicide (b) . Je vois l'épiphonème ordinaire à la tête de tous ces articles . Puis-je en faire un crime à la Société , & aux Panégyristes de ses Ecrivains , tandis qu'en parlant de l'Ouvrage même , qui a attiré ces imputations odieuses , saint François de Sales écrivoit à un Evêque (c) : „ en tant qu'Evêque , pour aider „ à la conduite de vos affaires , ayez le Livre „ des Cas de conscience du Cardinal Tolet , & le voyez fort : il est court , aisé & assuré “ tandis que le Cardinal du Perron , qui sollicitoit à Rome l'absolution d'Henri IV , écrivoit à ce Grand Roi (d) : Comme en cette occasion,

(a) Autor cum magnâ Autoris laude memoratus in triplici scriptorum Societatis Jesu Catalogo. Apud Ribade-neiram... Apud Alegambe... Apud Sotuel. Extraits des Assertions Tom. I. pag. 28, &c.

[b] Voyez les Extraits des Assertions , Tom. I. pag. 28, & les Vol. II, III & IV.

[c] Epitres , Liv. I. Ep. XXXIX.

[d] Duperron , Oeuvres Diverses , pag. 859. f

„ caſion , Sire , nous ne pouvons ſans ſacri-
 „ lége vous ceder la bonté incroyable du Pape,
 „ & la tendre & paternelle affection qu'il a
 „ montrée à l'endroit de votre Maieſté , la-
 „ quelle a été ſi grande qu'elle nous a tiré à
 „ ſon exemple les larmes de joie & de poſ-
 „ ſion ; ni vous diſſimuler les continuelſ offi-
 „ ces de ſes illuſtres Neveux , qui ont merve-
 „ illeuſement ſervi à cultiver la bonne volonté
 „ de Sa Sainteté : auſſi certes , ſerions nous
 „ capables d'une extrême ingratitude , ſi nous
 „ n'y inferions un témoignage particulier de
 „ la façon dont Monſieur le Cardinal Tolet
 „ s'y eſt conduit , qui eſt telle , qu'elle mé-
 „ rite d'être gravée éternellement en la mé-
 „ moire de votre Maieſté : car outre ce qu'il
 „ a renoncé à toutes conſidérations humaines,
 „ pour embraffer l'équité & la juſtice de vo-
 „ tre cauſe , qu'il a fermé les yeux à l'obli-
 „ gation naturelle de ſon Prince , de ſa Patrie,
 „ de ſes Parens , qu'il a ſouſ aux pieds toute
 „ ſorte de menaces , de promeſſes & de ten-
 „ tations ; il a encore pris tant de peine , &
 „ de corps & d'eſprit pour cette négociation ,
 „ que nous nous étonnons qu'il n'ait ſuccom-
 „ bé ſous le faix , combattant tantôt par Ecrits,
 „ tantôt par Conférences ceux qui étoient
 „ contraires , remuant & animant ceux qui
 „ étoient ſtupides ; & en ſomme portant cette
 „ affaire avec un tel zèle & une telle fermeté,
 „ que Votre Maieſté n'eut ſeu eſpérer tant de
 „ preuves , pour ne point dire tant de chef-
 „ d'œuvres & de miracles du plus affectionné &

„ courageux de tous ses serviteurs. Chose certes
 „ qui a apporté beaucoup de réputation à notre
 „ poursuite , à cause de l'excellence de sa Do-
 „ ctrine, qui reluit par toutes les parties du mon-
 „ de , & pour l'intégrité de sa vie , qui est si
 „ exemplaire & irrépréhensible , que l'envie
 „ même n'y scauroit trouver à calomnier. Cela,
 „ Sire , se doit compter entre vos bonnes for-
 „ tunes , s'il est permis d'appeller de ce nom
 „ les prospérités qu'il plaît à Dieu vous envoyer,
 „ de voir que vos vertus , nonobstant tant d'ob-
 „ stacles , aient fait une telle impression en son
 „ esprit , & que vous ayez ajouté à vos autres
 „ conquêtes celle d'une ame non seulement or-
 „ née de tant de sçavoir & de piété ; mais même
 „ si généreuse & si héroïque. Nous n'avons
 „ trouvé ni conceptions , ni paroles suffisantes
 „ pour l'en remercier dignement , étant toute
 „ notre industrie bien loin au-dessous d'une si
 „ extraordinaire obligation. “

Après des témoignages si éclatans , les réflexions sont inutiles ; il est seulement humiliant pour la Nation Françoisse que l'année dernière ait vu pour la première fois brûler les Ecrits d'un homme , à la mort duquel Henri IV. avoit donné des larmes , & toute la France des regrets (a). Peut-être en aura-t-elle encore de plus grands à la vue des infidélités que nous allons mettre sous ses yeux , & auxquelles elles s'est laissée surprendre.

Malig-

(a) Henri IV. lui fit faire un service solennel dans tout le Royaume , & y assista lui-même dans la Cathédrale de Rouen.

Malignité des Affertions.

Le principe une fois établi dans les Affertions , que chez les Jésuites il y a unité de doctrine , & que cette unité y est commandée par les Loix ; on présente dès - lors au Public les Extraits des Affertions , comme la démonstration , que les Jésuites n'ont jamais été & ne sont que des hommes livrés au Probabilisme le plus outré , pour favoriser la cupidité contre la Loi , qu'ils substituent la raison à la Divinité ; & que par un prétendu péché philosophique , ils anéantissent les idées primitives du premier Etre , & les hommages qui lui sont dûs. On nous les représente comme des hommes qui ont voulu plonger le monde dans l'ignorance invincible du bien , & tranquilliser les consciences erronées. Introduits dans l'Eglise, selon nos ennemis , pour la détruire , on nous fait passer pour les partisans de la Simonie & de la Confiance : nous n'enseignons que le Blasphème , le Sacrilège , la Magie , le Maléfice & l'Astrologie. L'Irréligion est notre cri du guerre ; & pour l'établir , nous sommes Idolâtres en Chine & au Malabare ; libertins d'esprit , nous autorisons la corruption du cœur ; nous sommes les Docteurs de l'impudicité : pour voiler tant de crimes , nous autorisons le Parjure , la Fausseté , le Faux témoignage ; & pour jouir de l'Impunité , nous formons les Juges à la prévarication. A l'abri de ces Loix scélérates , le Vol , la Compen-

F 3

sation,

sation, le Péculat, deviennent des arts d'infirmité; l'Homicide, le Parricide, le Suicide des vertus. Le crime de lèze-Majesté & le Régicide le comble de de l'héroïsme. Voilà, en peu de mots, l'explication de la Table qu'on trouve au premier volume des Assertions (a).

Que dire à cela? Que si tel est le système des Jésuites, les Diagoras, les Vatini, les Hobbes, les Spinoza, les Toland, n'ont été que des âmes pusillanimes vis-à-vis d'eux; qu'en France & dans le monde entier il faut allumer des bûchers, & dissiper jusqu'aux cendres de cette race impie. Mais aussi que faire, si les Rédacteurs des assertions en ont imposé aux Magistrats & au Public par cet affreux tableau? Pardonner; c'est le cri de la Religion, c'est la vertu du Chrétien, c'est le parfait héroïsme. Mais obligés de nous défendre contre tant d'horreurs, nous dirons seulement qu'il y a de la malignité dans les assertions; malignité, dont les Rédacteurs n'ont pas même senti l'absurdité; parce qu'ils auroient vu, que si une République d'Athées vertueux est une chimère, un corps de scélérats qui durent depuis plus de deux siècles, est également impossible; que ce corps de scélérats a toujours eu trop grand nombre d'hommes saints inscrits dans les fastes de l'Eglise, & célébrés par les éloges des Nations, pour

pour que ces crimes aient pû se cacher ; que ce corps littéraire a toujours eu à sa tête des génies intacts. Les Maldonat , les Fronton-Duduc , les Sirmond , les Pétau , les Ptolémei , les Benedetti , qui n'auroient jamais cédé à ce torrent d'iniquité : que les ouvrages sortis de cette République littéraire ont eu trop de réputation , pour qu'on se persuade qu'ils ont été infectés de toutes ces erreurs : que son enseignement public par toute la Terre , toujours applaudi , malgré les fautes de quelques Particuliers , qui ont été proscrites , est une apologie complete & sans réplique , devant laquelle toutes ces imputations s'évanouissent aux yeux des gens judicieux ? qu'enfin la situation où les Jésuites se trouvent encore actuellement chargés de la Pénitencerie de Rome & de la direction de la conscience de plusieurs Souverains , forme un contraste singulier & un problème difficile à résoudre.

Prendrons-nous donc que tous les Ecrits des Jésuites sont sans reproches ? Non. Nous avons même avoué que quelques-uns avoient été légitimement condamnés : ces sont des Hommes & non des Anges qui les ont faits ; il faut donc qu'ils se ressentent de la foiblesse de l'esprit humain ; mais ce qui fait l'éloge des Jésuites , c'est que les Ecrivains de leur corps qui ont erré , n'ont jamais eu de sectaires , & que chez eux les erreurs ont toujours péri avec l'homme , & souvent avec le jour qui les vit naître.

Nous nous plaignons seulement de la malignité des Rédacteurs des Assertions qui , se taisant sur quantité d'Auteurs sans reproche , font disparoitre tout ce qu'il y a de bon dans les Ecrits de quelqu'autres , pour n'en produire que les défauts ; nous nous plaignons qu'ils se soient permis d'intervertir l'ordre des tems , & de supposer des approbations qui n'ont jamais existé. C'est ainsi que l'édition imaginaire de *Busenbaum & Delacroix* de 1757, paroît dans les quatre volumes des assertions pour servir à la chaîne traditionnelle d'années ; & que l'apologie pour les Casuistes est mise au rang des ouvrages approuvés par les Supérieurs de la Société , quoiqu'il soit constant que cet ouvrage n'a jamais paru avec leur approbation. Nous nous plaignons qu'ils aient empoisonné quelques mots écrits avec simplicité & entendus sans scandale ; c'est ainsi que la mémoire du P. Oudin & du P. de la Sante est deshonorée. L'une & l'autre est trop récente , pour qu'on puisse regarder le premier de ces Ecrivains comme un fauteur d'Irreligion , & le second comme un Régicide. On les en accuse pourtant , l'un , sur un (a) purisme de latinité , & l'autre , dont nous n'avons pas besoin de rappeler aux François la candeur & la vertu , est mais au rang des criminels de lèze - Majesté , pour avoir

(a) L'expression qu'on relève dans le S. Oudin est *Hibrit-*
um *verbum*.

avoir dit qu'on avoit appelé Henri IV. le Navarrois. La réserve *parcite invidioso nomini*, auroit bien dû lui sauver cette ignominie.

Nous nous plaignons que les usages licites & autorisés dans les Etats Chrétiens nous soient reprochés comme des erreurs dangereuses, dont on nous fait les peres, quand à peine elles sont connues de nous. Donnons en deux exemples pris dans la foule. Dans les Extraits des Assertions, Tome III, p. 71, on fait un crime à Hurtado d'avoir dit (a) que l'acte conjugal n'est pas illicite avant la bénédiction nuptiale. Puisqu'on étoit assez ignorant pour ne pas savoir les usages de certains pays Catholiques & les droits à cet égard, on devoit être assez soigneux de sa réputation pour s'en instruire. Il ne falloit qu'ouvrir Pontas, au mot *Devoir conjugal*, on y auroit vu que c'est son sentiment, & le sentiment constant des Docteurs. Il cite Navarre, le Cardinal Cajetan, Angelus de Clavasio, Dominique, Soto, Diegue, Covarruvias, Sylvester de Prieras, & plusieurs autres, auxquels il ajoute le Cardinal Tolet qui soutient la même opinion, & la prouve

F 5 par

[a] 10. Est difficultas an actus Conjugalis ante benedictiones Nuptiales sit licitus Sancius Navarrus docent non esse illicitum; & meritò: quia quamvis Trid. Sess. 24. de matrim. cap. 10. suadeat & hortetur, ne habeatur ante dictas benedictiones, nullibi tamen prohibetur.

par le Concile de Trente , qui se contente seulement d'exhorter les nouveaux mariés à ne consommer leur mariage qu'après avoir reçu la bénédiction du Prêtre , sans leur en faire une défense positive & absolue.

Le second exemple est celui du Pere Antoine. Les Rédacteurs des Affertions (a) l'ont inscrit dans leur fatale Liste , sans sçavoir qu'ils y engloboient Pontas. (b) Antoine décide qu'un accusé n'est pas interrogé légitimement ou juridiquement , n'est point tenu de confesser son crime , qu'il peut éluder les interrogations du Juge , en évitant néanmoins de mentir. Pontas propose le même cas au mot *Accusé* , & il décide „ que si le Juge a procédé contre „ l'accusé , & l'a interrogé sans observer les „ regles que le droit veut qu'on observe dans „ les jugemens criminels , l'accusé n'est point „ obligé de reconnoître le Juge pour son Supérieur légitime , & par conséquent de lui „ obéir , parce que le Juge n'est censé Supérieur légitime d'un accusé , qu'en observant les regles que les Loix lui prescrivent „ dans les procédures & dans les jugemens qu'il „ rend. D'où il s'ensuit que cet homme n'étoit donc

[a] Affertions, Tom. III. pag. 240.

[b] Si reus non interrogetur legitime, seu juridice, non tenetur fateri suum crimen, sed potest judices eludere, absque tamen mendacio, quia judex non habet jus interrogandi, nec obligandi reum nisi cum procedit juridice. Antoine. Affert. T. III. pag. 240.

„ donc pas obligé sous peine de péché mortel ,
 „ de déclarer la vérité au Juge en ce cas ,
 „ quoiqu'il ne lui fût pas permis de la lui celer
 „ par le mensonge. „ Cet Auteur appelle en
 garant de sa décision S. Thomas , les Jésuites
 n'ont , dans cette question , qu'une même do-
 ctrine avec l'Ange de l'école & Pontas : pour-
 quoi donc en porte - t - on des jugemens dif-
 ferens ?

Nous nous plaignons qu'ils se soient servis
 des circonstances pour reproduire des erreurs
 obscures & oubliées , & les ériger comme en
 trophées sur la ruine des Jésuites. Telle est
 l'affection qu'on montre dans les Assertions ,
 en s'étendant avec tant de complaisance sur la
 question de l'Ignorance invincible. La passion
 a aveuglé les Rédacteurs au point de les em-
 pêcher de voir que ce qu'ils reprennent dans
 les Jésuites de Bourges , est appuyé par un Ju-
 gement d'Alexandre VIII. Le Pape a condamné
 la proposition qui dit que l'ignorance invin-
 cible du droit naturel n'excuse point de péché.
 Les Jésuites de Bourges n'ont donc pas eu tort
 d'avancer que l'ignorance invincible , même du
 droit naturel , excuse l'homme du péché. (a)

C'est

(a) Voici la Proposition condamnée par Alexandre VIII.
*Tametsi detur ignorantia invincibilis juris naturalis, hæc in statu
 nature lapsæ operantem ex ipsa non excusat à peccato formali.*
 Voici la Proposition des Jésuites de Bourges : *Invincibilis
 quidem ignorantia eam [libertatem] tollit penitus, sed simul
 excusat hominem à peccato, etiam si de jure naturali foret.* Af-
 fersions, Tom. II. pag. 56.

C'est sur le fondement de la décision du même Pape que le P. Bourgeant a avancé dans son Catéchisme , ce que les Rédacteurs relevent. En le rapportant ici , nous ferons d'une pierre deux coups. Nous mettrons le Public en état de juger de l'occasion intentée contre ce Jésuite , (a) & nous rappellerons une seconde fois à notre Censeur Breton que nous avons des Catéchismes. „ S'il est nécessaire , dit le „ P. Bourgeant , que l'action du péché soit libre, „ il est donc nécessaire aussi que le pécheur „ sçache que l'action qu'il fait est un péché. „ Car sans cette connoissance , il n'est pas censé „ avoir une volonté libre de pécher. „ A cette demande le P. Bourgeant fait repondre : „ Cela est vrai , & c'est ce qui fait que l'ig- „ norance même du droit naturel excuse quel- „ quefois du péché. Mais on doit bien re- „ marquer que pour que l'ignorance excuse „ du péché , il faut qu'elle soit tout à - fait „ involontaire & invincible. Car si on n'ig- „ nore ses devoirs , que parce qu'on a vo- „ lontairement négligé de s'instruire , comme „ Achab , qui ne vouloit point consulter le „ Prophète Michée , parce que , disoit - il , „ ce Prophète ne lui annonçoit que des mal- „ heurs , l'ignorance alors n'excuse pas le pé- „ cheur. Il n'y a que l'ignorance invincible „ qui excuse le péché ; & il n'y a d'ignorance
invin-

(a) Affertions , Tom. II. pag. 15.

„ invincible , que lorsqu'on n'a pas pu s'in-
 „ struire , & qu'on ne peut pas même soup-
 „ çonner que l'action qu'on fait , soit defen-
 „ due. “

Nous ne finirions pas si nous voulions mar-
 quer ici toutes les propositions sur l'ignorance
 invincible , qu'on a eu tort de mettre au nom-
 bre des Assertions dangereuses & pernicieuses.
 Les actes théologiquement indifferens, c'est-à-
 dire , qui ne méritent ni une gloire éternelle,
 ni un supplice éternel , comme l'aumône don-
 née à un pauvre , ou le témoignage rendu à
 la vérité par un infidèle , & le probabilisme
 tel qu'il est reçu dans les Ecoles Catho-
 liques , exigeroient des détails immenses , aux-
 quels nous ne pouvons , ni n'avons jamais eu
 l'intention de nous livrer. D'autres mains plus
 habiles , ainsi que nous l'avons déjà dit , se
 chargeront sans doute du soin de couvrir d'une
 confusion pleine & entière ceux qui ont trompé
 la Justice & le Public. Nous dirons seulement
 que pour juger des Assertions si abondantes
 sur ces matieres , nos Lecteurs n'auront qu'à
 se rappeler (& nous les en prions très - in-
 stamment) que Grégoire XIII. (a) a con-
 damné cette proposition : *que comme toute mau-
 vaise*

(a) Sicut opus malum ex naturâ suâ est mortis æter-
 næ meritorium , sic bonum opus ex naturâ suâ est vi-
 tæ æternæ meritorium. Gregor. XIII. Propos. 2. Baji.

vaîse action mérite l'Enfer, aussi toute bonne action mérite le Ciel, que le Concile de Trente a frappé d'anathème (b) ceux qui diront que toutes les actions faites avant la justification sont des péchés ; & qu'Alexandre VIII. a condamné la proposition qui enseigne qu'il n'est pas permis de suivre une opinion probable, ou la plus probable entre les probables. [b] En suivant la règle des contradictoires, nos Lecteurs verront aisément ce qu'il faut retrancher de ce Recueil infidèle, qui met les actes indifferens, & tout le probabilisme au rang des Affertions dangereuses & pernicieuses. Cette règle conduira même ceux qui sont instruits, à la connoissance certaine des mains qui ont travaillé à cette compilation. Tel est le guide que nous proposons aux personnes, que quatre volumes de propositions ont effrayées. Si on l'avoit suivie ; le premier & une partie du second volume auroient été réduits à bien peu de pages ; mais ce n'étoit pas l'intention des Réducteurs. Nous avons donc raison de nous plaindre, mais nous n'avons pas encore cessé de le faire.

Nous nous plaignons qu'après tant d'écrits
qui

(a) Si quis dixerit opera omnia quæ ante justificationem fiunt, quâcumque ratione facta sint, verè esse peccata, Anathema sit. Concil. Trident. Sess. 6. Can. 7.

(b) non licet sequi opinionem probabilem, vel inter probabiles probabilissimam. Alexand. VIII. Prop. 3.

qui ont vengé la Morale des Jésuites , on ose employer le nom respectable de la Justice , pour faire revivre contre nous toutes les calomnies anciennes & modernes.

Toutes ces plaintes sont légitimes , & il n'y a que les Jésuites au monde à qui on puisse faire impunément de pareils torts ; mais ils ne font rien en comparaison de ceux dont il nous reste à nous plaindre. On connoitra l'excès de la haine de nos adversaires aux infidélités qu'ils se sont permises , en compilant les extraits des Assertions.



Infidélité des extraits d'assertions.

Nous appellons *infidélités* ces ponctuations artificiellement ménagées, pour faire disparaître les Auteurs qui ne sont pas Jésuites, & charger la Société seule de mille opinions accréditées avant qu'elle fût au monde. Le texte de Salas nous en fournira un exemple; on en a supprimé Conrad, Docteur de Tubinge, Sayr, Bénédictin Anglois. Si on a nommé Henri de Gand, ce n'est que parce qu'on l'a pris pour Henriquéz, Jésuite, comme nous le verrons bientôt après. N'est-ce pas une infidélité que de mutiler ainsi les autorités, pour jeter tout l'odieux d'une proposition sur les seuls Jésuites? Et cette sorte de mauvaise foi est répétée plus de deux cens fois dans les quatre volumes des *Assertions*. Qu'on tienne même pour certain, & on ne se trompera pas, que presque par-tout où on verra des points, ce sont autant d'infidélités. On jugera de celle-ci en comparant le véritable texte de Salas avec celui des *Assertions*; nous avons placé exprès l'un & l'autre au bas de la page. (a)

Nous appellons *infidélités* ces traductions encore plus mauvaises que le texte, où lorsqu'on n'a pas passé sous silence les Auteurs, on les dénature, on les ressuscite après deux ou trois siècles, afin qu'ils grossissent la cohorte des noms & des sentimens odieux qu'on prête à la Société.

Le

(a) *Texte de Salas, Tom. I. Tract. 8. Sect. 7. p. 1208.*

Mihi tamen magis placet Sententia Henrici, quod lib. 4. Qu. 33. Conrad. de contractib. Qu. ultim. con. 2. casu 2. Vasques disp. 61. cap. 80. & Anton. Peres. certam. 10. Schol. num. 66. & Sayr. infra docentium homini imperito, &c. Salas, Tom. I. Tract. 8. Sect. 1. pag. 1208.

Le même texte de Salas nous en fournit la preuve. (a) On confond dans la traduction des *Affertions Henri de Gand*, Auteur des *Quolibets Théologiques*, avec Henriquez, Jésuite. Cet Henri, dont il s'agit dans le texte de Salas, étoit mort en 1239, il a donc fallu le faire revivre trois siècles après, & lui ôter sa fourrure pour en faire un Jésuite. Ce n'est pas la seule métamorphose que les Rédacteurs se permettent, du Franciscain *Ovandus* ils ont fait l'Ignatien Oviedo. Cette erreur, quoique moins fréquente que celle qu'on a d'abord remarquée, est assez souvent répétée, & suffit pour faire juger du degré de confiance qu'on doit mettre dans la fidélité des *Affertions*.

A cette mauvaise foi les Rédacteurs en ajoutent une autre (a) qu'ils ne nous pardonneroient pas si nous en étions capables. C'est toujours Salas que nous apportons en preuve, Dieu a permis qu'un seul de ses Livres nous fournit le moyen d'accuser les Rédacteurs de trois sortes d'infidélités. Ce Jésuite ayant poussé trop loin sa métaphysique sur des cas de conscience possibles, en avoit imaginé un ridicule qu'il supprima de ses *Ecrits* avec tant de promptitude, qu'il n'en auroit pas resté de vestige, si

G

quel-

(a) *Texte des Affertions*, Tom. I. p. 32.

Mihi... magis placet Sententia Henrici... Vasques... Anton. Perez... decentium homini imperito, &c.

(a) *Affertions*, Tom. II, pag. 30.

quelques Exemplaires que l'on a conservés, n'eussent échappé à ses recherches. Ce Religieux examinoit dans ce cas de conscience si on pourroit regarder comme valide le mariage d'un Religieux qui auroit une véritable probabilité d'une révélation par laquelle Dieu le dispenseroit de la loi commune. Grégoire Esclapés, ce premier compilateur d'Assertions, malgré son acharnement contre les Jésuites, avoit eu au moins la bonne foi d'avouer que ce texte ne se trouvoit pas dans tous les Exemplaires de la première édition, mais seulement dans quelques-uns, & jamais dans les éditions postérieures. *Las quales palabras no se hallen en todos los tomos de la primera impresion, sino solo en algunos, y en ninguno de las demas impresiones.* Malgré cet aveu le Docteur D. Juan del Aguila, qui a réfuté les impostures d'Esclapés, le traite de calomniateur pour avoir osé s'autoriser d'un texte que l'Auteur avoit rétracté. (a) *Nopide mas satisfacion de Salas que aver la retratado el mismo Autor antes de acabar & de tirar el pliego en la primera impresion, como confessa el caluminador.*

Que diroit cet Auteur s'il voyoit que plus d'un siècle après cette calomnie se ressuscite avec encore plus d'audace & moins de fondement? Que dira plutôt celui qui ne veut pas qu'il puisse se trouver quelqu'un dans le Royaume

(a) D. Juan del Aguila, satisfacion breve, Pamplona, 1653, pag. 7.

vaume qui ait l'audace d'avancer que ses extraits sont infidèles? On peut bien se le permettre quand on trouve trois infidélités dans un seul article, mais ce ne sont pas les seules que nous avons à relever.

Nous appellons infidélités les rapprochemens faits avec art, qui brouillent & confondent tout pour faire disparoître la vérité. Prenons pour exemple ce qu'on fait dire (a) au P. Zaccaria. On suppose que cet Ecrivain a avancé que lorsque le Général Vitelleschi avoit prescrit aux Jésuites de suivre les opinions les plus sûres dans les matieres de probabilité, ces expressions ne signifioient pas le *tutiorisme* moderne; qu'elles marquoient seulement les opinions sûres, ou comme Vitelleschi s'en explique lui-même, celles qui étoient appuyées du suffrage des Docteurs graves & les plus accrédités: or que tel étoit alors le probabilisme qui étoit enseigné par les plus grands Théologiens Jésuites. Que le Général Vitelleschi avoit donc voulu que ses Sujets fussent *Probabilistes* (a). Rien n'est plus vain ni plus ridi-

G 2

cule

(b) *Affertions*, Tom. I. pag. 248.

(a) *Texte des Affertions*, Tom. I. page 248.

Gesuiti per altro non trovano nella tanto decantata lettera del Vitelleschi il *probabiliorismo*. Dice il Generale, che i suoi..... seguano le sentenze *piu tute*: ma questa frase in que' tempi non significava il *Tutiorismo* moderno. Significava solo sentenze sode, o come spiega il medesimo Vitelleschi, *que graviorum, majorisque nominis Doctorum suffragiis sunt frequentate*: e tale fin d'allora era il Probabilismo... L' autoritata gravissima del... Valenza, dell'

cule que ce raisonnement; aussi n'est il point du Pere Zaccaria, mais des Rédacteurs, qui ont tout corrompu par amitié pour les Jacobins, ou par haine contre les Jésuites (a). Zaccaria

azorio, del Enriquez, del Salas, del Suarez e del Sanchez fu uno stimolo efficacissimo agli altri posteriori Theologi per dichiararsi del partito Probabilistico. Dunque se il General Vitelleschi voleva, che i suoi subditi seguissero le sentenze, *quæ graviorum, majorisque nominis Doctorum suffragiis sunt frequentata*, voleva, che fossero Probabilisti.

(a) *Même Texte du Pere Zaccaria*, Storia Letteraria, Tom. V. Libr. 2. pag. 401.

Gesuiti per altro non trovano nella tanto decantata lettera del Vitelleschi il probabiliorismo. Dice il Generale, che i suoi non servansi nelle materie morali di questa regola *tueri quis potest. . Probabilis est, authore non caret*: mà questo non al probabilismo s' oppone, sì bene all' abuso s' oppone del Probabilismo, ed esclude il seguire le sentenze, che altra probabilità non abbiano, se non se tenue. Dice, che seguano le sentenze *piu tute*: mà questa frase in què tempi non significava il *tutorismo* moderno; significava solo sentenze sode, o come spiega il medesimo Vitelleschi, *quæ graviorum, majorisque nominis Doctorum suffragiis sunt frequentata*, e tale fin d'allora era il probabilismo. Il „ P. Concina stesso nella storia del Probabilismo, osserva, (P. 21.), che il P. Gregorio di Valenza nel 1593, „ e Pietro Navarra nel 1597. La chiamano commune nè „ lor paesi. Ma v' è di più. Il P. Concina nella citata „ storia del Probabilismo, (P. 32.) immediatamente prima delle parole del General Vitelleschi asserisce: l'autorità gravissima del Medina, del Mercado, del Lopez, del „ Bannez, del Valenza, dell' Azorio, dell' Enriquez, del „ Salas, del Suarez, e del Sanchez fu uno stimolo efficacissimo agli altri posteriori Theologi per dichiararsi „ del partito Probabilistico.

Dunque se il General Vitelleschi voleva, che i suoi sudditi seguissero le sentenze, „ *quæ graviorum, majorisque nominis suffragiis sunt frequentata*, voleva, che „ fossero Probabilisti. Ancor più. Il Vitelleschi ricorda à

caria prouve au Jacobin Concina que Vitelleschi n'a point introduit dans sa Société le *tutiorisme* moderne. Pour s'en convaincre, il se sert des paroles même de Vitelleschi, qui réduit les opinions les plus sûres à celles qui sont appuyées du suffrage des Docteurs graves & les plus accréditées; puis s'autorisant de l'aveu de Concina qui avoit écrit que la *très-grave* autorité des célèbres Théologiens Jacobins & Jésuites avoit entraîné les autres Théologiens dans le parti du probabilisme, il conclut contre Concina que Vitelleschi n'a point établi le *tutiorisme*, mais le *probabilisme*: que les Jésuites ne sont *probabilistes* qu'à la suite des fameux *Tomistes Medina, Lopez & Bannez*. Pour bien saisir l'esprit de cette querelle, & connoître l'usage merveilleux des points dans les assertions, nous renvoyons nos Lecteurs aux notes Italiennes. Un plus grand détail les ennuyeroit.

Nous appellons encore infidélités ces rapprochemens monstrueux, de plusieurs volumes & de matieres différentes dont on ne fait qu'un seul & même texte, & par-là on insulte plus à la Religion qu'aux Jésuites. Qu'on ou-

G 3

vre

„ sudditi suoi Constitutiones, decreta Regulas de S. Thoma sequendo, de non provehendis ad Cathedram, aut etiam removendis, qui ejus modi doctrinam parvi facere, aut cordi non habere præferunt. “Mà se i principali Tomisti di que' tempi Medina, Lopez, Bannez insegnavano il Probabilismo non poteva chi raccomandava a suoi l'esser Tomisti, pretendere, che si allontanassero dal Probabilismo.

vre le tome III. des assertions pag. 83 & 84, on y verra l'ineffable pureté de Marie dans le mystère de l'Incarnation divine, dont Sanchez a parlé dans un premier volume, alliée avec ce qu'il dit deux volumes après des passions honteuses des hommes. Dans la même page 84. on y voit encore d'autres infidélités. Après ces mots *multi contrarium tenent*, on a supprimé les autorités qui étoient nécessaires pour entendre la question. Ensuite on cite Suarez, mais on n'indique pas l'endroit, parce qu'on a craint que si on alloit le consulter, ce ne fut à la confusion des Rédacteurs; car ce Théologien parle de la maternité divine avec les lumières & la piété qui ont si solidement établi sa réputation dans les Ecoles. On a encore appréhendé qu'on ne vit que son sentiment même est opposé à celui qu'on veut faire entendre qu'il soutenoit. On nous dispensera sans doute de rapporter ici ces passages scholastiques : c'est bien assez d'indiquer les endroits qu'il faut consulter (a), & d'avertir que le Docteur *del Aguila* (b) avoit déjà vengé Sanchez & Suarez qu'Esclapés avoit attaqués, mais avec plus de ménagement & moins d'indécence que les Rédacteurs des Assertions.

Nous appellons infidélités ces collections volumineuses sur *l'idolâtrie Chinoise & Malabare* qui

(a) Suarez in 3. p. q. 32. a. 1. Disp. 10. Sect. 1. pag. 104. Edit. Lyon. 1614.

(b) D. Juan del Aguila, satisfacion breve, pag. 48.

qui contiennent une partie du second & du troisieme Tome des Assertions; on accumule contre les Missionnaires de tous les Etats; on dissimule les témoignages de la fidélité & de l'obéissance des Jésuites. Nous ne nous étendrons pas sur les affaires de la Chine : elles sont connues par trop d'écrits, qui sont entre les mains de tout le monde; & les Histoires de la Vie de Clément XI, ont mis les sentimens & la conduite des Jésuites dans le plus grand jour. Si on n'ignore pas les fautes de quelques particuliers, on fait aussi que le grand nombre a obéi, & qu'enfin, tous se sont soumis aux decrets émanés du Saint Siège.

Mais nous devons nous étendre davantage sur *l'idolâtrie Malabare*. Et en vengeance les Jésuites de l'Inde, nous vengerons tous les Missionnaires de l'Orient. Pour persuader que les Jésuites sont livrés aux superstitions Malabares, qu'ils sont constamment rebelles aux decrets du Saint Siège, l'on entasse de longs extraits de la Bulle de Benoît XIV, *omnium sollicitudinum*, donnée en 1744; & on retranche l'endroit le plus essentiel, le témoignage que le Saint Pere lui-même rend à la soumission & à l'obéissance des Jésuites (a)

G 4

obeissance

(a) His ita constitutis atque mandatis, obtemperantes omnes Episcopi & Missionarii Apostolici regnorum Madurensis, Maysturensis & Carnatensis, nominatimque qui pridem contra Cardinalis Turnonii decretum steterant, fide datâ, sacramentoque interposito, exactam, integram, absolutam, inviolabilem observantiam litterarum quarum

obéissance encore constatée par les Fastes de l'Eglise Malabares, imprimés à Rome, & dédiés à Benoît XIV, où l'Auteur, après avoir rapporté le témoignage du Pape dont nous venons de parler : ajoute qu'il „ a vu lui-même les originaux des actes de soumission envoyés par les Missionnaires Jésuites de l'Orient, „ & que quoique les autres Religieux en aient „ aussi envoyés, il n'a pu voir que ceux des „ Jésuites. “ (a) Après de tels traits, que doit-on

superius exemplum insertum est, quodque incipit *comper-tum exploratumque*, promiserunt secundum formulas aliis in litteris pontificis expressas, quæ pariter enunciata jam sunt ; quæque incipiunt *concredita nobis Dominiti gregis*, utque suum nobis ad Pontificatus apicem evectis, sanctæquæ sedi fidele obsequium & submissionem certo probarent argumento, ad manus nostras exempla reddi curarunt solemnibus iurjurandi quod præstiterunt. Ce témoignage authentique & sans réplique a été anéanti dans les Extraits de la Bulle *Omnium sollicitudinum*, par les six points que l'on voit à la page 48. des Assertions Tome III.

(a) Et quantumvis aliorum Religiosorum cætuum personæ exempla à sum. Pont. exacta, observantiæ devotorum, ac propria manu subscripta suis Superioribus Generalibus transmiserint, mihi tantum videre licuit, quæ a PP. Societatis Jesu transmissa sunt, & signanter ab existentibus Macai, Pekini, su cheu, ad oram Piscariæ, in Malabariâ, Meliaporis in Madurey, in regno Marravensi, in Cochinchinâ, in regno siamensi, & paucis aliis Malabariæ & sinarum partibus, unâ cum epistolâ P. Cajetani Barreto Provincialis Malabariæ, datâ Talce 13 Augusti 1741 ad Reverendissimum Patrem Generalem, cum quâ transmittit illi reliquas juramentorum formulas, quæ anno elapso, ob locorum distantiam habere non potuerat, vel quia Missionariorum aliquos Maratarum manus aufugientes sylvæ tenebant. Joannis Facundi Raulin, Ordinis Eremitarum S. Augustini Ex-Generalis, atque Hispaniarum Indiarumque Assistentis Historia Ecclesiæ Malabaricæ. Romæ, typis Mainardi, 1745, pag. 507.

on penser de l'infidélité des Rédacteurs des assertions, qui ont trompé les Tribunaux de la Justice, qui les ont armés contre des écrits qui réclamoient pour la vérité & la notoriété des faits; qui ont fait déclarer que ces écrits outrageoient „ les Papes successivement Auteurs „ des Bulles: *Ex illâ die, ex quo singulari, & „ omnium sollicitudinum*: remèdes impuissans „ contre les idolâtries, les scandales & les „ excès de ces indomptables Missionnaires (a). Telles sont les qualifications qu'on voit dans l'Arrêt qui a condamné au feu la Lettre de M. l'Evêque Dupuy; si elle avoit besoin d'être vengée, nous suspendrions volontiers notre plume & nos intérêts pour nous charger de ce soin, & nous en trouverions autant de motifs dans notre cœur que dans son zèle; mais un Réquisitoire de Province ne tire guères à conséquence, & ce n'est pas sur cet écrit plein d'importement que la postérité jugera du mérite de cette Lettre vraiment Episcopale. Le Roi l'a trouvée telle, & un de ses Parlemens l'a condamnée. Ce contraste est le plus grand éloge qu'on puisse en faire.

Nous ne nous bornerons pas à relever un si petit nombre d'infidélités, si nous avons autant de secours de tems que de bonne volonté & de moyens. Nous prions donc le Public de ne pas imaginer que nous ayons épouisé la

(a) Arrêt du Parlement de Ruen du 4. Juiller 1762, contre la Lettre de l'Evêque du P. au Roi.

matiere ; mais il y en a assez de dit pour éclairer les lecteurs, & trop pour humilier les rédacteurs. Passons aux falsifications des textes.

Falsification.

Les Magistrats seront saisis d'horreur à ce seul nom, eux dont la Justice sévère & louable ne fait pas même grace aux faussetés matérielles ; c'est-à-dire, à celles que l'oubli ou l'inadvertance a pu occasionner. Tout le monde sçait la précaution que les rédacteurs d'actes publics prennent pour restituer un seul mot. Il faut autant de signatures, ou de paraphes qu'il y a de personnes intéressées dans l'acte. Le Code des Notaires contient plusieurs préceptes là-dessus, & s'ils se sont dispensés de l'observation d'un seul, l'acte est toujours suspecté, très-souvent rejeté, quelquefois même on s'inscrit en faux contre la piece. La mauvaise foi des hommes a suggéré ces précautions aux Législateurs & les Juges punissent ceux qui s'en écartent. Or, si la Justice porte si loin sa délicatesse dans des objets qui n'intéressent que la fortune d'un particulier, combien doit-elle être scrupuleuse & sévère, lorsqu'il s'agit de la réputation & de l'existence d'un Corps entier ? Il n'est donc pas douteux que le respectable Tribunal, dont on a surpris la vigilance, auroit rejeté de la liste volumineuse des assertions, toutes celles où il auroit apperçu la moindre altération. Mais comment dans un si court espace de tems, & dans une matiere si étendue, auroit-il pu s'assurer
par

par lui même que cet assemblage de textes n'étoit point altéré, une Bibliothèque immense & des années entières y auroient à peine suffi. Il peut donc y avoir des falsifications, sans qu'il y ait de la faute des Magistrats; on peut conséquemment les relever sans leur déplaire. Leur indignation ne tombera que sur les mains infidèles qui les ont trompés.

En suivant toujours notre même plan, nous déclarons que par falsifications nous entendons la suppression d'une partie du texte qui sert, ou à expliquer le sens de l'Auteur, ou à justifier ses sentimens. Cela posé, nous allons examiner quelques extraits des Affertions. Cene sont pas les plus intéressans & les plus faux, mais ils se présentent les premiers à nous; & nous avons tous les livres nécessaires pour démontrer leur falsification.

Le Pere Daniel s'offre d'abord à nos yeux, on le presente (a) au public comme un Jésuite qui convenoit de la justice du reproche qu'on faisoit à son Corps, touchant l'idolâtrie Chinoise. Transcrivons en entier le texte de son Ouvrage, nous marquerons par quelques points tout ce qu'on en a supprimé. La falsification fautera d'elle-même aux yeux des moins clairs voyans (b)

„ Cet article de l'idolâtrie est l'endroit de toutes

(a) Affertions, Tome III. page 65.

(b) Daniel, *Recueil de divers Ouvrages Philosophiques & Théologiques*, Tome I, page 440.

„ tes les Provinciales le plus cruel pour les Je-
 „ fuités, dit cet Ecrivain, & je leur ai souvent
 „ dit que c'étoit en quelque façon un défi pour
 „ tout le reste; car étant une fois supposé vrai,
 „ tout ce qui suit devient croyable, ou du moins
 „ ne paroît pas si croyable..... mais la fausseté
 „ de ce point étant clairement prouvée, rien
 „ ne fait voir plus évidemment, & d'une ma-
 „ nière plus capable d'indigner les gens de bien,
 „ la rage & la fureur des ennemis de cette
 „ Compagnie. “ Que l'on joigne ce que nous
 „ avons séparé par des points, & que les réda-
 „ cteurs des assertions ont malignement supprimé;
 „ & on verra si le Pere Daniel a jamais prétendu
 „ convenir que son Corps autorisoit l'idolâtrie.

La falsification qu'on a faite dans le Pere Davrigny, est encore plus affreuse & plus grossière (a) Cet Auteur est relevé avec la mauvaise foi ordinaire des Rédacteurs. Il avoit trop bien caractérisé leurs Héros, & cela ne se pardonne pas. Nous rapporterons trois preuves de mauvaise foi à son égard. Il raconte l'affaire de Suarez, qu'on a eu grand soin de mettre sous les yeux du Public, espérant de rendre l'Historien François complice des maximes de l'Ecrivain Portugais. Pour cet effet on supprime en trois endroits ce qui l'excuseroit aux yeux des gens les plus difficiles. Voici la première falsification. „ L'Auteur donnant aux Ecclési-
 „ astiques des prérogatives, & aux Papes une
 „ puissan-

„ puissance sur le temporel de Rois, que nous
 „ faisons une *profession particuliere* de ne pas
 reconnoître (a) “ Cette *profession-particuliere*
 ne quadroit pas, sans doute, avec le projet de
 rendre les Jésuités odieux aux François, & on
 a cru qu’il étoit plus court de supprimer quel-
 ques lignes, que de laisser subsister trois mots
 favorables à ceux dont on a juré la perte.

La seconde falsification n’est pas moins im-
 portante à relever. „ Tout le monde sçait, dit
 „ Davrigny, que ceux qui donnent le plus d’é-
 „ tendue aux droits du Pape, n’ont garde d’ad-
 „ mettre les *affreuses conséquences* qui sont le
 „ motif des Arrêts qui les condamnent, mais
 „ le Parlement de Paris ne laisse pas de les dé-
 „ duire de leurs principes, & c’est ce qui al-
 „ lume son zèle contre les Auteurs, persuadé
 „ qu’il doit s’élever avec d’autant plus de force
 contre cette doctrine, qu’on fait paroître plus
 d’indifférence là-dessus dans le pays voisins(a)
 “. *Affreuses conséquences* sont deux mots qu’on
 ne voit pas avec plaisir sortir de la bouche d’un
 Jésuite. Il a donc fallu supprimer tout le mor-
 ceau. Eh! qui sçait si on n’a pas été bien aise
 aussi d’écarter de l’esprit des François la reflexion
 qu’ils auroient pu faire, en lisant qu’on fait pa-
 roître dans les *Etats voisins plus d’indifférence* sur
 la question du pouvoir du Pape, cela pour-
 roit bien, non diminuer le zèle de la Nation
 pour la personne & les droits du Roi, mais la
 rassu-

(a) Davrigny, *ibid.*

raffurer contre les atteintes qu'on lui donne; car enfin les autres Potentats aiment bien autant leur Personne & leur Couronne que les Rois de France, cependant on ne les voit pas être dans des trances continuelles contre les entreprises de la Cour de Rome, comme nous le sommes; un Ministre Etranger faisoit là dessus il y a quelques années une reflexion si naturelle que nous la supprimons, persuadés que le Lecteur la fera aussi.

La troisieme falsification commence au milieu de la page 201, les Rédacteurs en supprimant le reste, & vont au milieu de la page 202 pour finir leur article. Voici ce qu'ils ont eu soin d'écarter des yeux du Lecteur. „ Le Cardinal de Richelieu si zélé pour les intérêts de „ la Couronne & la grandeur de son Maître, „ veut qu'en cette matiere on ne croie ni ceux „ qui, par l'excès d'un zèle indiscret, se rendent ouvertement les partisans de Rome, ni „ les Gens de Palais, qui mesurent, dit-il, „ d'ordinaire la puissance du Roi par la forme de sa Couronne, qui étant ronde n'a point de fin; mais des personnes si doctes qu'ils ne puissent se tromper par ignorance, & si sinceres que ni les intérêts de l'Etat ni ceux de Rome ne les puissent emporter contre la raison. La difficulté est de trouver des hommes de ce caractère, & quand il y en auroit de tels au monde, il n'y auroit pas peu d'embarras à s'assurer qu'on les eût trouvés. La doctrine des Ultramontains sur certains articles nous paroît pleine de flatterie & d'adulation, „ tion,

tion, & eux sur ces mêmes points nous font à peine l'honneur de nous croire Catholiques. On voit par ce morceau supprimé l'intérêt que les Rédacteurs ont eu d'en faire leur retranchement. Le Lecteur y auroit trouvé dans la façon de penser du Ministre le plus jaloux de l'autorité de son Maître, un blâme, ou du moins un ridicule contre ceux qui donnent dans l'excès ; il y auroit vu aussi que le Pere Davrigny appelle la doctrine des Ultramontains sur l'article du pouvoir du Pape, une *Doctrine pleine de flatterie & d'adulation*, & qu'il se met du nombre de ceux à qui ces mêmes Ultramontains font à peine l'honneur de les croire Catholiques.

Ces trois falsifications se trouvent renfermées dans deux pages qui ne prouvent que des choses indifférentes en soi, mais dont l'ensemble dépose clairement en faveur de la bonne doctrine du Pere Davrigny. Ceux qui voudront prendre la peine de recourir au Livre même, seront très-mal édifiés de trouver ce Jesuite dans la cathégorie des régicides : il ne sera donc plus permis désormais d'écrire l'Histoire, à moins qu'on ne s'arrête à chaque ligne pour renouveler sa profession de foi & abjurer ces maximes détestables ; il semble que le Général Aquaviva l'avoit prévu, lorsqu'il fit le Decret qui défendoit de rien écrire sur cette matiere sans qu'il eut été revu à Rome. *Quidquam* (a) re-
refer-

(a) In virtute Sanctæ Obedientiæ, commendatur Provin-

ferme le pour & le contre, le directement ou l'indirectement. Ce sage Général prévoyoit sans doute, en faisant ce précepte, qu'il se trouveroit des gens assez injustes pour accuser les Jésuites ou de s'être trop étendus sur cet objet, ou de n'avoir pas assez combattu à leur gré la maxime meurtrière; mais quelques difficiles que soient ces gens, nous les desions d'oser dire qu'ils ne sont pas contents de la manière de s'exprimer du P. Davrigny, lorsqu'il parle de lui-même. Voici les véritables sentimens, pag. 116 & 117, année 1610: „ Il n'y a peut-être point
 „ de doctrine plus révoltante que celle qui en-
 „ seigne qu'il est quelquefois permis de tuer les
 „ Rois, qui sont toujours les Oints du Seigneur,
 „ quelque déréglés qu'ils puissent être. David
 „ n'attenta point à la vie de Saül son persécuteur;
 „ & l'exemple de cet homme le cœur de Dieu,
 „ auroit dû instruire tous les Docteurs Chré-
 „ tiens, Cependant il y en a un grand nombre,
 „ & chez les Sectaires & chez les Catholiques
 „ qui ont trouvé dans les passions de leur cœur,
 „ ou dans les vaines subtilités de l'école, qu'on
 „ peut tremper ses mains meurtrières dans le
 „ sang d'un Prince revêtu du titre odieux de ty-
 „ ran. Milton, qui a fait l'apologie de l'horrible
 „ parricide commis en la personne de Charles
 Ir.

Qualibus, ne in suâ provinciâ quidquam, quâcunque occasio-
 ne, aut linguâ, evulgari patiantur a Nostreis, in quo de po-
 testate summi Pontificis supra leges & Principes, aut de Ty-
 rannicidio agatur, nisi prius recognitum Romæ, & proba-
 tum sit. Decret. Claud. Aquavivæ, 2. Aug. 1614. Institut.
 Tom. II, pag. 5.

„ Ir. Roi d'Angleterre , prétend n'avancer rien
 „ qui ne soit conforme à la doctrine des plus
 „ fameux Protestans. Jean Petit , Docteur de
 „ Sorbonne, dont le Concile de Constance
 „ réprova les sentimens, n'est pas le seul qui
 „ n'ait point rougi de se déclarer pour cette o-
 „ pinion ineutrière : on fait quel a été le sen-
 „ timent du célèbre Jean Gerson, de Jacques
 „ Almain de Richer, de Jean Boucher, auxquels
 „ on donne aujourd'hui tant d'éloges. Le pre-
 „ mier en merite certainement beaucoup pour
 „ sa piété & son érudition : il est probable, ou
 „ qu'ils s'est mal exprimé, ou qu'il n'avoit pas
 „ assez réfléchi sur les conséquences du senti-
 „ ment qu'il embrassoit, ni sur la fausseté du
 „ principe sur lequel il étoit appuyé. Je ne
 „ dis rien de tant d'autres qui ont canonisé le
 „ Jacobin Jacques Clément , assassin d'Henri
 „ III. La Sorbonne s'assembla extraordinairement
 „ pour procéder à son apothéose, & de
 „ tant de Docteurs, qui se trouverent à l'assem-
 „ blée, il n'y eut que le Maître Jean Poitevin
 „ qui s'y opposa; encore son opinion fut-elle
 „ reçue avec de grandes huées. Une haine
 „ furieuse éteignoit alors les lumieres les plus
 „ naturelles; le prestige a passé. Les opinions
 „ ont souvent un tems contre les modes; mais
 „ il est étonnant qu'ou l'Ecriture & la raison
 „ parlent si haut, l'opinion ait encore lieu, &
 „ impose à ceux qu'on consulte comme la Loi
 „ & les Prophètes: rien ne prouve mieux que
 „ les lumieres de l'homme sont aussi foibles,
 „ sa prévoyance est courte. “

Voilà comme s'exprime le régicide Davrigny; s'il faut aux Jésuites quelque chose de plus pour manifester leurs bons sentimens, ils ne craindront pas d'avouer leur impuissance. Venons à une falsification d'un autre genre.

Ceux qui ont plus l'amour de Dieu sur les lèvres que dans le cœur, se sont appliqués de tous les tems à persuader aux Fidèles que les Jésuites effaçoient du Décalogue le précepte d'aimer Dieu. Pascal avoit assaisonné ce reproche de plaisanteries, & il se faisoit lire; les Rédacteurs des assertions (a) ont voulu l'accréditer par des falsifications, & ils se sont mépriser. Ils ont pris un texte du Pere Gordon où il est dit: „ J'estime qu'il n'est pas facile „ de marquer le tems où le précepte de la charité oblige, il est certain que c'est une obligation, mais il est aussi assez incertain de „ déterminer le tems où il faut la remplir. *Existimo non posse facile designari tempus, quo obliget hoc præceptum (Charitatis) Certum quidem est esse obligationem, sed de tempore definito satis incertum.*

En ne recueillant que ces mots de l'Ouvrage du Pere Gordon, il est évident qu'on a voulu faire entendre, que ce Jésuite réduit l'obligation d'aimer Dieu à très-peu de chose, & qu'il se rapproche beaucoup de quelques Auteurs qui ont enseigné que toute, ou presque toute la vie peut se passer, sans qu'on fasse des actes
d'a-

(a) Assertions, Tom, II, pag, 144.

d'amour de Dieu; mais si on prend la peine de lire l'Ouvrage de ce Casuiste, on n'apercevra en ceci qu'une affectation criminelle de la part des Rédacteurs des Assertions, & nous pouvons à bon droit l'appeller une falsification affreuse. On en jugera par ce que le Pere Gordon enseigne au même endroit. (a)

1. Il réfute ceux qui ont pensé qu'on n'est obligé de faire un acte d'amour de Dieu qu'au tems de la mort. Il est clairement impossible, dit-il, que ce beau & très-grand précepte ne soit point obligatoire dans tout le reste du cours de la vie, sur-tout lorsque l'on considère que l'amour de Dieu doit être la règle de nos actions. *Planè est impossibile hoc nobile & maximum mandatum nunquam in totâ vitâ reliquâ habere suam obligationem & præsertim cum Amor Dei debeat esse norma nostrarum actionum.*

„ 2. Il enseigne qu'on doit faire des actes d'amour de Dieu quand il s'agit de vaincre une grande tentation. Ce qui est assurément très-commun dans le cours de la vie. *Cum homo necessario orat ad vincendam gravem tentationem.*

„ 3. Il dit qu'on est obligé à cet acte d'amour de Dieu quand il faut faire un acte de contrition. *Cum homo eget actu contritionis.*

„ 4. Il observe, que comme le précepte d'aimer Dieu a son obligation, il a aussi son tems.

H 2

Si

(a) Jacobi Gordoni Theologia moralis universa, Tomi II, col. 1329,

Sicut habet suam obligationem, ita habet suum tempus. Du reste il convient qu'on ne peut pas définir ce tems avec la précision la plus exacte, qu'on ne peut pas assigner tous les cas & tous les momens où l'on est obligé d'exécuter le précepte affirmatif de l'amour de Dieu, parce que ce précepte, en tant qu'affirmatif, n'oblige pas *semper pro semper*, comme parlent les Théologiens.

Si les Rédacteurs avoient eu la bonne foi de mettre sous les yeux du Public tous les points que nous venons d'exposer, on auroit vu que le Pere Gordon s'écarte peu de la doctrine des meilleurs Casuistes sur le précepte de l'amour de Dieu, & qu'il ne peut être répréhensible que dans l'esprit de ceux dont le cœur voudroit que tout Jésuite fût éprouvé coupable. Les Rédacteurs des assertions sont visiblement de ce nombre, & voilà pourquoi ils se sont bornés à ne rapporter que les trois premières lignes de tout ce que dit le Pere Gordon; avec de tels moyens il n'est point d'Auteur qu'on ne puisse rendre suspect & même criminel. *Proh pudor!*

Ils en ont usé de ces moyens (a) à l'égard d'Escobar. Ce Casuiste examine la question si dans l'administration des Sacremens une grande crainte peut autoriser à la dissimulation: voici l'espece.

Escobar prouve, que cette dissimulation n'est pas

(a) Assertions, Tom. II. pag. 158.

pas permise, mais le Pere Ferdinand de Castro Palao ayant taxé d'*audacieuse & de téméraire* l'opinion de ceux qui tiennent que la dissimulation est permise dans l'administration de Sacramens, Escobar dit que cette censure lui paroît trop rigide, & il se décide à la trouver telle sur ce qu'il avu que de graves Docteurs l'ont soutenue, *dum lego graves Doctores affirmantes*. Si les Rédacteurs avoient eu la bonne foi de rapporter ces mots & cette raison, ils auroient vu qu'Escobar ne témoigne que des égards pour la personne de ces graves Docteurs, & nullement pour leur sentiment; il blâme seulement la censure de Castro Palao, parce qu'elle attache les notes d'*audace & de témérité* à l'opinion de ces Ecrivains; mais en même tems il s'élève contre leurs décisions. Or, où est le crime? Convient-il à de simples Théologiens, tel qu'étoit Castro de Palao, de se donner la liberté de qualifier d'*audacieuses & de téméraires* les propositions, que l'Eglise ou les Facultés de Theologie n'ont point notées de cette façon? On fait bien rejeter & de réfuter ces propositions quand on les juge fausses, & Escobar l'a fait dans cette occasion; mais les notes distinctes d'*audace & de témérité* ne doivent être employées que par ceux qui ont droit de qualifier la doctrine. Voilà tout ce qu'un esprit juste & modéré peut penser à la lecture du texte d'Escobar, & ce n'est pas là assurément le sujet d'un reproche d'irreligion, tel que l'annonce le titre de l'article des assertions; mais il faut bien s'attendre à voir tout aggraver par ceux

qui ne trouvent pas de couleurs assez fortes sur leur palette quand il faut peindre les Jesuites.

Escobar s'en plaignoit autrefois d'une maniere assez plaifante: il disoit que tandis que les François le trouvoient trop relâché & le condamnoient *aux furies*, les Espagnols le trouvoient trop sévère, & le menaçoient de l'Inquisition.

A tant de fausses imputations faisons succéder une falsification singuliere en fait de doctrine de mœurs.

On sent à ce seul nom combien il est délicat de traiter cette matiere, & nous aurions bien voulu nous dispenser d'en parler. L'intention des Casuistes, en agitant ces questions, n'étoit pas de les mettre sous les yeux de toutes sortes de personnes, ils vouloient seulement instruire les Confesseurs; il eût même été à souhaiter qu'ils se fussent bornés simplement aux principes & à quelques conséquences principales, sans entrer dans la discussion d'une infinité de cas possibles: ils ont rassemblé dans leurs Livres quantité de détails sur lesquels ils eussent mieux fait de se taire & d'abandonner les décisions particulieres au bon sens des Confesseurs, ou aux lumieres de ceux qu'ils pouvoient consulter dans l'occasion; mais l'abondance extrême des Casuistes sur ces objets, & l'excès d'instruction qu'ils se font permis à cet égard, ne suffisent pas pour les accuser d'avoir enseigné une morale relâchée, c'est dans eux un défaut de prudence, & non un attentat contre

contre la saine doctrine, supposé toute fois qu'en décidant ces cas ils se soient renfermés dans l'exactitude des principes. Pour être taxé à juste titre de Casuiste relâché, il faut ou avoir voulu établir des maximes relâchées, ou les avoir adoptées: au reste, la mauvaise coutume de traiter trop au long & d'épuiser, pour ainsi dire, les matieres qui regardent la partie délicate des mœurs, ne peut être attribuée avec justice aux seuls Jésuites, ils ont eu pour modèles en ce point, comme dans tous les autres, des Docteurs de tous les Ordres & de toutes les Nations; (a) c'est une vérité qui n'a besoin que d'un coup d'œil pour être portée jusqu'à l'évidence. Les citations dont ils chargent leurs décisions prouvent assez qu'un grand nombre de Casuistes les avoit devancés dans cette carrière.

Il ne manque à ces observations préliminaires qu'une protestation; forcés de traiter pour notre justification des questions qui auroient dû rester entièrement ensevelies, nous ne nous y sommes déterminés qu'avec peine, & nous le ferons avec ménagement. Si malgré cet aveu & cette précaution quelque oreille chaste en est blessée, nous prions de nous le pardonner, il est bien plus juste d'en rejeter la cause sur ceux qui nous en ont fait une nécessité.

H 4

Parmi

(a) Le Jurisconsulte André Tiraqueau en a dit sur cette matiere autant que les Casuistes, & avec moins de nécessité. André Tiraquellus, de *legibus connubialibus & jure maritali*, in-fol,

Parmi les Affertions produites sur l'article de l'impureté, nous nous arrêterons à celle qu'on rapporte, comme étant de Thomas Sanchez. (a) Ce Casuiste (b) propose trois questions, on ne rapporte qu'une partie de ce qu'il dit sur la première, on supprime aussi la seconde, c'est-à-dire, l'exposition du cas, & on ne laisse pas de mettre une partie de la réponse de Sanchez, de sorte qu'au premier coup d'œil le Lecteur des Affertions croit (& c'étoit bien l'intention des Rédacteurs) que la réponse de Sanchez est la décision du premier cas, tandis que c'est au second, qu'elle se rapporte.

Nous remarquerons en second lieu que ce qui commence par ces mots, *rogabis forsân* & finit à ceux-ci, *prima tamen conclusio*, n'est point le sentiment de Sanchez. Il ne fait que rapporter celui d'un Auteur qu'il réfute; c'est un fait que l'on pourra vérifier, il n'en coûtera que la peine de jeter les yeux sur les deux textes latins, l'un du volume infidèle des Affertions; l'autre, d'un exemplaire de l'édition dont on annonce qu'on les a tirés (c) On y verra que les Rédacteurs des Affertions se sont arrêtés avec une affection criminelle à ces mots *ad voluptatem* pour induire le Lecteur à croire que Sanchez a tenu sur l'objet en question le sentiment le plus relâché, qui est celui de Navarra

(a) Affertions, Tom. III. pag. 85.

(b) Sanchez, de Matrimonio, Tom. III. lib. 9. disput. 17. pag. 217.

(c) Voyez, à la fin de cet Ouvrage, le Texte entier de Sanchez.

varre & d'Ovandus. L'horreur qu'inspirent toutes ces matières, nous empêche de pousser plus loin la justification de Sanchez : son texte y suppléera pour nous. (a) Nous dirons seulement que s'il y avoit eu de la bonne foi dans les Rédacteurs, leur main se seroit arrêtée à la lecture du seul sommaire de Sanchez dans cette partie : le voici en François. On rapporte ici une question singulière & on la réfute. *Refertur quedam questio & refutatur.*

N'allons pas plus avant, le défi auquel nous répondons n'en exigeoit pas tant, & c'est beaucoup trop pour le peu de tems que nous y avons mis, & le peu de secours qu'on a dans une Province, où les livres dont nous avons besoin n'existoient pas même quand on les a.

H 5

pro-

(a) Voici ce texte fameux, capable de couvrir à jamais de confusion les Rédacteurs des Assertions, s'ils savent rougir. Après ces mots *ad voluptatem* de la p. 36. Tom. III. des Assertions, ajoutez : „ *Ceterum viris doctissimis à me consultis visum est, culpam esse lethalem sodomix inchoata : idque merito. Quia ille tactus nec ex se, nec ex tangentis intentione, potest ad actum conjugalem referri : eò quòd medium improporcionatum & alterius ordinis luxurix sit. Sicut esset mortale distincta speciei, inter solutos habentes animum intra vas debitum consumandi. Atque hinc facile solvuntur objecta. Quoniam non dicitur vas legitimum servari, quando usurpatur illegitimum ad alterius luxurix ordinem tendens, licet intra illud non consummetur.* “ Que feront les falsificateurs lorsqu'il n'y aura plus de Jésuites en France ? Il n'y a que contre des Jésuites qu'on ose avancer qu'ils soutiennent des horreurs, dandis qu'ils les combattent. Mais nous serions trop heureux si la ruine des Jésuites ne nuisoit qu'aux falsificateurs.

proscrits : (a) Que dira présentement celui qui, en nous aiguillonnant pour répondre aux Extraits des Affertions, feignit d'être persuadé que nous serions dans l'impuissance de prouver que cet ouvrage étoit tissé de mauvaise foi ? Il faut pourtant qu'il se mette du nombre de ceux qui auront l'*aveuglement de le croire*, ou l'*imbécillité de se permettre des doutes*. (a) Car enfin nous en avons assez dit au moins pour le faire douter.

Mais en avoit-il assez lu de ces Affertions, pour en avoir une connoissance légale ? Il dit qu'il a ouvert ce Recueil, nous disons plus nous savons la seule page qu'il a lue. C'est celle où se trouvent toutes les qualifications odieuses que les Rédacteurs nous ont données. Il les a comptées une à une, & son Barrême l'a bien servi dans cette occasion. Etoit ce assez pour un Magistrat, s'il est tel ? Ne devoit-il pas examiner du moins quelques-unes de celles qui révoltent la Nature ? Il craignoit peut-être d'être *imbécille* en doutant. Laissons-lui le soin de se donner le titre qui lui convient, pour n'avoir pas douté.

Nous nous bornerons donc à renouveler la protestation que nous avons faite en commençant cet article. L'illustre Tribunal qu'on a surpris, ne perd rien dans notre cœur du respect

(a) La plupart des Livres qu'on a condamnés à Rennes étoient si rares dans cette Province, qu'on n'a pas pu en rassembler un exemplaire de chacun pour l'exécution de l'Arrêt.

(b) Page 83.

pect que nous lui devons. Obligé de s'en rapporter pour ce travail à des personnes versées dans les matieres théologiques, il ne peut-être responsable au jugement des gens judicieux, que de s'être trompé dans le choix; mais attendu que jusqu'ici personne n'a donné des regles certaines aux hommes pour n'être pas trompé par les hommes; c'est assez qu'on en soit fâché; quand on s'en est apperçu; & nous rendons aux Magistrats la justice de croire que c'est le moindre des sentimens qui s'eleveront dans leur cœur à la vue des surprises qu'on a faites à leur Religion, sans craindre qu'ils nous sçachent mauvais gré de les avoir édifiés sur notre doctrine, & éclairés sur les mains infidèles qui les ont trompés.

Quant au Rhéteur Breton, nous le livrons à ses remords. Il s'étoit engagé à nous défendre; il étoit convenu que si les Assertions étoient fausses, nous devions être disculpés, il devoit donc les vérifier; il ne l'a pas fait, il a donc manqué tout à la fois à son devoir & à sa parole. Quel dommage qu'il ait proscrit dans un jour tous les Casuistes relâchés! Les plus relâchés ne l'eussent point été trop pour excuser ses procédés.

Nous n'avons pas oublié que nous nous sommes engagés à parler de quelques Ecrits attribués à des Tribunaux de Justice, & nous avons déclaré que nous ne sortirons point des bornes du respect dû au sceau de la Magistrature, dont ils sont revêtus. Nous allons remplir ce double engagement. Commençons par un Arrêt qui

qui est timbré du nom d'un Conseil Souverain.

Le Parlement de Rouen nous a tellement accoutumé à voir traité d'*impie* notre Institut, que nous voilà presque blazés là-dessus, & nous ne releverons point tout ce qu'a ajouté de plus dur le Conseil Souverain de Perpignan. Il ne dépend pas plus de nous d'empêcher qu'on donne ces qualifications à nos Constitutions, qu'il dépend des Tribunaux séculiers de les rendre vraies en le disant. Celui-ci a cru qu'il falloit renchérir sur une des premières classes, sans faire attention qu'il est presque la dernière de toutes. Nous ne lui en sçavons aucun mauvais gré. Il a été plus surpris que tout autre en proportion de son plus grand éloignement du lieu, où son Arrêt a été minuté. Il auroit dû seulement en retrancher, de sa propre autorité, les restrictions mentales qu'il exclut très-gravement du serment qu'il exige des Jésuites, à moins qu'il n'ait cru qu'ils les portent sur le front. Il faut convenir qu'on est bien à plaindre d'être jugé par des hommes, qui ne sçavent pas que les restrictions mentales & les équivoques ne tombent pas sous les sens. Comment donc ces très-grands Magistrats d'un très-petit Ressort ont-ils pu ordonner que les Jésuites se purgeroient par serment de toute direction d'intention, restriction mentale, ou équivoque cessant. (a)

Ne

(a) Jugement du Conseil Souverain de Roussillon, du 12. Juin 1762.

Ne nous éloignons pas de ce respectable Tribunal, sans examiner le réquisitoire d'un homme d'esprit. Comme tous ces ouvrages roulent à peu près sur le même pivot, nous ne remarquerons que deux choses dans celui-ci. L'Auteur s'appesantit beaucoup sur deux faits, dont l'un est évidemment faux, & l'autre au moins très-suspect de fausseté. Le premier est l'affaire du P. Malagrida : il donne ce Jésuite pour un homme qui avoit trempé dans la conspiration de Portugal. Nous dirons d'abord que cette conspiration n'est pas aussi claire que le jour. Un Anglois, qui étoit à Lisbonne lorsque l'accident du Roi Très-Fidèle arriva, a écrit que ce Prince n'avoit été que très-grièvement insulté par le mari jaloux d'une femme infidèle. C'est mille fois plus qu'il n'en faut pour mériter les plus grands supplices ; mais ce n'est pas assez pour donner à cette action criminelle le nom de conjuration proprement dite, parce qu'une conjuration suppose des complices, & on n'en a pas besoin pour faire une insulte. D'ailleurs aucun Casuiste de la Société n'a, Dieu merci, traité cette question, & il auroit eu grand tort de le faire. Or s'il n'y a pas eu de conjuration, comme le prétend l'Anglois, comment le P. Malagrida a-t-il pu y entrer ? Mais laissons cet Auteur se disputer avec ceux qui veulent que le Roi de Portugal ait reçu un coup de carabine, dont pourtant personne n'a vu la plaie, & oublions que les nouvelles varient là dessus dans les premiers momens. Contentons-nous de venger la mémoire

moire du P. Malagrida: il est faux qu'il ait été condamné pour avoir conseillé d'attenter à la vie d'un Souverain. La *sainte* Inquisition ne l'a jugé que sur écrits, & les papiers Anglois ont très-bien dit *qu'il avoit été brûlé pour avoir raconté ses rêves*. Les ennemis des Jésuites ont bien senti que ce Jugement disculpoit ce Religieux de toute accusation de conspiration. Comment donc un Magistrat, que la passion n'aveugle point, a-t-il pu ne pas appercevoir ce que les hommes les plus passionnés ont vu d'un coup d'œil? Il n'auroit donc pas dû faire d'un crime supposé une des bases de ses motifs de proscription.

Le second reproche que nous faisons au même ouvrage, est à peu près de la même nature. L'Auteur y parle affirmativement de la conjuration des poudres. Il ignore sans doute, (car il y a bien loin des bords de la Tamise à ceux de la Garonne, & de l'Académie d'Oxford à celle des Jeux Floraux,) que beaucoup d'Anglois prétendent que cette conjuration a été imaginée par le Ministre d'Etat Cécil, pour humilier les Catholiques. Mais quand elle seroit aussi réelle que des critiques la croient fautive, sur quel fondement l'Orateur Tectosage affirme-t-il que les Jésuites étoient entrés dans cet abominable complot? Ce n'est pas assez qu'ils aient péri dans les supplices pour les juger criminels. Les Magistrats sçavent bien qu'ils peuvent être trompés. Il n'est point de Tribunal qui n'ait eu le regret de l'avoir été. Rien n'est si dangereux que d'affirmer en pareille

matiere. Si le Magistrat que nous avons en vue, avoit écrit quelque tems après le supplice que les Jésuites subirent par la fourberie de Titus-Oatés, il auroit eu la confusion intérieure de s'être trop avancé; & s'il savoit qu'un Evêque Catholique (a) vient de faire imprimer à Londres, avec les Vies des généreux Confesseurs de la Foi dans ce Royaume, les éloges des Jésuites Garnet & Oldecorne, qui périrent comme complices de la conspiration des poudres, il auroit sûrement quelque peine d'avoir adopté trop légèrement ce que M. de Thou & tant d'autres ont écrit à ce sujet. M. le Procureur général auroit au moins pu s'appesantir moins sur cette matiere, détester Catesby, & parler avec modération des Jésuites. Des personnes qui le connoissent & l'aiment dans la Capitale, surprises de le voir dans son requi-sitoire plus noir que Cleveland, & ne reconnoissant point à ce trait sa gaieté naturelle, ont dit qu'il avoit quitté le brodequin pour chauffer le cothurne.

Les motifs du Parlement de Bordeaux ont dû être

(a) L'Evêque Catholique de Londres dont, l'Ouvrage est intitulé : *Memoirs of Missionary priests, as Well secular, and of other Catholics of both sexes, that have suffered death in England, on Religious accounts, from the year of our Lord 1577, to 1684. gathered partly from the printed accounts of their lives and sufferings published by contemporary Authors, in divers languages; and partly from manuscript relations, kept in the archives of the English Colleges and convents abroad, and oftentimes penned by eye-witnesses of their death. divided into two parts. London. 1742. Voyez le second volume page 13 & 476 & suiv.*

être sans doute plus pressans que ceux de tous les autres Tribunaux, puisqu'il y a mis moins de formes. Du reste, ils se répètent tous: ainsi on trouvera la réponse à ses motifs dans les Apologies des Jésuites.

Par la même raison, nous n'aurions rien dit de celui de Rouen, si une méprise assez singulière du Substitut, ne méritoit une petite annotation de notre part. La quantité de choses qu'il a été obligé de lire pour son compte rendu, lourd de choses & de style, a fait confusion dans son esprit, au point de lui faire perdre le change de manière à lui faire perdre sa grande réputation. On lui a raconté qu'il y avoit dans nos Constitutions, *qu'il est probable que les Loix, même celles de l'Eglise, n'ont pas la force d'obliger sous peine de péché mortel.* On lui a fait sans doute la malice de lui cacher que les Constitutions proscrivoient cette maxime. Ainsi il a cru de bonne foi qu'elles l'autorisoient & il s'est autorisé à son tour de cette erreur, pour dire avec emphase (a): „ Comment accorder „ avec la Religion l'engagement téméraire de „ suivre une regle de mœurs, dans laquelle „ on lit qu'il est probable que les Loix, même cel-

(a) L'erreur est singulière. Un Magistrat donne pour maxime de la Société une proposition qu'elle a proscrire de ses Ecoles. Il n'y avoit qu'à lire le titre du Chapitre, „ Propositiones aliquot, quæ in scholis Societatis non sunt docenda. „ La première proposition qu'elle défend à ses Théologiens d'enseigner, c'est celle-là même: „ Leges humanæ, „ etiam Ecclesiæ, non habent vim obligandi sub peccato mortali: „ Infirmit. Tom. II. pag. 233.

celles de l'Eglise, n'ont pas la force d'obliger sous peine de péché mortel. " Il est bien triste en vérité de périr sous le glaive de la justice, quand il est confié à des mains qui ne distinguent pas ce que les Constitutions autorisent de ce qu'elles condamnent. C'est bien le moment d'ajouter à nos Litanies le *Libera nos Domine*, que l'Eglise y inséra lors de l'irruption des *Houmies du Nord*. M. l'Evêque du Puy s'en rit sans doute, & il fait bien. On a cru flétrir sa Lettre, & on y a ajouté une sorte de culte; on faisoit l'apothéose des grands Hommes en brûlant leurs effigies. Comme nous ne voulons point déplaire à M.****, de peur qu'il ne se cache, comme il l'a dit en voyant l'*Appel à la Raison*, nous le féliciterons, loin de le pousser d'avantage, du zèle qu'il a montré pour sauver un thème de la flamme, & celui qui l'avoit dicté, de la proscription. Dans le fonds, il est vrai de dire qu'il n'y a pas grande différence de certains hommes aux bêtes; & il y apparence que si les vers du P. Mamachi eussent paru dans ce moment, on n'auroit pas montré tant de sévérité contre le Régent.

En nous promenant en esprit dans tout le Royaume, il est presque aussi impossible de ne pas s'arrêter à Metz, que de lire jusqu'au bout le Réquisitoire qui y a paru. Il nous est tombé entre les mains, & il s'est ouvert presque de lui-même à un endroit, où il est dit que les Jésuites envoient tous les ans le cinquième de leur revenu à Rome. Il faut que les Jésuites de Metz soient bien riches pour qu'à la seule in-

pection de leurs facultés, M. le Procureur général n'ait pas senti qu'il se trompoit, en interprétant le mot *quindennia*. Comme il ne faut pas que l'Homme du Roi ignore rien, s'il est possible, nous allons lui donner la vraie signification. *Quindennia* est un droit qu'on paie tous les 15 ans au Pape en certains pays, pour les Bénéfices de patronage Ecclésiastique, Laïc ou même Royal, annexés à des Eglises ou à des Communautés, à peu près comme ce qu'on appelle en France l'*Homme vivant & mourant*. Ce petit trait d'érudition nous fournit l'occasion de donner une preuve de plus du non-dévouement fervil des Jésuites aux volontés de la Cour de Rome. Il y eut en 1704 une grande querelle en Portugal pour le *quindennia*. La Reine la commença, & ensuite le Roi la soutint. On aimoit alors les Jésuites en Portugal, & leurs Souverains ne vouloient pas qu'ils payassent à Rome le *quindennia*. Cette contestation causa des disputes très-vives, dont il est parlé dans la vie de Clément XI. Voyez aussi Ant. Francus *Synopsis Annalium, Soc. Jesu. In Lusitania*, an. 1704, & seqq.

Nous aurions bien voulu parler du beau Requisitoire d'Aix. Il a déjà fait assez de bruit pour exciter la curiosité du Public. Mais M. le Procureur Général y met sans doute la dernière main, & nous aurons le plaisir de le voir paroître un jour dépouillé de tout ce que les bruits publics nous en apprennent. L'Auteur a trop d'esprit pour ne pas se réformer, s'il en est besoin. Il profitera des reproches qu'on dit

dit lui avoir été faits par son vénérable Confrère, & ne voudra pas passer pour le triste Copiste de ceux qui l'ont devancé dans cette carrière. Si jamais cet Ouvrage nous parvient, nous dirons avec tout le respect possible ce que nous en penserons.

Voilà notre engagement rempli pour les Ouvrages que nous nous faisons un devoir de respecter. Examinons rapidement un libelle qui ne mérite pas ces égards. Il est d'un Frère Prêcheur dont nous ignorons le nom, & si nous le sçavions nous n'aurions garde de le dire, la charité nous le défend. Le Disciple de saint Thomas veut justifier son Maître. Le dessein est louable, les moyens ne valent rien. Ce n'est pas avec des subtilités d'Ecole qu'on persuade. Voici comme s'exprime le Docteur Angélique sur l'indépendance absolue des Souverains. (a) „ La souveraineté & la préémi-

„ nence se sont introduites sur la terre par le

„ droit divin: or ce droit divin ne détruit point

„ le droit naturel, d'où il s'ensuit que la distinc-

„ tion de fidèle ou d'infidèle considérée en soi,

„ n'ôte point la souveraineté & la prééminence

I 2

„ des

(a) D. Thomas 2. 2. quæst. 10. art. 10. *Dominium & prælatio introducta sunt ex jure divino. Jus autem divinum quod est ex gratiâ, non tollit jus humanum; quod est ex naturali ratione. Ideo distinctio fidelium & infidelium secundum se considerata, non tollit dominium & prælationem infidelium supra fideles. Potest tamen juste per sententiam vel ordinationem Ecclesiæ autoritarem Dei habentis, tale jus domini vel prælationis tolli; quia infideles merito suæ infidelitatis merentur potestatem amittere super fideles qui transferuntur in filios Dei.*

des infidèles sur les fidèles. On peut pour-
 tant être privé de cette sorte de Souveraineté
 ou dignité par une Sentence ou arrangement
 de l'Eglise qui en a l'autorité de Dieu, parce
 que les infidèles méritent à juste titre à raison
 de leur infidélité de perdre la puissance qu'ils
 avoient sur les fidèles, qui sont transférés
 aux droits des enfans de Dieu. Nous ré-
 vèrons la sainteté de l'Ange de l'Ecole, nous
 respectons sa Doctrine, nous déplorons seule-
 ment le tems où il a vécu, & les erreurs qui y
 étoient accréditées. Du reste nous soutenons
 que par l'énoncé du texte que nous venons de
 rapporter & la force du raisonnement, il est
 démontré que le Saint enseignoit en cet endroit
 que lorsqu'il n'y a point de scandale à craindre,
 l'Eglise qui a l'autorité de Dieu, peut justement
 ôter le droit de domaine aux infidèles qui le
 perdent par le mérite de l'infidélité.

Mais allons plus loin & voyons cette mau-
 vaise Doctrine, se développer dans l'Ange de
 l'Ecole, c'est dans l'endroit où il examine „ si
 „ un (a) Prince perd son Domaine sur les Su-
 „ jets à raison de son apostasie, de manière
 „ qu'ils ne soient plus tenus de lui obéir. „ Voici
 „ comme le Saint conclut d'après l'autorité de
 „ Grégoire VII. „ (b) Lorsqu'un Prince est
 dénoncé

(a) *Utrum Princeps propter apostasiam à fide amittat dominium in subditos, ita quod ei obedire non teneantur.* S. Thom. 2. 2. q. 12. art. 2.

(b) *Cum quis per Sententiam denunciatur propter apostasiam excommunicatus, ipso facto ejus subditi à dominio & juramento fidelitatis ejus liberati sunt.* D. Th. 2. 2. q. 12. art. 2.

„dénoncé excommunié par Sentence pour
 „crime d'apostasie, les Sujets sont dégagés sur
 „le champ de l'obligation de lui obéir & des
 „liens du serment de fidélité. „ L'Ange de
 l'Ecole dit pour prouver sa thèse : (a) „ dès
 „qu'un Prince est Chrétien, il est soumis à la
 „Sentence de l'Eglise, & il ne peut dominer
 „sur des Sujets Chrétiens, parce que cela pour-
 „roit tendre à une grande corruption de la foi.
 „Car, ajoute-t-il, un homme apostat, *comme*
 „*je l'ai déjà dit*, roule dans son cœur des pro-
 „jets malins, & il jette des semences de dis-
 „corde dans la vue de séparer les hommes de
 „la foi.

C'est en vain qu'on a recours aux distinctions
 Thomistes. L'Ange de l'Ecole semble les avoir
 prévues, & s'être attaché à en prévenir les ef-
 fets lorsqu'il se fait l'objection suivante : (b) „ il

I 3

„ semble

(a) Infidelitatem illorum qui fidem susceperunt potest
 sententialiter punire, & convenienter in hoc puniuntur,
 quod subditis fidelibus dominari non possint. Hoc enim
 vertere posset in magnam fidei corruptionem, quia ut dic-
 tum est homo apostata pravo corde machinatur malum &
 jurgia seminat, intendens homines separari à fide, & ideo
 quam citò aliquis per sententiam denunciatur excommunica-
 tus propter apostasiam à fide, ipso facto ejus subditi sunt
 absoluti à dominio ejus, & juramento fidelitatis quo hi
 tenebantur. S. Thom. Ibid.

(b) Videtur quod Princeps propter apostasiam à fide non
 amittat dominium in subditos, quia ei teneantur obedire.
 Dicit enim Ambros. & habetur II. quæst. 33. quod Julia-
 nus Imperator quamvis esset apostata, habuit tamen sub se
 Christianos milites quibuscum dicebat, producite aciem
 pro defensione Reipublicæ, obediebant ei. Ergo propter
 apostasiam Principis subditi non absolvuntur ab ejus do-
 minio.

„semble d'abord que le Prince ne perd point
 „le domaine qu'il a sur ses Sujets à raison de
 „son Apostasie, qu'ils sont même obligés de
 „lui obéir; car saint Ambroise dit: quoique
 „l'Empereur Julien fût Apostat, il eut pour-
 „tant dans ses Armées des Soldats Chrétiens
 „qui lui obéissoient lorsqu'il leur disoit; ran-
 „gez-vous en bataille pour défendre la Répu-
 „blique, d'où il faut conclure que les Sujets
 „ne sont point déliés du serment de fidélité,
 „à raison de l'Apostasie du Prince. „ Voilà
 l'objection que l'Ange de l'Ecole se fait, voyons
 comme il s'en tire. (a) „ On répond à cette
 „difficulté, qu'au tems de Julien l'Apostat,
 „l'Eglise qui n'étoit encore qu'au berceau, n'a-
 „voit pas encore la puissance de réprimer les
 „Princes de la terre, & c'est pour cette raison
 „qu'elle a toléré que les Chrétiens obéissent à
 „cet Empereur dans les choses, qui n'étoient
 „pas encore contre la foi, de peur qu'elle ne
 „courut de plus grands risques. „ Nous de-
 mandons s'il ne faut pas être Jacobin & Jaco-
 bin & demi pour inférer de ces paroles que
 Saint Thomas convient que *l'Eglise n'a pas le*
pouvoir de contraindre les Princes; puisqu'elle
assure que dans sa naissance elle n'avoit pas en-
core ce pouvoir. (b) Le Frere Prêcheur &
 disputeur

(a) Dicendum quod illo tempore Ecclesia in suâ novi-
 tate nondum habebat potestatem terrenos Principes com-
 pescendi; & ideo toleravit Fideles Juliano apostata obedire
 in his quæ nondum erant contra fidem, ut majus fidei
 periculum vitaretur. S. Thom. Ibid.

(b) Mémoire justificatif des sentimens de S. Thomas,
 pag. 6.

disputeur auroit dû au moins retrancher ce mot *encore*, qui le jugule, parce qu'il s'ensuit que saint Thomas suppose que l'Eglise avoit reçu depuis ce tems-là ce pouvoir.

Ce n'est pas la seule Logique des Révérends Pères qui est en défaut. Leur Latinité leur fait également faux-bond. La crainte de fatiguer le Lecteur nous fera supprimer la discussion grammaticale, nous nous contenterons de dire que depuis qu'on s'est avisé de traduire du Latin en François, on n'a jamais rendu *nisi forte* par ces mots *par concession*. Ceux qui voudront en sçavoir d'avantage prendront la peine de lire le texte (a) que nous insérons au bas de la page. Lorsqu'on réfléchit sur les passages que nous venons de rapporter, il faut nécessairement rire ou hausser les épaules en voyant le grave Maître *totus teres atque rotundus*, conclure que selon S. Thomas la puissance que l'Eglise peut avoir, de réprimer les Princes, ne lui a été donnée que de la part d's hommes, en tant qu'ils lui ont donné des Souverainetés.

I 4

rainetés.

(a) S. Thom. 2. Sentent. dist. 44. q. 2. art. 4. In his quæ ad salutem animæ pertinent, magis est obediendum potestati spirituali quam seculari. In his autem quæ ad bonum civile pertinent, est magis obediendum potestati seculari quam spirituali, secundum illud: Mart. 22. Reddite quæ sunt Cæsaris Cæsari, &c. nisi forte potestati spirituali etiam secularis potestas conjungatur. sicut in Papâ, qui utriusque potestatis apicem tenet, scilicet spiritualis & secularis hoc illo disponente, qui est Sacerdos & Rex in æternum secundum ordinem Melchisedech. Rex Regum & Dominus Dominantium, cujus potestas non auferetur, & regnum non corrumpetur in sæcula sæculorum, Amen.

rainetés. (a) Il faut n'être guere convaincu du mépris où est la vieille Scholastique, pour oser se flatter de croire que de pareilles subtilités feront illusion. Défendre une mauvaise cause par de mauvaises raisons, c'est la rendre détestable. Voyons si notre Frere Prêcher aura été plus heureux à justifier Saint Thomas relativement à la fidélité due aux Souverains.

Pour se faire une juste idée de la vraie Doctrine du Docteur Angélique sur ce point, il faut voir le titre de la question, l'objection qu'il se fait, & la réponse qu'il y donne. „ La „ question est (b) si les Chrétiens sont obligés „ d'obéir aux Puissances Séculières, & sur-tout „ aux tyrans. Voici l'objection; (c) personne „ n'est tenu d'obéir à celui qu'il peut tuer si li- „ citement qu'il en mérite des louanges; mais „ Cicéron, dans son Livre des Devoirs, ab- „ soudre ceux qui tuèrent Jules Cesar, quoiqu'il „ fut uni avec eux d'une étroite amitié, parce „ qu'il étoit une sorte de tyran pour avoir usur- „ pé l'Empire: donc on n'est pas obligé d'o- „ béir (d) à cette sorte de Princes. „ A cette objection

(a) Ibidem, pag. 20.

(b) *Utrum Christiani teneantur obedire Potestatibus secularibus. & maxime Tyrannis, S. Thom. 2. Sentent. q. 44. art. 2.*

(c) *Nullus tenetur obedire ei quem licite innoce-
biliter potest interficere. Sed Tullius in Libro de Officiis
salvat eos qui Casarem interfecerunt, quamvis amicum &
familiarem, qui quasi Tyrannus jura Imperii usurpaverat;
ergo talibus nullus tenetur obedire. S. Thom. ibid.*

(d) *Dicendum quod Tullius loquitur in casu illo, quan-
do aliquis dominium sibi per violentiam furripit, subditis*

objection Saint Thomas répond „ que, Cice-
 „ ron parle du cas où quelqu'un se seroit em-
 „ paré par violence de la Souveraineté, contre
 „ la volonté des Sujets ou avec un consente-
 „ ment forcé de leur part, & lorsqu'il n'y a
 „ point de recours aux Supérieurs qui puisse
 „ faire justice de l'usurpateur, car alors celui
 „ qui tue le tyran pour délivrer la Patrie, est
 „ loué de son action & mérite récompense. „
 Nous révérons Saint Thomas, nous l'avons
 déjà dit, mais avec tout le respect que nous
 lui devons comme Saint, & quoiqu'en puissent
 dire les Freres Prêcheurs, nous ne craindrons
 pas d'avancer qu'il ne pense pas mieux que
 Cicéron, & que sa morale sur ce point est digne
 du Républicain chez lequel il l'a prise. Il fal-
 loit qu'il l'eût bien adoptée puisqu'on en trouve
 le principe dans un autre de ses Ouvrages où
 il a écrit: (a) „ Il faut dire que le gouverne-
 „ ment tyrannique n'est point juste, parce qu'il
 „ n'a pas pour objet le bien commun, mais
 „ l'intérêt particulier de celui qui gouverne,
 I 5 „ ainsi

volentibus, vel etiam ad consensum coactis, & quando
 non est recursus ad Superiorem, per quem judicium de
 invasore possit fieri. Tunc enim qui ad liberationem Patriæ
 tyrannum occidit, laudatur & præmium accipit.

(a) S. Thom. 2. 2. q. 42. art. 2. Dicendum quod régi-
 men tyrannicum non est justum, quia non ordinatur ad
 bonum commune, sed ad bonum privatum regentis, ut
 patet per Philosophum in 3. politic. & in 8. ethic. & ideo
 perturbatio hujus regiminis non habet rationem seditionis,
 nisi forte quando sic inordinate perturbatur tyranni régi-
 men, quod multitudo subiecta majus detrimentum patitur
 ex perturbatione consequenti quam ex tyranni regimine.

„ainsi que l'établit Aristote dans sa Politique &
 „dans la Morale. C'est pourquoi le trouble
 „excité contre ce Gouvernement ne peut point
 „être regardé comme une sédition, si ce n'est
 „dans le cas où la multitude, soumise au ty-
 „ran souffriroit un plus grand dommage de ce
 „trouble que du Gouvernement du tyran. „ Il
 est évident que ces principes anéantissent le
 regne des tyrans, autorisent les séditions avan-
 tageuses & ne défendent que celles qui sont
 trop périlleuses. Il est fâcheux que le Docteur
 Angélique ait trop médité sur Cicéron & sur
 Aristote. Il auroit pu se passer au moins de
 les citer. Un Docteur de l'Eglise choisit mieux
 ses autorités. S'il ne s'étoit pas appuyé sur
 celle-ci, il auroit épargné des écarts à ceux
 qui l'ont suivi. Nous admirons Saint Thomas
 autant que qui que ce soit lorsqu'il est beau,
 & il l'est très-souvent, mais n'en déplaît aux
Freres Prêcheurs, nous ne pouvons nous em-
 pêcher, puisqu'ils nous y forcent, de dire qu'il
 est mauvais en ceci. *Magis amica veritas*. Si
 cette profession leur déplaît, qu'ils ne s'en
 prennent qu'à eux-mêmes; & qu'ils offrent à
 Dieu le calice, ils le boiront jusqu'à la lie.

Saint Thomas ne s'est pas borné à décider
 qu'on peut tuer le tyran d'usurpation, il con-
 duit par degré au Régicide. Nous n'insiste-
 rons pas sur cette expression anarchique, on
 peut résister aux mauvais Princes comme aux
 voleurs. *Sicut licet resistere latronibus, ita li-*
cet resistere in tali casu malis Principibus. (a).

II

Il n'y a ni François, ni Catholique, qui admette cette Doctrine. Voici un principe qui en découle. (b) " Si un peuple a le droit de se donner un Roi, le même peuple peut le destituer, où même mettre un frein à sa puissance Royale s'il en abuse tyranniquement, & il ne faut pas croire que ce peuple manque à la fidélité en destituant ce tyran, quand même il auroit promis de lui obéir pour tous jours, parce qu'il a mérité ce sort en se conduisant mal à l'égard de la multitude au préjudice des devoirs d'un Roi: car le peuple en le soumettant à lui, ne lui a pas donné ce droit. C'est ainsi que les Romains qui avoient choisi Tarquin le superbe pour Roi, le chasserent du Trône à cause de sa tyrannie & de celle de ses enfans, & substituerent, à sa puissance, le Gouvernement Consulaire. C'est ainsi que le Sénat Romain fit tuer Domitien qui avoit succédé aux fages Vespasien
 „ &

(b) S. Thom. de Principe cap. 2. Si ad jus multitudinis alicujus pertineat sibi providere de Rege, non injuste ob eadem Rex institutus potest destrui; vel refranari ejus potestas si potestate regia tyrannice abutatur. Nec putanda est talis multitudo infideliter agere, tyrannum destruens, etiamsi in perpetuo se ante subjecerat, quia hoc meruit in multitudinis regimine se non fideliter gerens, ut exigit Regis officium, quod ei pactum à subditis non reservetur. Sic Romani Tarquinium superbum, quem in Regem susceperant, propter ejus & filiorum tyrannidem, à Regno ejecerunt, substituta minori, scilicet Consulari potestate. Sic etiam Domitianus, qui modestissimis Imperatoribus Vespasiano patri, & Tito fratri ejus successerat, dum tyrannidem exercebat, à Senatu Romano interemptus est, omnibus quæ perverse Romanis fecerat, per Senatus consultum justè & salubriter in irritum revocatis.

„ & Titus, & après sa mort un Senatus Con-
 „ sulte déclara justement nul tout ce qu'il avoit
 „ fait de mauvais pendant son regne. „ Des
 conséquences qu'on pourroit tirer de ces prin-
 cipes, iroient plus loin que nous ne voudrions,
 & nous les abhorrons plus que personne. En
 voilà assez pour répondre à un Auteur qui n'a-
 voit que faire de remuer ces questions.

Comme il ne se croira pas battu, car la chi-
 cane Scholaistique vaut bien celle du Palais, fai-
 sons-lui un dilemme, sans cependant lui accor-
 der la moindre chose sur la prétention qu'il a
 eue de justifier Saint Thomas. Oule Docteur
 Angélique a enseigné la doctrine meurtrière
 comme nous venons de le prouver, ou tous
 vos RR. PP. Bannez, Martinez de Prado, Syl-
 vestre de Prieras, &c. qui l'ont enseignée, &
 que vous n'avez pas osé justifier, sont des dis-
 ciples de l'Angle de l'école, & en cela ils ont
 violé votre loi fondamentale d'enseigner, ex-
 poser & défendre la doctrine de S. Thomas,
 non seulement quant à la substance, mais aussi
 quant à la lettre. Rayez donc tous ces graves
 Maîtres de votre catalogue, ou souffrez pati-
 emment qu'on mette S. Thomas à la tête de
 celui des Tyrannicides. Nous finirons cet é-
 pisode, qui n'est déjà que trop long, par un
 fait qui prouve jusqu'à quel point les Freres
 Prêcheurs sont attachés à la doctrine de l'Angle
 de l'école quelle qu'elle soit. On a entendu
 dire en chaire à un de ces Freres Prêcheurs, zé-
 lé Thomiste, „ qu'il étoit prêt de répandre son
 „ sang pour chacune, & la plus petite des pa-

roles de S. Thomas. „ (a) Il faut convenir qu'il en avoit besoin qu'on lui en tirât.

Tous nos engagemens sont remplis. C'est à vous, Raison humaine, à décider si nous l'avons fait avec succès, appelez à votre conseil l'équité, & chargez-vous ensemble de présenter nos raisons au Public: elles sçauroient passer par des mains qui lui soient plus agréables.

CONCLUSION.

S'il est douloureux de perdre son état, il est désolant de s'en voir dépouillé par des moyens que ceux même qui les emploient n'osent avouer. Tel est le sort des Jéuites, telle est la conduite de leurs ennemis. Pour peindre d'un seul trait l'un & l'autre, il suffit de rappeler le soin qu'on prend de s'envelopper dans des prétextes, & d'affecter plus d'un intérêt qu'on n'a pas. S'il nous étoit permis d'interpeller le Rhéteur auquel nous lui demanderions s'il croit dans sa conscience tout ce qu'il a pris dans son imagination; s'il est persuadé que vingt trois mille hommes peuvent devenir fanatiques en se revêtissant d'un habit noir sans boutons; s'il croit le despotisme spirituel possible, l'unité de sentimens effective l'obéissance purement aveugle praticable; s'il croit qu'un être pensant puisse commander à sa pensée, qu'un être libre puisse aimer l'esclavage, qu'un

(a) Cosmas Philisc. 2, p. Summ. L. 4, Cap. 22.

qu'un être raisonnable puisse cesser de raisonner comme par enchantement, & dépouiller tout sentiment d'intérêt personnel pour se revêtir des affections étrangères, dont le fruit & le terme feroient l'opprobre & la mort.

Quelques absurdes & insensées que soient ces suppositions, les motifs de destruction de la Société en France n'ont point d'autre base; mais comme elles n'auroient pas fait assez d'impression sur les esprits, on a cherché à remuer les cœurs, non par le pathétique de l'éloquence, mais par le stratagème de l'illusion. On a vu un vrai Philosophe moderne prendre tout-à-coup le ton d'un Apôtre, & un prétendu Homme de Loix s'ériger en Préfet d'Etudes. On l'a vu intéresser les âmes chrétiennes en leur annonçant la Société comme un Corps conjuré contre l'Evangile; les époux, en peignant les Jésuites comme les corrupteurs de la morale; les peres, en leur faisant craindre pour leurs enfans *une éducation vicieuse & barbare*; les François, en leur montrant dans ces Religieux des adversaires de nos maximes; les bons serviteurs du Roi & de la Patrie, en nous dénonçant comme des hommes toujours prêts à s'armer pour des Puissances Etrangères, & contre les jours de nos Souverains. Aidé de ce second moyen, il est parvenu à exciter l'indignation dans quelques âmes, & à suspendre la compassion dans plusieurs. Il a feint de vouloir sauver l'Evangile, & il en a détruit les ouvriers; de vouloir conserver les mœurs, & il a rompu une des plus fortes digues qui s'opposoient à la corruption

corruption du siècle ; de vouloir faire fleurir les Lettres, & il en a anéanti les Cultivateurs ; de vouloir faire perdre des partisans à la Cour de Rome, & il en a augmenté le nombre de tous ceux qui ont reconnu dans le moment qu'elle n'avoit point les prétentions qu'on lui attribue. Il a feint de prendre soin de la Jurisdiction des Evêques, & il y a porté les derniers coups. Il a feint de s'allarmer pour la Patrie & le Prince, & il a jetté dans le cœur de tous les bons François de fausses allarmeries. Il a feint, en un mot, de remédier aux maux de l'Eglise & de l'Etat, & il porte un coup mortel à l'un & à l'autre. *Ingratus Sylla qui Patriam durioribus remediis quàm pericula erant sanavit.* Eh ! quels torts a-t-il pu faire qu'il n'ait pas fait ? S'il étoit un Tribunal où l'on pût intenter une action contre le prétendu Magistrat qui se dérobe à la vengeance publique en usurpant le nom de Vengeur public, & à la connoissance légale des Juges en faisant paroître son Ecrit sans nom d'imprimeur, quel est le grief dont il nous accuse que nous ne puissions rejeter sur lui & l'en accabler ? Il manque à l'Eglise, à son Chef visible, au Corps des premiers Pasteurs, à celui du second Ordre, à la première Ecole du monde Chrétien, aux Sociétés Religieuses, aux Nations Etrangères, à la vérité, à la bonne foi, à la Justice, à la piété, à la Religion, à vous-même, Raison humaine, écoutez nous & jugez-le, nous vous le déférons. Il manque à l'Eglise, en déclarant fanatique un Institut qu'elle a déclaré pieux ; aux Souverains Pontifes, en les associant à nos

à nos prétendus forfaits; aux Evêques, en ne tenant aucun compte de leur suffrage; à leur Jurisdiction, en prétendant qu'il faut, contre l'usage, déposer ailleurs que dans les Greffes des Officialités les déclarations sur les quatre Articles; au second Ordre, en se plaignant pour lui, de nous, dans le moment qu'il ne se plaint que d'être le témoin de nos disgraces; à la première Ecole du monde Chrétien, en renouvelant le souvenir de quelques anciens démêlés que de généreux procédés ont effacés dans le moment & veulent qu'on oublie; à tous les Corps Religieux, qui, ne pouvant faire entendre leur voix en notre faveur, nous portent tous les jours en secret leurs gémissemens; aux Nations Etrangères, en rajeunissant & dénaturant des mécontentemens surannés, pour les faire tomber sur l'Institut, & associer par-là les Nations à ses propres torts. Il manque à la vérité, par ses allégations hasardées; à la bonne foi, par ses fausses citations; à la Justice, par les surprises qu'il lui a faites; à la piété, en lui donnant le nom d'enthousiasme, & les effets du fanatisme; à la Religion, en traitant de vicieux & bisarres des engagemens pris avec elle & marqués de son sceau; à vous même, Raison humaine, en abusant de tout ce que vous lui avez donné de lumières, pour tâcher de faire illusion aux esprits les plus éclairés.

Eh! faut-il être surpris que cette plume, guidée par l'imagination, ose se promener sur les objets les plus respectables & n'en ménager aucun, quand on la voit prendre un essor téméraire,

reméraire , s'élever jusqu'au Trône , & ne rendre un hommage a son Souverain qu'aux dépens de tous ceux que l'Univers lui a rendus. " Ce n'est
 „ que d'aujourd'hui , dit le prétendu Homme
 „ du Roi , que la Justice a eu un libre cours.
 „ Vous en voyez les effets , vous voyez les senti-
 „ mens du Public a qui la liberté des sentimens
 „ a été donnée. Graces en soient rendues a la
 „ bonté du Prince qui nous gouverne , il déli-
 „ vrera la Nation de l'esclavage du fanatisme , &
 „ il l'éclairera en lui donnant une meilleure insti-
 „ tution. (a) „ C'est ainsi que Tacite parloit pour
 honorer Trajan après le regne de Domitien. *Nunc*
demum redit animus. (b) Ce n'est donc , a son
 avis , que d'aujourd'hui que la Justice a eu un li-
 bre cours , & quarante-sept ans du plus doux des
 regnes se sont écoulés sans qu'il ait été permis aux
 Magistrats de rendre a chacun ce qui lui appar-
 tient. Ce n'est donc que d'aujourd'hui que les
 Peuples ont joui de la liberté , & quarante-sept
 ans du plus modéré des regnes ont été pour eux
 un dur esclavage. Ce n'est donc que d'aujourd'hui
 qu'une véritable piété va commencer d'honorer le
 Dieu de nos peres ; & quarante-sept ans d'un regne
 où le Prince a fait si souvent usage de son autorité
 pour étouffer l'erreur , n'ont été employés qu'à to-
 lérer , protéger , respecter le fanatisme. Ce ne
 sera donc enfin que du jour où le Roi répondant

K

aux

(a) Page 32.

(b) *Nunc demum redit animus : primo statim be-
 tissimi sæculi ortu Nerva Cæsar res olim dissociabiles
 miscuit, principatum ac libertatem , augetque quotidie
 felicitatem imperii Nerva Trajanus. Tacit. Vit. Agric.*

aux vœux de ce grand Gymnasiarque , éclairera la France par une meilleure institution , que la Nation pourra se dire véritablement éclairée ; & quarante-sept ans d'un regne dont elle pourroit se glorifier pour les hautes Sciences , si on en avoit moins abusé , seront aux yeux de l'Univers comparables aux siècles de barbarie. C'est ainsi que le Zélateur de son Prince & de sa Patrie , mauvais Copiste du plus délicat Ecrivain & du plus sublime génie , loue le Roi & la Nation.

Prenez part à cet outrage , mânes illustres des Bourbons ; sortez de vos retraites paisibles , revêtez-vous de cette majesté que vous y avez déposée , & montrez vous à vos Peuples tels que vous étiez aux yeux de l'Univers lorsque vous en faisiez l'admiration & la terreur. Paraissez , non pour justifier les Jésuites. Un intérêt plus pressant vous appelle & doit ranimer vos cendres dans ce moment , venez venger votre mémoire. On vous associe aux Domitiens , aux Caligula , aux Nérons , tout le tems de votre glorieux regne n'est plus qu'une époque deshonorante d'esclavage : *Nunc demum redit animus.*

Grand Henri , dont le zèle pour la Religion alla jusqu'à faire reluire la lumière de l'Evangile dans ces Contrées que le Soleil éclaire de ses premiers rayons , on veut que vous n'y ayez envoyé à grands frais des Missionnaires , que pour y substituer le fanatisme à l'Alcoran : souffrirez-vous cet outrage ?

Louis le juste , dont la piété solide porta le feu de la charité dans des climats glacés ; on veut que vous n'ayez envoyé des Missionnaires chez les

Hu-

Hurons, que pour faire succéder le fanatisme à l'irréligion de ces Sauvages : souffrirez-vous cet outrage ?

Et vous Monarque, dont le regne a eu autant d'époques mémorables que de jours, qui en affermissant dans votre Empire les Colonnes du temple du Dieu vivant, n'avez pas négligé d'éclairer celui de la justice, & d'illustrer celui des muses, n'avez-vous honoré les sciences, attiré les arts, récompensé les Sçavans & les Artistes, que pour laisser à votre Auguste petit-fils l'obligation de donner *une meilleure institution à ses Sujets* ? N'avez-vous fait un code plein de sagesse & digne des plus beaux jours de l'ancienne Rome, que pour arrêter *le cours de la justice* ? N'avez-vous travaillé avec succès à déraciner l'hérésie de votre Royaume, que pour y jeter les semences du fanatisme, & mettre l'héritier de votre sceptre & de votre nom dans la nécessité de suivre une route différente de celle que vous lui avez tracée. On ose l'y inviter, on fait des vœux pour qu'il s'en écarte, on croit toucher au moment où il va s'en écarter, & on benit cet instant imaginaire comme celui où la liberté va être rendue à vos peuples, où le prétendu fanatisme va être détruit : *nunc demum redit animus*.

Ah ! si vos cendres sont insensibles, vos Peuples ne le seront point. Ils se rappelleront tout ce que vous avez fait pour la gloire du nom François, & ils ne permettront pas que la vôtre soit ternie.

Mais que peut-on attendre d'un Peuple dont l'esprit se laisse séduire par des sophismes, dont le

cœur se laisse allarmer par de vaines terreurs, dont l'ame autrefois généreuse & compâtissante semble avoir perdu tout sentiment d'humanité.

Venez à son secours encore plus qu'au nôtre. Raïson humaine ; montrez lui ces édifices de piété à s'écrouler ; peignez-lui l'abolition de ces assemblées Chrétiennes, d'où l'époux revenoit toujours plus fidèle à l'épouse, le fils plus obéissant à ses parens, le sujet plus soumis à son Prince ; peignez-lui avec des traits touchans, le vuide de ces chaires, où les vérités de l'Evangile & les devoirs de la vie civile lui étoient annoncés ; peignez-lui le retranchement de ces journées de recueillement, où *le Pere de miséricorde* attendoit ses enfans pour parler à leur cœur dans le silence, & les faire rentrer dans les voies du salut ; peignez lui avec les couleurs même de l'intérêt, la ruine de ces établissemens que nos Rois avoient formés chez les Infidèles & chez les Idolâtres pour faire reluire aux yeux des uns la lumière de l'Evangile, & apprendre aux autres à connoître le Dieu d'Abraham & d'Isaac. Les Missionnaires, en y portant la foi à travers les mers & au péril de leur vie, y portoient aussi la gloire du nom François, & la Nation en rapportoit des richesses immenses, qui font la splendeur & la félicité d'un Etat ; quand il n'en fait pas même la source de la perte. Peignez lui ces Missions intérieures & presque continuelles, dont les moindres fruits étoient des restitutions, des réconciliations, la réunion des familles, & la fin des Procès. Peignez-lui ces Eglises toujours ouvertes à la piété des fideles, & dont les voutes sacrées retentissent encore des

prie-

prieres qu'on y faisoit pour la conservation de notre Roi ; ces Autels où l'Agneau sans tache étoit offert gratuitement au Pere Eternel , pour désarmer sa colere , ou le remercier de ses bienfaits : ces Tribunaux de la Pénitence où le Pécheur venoit se réconcilier avec son Dieu ; ces cahots où nous descendions avec empressement pour y porter des secours ou des paroles de consolation à des malheureux livrés à leur indigence ou à leurs remords : ces Hôpitaux où nous entrions sans répugnance pour y assister les mourans : ces tems de peste où l'*Ange exterminateur* sembloit menacer des Provinces entieres , dont les Habitans se seroient souvent trouvés sans secours spirituels , si les Jésuites n'avoient bravé la mort , pour leur porter des paroles de vie. Peignez-lui enfin cent soixante Collèges ou Séminaires fermés presque un même jour dans tout le Royaume , les Villes privées par là de leur réputation , les peres de leur consolation , les enfans de leur éducation , la Nation d'un de ses plus beaux ornemens , l'Eglise d'une de ses pépinières ; & ne craignez pas d'en trop dire , rien ne remplacera le Corps qu'on va détruire. On le sent déjà , on le sentira un jour davantage , & les regrets nous vengeront. Avec les Jésuites périront nécessairement le goût des Lettres qu'ils entretenoient par état , celui des hautes sciences qu'ils soutenoient par émulation , celui de la chaire qu'ils aimoient par devoir , celui de la piété qu'ils inspiroient par zèle.

Ouvrez-vous abymes profonds , & recevez les débris des monumens de la Religion de nos Rois , de la libéralité de nos Provinces , de l'amour des

François pour les sciences : ils crouleront tous dans un moment , ces Ouvrages d'éternelle mémoire ; ils périront avec un Corps suscité pour en perpéuer la durée. Ils honoroient la France , leur souvenir la deshonorera , s'il se conserve. Recevez-les donc dans votre sein , afin qu'il n'en reste aucun vestige qui puisse causer des regrets à la postérité , & des reproches à la génération qui les laisse détruire.

Mais en souhaitant qu'on lui épargne des reproches dont nous ne serons pas les témoins, nous ne serions géné eux qu'à demi , si nous ne lui épargnions nous-mêmes ceux dont nous sommes les victimes. Disparoissez donc de devant les yeux d'une Nation ingrate , vénérables Vieillards qui avez consumé vos jours à son service. Disparoissez , vous qui avez reçu presque au sortir du berceau ceux qui vont être vos Juges , ils ne soutiendroient par le spectacle attendrissant de la misère où ils vont vous réduire de sang-froid. Disparoissez , vous qui avez blanchi dans les travaux apostoliques , le Peuple ne s'accoutumerait pas à voir ceux qui lui ont prêché l'aumône être réduits à la lui demander. Disparoissez , vous qui passiez vos jours à ramasser des secours & à les porter aux indigens , ils souffriroient trop de leur misère à la vue de la vôtre , qu'ils seroient hors d'état de soulager. Disparoissez , vous qui braviez les rigueurs des saisons pour aller instruire les habitans des campagnes , en vous voyant sans feu ni lieu , ils regretteront de n'avoir qu'une chaumière & point de pain à partager avec vous. Disparoissez , vous qui avez risqué tant de fois vos jours pour secou-

rir des malades, ils murmureront de vous voir exposés a toutes les infirmités de l'âge , traînant une malheureuse vie que vos travaux n'ont pas assez-tôt consumée.

Disparaissez, vous tous qui ayant renoncé de bonne foi a l'héritage de vos peres , & vu périr tous vos parens , n'avez plus ni familles sur qui compter, ni droits a répéter, ni asyle pour vous retirer, ni moyens pour vivre. La Nation n'a pas besoin du spectacle touchant de votre indigence pour rougir éternellement de sa lâcheté, elle a souffert qu'on vous réduisît a cette extrémité, vous n'avez plus désormais rien a attendre d'elle, disparaissez; & si pour supporter votre infortune , il vous faut trouver des ames sensibles, la pitié des Nations voisines ne vous suffit-elle pas? Elles vous plaignent, elles vous appellent, elles vous tendent les bras. Traînez-vous malgré les infirmités de l'âge , chez les Peuples généreux qui vous ouvrent leur sein , il n'est pas sûr que cette terre ingrate ne ferme un jour le sien a vos cadavres.

Heu fuge crudelis terras, fuge littus avarum.

Pour vous, jeunes Eleves, mes Confreres, qui avez si souvent arrosé avec moi de larmes de tendresse les liens qu'on vient de rompre malgré vous, paraissez pour rendre grâces comme moi à votre cruel Libérateur. Remerciez-le avec reconnaissance, non de vous avoir fait respirer une liberté que nous détestons & dont il abuse, mais de vous avoir détruits par des moyens qui sauvent l'honneur de notre Corps aux dépens du sien, qui consacrent à jamais notre innocence & son injustice. C'est ainsi que vous remplirez, non ce qu'il attend

de vous , mais ce qu'il doit en attendre. C'est ainsi qu'affranchis d'un esclavage dans lequel un excès de prudence de nos Supérieurs ne nous a fait que trop languir , nous louerons ceux qui en nous délivrant de cette servitude , ont donné un libre essor à nos plumes pour protéger notre Institut sans blesser personne. Vous le ferez encore mieux en vous montrant toujours bons amis, bons citoyens , bons serviteurs de Dieu & du Roi. Reposez vous du reste sur le tems ; il vous lavera, il vous vengera , il vous fera regretter. Jetez vous seulement aux pieds du Pere de toute consolation, & laissez à la Providence le soin de pourvoir à votre subsistance ; celui qui sème pour les oiseaux ne vous abandonnera pas.

Nous ne dirons donc plus rien pour notre défense ; Dieu nous tiendra lieu désormais de pères, d'amis , de protecteurs , de tout ; on ne nous verra plus réclamer le droit des gens, qu'on nous refuse ; ni appeler à notre secours les Loix, auxquelles on commande de se taire ; ni compter sur le cri de l'humanité qu'on étouffe ; ni demander à titre de grâce ce que nous avons droit d'exiger comme une justice.

C'est à vous, Raison humaine , à vous charger de ce soin. Faites sentir à nos Juges qu'ils sont suffisamment instruits, s'ils avoient besoin de l'être ; suffisamment éclairés, s'ils ne veulent pas se laisser aveugler ; suffisamment puissans pour résister à une cabale , & ne craignez pas de leur dire ce que l'Orateur Romain disoit au Sénat : *Vos oro obtestorque, Judices, ut in sententiis ferendis, quidquid sentietis, id audeatis.*

FAL-

FALSIFICATION INSIGNE
du texte de SANCHEZ, dont il est
parlé pag. 202. & 203.

Nous donnerons le texte en entier, tel qu'il est dans l'Ouvrage de *Sanchez* : nous ajouterons les remarques nécessaires pour faire connoître les altérations, les falsifications faites par les Rédacteurs des *Assertions*, Tom. III. pag. 84. & suivantes.

SANCHEZ, DE MATRIMONIO,
Tom. III. Liv. 9. Disput. 17. p. 217.

TRIPLEX in hac disput. involvitur quæstio. Primò, quando vas innaturale usurpatur. Secundò, quando seminatio utriusque conjugis non est simultanea : vel datâ operâ est extra vas legitimum. Tertiò, quando est extra, ratione impotentiae.

QUÆSTIO. I. An semper sit culpa lethalis, ubi vase naturali omisso, innaturali conjuges abutuntur ? Et quidem ubi in vase innaturali copula consummatur, aut est animus consummandi, manifesta est sodomia lethalis, peccatumque contra naturam. Quia adversatur fini naturali illius copulae, qua est prolis generatio. Nec uxor ad similem copulam intra vas legitimum, uxor est.

Aliqui tamen id admittunt, (ut refert *Abulensis*, c. 5. *Matth.* q. 224.) ut verum fit in viro agente, secus in fœmina patiente. Quia non habet sui corporis potestatem, sed solus vir. Deinde, quia stat, petentem reum esse culpæ, reddentem verò illius immunem. Verùm tenendum est nullo modo licere uxori pati copulam sodomiticam, aut effusionem seminis extra vas: licèt aliàs mors sibi comminata obeunda sit. Quia ea copula est intrinsecè mala, peiorque fornicatione, quæ nullo timore potest honestari: nec est matrimonialis: quæ sola licita est. Ita (a) *Alensis* 2. p. q. 166. membro 3. ad 2. *Abulensis* d. q. 224. *D. Ant.* 3. p. t. 1. c. 20. §. 3. *Sylv. verb. Debitum*, q. 4. init. *Tabiena Matrimonium* 3. quæst. penult. *Ledesma* 2. p. 4. q. 51. a. 6. propos. 5. *Margarita confess.* 6. præc. f. 85. pag. 1. *Grassius* p. 1. décision. l. 2. c. 82. n. 13. Nec obstat argumentum contrarium, quoniam vir non habet potestatem in uxoris corpus, ad quemcumque usum, sed ad solum uxorium intra vas legitimum. Hoc tamen libenter fatebor, si velit vir intra vas legitimum copulam habere, quamvis tempore effusionis seminis soleat membrum retrahere, quo semen extra decidat, uxorem copulæ assentientem, minimè autem membri retractioni, liberam esse à culpa. Quia dat operam rei licitæ, debitum legitimè exactum

(a) Ita *Alensis*.) Ces autorités sont omises dans les Extraits des Assertions. Cette omission ne tire pas ici à conséquence comme en quantité d'autres endroits, où on ne les a supprimées que pour déguiser la vérité & rendre les jésuites odieux.

actum reddens , & malitia viri est omnino extrinseca , & aliena ab illo actu , nec uxor illi assentiens fit particeps , quin potius dissentit culpæ.

Rogabis forsan , qualis culpa sit , si vir volens legitimè uxori copulari : quo se excitet , vel majoris voluptatis captandæ gratia , inchoet copulam cum ea sodomiticam , non animo consummandi , nisi intra vas legitimum , nec cum periculo effusionis extra illud ? Quæstionem hanc tetigit. *Navar l. 5. conf. in utraque editione , tit. de pœnit. & remis. conf. 7. & facile se ab ea expedit , dicens tantum reperiri peccatum tactus cujusdam illiciti , nec teneri virum confiteri circumstantiam sodomiz. Quare apertè solam venialem culpam in eo actu agnoscit : nullamque reddit rationem. Et huic sententia favere videtur (a) Ovandus 4. d. 31. q. un. propos. 3. ubi ait omnem coitum libidinosum excusari inter conjuges , modò non sit periculum extraordinariæ pollutionis. Atque probari potest. Quia quidquid conjuges efficiunt , servato ordine legitimo , non excedit veniale crimen : (ut diximus disp. præc. n. 4) vas autem servari dicitur , quoties extra illud non effunditur semen , ut contingit in præsentî. Secundo , quia tactus hic , instar tactuum membri virilis cum manibus , aut uxoris cruribus , reliquis*

que

(a) *Videtur Ovandus.*) Dans les Extraits des Affertions on a mis *Oviedus*. Oviedo est Jésuite , Ovandus est Franciscain. Les Jésuites n'ont ils pas assez de leurs péchés , sans leur prêter ceux des autres ?

que partibus , potest ad copulam conjugalem referri, nimirum, ut vir ea delectatione excitetur, aptiorque ad eam efficiatur; & esto ad solam voluptatem referretur, esset culpa venialis, qualis sunt cæteri tactus ita relati ad voluptatem.

Cæterum viris doctissimis a me consultis visum est culpam esse lethalem (a) sodomix inchoatæ : idque meritò. Quia ille tactus nec ex se, nec ex tangentis intentione, potest ad actum conjugalem referri : eo quòd medium improporcionatum & alterius ordinis luxuriæ sit. Sicut esset mortale distinctæ speciei, inter solutos habentes animum intra vas debitum consummandi. Atque hinc solvuntur facilè objecta. Quoniam non dicitur vas legitimum servari, quando usurpatur illegitimum ad alterius luxuriæ ordinem tendens, licèt intra illud non consummetur. Et ceteri tactus non sunt media improporcionata, nec alterius ordinis luxuriæ. Quare tactus hic reputatur instar aliorum inter conjuges, qui ad summum culpæ veniales sunt.

Similiter esset culpa mortalis (b), si conjux in actu

(a) *Culpam esse lethalem.*) Cet article tout entier est supprimé dans les Extraits des Affertions. Si on l'eût rapporté, on eût fait honneur aux décisions & à la saine doctrine de Sanchez. Pour le noircir, on lui ôte ses vertus, & on le couvre de vices étrangers.

(b) *Culpa mortalis.*) Cet article est encore retranché des Extraits des Affertions, parce qu'on en trouvoit la morale trop sévère.

actu conjugali delectetur in alterius viri aut fæminæ cogitatione carnaliter dilectorum. Quia est delectatio morosa in objecto lethaliter malo. Ita *D. Ant. 3. p. t. I. c. 20. §. 1. Syl. verb. Debitum, q. 2. fi. Philarc. de offic. sacerdot. tom. I. p. 2. l. 4. c. 19. paulò post princ.* Meritò tamen dicunt, carnaliter dilectorum : Quia si delectatio in nulla re turpi esset, sed in sola pulchritudine viri aut fæminæ, ac posset in cogitatione arboris pulchræ delectari, ut vel sic ad actum conjugalem excitetur, nullam video lethalem culpam. Cum delectatio in nullum turpe objectum feratur, & ad honestum finem dirigatur. Non tamen est hoc alicui permittendum, sed valdè dissuadendum est ratione periculi.

QUÆSTIO II. (I) An sit culpa lethalis ; quando datâ operâ seminatio utriusque conjugis non est simul, aut semen extra legitimum congressum effunditur ? Et videtur lethalem esse culpam, ubi consultò seminatio utriusque non est simul. Quia cùm ex semine maris & fæminæ

(a) *Questio 2.*) On a aussi omis cette question dans les Assertions, parce que l'on a bien vu qu'il n'y avoit pas de meilleur moyen de tout embrouiller & de prêter à Sanchez les sentimens les plus héteroçlites, que de supprimer ses questions, & de joindre ses solutions à d'autres questions auxquelles elles n'appartiennent pas. Avec cet art merveilleux, on confondra tout ; & l'homme le plus sage paroîtra le plus fou.

næ unum principium activum generationis con-
furgat, utrumque simul concurrere necesse est ne
generatio impediatur ; ut docent *Galenus l. 4. de
usu partium*, c. 7. *Petr. Mato l. de semine fol.*
59. §. Intercedente. Et saltem ubi vir prius se-
minat, quàm fœmina, impediri generationem,
tradunt *Avicenna fen. 21. tertii l. de membris ge-
nerationis*, c. 7. *de sterilitate*, vers. *Error. au-
tem accidens est.* Ubi *Jacobus de Partibus &
Gentilis de Fulginio.* Item *Nicolaus Florentinus
super sermone c. 13.*

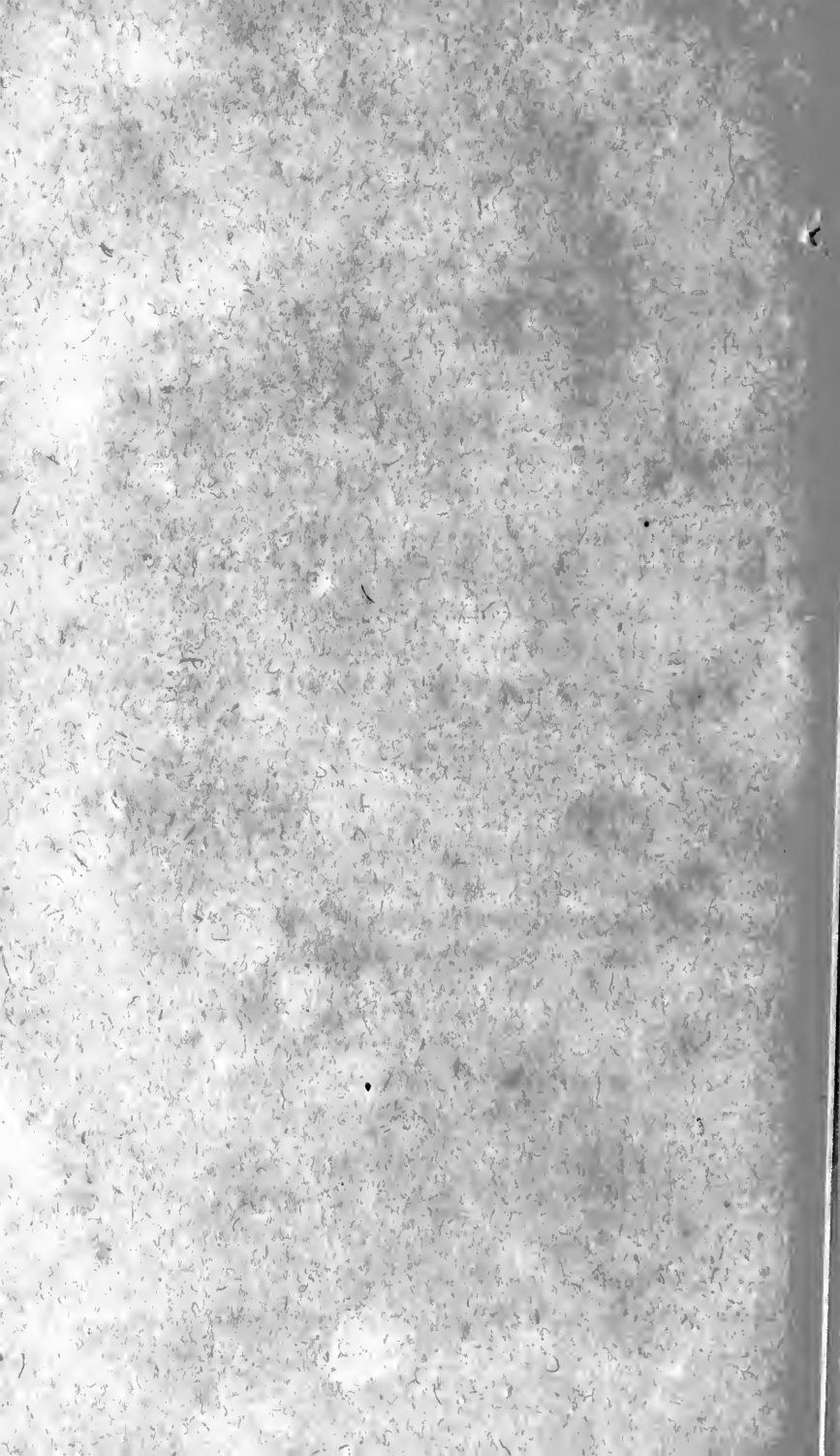
Prima tamen conclusio (a) sit. Sanum est
consilium, ut curetur simul utrumque semen ef-
fundi : quare conjugii tardiori ad seminandum
consulendum est, ut ante concubitum tactibus
vene-

(a) *Prima tamen Conclusio.*) Les Rédacteurs des
Affertions n'ont pas oublié cette conclusion. Mais
quoiqu'elle appartienne, comme on le voit à la secon-
de question, ils l'ont insérée après ces mots du troi-
sième article de la première question, *cateri tactus re-
lari ad voluptatem.* Par ce stratagème, Sanchez de-
vient un Docteur de Sodomic. Et ce qu'il a taxé d'il-
licite & de péché mortel, devient licite, ou au moins
susceptible de péché véniel. Il nous reste à demander
aux Tribunaux de la justice, s'ils ont puni beaucoup
de Faussaires plus coupables que les Rédacteurs : si on
a eu raison de s'écrier avec un ton insultant, " y a-t-il
„ quelqu'un dans le Royaume qui eut l'audace d'avan-
„ cer que ces Extraits sont infidèles, ou l'aveugle.
„ ment de le croire, ou l'imbécillité de se permettre
„ des doutes. „

venerem excitet , ut vel sic possit in ipso concubitu simul effundere semen. Ita *Cajetanus* 2. 2. *quæst.* 154. *art.* 11. *ad si. dubio* 5. *Tabiena, verb. Luxuriosus quæst.* 6. §. 7. & ratio est. Quia licet semen mulieris non sit ad generationem necessarium , multum tamen confert ad facilius generandum. Tum quia vis activa seminis virilis in femineum agens , conceptum pulchriorem ac nobiliorem format. Tum etiam , quia fœminea matrix voluptate effusionis seminis irritata ac incensa , avidius virile semen complectitur. Et fœmineum semen valde utile esse generationi , ad idque à natura institutum , vel ex eo convincitur , quod natura nil frustraneum , sed universa in finem aliquem referens agat. Cùm ergo venerem delectationem , eamque vehementissimam in fœminæ seminatione constituerit : cujus manifestus testis est , sedatio veneræ concupiscentiæ ex illa in fœminis consurgens , signum est evidens hanc seminationem à natura institutam ad generationem , speciæque conservationem , si non ut necessariam , saltem ut utilissimam.

F I N.



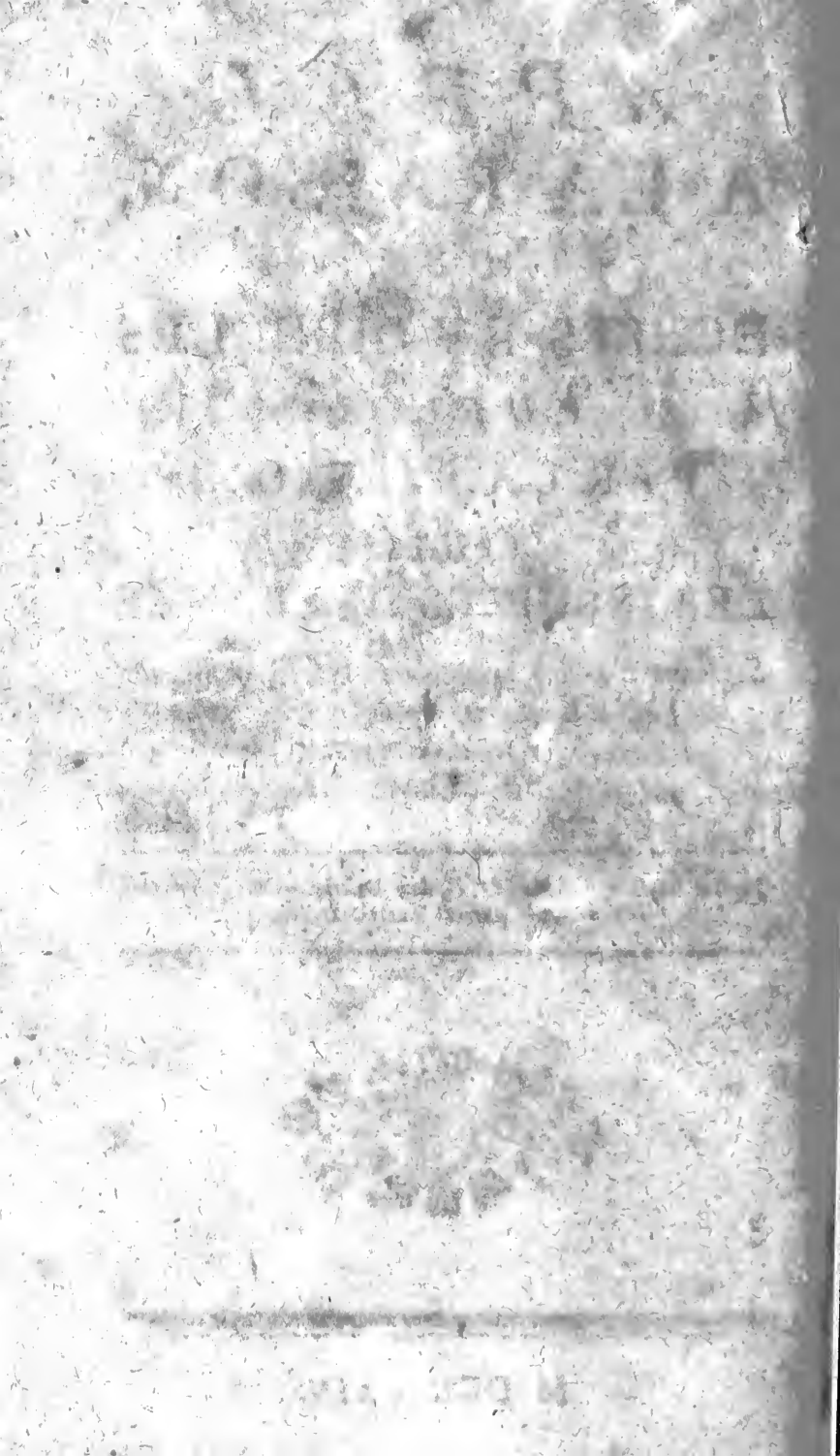


A P P E L
A LA RAISON,

D E S
ECRITS ET LIBELLES

P U B L I É S
PAR LA PASSION

C O N T R E
LES JESUITES DE FRANCE.

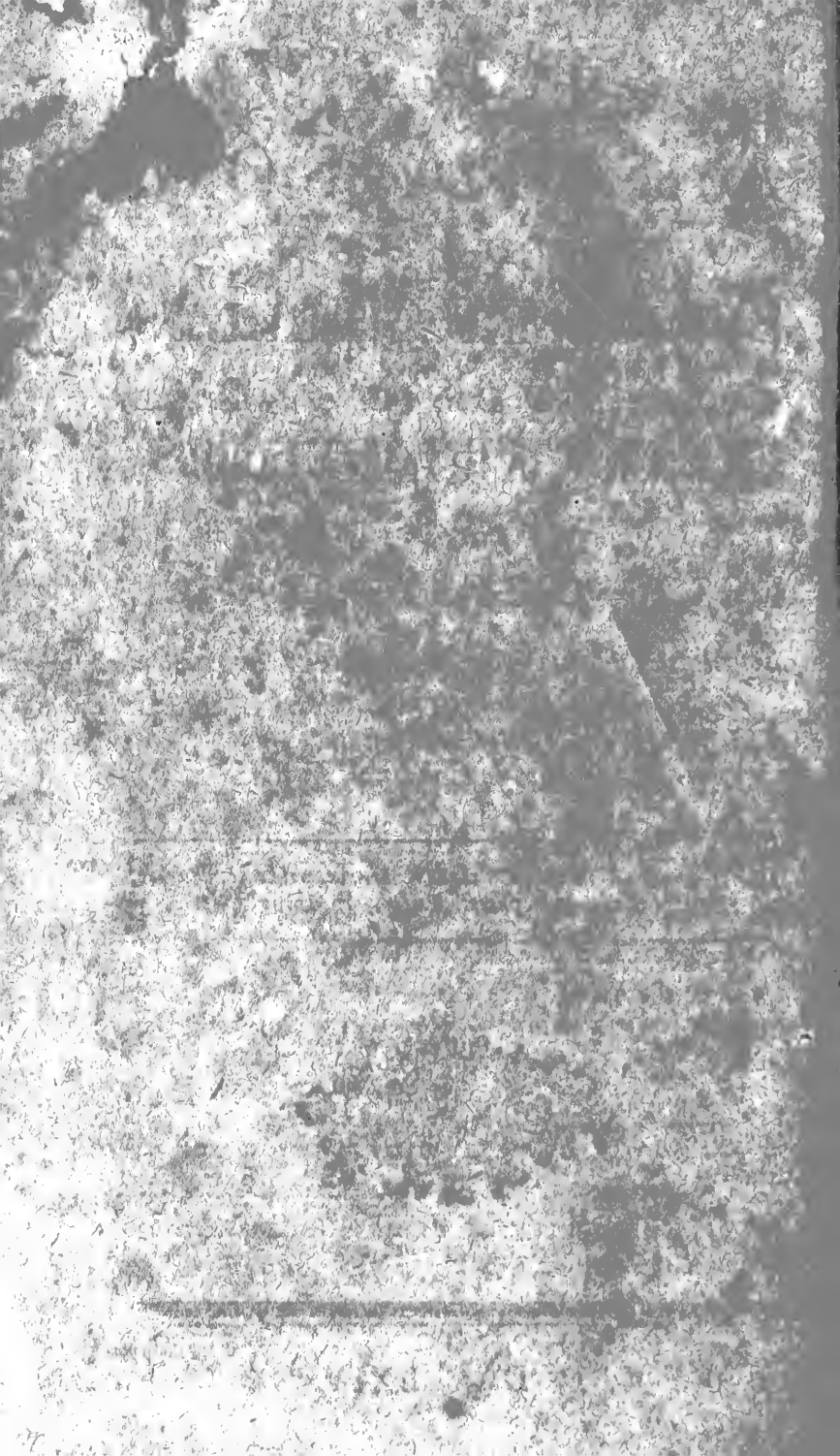


A P P E L
A LA RAISON,
D E S
ECRITS ET LIBELLES
P U B L I E S
PAR LA PASSION,
C O N T R E
LES JESUITES DE FRANCE

*Septieme Edition, revue, corrigée & augmentée
de plusieurs piéces interessantes, parmi
les quelles sont deux extraits de let-
tres de Mr. le Cardinal Fleuri.*

*Jupiter malum Troibus & cladem Græciæ vultus contingere,
ista decrevit pater. Eurip. in Iphig.*





A P P E L **A LA RAISON,**

D E S

ECRITS ET LIBELLES

P U B L I É S

PAR LA PASSION

C O N T R E

LES JESUITES DE FRANCE.

UN des droits les plus imprescriptibles de l'humanité, est celui d'une défense légitime. Les Loix, en l'accordant aux plus grands criminels, n'ont pas prétendu l'interdire aux Jésuites. Qu'il nous soit donc permis d'user, en leur nom, de ce privilège commun à tous les hommes : nous n'en abuserons pas.

F A I T

Dans la triste nécessité de combattre des préjugés, nous sommes forcés de remonter jusqu'à leur source. On ne peut les détruire qu'en les attaquant dans leur principe ; il faut donc prendre l'affaire d'un peu haut.

Le Démon de l'Hérésie menacoit l'Eglise, lorsque Dieu inspira à Ignace le dessein de le consacrer à sa défense. Il en prit l'engagement solennel, & il l'exécuta avec courage. Si les services, que la Société naissante eut le bonheur de rendre à la Religion, pouvoient être contestés, la haine que les Hérétiques montrèrent dès lors contre les Jésuites, & qu'ils leur portent encore de nos jours, résoudroit le problème. On ne hait point sans sujet. Or il n'est que trop bien établi que les Hérétiques ne peuvent souffrir les Jésuites; & lorsque l'on recherche la cause de cette antipathie peu chrétienne, mais bien méritée, on ne peut la trouver que dans les combats qu'ils leur livrèrent autrefois avec succès, & dans ceux qu'ils leur livrent encore aujourd'hui sans relâche.

A ce parti formidable se joignit celui de l'Université. Elle étoit en possession de l'enseignement. Ignace se présente avec ses Compagnons pour élever la Jeunesse, & la plus célèbre Ecole du Monde Chrétien se vit par-là menacée de la perte d'une partie de son domaine. L'honneur anima le Corps, l'intérêt réunit les Membres; & les Jésuites paroissoient à peine sur les frontières du pays Latin, qu'ils eurent une guerre à soutenir avant que d'être en force. Cette belle région étoit alors plus peuplée que cultivée. Une poignée de gens se vit donc assaillie & repoussée par une multitude de Régens & de Professeurs. *Proh quantus viris, quantus equis sudor!* Les quatre Facultés s'assemblerent, & firent cause commune. Il y en avoit pourtant deux sans intérêt. Les Jésuites ne se propoisoient pas de conduire par la main les Etudiens en Droit dans le laby-

labyrinthe des Loix, ni de suivre avec les Etudiens en Médecine, les esprits animaux & les humeurs dans leurs routes incertaines. Ces entreprises étoient aussi éloignées de leur pensée qu'au-dessus de leurs forces. Ils bornoient leur ambition à partager la gloire de l'Université en marchant sur ses pas dans une carrière, où ses illustres Professeurs avoient un peu ralenti leur course. Les Belles-Lettres étoient alors si négligées dans le pays Latin, qu'on eût pu l'appeller, à bon droit, le *Latium* des Sciences. Elles s'y tenoient cachées sans doute, parce que les Muses fuient le bruit des armes, *armorum strepitu dulces siluere Camæne*; & l'on sçait que la France en retenoit. Si nous rappelons à la Nation l'état où se trouvoit la République des Lettres dans le Royaume, lorsque les Jésuites y arrivèrent, ce n'est pas pour attribuer à la Société le mérite de les avoir tirées de l'engourdissement, ni pour insulter au Corps illustre qui les laissoit dormir. Ce crayon entre nécessairement dans notre plan, & nous ne craignons pas de manquer à l'Université en répétant ce que deux grands Rois ont dit à ce sujet de leur Fille aînée.

Il est peu de personnes qui ignorent les démêlés des Jésuites avec l'Université. Ils soutinrent divers assauts sous plusieurs Rois, & leur constance ne triompha de tant d'attaques que sous Louis le Juste. Mais si une Déclaration des plus solennelles termina la querelle, elle n'éteignit pas le ressentiment. Plus une noble émulation nous anime, moins nous supportons les avantages de notre adversaire; le procès est fini, & la rivalité dure encore. Qu'il nous soit permis de consigner ici les regrets des Jé-

suites sur la continuité de cette vieille antipathie. Un intérêt mal entendu la fit naître ; un intérêt bien réfléchi devoit la faire cesser. L'Université n'a rien perdu à l'établissement de la Société ; elle peut perdre beaucoup à ces querelles respectives : le goût de l'éducation publique diminue ; celui de l'éducation particulière gagne tous les jours , & la fausse Philosophie se rit , & profite de ces débats. Que ces Ecoles se réunissent donc contre ce Monstre : ce n'est pas trop de deux Corps pour le combattre , encore ne faut-il pas qu'ils soient armés à la légère. Tels sont les vœux que les Jésuites font pour une réunion qui doit servir la Religion & la Patrie , unique objet de tout bon serviteur de son Dieu & de son Roi.

Ignace n'en avoit pas d'autre en fondant sa Compagnie. Il en forma le plan sur ce dessein. Ses Constitutions dressées conformément à des vues si louables , furent approuvées par le Saint Siège , & ce sage Fondateur vint présenter en France son Institut. Il parut singulier : il étoit en effet ; mais il n'étoit que ce qu'il devoit être. Les fonctions auxquelles Ignace destinoit ses enfans , demandoient des regles inconnues jusqu'alors. Ils devoient se consacrer à tout : il falloit donc qu'ils devinssent propres à tout ; & comme les hommes n'arrivent à la perfection que par degrés , il étoit nécessaire qu'ils parcourussent successivement tous les emplois qui pouvoient les mettre en état de remplir une vocation si étendue. Obligés de passer , pour ainsi dire , par différentes filieres , il falloit qu'ils fussent d'une souplesse peu commune , & que l'on put les rejeter , lorsqu'ils ne s'y plieroient pas. De-là

vinrent ces vœux inconnus jusqu'alors dans l'Eglise, & cependant approuvés par l'Eglise. De-là cet engagement non-réciproque, & cependant légitime, parce qu'il est libre & volontaire. Le Parlement de Paris toujours attentif à prévenir les moindres atteintes que l'on voudroit, ou pourroit donner aux maximes du Royaume, & aux libertés de l'Eglise Gallicane, vit assez de singularités dans l'Institut de la Société pour en prendre quelque ombre, mais non pas assez pour le rejeter entièrement. La même sagesse qui l'allarma, lui fit consulter la Puissance Ecclesiastique seule capable de le rassurer. Il renvoya l'examen de l'Institut à l'Evêque de Paris; & par un second Arrêt, au Clergé de France assemblé à Poissy. Les Prélats se souvenoient encore de la peine, que leurs prédécesseurs avoient eue à réduire plusieurs Sociétés Religieuses; & pour ne pas s'exposer à de nouvelles contestations, ils exigèrent des Jésuites une renonciation formelle à une foule d'exemptions: privilèges que le Saint Siège leur avoit accordés en reconnaissance de leurs services du moment, & pour prix anticipé de ceux qu'ils pouvoient rendre à l'avenir à l'Eglise.

Tels furent les premiers obstacles, que la Société rencontra sur son chemin en arrivant en France. Trois partis bien divisés d'intérêt se réunirent contre elle dès sa naissance, & ils attirèrent à eux la plus grande partie de la Nation. Les Hérétiques grossirent leur légion de tous ceux qui par séduction, légèreté, intérêt ou politique panchoient pour les nouveautés. L'Université entraîna ceux, qui tenoient à elle par le préjugé de l'éducation ou les

liens de la reconnoissance. Aux défiances des Evêques se joignit le cri de certains Religieux plus zélés, & Messieurs les Curés de Paris n'hésiterent pas à se ranger sous l'étendard des premiers Pasteurs.

A la haine des Hérétiques a succédé celle de tous les ennemis de la Religion, libertins, mécréans, indociles; & il ne faut pas en être surpris, *odiosum sanè genus hominum officia exprobrantium*. Les enfans des anciens Disciples de l'Université ont hérité de l'éloignement inspiré à leurs peres. Il n'y a que Nosseigneurs les Evêques, chez qui la prévention contre les Jésuites, ne s'est pas fortifiée. Elle ne dura pas même au-delà des premiers momens, & treize ans (1) après l'assemblée de Poissy, ils rendirent un témoignage éclatant à la sainteté & à la sagesse de l'Institut de la Société.

Telle est la malheureuse progression de cette haine qui s'est perpétuée jusqu'à ce jour: mais est-elle fondée? Un Royaume Catholique peut-il faire un crime à des Religieux de l'avoir préservé en partie de l'erreur? Une Nation florissante peut-elle scavoir mauvais gré à des hommes d'avoir contribué à son illustration par les Lettres? Un Peuple le plus poli & le plus policé de l'Europe, peut-il haïr sans sujet ses freres, ses concitoyens, les semblables? Eh! sur quel fondement vous élevez-vous contre cette portion de vous-même, François, qui

(1) Voyez l'article 37. des Remontrances faites au Roi Charles IX. en 1574. On le trouve dans le volume intitulé : *Recueil des Actes, Titres & Mémoires concernant les Affaires du Clergé de France.* Edition in-folio de 1740. pag. 987.

qui que vous soyez ? Sur la suspicion qu'on vous donne d'un Institut, que vous n'avez pas entendu, sous le prétexte d'une Doctrine, que les Jésuites n'ont point enseignée, où avez-vous puisé ces préventions dévantageuses ? Dans des Libelles que leur clandestinité auroit dû vous rendre suspects ; que leurs redites auroient dû vous rendre ennuyeux ; que leur style auroit dû vous rendre insipides ; que leur fureur auroit dû vous rendre odieux & méprisables. Forcés de justifier la Société auprès de vous, quand vous devriez lui crier merci pour la facilité que vous avez eue à vous laisser surprendre, nous le ferons sans sortir des bornes de la modération recommandée par la charité, prescrite par les loix, conforme à l'état des Jésuites, à leur position, & au respect dû à la Magistrature. C'est pour nous y renfermer, qu'avant d'entrer dans cette discussion nous protestons que nous ne prétendons répondre qu'à des Libelles. Montrons donc à tous ceux qu'ils ont séduits, ou qu'ils pourroient séduire, que l'Institut de la Société n'a pas été bien entendu, & que la Doctrine qu'on lui reproche ne fut jamais la sienne, moins encore celle des Jésuites de France.

L'Institut a été mal entendu.

La matière que nous allons traiter a été managée par tant d'habiles mains, l'Auteur du Mémoire imprimé à Rennes l'a tellement approfondie, que nous ne trouverions pas même à glaner, si nous voulions entrer après lui dans le vaste champ de la discussion. Nous prendrons donc une route nouvelle : c'est celle du développement de l'Institut. En le faisant connoître tel qu'il étoit dans les vues chrétiennes & politiques de celui qui le dressa, & tel

qu'il parut dès son origine aux yeux judicieux des Papes qui le confirmerent, des Peres du Concile qui l'approuverent, des Rois qui le protégerent, Nations qui le reçurent, des grands hommes qui l'ont loué, nous parviendrons, sinon à le sauver de la ruine, du moins à le venger de l'outrage. Peut-être aussi amènerons-nous quelques esprits prévenus à convenir que cet Institut si louable dans ses fins, si sage dans ses moyens, étendu par les différentes parties qu'il embrasse, & resserré tout à la fois par les rapports essentiels qu'il met entr'elles, n'a pû être condamné que parce qu'il n'a pas été entendu. Tel est l'objet que nous nous proposons dans cette premiere Partie de ce Mémoire.

Un cœur embrasé de l'amour divin ne met point de bornes à son zèle. Ignace en formant le projet de la Société, voulut la rendre propre à toutes les fonctions qui pouvoient contribuer à la gloire de Dieu & au salut des ames. Ce dessein demandoit beaucoup de précaution dans le choix des Sujets, & il imagina des épreuves inconnues jusqu'alors dans l'Eglise. En fondant la Compagnie sur la pauvreté, il ne devoit pas la surcharger d'ouvriers inutiles, surtout dans un tems où la charité des Chrétiens se refroidissoit tous les jours à la vue des tableaux indécens & infideles que les Hérétiques faisoient de la vie Religieuse; tableaux où les Moines étoient dépeints comme un assemblage d'hommes plongés dans l'ignorance, l'oisiveté & l'opulence. Il étoit donc de la prudence de ce Fondateur de statuer que la Société, vouée à l'indigence, s'assureroit des talens, du zèle, de la santé & de la soumission de ses Compagnons. Destinés à enseigner, il falloit qu'ils

qu'ils montrassent des dispositions pour les Sciences. Destinés à édifier, il falloit qu'ils eussent un zèle éprouvé. Destinés aux travaux les plus pénibles du saint Ministère, il falloit qu'ils fussent exempts de ces infirmités habituelles qui ne se manifestent guere que dans l'âge de virilité. Destinés enfin à passer d'un Pôle à l'autre, au premier signal du Souverain Pontife, ou de leur Supérieur immédiat, il falloit que leur soumission à des ordres quelque fois au dessus du courage, & souvent contraires à l'inclination, égalât la subordination des Soldats du Centurion. Deux ans de Noviciat n'étoient pas suffisans pour éprouver les Compagnons d'Ignace sur les qualités de l'esprit & du corps, que la Religion ne donne pas, & que la Nature réunit rarement dans une même personne. C'est par ces sages considérations que l'homme de Dieu jugea à propos de porter les vœux publics & solennels au tems de la maturité : tems où les Supérieurs pouvoient être suffisamment assurés des vertus & des talens des Sujets, & ceux-ci de leur constance à vivre & mourir dans la Regle qu'ils alloient embrasser : tems où le caractère est formé, où l'honneur commande à l'humeur, où la Religion plus affermie maîtrise les passions, où la raison plus éclairée dissipe les prestiges du monde : tems, en un mot, où l'homme est tel qu'il sera toute sa vie.

Mais en renvoyant si loin l'engagement irrévocable, il n'eût pas été sage de n'en pas exiger un capable de contenir les inférieurs dans les bornes du devoir, & de rassurer les Supérieurs contre les effets de l'esprit d'indépendance, destructif de l'état le mieux policé. Eh ! comment auroit-on pu se pro-

promettre que ceux que l'on appelle dans la Société *les Écoliers*, se feroient pliés à la règle, & auroient rempli leurs emplois, s'ils n'avoient pas été liés par une promesse? La sagacité d'Ignace prévint cet inconvénient, & la sagesse y trouva le remède. L'idée des vœux simples se presenta à son esprit; il la saisit, & ses Compagnons l'adoptèrent. Pieux moyen qui devenoit tout à la fois un garant du bon ordre, un gage de la soumission, & un frein contre le premier mouvement des goûts & de l'inconstance. A la vue de ce triple avantage qui ne coûte à l'homme qu'un sacrifice passager, peut-on méconnoître cette Sagesse surnaturelle qui vient d'en haut?

Taisez-vous donc passion aveugle; les vœux simples sont le chef d'œuvre de la raison humaine, éclairée par un rayon de la lumière du Très-Haut. Ignace louable dans ses intentions, ne l'est pas moins dans ses précautions.

Si l'on veut sçavoir à quel point de prudence & de charité il les porta, on peut lire ce que l'on appelle *l'examen général*. C'est-là que sont mis dans un beau jour les motifs chrétiens de l'établissement de la Société. On y voit que son but est, *non-seulement de vaquer avec la grace de Dieu au salut & à la perfection de ses Membres, mais encore de travailler fortement avec la même grace au salut & à la perfection du prochain*. C'est là que l'on trouve la réponse à la calomnie qui suppose que l'on s'engage sans connoître la nature & l'étendue de l'engagement. Fausseté que la passion seule a pu hazarder, puisqu'il est dit formellement que „ chacun „ aura soin, jusqu'au tems marqué pour s'engager „ par des vœux simples dans la Société, de voir & d'exa-

„ d'examiner plus d'une fois les Brefs Apostoliques
 „ confirmatifs de l'Institut de la Société, avec les
 „ Constitutions & les Regles qu'il devra y obser-
 „ ver. “ Cette sage précaution n'est pas ordonnée
 pour une seule fois; on la recommande d'abord à
 ceux qui passeront douze ou quinze jours dans la
 Maison où ils doivent être reçus à titre d'hospitalité,
 avant d'entrer dans celle du Noviciat. On la re-
 commande aux Novices; on veut qu'ils fassent cette
 lecture quatre fois avant l'émission des vœux sim-
 ples, & qu'ils la renouvellent encore tous les six
 mois, jusqu'à ce qu'ils soient reçus Profès. Le
 motif de cette lecture si souvent répétée est expliqué
 bien nettement dans le même article. C'est “ afin
 „ que bon procedé de part & d'autre avec plus de
 „ lumière & de connoissance dans notre Seigneur,
 „ & que plus la fermeté de chacun aura été éprou-
 „ vée. plus il soit stable & constant dans le service
 „ de Dieu, & dans sa premiere vocation pour la
 „ gloire de Dieu. “

Si nous n'écrivions que pour ce petit nombre
 d'ames chrétiennes qui comprennent, comment
 l'homme peut renoncer aux pompes du monde
 pour embrasser la Croix de Jesus-Christ, nous
 aurions donné aux vœux simples des motifs moins
 humains; & il ne falloit que rapporter dès le com-
 mencement ce que nous venons de dire tout à
 l'heure; mais ce langage est la viande des forts,
 & nous n'avons à faire qu'à des esprits débiles.
 Nous combattons les préjugés du siècle, il a donc
 fallu combattre avec leurs propres armes, & exa-
 miner malgré nous l'Institut de la Société relative-
 ment à la politique. On l'attaque comme contraire

au droit commun, au bonheur des individus, à l'intérêt des familles & au bien de l'Etat. Il a donc fallu le montrer sous ces rapports : il a fallu nous éloigner à regret des vues de Saint Ignace pour nous rapprocher de celles des ennemis de sa Société. C'est par ces considérations que nous allons examiner la nature des vœux simples, sans nous engager à répondre aux misérables difficultés que la passion enfante, que le préjugé adopte, que le sophisme colore, que l'ignorance grossit, que la raison rejette, que le cœur droit méprise, & que le bon sens résoud. La lumière sortira du simple exposé.

Quel est l'esprit, la force & la fin des vœux simples.

Les vœux simples sont un engagement pris avec Dieu; ils renferment les trois vœux de pauvreté, chasteté & obéissance; on les fait à la fin du Noviciat, & on les renouvelle tous les six mois, jusqu'au tems où l'on est admis aux vœux solennels. Ils contiennent encore la promesse d'entrer dans la Société, & *promitto eandem Societatem me ingressurum*. Ils déposent aussi contre ceux qui s'efforcent de persuader que celui qui les prononce n'a pas connoissance de l'Institut: *Omnia intelligendo juxta ipsius Societatis Constitutiones*.

Ces vœux sont une nouveauté dans l'Eglise, nous en convenons; mais une nouveauté qui honorera éternellement la mémoire du Saint qui l'introduisit; une nouveauté dont le Saint Siège est le garant, puisque les souverains Pontifes l'ont approuvée; une nouveauté dont le Concile de Trente est l'Apologiste, puisque les Peres l'exceptèrent en fixant les der-

derniers vœux des autres Ordres Religieux à la fin
 du Noviciat ; une nouveauté enfin contre laquelle
 il n'y a que la passion qui puisse se permettre de re-
 clamer, puisque deux des plus grands Rois qu'ait
 eu la France l'ont scellé de leur autorité à plus de
 cent ans l'un de l'autre. C'est à cet engagement sin-
 gulier que les Jésuites doivent le bonheur de ne
 manquer jamais de Sujets, & la consolation de n'en
 avoir que de bons. Lorsqu'Ignace posoit les pre-
 mières pierres de son édifice, les fondemens des
 autres Sociétés étoient ébranlés par la corruption
 du siècle, par le déchainement des Héretiques con-
 tre les Religieux, par le mépris de leur état, & le
 depouillement de leurs biens. Il n'offroit à ses com-
 pagnons que travaux, croix & misères, foibles ap-
 pas pour des hommes à qui on ne cessoit de rendre
 les vœux odieux. Ce Fondateur triompha cepen-
 dant de ces obstacles : Dieu lui inspira la forme
 d'un engagement qui laissoit l'espérance de retour-
 ner au monde à ceux dont le cœur n'auroit pas pu
 se faire à la vie religieuse, & le Saint y gagna des
 Sujets. Hommes charnels, qui ne connoissez point
 les voies de Dieu, reconnoissez au moins dans la
 conduite d'Ignace une sagesse consommée. Il for-
 me sa Milice Chrétienne dans un tems où l'on désor-
 toit en foule les drapeaux de la Croix. Il laisse l'es-
 poir de sortir de la Société, & l'on s'empresse d'y
 entrer ; il se conserve le droit de retenir ou d'exclu-
 re, & il n'a que de fideles Coopérateurs. Sans cette
 politique chrétienne, la Société, dont Ignace vou-
 lut que la pauvreté fût le plus ferme rempart, au-
 roit eu peu que toujours dans son sein des ouvriers
 inutiles qu'il auroient affamés ; peut être aussi en

attroit - elle d'indignes qui la diffameroient ; si en
 manquant de subsistance les Jésuites ne manquent
 pas de Sujets, quand les Sociétés les mieux pour-
 vues de biens temporels voient leurs cellules désér-
 tes, c'est aux vœux simples qu'il faut attribuer cet
 avantage singulier. Si leurs adversaires mêmes
 n'ont pas le front de les attaquer du côté des mœurs,
 quand toute chair a corrompu sa voie pour la se-
 conde fois, c'est encore a ces mêmes vœux sim-
 ples que la Société en est redevable. On sçait en y
 entrant que pour y rester, il faut avoir des mœurs ;
 & ce que l'amour de la vertu ne pourroit pas faire
 quelque fois tout seul dans l'âge des passions, l'hon-
 neur & l'intérêt l'achevent. Ceux qui machinent la
 perte de la Société ne sçavent que trop, que les vœux
 simples sont un de ses plus forts soutiens, & ils ne
 cessent de déclamer contre cette forme nouvelle.
 Ils sont singuliers ces vœux, mais ils sont approu-
 vés par le concours des deux Puissances. Ils sont
 nouveaux dans l'Eglise, mais ils ont deux cens ans
 de possession. Ils sont au-dessus des choses commu-
 nes, mais ils ne sont pas contraires au droit com-
 mun. L'engagement n'est point réciproque, mais
 un engagement avec Dieu n'exige point de récipro-
 cité ; & si pour le valider il en étoit besoin de la
 part de la Société, n'y en auroit-il pas une au moins
 tacite ? Elle ne reçoit pas des Sujets pour les ren-
 voyer, elle promet donc tacitement a ceux qu'elle
 admet de les garder s'ils le méritent. D'ailleurs,
 dans quel Code de Loix Ecclésiastiques ou Civiles
 a-t-on trouvé qu'un homme agissant librement ne
 peut pas s'engager a Dieu ? Un Ordre Religieux
 quelconque est un port libre ouvert a tous les
 Chré.

Chrétiens qui veulent sauver leur vertu du naufrage. Ils peuvent y venir chercher un asyle contre l'orage des passions. Pour entrer dans celui de la Société, il ne faut que des dispositions présumées. Pour y être admis à l'épreuve après les deux ans de Noviciat, il faut de la part du sujet une résolution constante de suivre la règle, & se plier à son joug. On en fait la promesse à Dieu seul, & le Supérieur qui le représente juge seul si on l'a tenue. Saint Ignace voulut appeller cette promesse vœu simple, parce que c'est moins un engagement avec la Société, qu'une préparation à l'engagement que l'on doit prendre avec elle. Cette promesse lie à Dieu celui qui la fait en face de ses Autels, mais elle ne le lie pas irrévocablement : son Supérieur peut le dégager s'il le juge à propos : l'Eglise lui en a donné le pouvoir ; en abuse-t-il, c'est à Dieu seul qu'il en doit rendre compte. Cette promesse lie aussi le Sujet à la Société, & la Société au Sujet, à peu près comme dans le Physique le membre est lié au corps. Ils sont faits pour être unis, & ils ressent tels si l'intérêt du Corps ne demande pas la séparation du membre.

Ceux qui, par un sentiment d'humanité plus affectée que sincère, s'élèvent contre la singularité des vœux simples, sont comme les enfans de Zébedée ; ils ne savent pas ce qu'ils demandent. Cette singularité est toute à l'avantage de l'inférieur. C'est elle qui lui laisse l'espérance de rentrer dans le monde, & qui lui ouvre la porte pour sortir de la Vie Religieuse. Dans les autres Sociétés, on peut renvoyer le Sujet, mais il n'a pas droit de demander son renvoi, & il n'est jamais rendu au siècle. Chez

les Jésuites on peut le renvoyer; c'est l'ancien droit commun. Il peut aussi exiger, qu'on le renvoie, lorsque ses raisons de sortir de la Société sont plausibles, & il n'y a sur cela ni formalité juridique à observer, ni obligation subséquente à remplir. On passe de la vie Religieuse au monde. Que l'on apprécie cet avantage tout ce qu'il vaut, & on sera forcé de convenir, que les vœux simples tournent au profit de celui qui les fait. On verra aussi, qu'ils renferment une sorte de réciprocité réelle; c'est celle de la sortie active & passive. Si l'inférieur peut être renvoyé, il peut aussi exiger qu'on le renvoie.

S'il y avoit encore de l'équité sur la terre, n'applaudiroit-on pas à la singularité de ces vœux, & à la sagesse de celui qui les a établis? Ils sont si conformes aux desirs, aux discours & aux prétentions du siècle, sans nuire à la Religion, que l'on devroit en admirer l'idée au lieu d'en blâmer les effets. Ils procurent une bonne éducation à ceux qui les font; ils soulagent leurs familles d'un entretien considérable; ils fournissent des Prêtres à l'Eglise qui ne coûtent rien à leurs parens; ils conservent à ces mêmes parens l'espérance de voir revenir ces enfans dans leurs bras, pour leur servir de bâton de vieillesse, & leur fermer les yeux; ils ne gênent point irrévocablement la volonté des individus; ils empêchent que les Collèges médiocrement fondés par les Villes, ne soient surchargés de Sujets inutiles. Il dispensent par là ces mêmes Villes de faire des dotations plus considérables. Si ce siècle irréligieux & corrompu pouvoit être sensible aux biens spirituels, nous ajouterions, que les vœux simples ser-

servent de frein aux passions , & d'éguillon à la vertu ; que les Jésuites , obligés par état de vivre au milieu du monde , n'en font pas le scandale , que ceux mêmes qui sortent de la Société par dégoût , ou qu'elle rejette par sagesse , font encore plus d'humanité qu'une infinité d'autres citoyens qui n'ont pas reçu cette éducation. Nous n'appellerons pas ici en témoins ces hommes illustres par leurs emplois & par leurs talens , on les regarderoit avec raison comme des phénomènes , nous nous bornerons donc à demander que l'on jette les yeux sur cette multitude d'Ex-Jésuites répandus dans le Royaume ; il y en a dans tous les Etats. Connoît-on des Sujets du Roi plus fideles , d'amis plus sinceres , de citoyens plus zelés , de gens plus éclairés , d'hommes plus sociables ? Si c'est un bien & une gloire pour l'Etat, qu'il ait de pareils Sujets, les vœux simples lui en ont fourni des milliers. C'est pourtant à ces vœux simples que la Nation doit cet avantage , & que lui en coûte-t-il ? Une discipline particulière à un Corps Religieux, dont beaucoup de personnes voudroient, que l'usage fût général. Les hommes ne seront-ils donc jamais conséquens ? On se plaint tous les jours des vœux fait à dix-sept ans. On crie contre un engagement irrévocable pris à un âge, où l'on prétend que la raison n'est pas assez forte pour triompher de l'illusion , où la volonté , dit-on , n'est pas assez déterminée pour résister aux impulsions étrangères. Un Institut nouveau vient remédier à ce prétendu inconvénient ; il fixe les vœux solennels au tems de la maturité la plus parfaite , & un cri général s'élève contre lui après deux cens ans de possession. Ignace se rapro-

che de la façon de penser des enfans du siècle ; & dès ce moment, oubliant leurs propres principes, ils s'en éloignent. François, soyez donc d'accord avec vous-mêmes, ou qu'il nous soit permis de dire que ceux qui ne veulent pas des vœux à dix-sept ans & à trente-trois, n'en voudroient à aucun âge.

Le Fondateur de la Société, en retardant jusqu'à ce tems l'engagement irrévocable de ses Compagnons, avoit pour objet de n'en point admettre pour toujours qu'on ne les eût bien éprouvés, ou qu'ils ne se fussent bien éprouvés eux-mêmes. L'expérience lui avoit appris, que dans les autres Sociétés religieuses, ou les Sujets se repentoient quelquefois d'y être entrés, ou les Supérieurs étoient fâchés de les y avoir admis. Il voulut écarter ce double regret à ses enfans, & ce fut par cette considération qu'il mit un si long intervalle entre les vœux simples & les vœux solennels. Il voulut même qu'ils fussent précédés d'un second Noviciat, qu'on appelle le *troisième an*. C'est un tems où le Jésuite est rendu à lui-même par la cessation de tout emploi, & dans une sorte de solitude, qui met son ame à portée de mieux entendre la voix de son Dieu. Une retraite d'un mois ouvre cette nouvelle carrière d'épreuve; le reste de l'année est employé aux fonctions pénibles ou dégoûtantes du ministère & de la vie religieuse, à la visite des hôpitaux, au service des malades, à l'instruction. C'est ainsi qu'on s'affermir dans sa vocation, en exerçant les emplois pour lesquels on se destine.

Quant à l'âge qu'il faut avoir pour s'engager solennellement, qu'il nous soit permis de le considérer

dérer avec un esprit de Christianisme ; l'homme de Dieu ne choisit pas au hazard la trente-troisième année : c'est à cet âge que Jésus-Christ fit à son Pere le sacrifice de sa vie. Des Chrétiens pouvoient ils choisir une époque plus agreable à leur divin modele pour lui offrir en holocauste leur liberté, leur volonté & leur être ? En s'enrôlant pour toujours dans une Milice qui devoit porter le saint nom de Jésus, & combattre sous son étendard, ne devoit-il pas préférer cet âge à tout autre ? Ce sacrifice peut être difficile, parce qu'il doit être précédé de quinze ans d'épreuve. Mais nulle considération ne peut lui donner une époque retrograde & anticipée. C'est donc pénétrer les vœux intérieurs du Saint que de trouver, dans un motif si religieux, la préférence qu'il donna à cet âge. Cette consécration ne touchera pas sans doute les ennemis de l'Institut ; & s'ils y voient du mystère, ce n'est point celui de la Passion de Jésus-Christ. Aussi ne mettons nous ici cette réflexion pieuse que pour ces âmes timorées qui souffrent sans doute intérieurement de nous voir donner à un Saint des vœux rapprochés des maximes du monde. Nous voudrions bien n'être pas dans cette nécessité ; mais telle est aujourd'hui la triste condition de la Religion. Si elle n'est pas encore l'esclave de la Politique, on veut au moins qu'elle marche avec elle sur la même ligne. Dans ce principe plus reçu qu'établi, l'Institut est, de tous les Codes religieux du Monde chrétien, celui qui devoit trouver le moins de contradiction, puisqu'il ses vœux simples & solennels sont conformes à la façon de penser du siècle. Les premiers

ne retranchent pas entièrement de la société civile celui qui les fait : les derniers ne l'en séparent qu'après qu'il s'en est lui-même retranché par son engagement dans la Prêtrise. Louez donc, si vous êtes juste, celui qui a trouvé un sage tempérament entre le danger du monde & le risque qu'il y a, selon vous, à le fuir trop tôt; entre un engagement que vous appelez indiscret, parce que vous le croyez prématuré, & des vœux solennels que vous ne sauriez regarder comme téméraires, puisqu'ils ont été précédés d'une épreuve de quinze ans.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que des vœux simples & des vœux solennels; & ce seroit assez si nous ne voulions que confondre les adversaires de l'Institut; mais la plus grande gloire demande que nous parlions des autres vœux, pour ainsi dire, intermédiaires. On a affecté de n'en donner qu'une idée très-confuse, afin qu'il en restât dans l'esprit du Lecteur une impression très-désavantageuse. Ce que nous allons dire devient donc essentiel: la sagesse d'Ignace & de ses Compagnons n'en éclatera que davantage.

Vœux des Coadjuteurs formés.

Toute Société bien ordonnée doit être composée de différentes classes, parce qu'elle a différents emplois à remplir pour lesquels les mêmes hommes ne sont pas propres. Ceux que l'on nomme *Freres*, dans les autres Ordres Religieux, on les appelle *Coadjuteurs temporels* chez les Jésuites. Ignace, ne voulant refuser aucun des Sujets qui se presentent pour se consacrer à Dieu dans sa Société, se réserva le soin d'examiner &

le droit de décider à quels emplois ils pouvoient être propres. Ainsi il n'y avoit dans l'origine aucune différence entre les Novices. Cette égalité subsiste même encore aujourd'hui, à l'exception de la destination future qui s'annonce d'elle-même par la qualité des Sujets, & par l'éducation qu'ils ont reçue. Ainsi on n'a pas besoin de deux ans d'épreuve pour juger, si un Novice sera admis au grade d'écolier approuvé, ou de coadjuteur temporel. Les vœux simples des uns & des autres sont les mêmes; mais pour admettre ceux-ci aux derniers vœux, on n'exige d'eux que dix ans d'épreuve. Les vœux, qui constituent les Profes dans la classe des écoliers, sont dans la classe des Freres des *Coadjuteurs temporels formés*. L'engagement qu'ils prennent avec la Société est réciproque.

Il y a encore une classe intermédiaire entre les *Ecoliers* & les *Profes*: c'est celle des *Coadjuteurs spirituels*. Ce grade moyen étoit dans les vues d'Ignace un éguillon pour ceux qui pourroient négliger l'étude des sciences sacrées. On trouve dans tous les états des esprits paresseux, qui ont besoin d'être excités au travail; & le goût que la nature leur refuse, souvent l'émulation le leur donne. Le Fondateur de la Société connoissoit le cœur de l'homme, & il lui ménageoit d'innocentes amorces. Il sçavoit aussi que l'étude des sciences profanes est un champ émaillé de fleurs; tandis que celle des sciences sacrées est un terrain aride & semé d'épines, dont on ne retire du fruit qu'en l'arrofant de sueurs. Il voulut donc qu'il y eût une différence entre ceux qui auroient vaincu

leur répugnance pour un travail pénible & ingrat, & ceux qui n'auroient fait aucun effort pour triompher de ces dégoûts naturels. Cette différence est plus humiliante qu'essentielle, puisque les uns & les autres contractent un engagement réciproque avec la Société; mais elle est plus utile à la Religion que le commun des hommes ne pensent, puisqu'on lui doit cette foule de savans Interpretes, de profonds Théologiens & de célèbres Prédicateurs, dont le mérite reconnu n'a pas besoin d'être annoncé ici par une liste. C'est vers ces objets intéressans que le Fondateur de la Société vouloit tourner l'esprit & le cœur de ses Compagnons. La gloire de Dieu & le salut du prochain étoient le but principal auquel tendoient tous ses desirs, tous les projets, tous les soins. Les autres biens ne le touchoient qu'indirectement, & les premiers emplois que ses Compagnons devoient remplir, n'étoient, dans son intention, que comme des degrés pour arriver aux fondations du saint ministère. Il falloit donc y encourager singulièrement des hommes capables d'être arrêtés au milieu de leur course par l'attrait des Belles-Lettres. Il en trouva le moyen dans la distinction qu'il mit entre les *vœux publics* & les *vœux solennels*. Heureux & pieux stratagème qui, beni par le Ciel, a fait, de presque tous les Jésuites, autant d'athlètes prêts à aller combattre pour la Foi dans les contrées les plus barbares; tel est ce qu'on appelle le quatrième vœu qui constitue le Profès. Il consiste dans la promesse d'aller en Mission au premier commandement du Souverain Pontife ou du Général de la Société;

mais,

mais , comme si ce n'étoit pas assez de se dévouer à des travaux toujours pénibles , souvent périlleux , & quelquefois funestes , Ignace voulut y ajouter le privilège exclusif de renoncer à toutes les dignités ecclésiastiques. C'est pour obtenir ces deux prérogatives auxquelles les hommes les plus envieux ne porteront pas sans doute envie , que les Jésuites font les plus grands efforts. Si on pouvoit croire que cette sainte industrie n'étoit pas l'effet du zèle d'Ignace , il faudroit au moins convenir qu'elle est le chef d'œuvre de la politique chrétienne. Il y a un grand art à tourner le cœur des hommes vers des objets qui ne lui offrent que peines & privations.

La renonciation aux dignités ecclésiastiques n'est point exprimée dans le vœu solennel ; c'est une promesse faite à Dieu entre les mains du Supérieur , immédiatement après la profession : elle renferme aussi celle de ne jamais agir , pas même indirectement , pour être élu ou élevé à quelque dignité de la Compagnie , & c'est ce qu'on appelle , dans la Société , le vœu simple des Profès. Il est simple , parce que le Général peut en dispenser ; il est propre aux Profès , parce qu'eux seuls peuvent être promus aux Prélatures de l'Ordre , telles que le Généralat , l'Office d'Assistent & de Provincial , & qu'il n'eût pas été raisonnable de faire renoncer aux dignités ecclésiastiques ceux qui , par leurs premiers vœux , ne renoncent pas au droit & à l'espérance de rentrer dans leurs biens. Quant aux Coadjuteurs spirituels , cette double renonciation eût été superflue , puisqu'ils ne peuvent être nommés qu'à des emplois subor-

donnés, tels que le Rectorat, l'office de Procureur des Maisons, & autres de cette espece : & que la même cause qui les rend inhabiles aux vœux des Profès, ne les rend guere propres aux dignités ecclésiastiques ; & par conséquent on n'a pas dû craindre, qu'ils fussent exposés à cette renonciation. Au reste, la précaution de faire renoncer les Profès à ces dignités, est aujourd'hui si inutile que nous n'aurions pas fait un mérite à la Société d'avoir établi ce vœu simple, si ses ennemis n'avoient pas essayé de lui en faire une sorte de crime : ils le trouvent ce crime dans l'engagement que le Profès contracte avec son Général. Le voici : il lui promet " d'avoir toute la déférence „ possible pour ses avis, & de les suivre s'il les „ croit meilleurs que ses propres lumières, dans „ ce qui pourra intéresser la conduite de l'Eglise „ à la tête de laquelle il pourra être placé. „ Il faut bien aimer à s'alarmer pour prendre ombrage des suites d'un engagement dont l'accomplissement dépend tout à la fois d'un cas métaphysique & du sacrifice de l'amour propre. Mais à quoi ne s'accroche pas la passion ; Tout lui est bon, pourvu qu'elle s'assouvisse. Semblable à ces monstres fabuleux dont la charge & le plaisir étoient de tourmenter les hommes, elle infecte tout ce qu'elle touche. Heureusement cette ennemie de la tranquillité publique & de son propre repos ne peut pas tout ce qu'elle veut. On vient de voir qu'il n'y a que sagesse, là où elle auroit voulu soupçonner du mystère. Voyons si les trois vœux, que les Jésuites font comme le reste des Religieux, sont, ainsi qu'elle le dit,

sus-

suspects ni illutoires ; voyons si l'enthousiasme en est le pere, & le fanatisme le fruit : nous commencerons par celui de pauvreté.

Vœu de Pauvreté.

A force de répéter que les Jésuites sont immensément riches, on est parvenu à le persuader à la multitude, au point que l'on regardera comme un paradoxe la proposition diamétralement contraire. Nous ne craignons pourtant pas d'avancer qu'ils ne subsistent, sans être à charge à personne, qu'en vivant de privation : nous avons plus d'un moyen d'en porter la démonstration jusqu'à l'évidence. Si nous réussissons dans cette entreprise, les ennemis de la Société seront forcés de tendre hommage à son Institut qui, en perscrivant la pauvreté, a formé les cœurs à la pratiquer dans toute son étendue.

Elle étoit d'un tel prix aux yeux d'Ignace, qu'il l'annonce à ses Compagnons comme *le plus ferme rempart de la vie religieuse*. Il leur recommande de *l'aimer & de la conserver dans toute sa pureté*. Les Constitutions portent si loin cette obligation, qu'il est défendu de rien innover dans l'Institut à cet égard, *si ce n'est que l'on jugeât à propos de la resserrer encore davantage*. Enfin, dans la crainte que l'on ne perdît de vue cette obligation, elle est remise de nouveau sous les yeux des Profès dans leur vœu simple. „ Je ne travaillerai jamais „ en aucune façon, *dit la Formule* ; ni ne sentirai jamais au changement des Réglemens „ faits sur la pauvreté, par les Constitutions de „ la Société, si ce n'est quand, pour de justes „ causes, les circonstances paroîtront exiger que „ cette

„ cette pauvreté soit encore restreinte davantage. „
 C'est dans ces vues si conformes à la pauvreté de
 Jésus-Christ, que les Maisons Professes vivent d'aumônes, que chaque Membre à son tour est
 obligé de demander de porte en porte, qu'il n'y
 a ni tronc dans les Eglises, ni fondations pour
 l'Ouvre, ni revenu pour la Sacristie, ni rétribu-
 tion pour les Messes, selon ces paroles de l'E-
 vangile : Donnez gratuitement ce que vous avez
 reçu gratuitement. Voilà les hommes à qui on
 applique la Prophétie de Sainte Hildegarde; ils
 disent aux pécheurs : *Donnez-nous, & nous
 prierons pour vous.* C'est pour cela que le linge,
 & toutes les autres choses usuelles, qui peuvent
 être propres à chacun, sont communes à tous.
 La renonciation, à toute propriété, est telle dans
 la pratique, que les Jésuites n'ont pas même l'usu-
 fruit habituel de ces choses. On pourroit sem-
 bler plusieurs Maisons où il n'y a pas autant de
 manteaux que de personnes; en sorte que le nom-
 bre de ceux qui vont dans la Ville, est restreint
 par cette indigence volontaire ou forcée. Con-
 noit-on que que Société Religieuse en France qui
 porte aussi loin la privation? Eh! qu'on ne juge
 pas des autres Maisons Professes par celle de Paris;
 la volonté souveraine de Louis XIII. l'excepta
 malgré elle de la règle. Ce Prince, après l'avoir
 bâtie, crut qu'il étoit indigne de sa magnificence
 Royale, que ce monument éternel de sa piété de-
 vînt le sanctuaire de l'indigence. Cependant il
 ne put pas obtenir des Jésuites, qu'ils reçussent des
 fondations de sa bonté. Cette ame grande &
 généreuse, en les comblant de biens d'une main,

aurait détruit leur Insuffisant de l'autre. Il se contenta seulement d'exiger que les Jésuites de la Capitale ne mandieroiént, pas comme ils le font par-tout ailleurs, & à Rome même. Pour suppléer à cet unique secours, Louis XIII. donna des appointemens à son Confesseur & à celui de la Reine, & des pensions à ses Prédicateurs. A cette ressource honnête, mais insuffisante, se joignent les aumônes du Clergé de France, & le produit légitime des Ouvrages de quelques-uns d'entr'eux. Des vêtemens grossiers, des alimens communs, une vie frugale, & une économie qui va jusqu'à la privation, font le reste. Tel est l'innocent stratagème, dont on se sert pour faire subsister plus de soixante personnes. La ressource est courte; mais l'habitude de se contenter de peu y supplée.

Bene est, cui Deus obtulit

Parca, quod satis est, manus.

Nous n'avons encore parlé que de la pauvreté des Maisons Professes, & nous nous attendons bien qu'on nous opposera la dotation des Collèges; mais si on avoit lu l'Institut, ou si l'on en avoit entendu l'esprit, nous n'aurions pas à répondre à cette objection, dont nous ne prétendons pas éluder la difficulté. La pauvreté prescrite à tous les Religieux de la Société n'exclut pas la Fondation des Collèges. Ils peuvent posséder des immeubles, recevoir des pensions, avoir des revenus. Ils le peuvent sans que le vœu de pauvreté soit enfreint. On a dû même souhaiter qu'ils le pussent, si on a voulu que ces établissemens fussent durables & utiles. Ignace qui des-

tint

stint une partie de ses Compagnons à l'éducation de la Jeunesse prévint qu'ils auroient besoin de tout leur tems pour s'acquitter de leurs emplois. Les exercices de piété, ceux des classes, l'étude particulière, & le délassement nécessaire absorbent toute la journée. Quel moment auroit-il donc pû choisir pour quêter? Et ne faut-il que des momens pour rendre ces courses fructueuses? Nous le demandons à ces saints & pauvres Religieux qui n'ont que cette ressource pour subsister. Comment les Régens auroient-ils pu vaquer tout à la fois à la quête & aux classes, suer dans les rues & sur les livres, passer tout à tour de l'emploi de Professeurs à celui de Sommelier? Le Fondateur de la Société crut donc qu'il pouvoit affranchir les Ecoliers de cette servitude volontaire, sans les dispenser du vœu de pauvreté. De même que l'on peut être riche au sein de la misère, de même aussi on peut être pauvre au milieu de l'abondance. Les Jésuites ne seront jamais dans ce dernier cas. Mais si la Société possédoit des biens considérables, les Membres de ce Corps devenu opulent pourroient encore pratiquer la pauvreté Evangélique. C'est l'affection qui fait le crime, c'est le détachement qui fait la vertu. D'ailleurs n'est-il pas juste que chacun vive de son travail? & n'en est-ce pas un bien réel que l'éducation de la Jeunesse? N'y auroit-il pas même eu une sorte de contradiction entre la Constitution qui auroit porté la délicatesse jusqu'à ne pas permettre aux Collèges d'avoir des biens en propriété, & celle qui souffre que les Jésuites à vœux simples puissent rentrer dans l'héritage

de

de leurs parens ? Le vœu de pauvreté n'est donc pas incompatible avec la dotation des Collèges , ni ces mêmes dotations avec la pauvreté prise dans le sens le plus étroit.

En quoi consiste en effet l'opulence des Jésuites ; ou plutôt à quoi la reconnoît-on ? Est-ce leur vie frugale qui l'annonce ? Sont-ce leurs habits grossiers qui la font présumer ? L'induiroit-on de leurs domaines, de leurs troupeaux, de leurs fêrêts, de leurs vignobles ? La chercheroit-on dans leurs Eglises ? Nous pensons encore assez bien de ce siècle pour ne pas oser croire que l'on regarde ce qu'elles ont d'ornemens & de richesses, comme autant de brèches faites à la pauvreté Evangelique. Ce seroit envier la magnificence à la Maison du Seigneur. D'ailleurs les Eglises des Jésuites qui ne sont pas l'ouvrage de la piété des Rois, des Evêques ou des Villes, sont le fruit du zèle & de l'économie de ces Religieux ; & la Société peut dire, mieux qu'un autre, avec le Roi Prophète : *Ecce in paupertate meâ preparavi impensas domus Domini.*

La mesurerait-on cette opulence à la hauteur de quelque Collège ? Prendroit-on ces amas de pierres pour des monceaux d'or ? Ces Temples élevés aux Muses sont l'ouvrage des Rois, des Provinces, des Villes ; encore y en a-t-il un grand nombre qui retracent mieux la pauvreté des Jésuites que la noblesse de leurs Fondateurs. La plupart de ces vastes Maisons sont des habitations inhabitables. On n'aura pas sans doute de peine à nous accorder que ces carrières de pierres ne sont pas un signe certain de richesse : autrement

il faudroit convenir que dix Couvens de Bénédictins font plus riches que toute l'Assistance des Jésuites de France ; vérité très-indépendante de cette conséquence. On nous opposera donc ces donations Royales, ces unions de Bénéfices, ces pensions des Clerges particuliers & des Villes ; La passion les exagere & les fait convoiter ; le calcul les réduit, & les met à l'abri de l'envie.

Voici une proposition qui équivaut à une démonstration mathématique. Il y a près de quatre mille Jésuites dans le Royaume : qu'il se présente des Fermiers qui se chargent de payer les intérêts des sommes que chaque Maison doit séparément, d'entretenir ces mêmes Maisons, d'acquitter les charges de toute espèce, & qu'ils donnent de ce revenu en masse à raison de trois cens livres par tête, c'est-à-dire douze cens mille livres, & nous nous engageons à leur faire passer un bail aussi long qu'ils le voudront. Nous exigeons seulement qu'ils ne consultent pas les états remis par ordre de sa Majesté à Messieurs les Commissaires de son Conseil. Ceux qui publient l'opulence des Jésuites, en ont sans doute une connoissance assez parfaite pour pouvoir contracter cet engagement sans prendre de nouveaux éclaircissements. Qu'ils en courent le risque, nous les en défions. Or d'après ce défi, qui dispense des détails & abrége les calculs, est-il quelqu'un qui puisse regarder les Jésuites comme une Société opulente ? Est-ce trop de trois cens livres pour nourrir & vêtir un Religieux, & pour lui fournir des choses indispensablement nécessaires ?

On

On parle de leur ôter l'enseignement. Des Libelles nous annoncent jusqu'à un nouveau plan des Etudes : il se présentera, dit-on, des gens pour les suppléer. Nous n'avons pas de peine à le croire ; mais quoique cette bonne volonté ne soit pas gratuite, il faudra qu'ils enseignent presque gratuitement. Obligés de se transplanter, le feront-ils pour trois cens livres ? Le pavé de Paris vaut mieux que cela. On voit que nous en revenons toujours à notre défi ; mais un défi n'est pas une démonstration. Il est question d'établir que les Jésuites sont pauvres de fait. Nous ne sommes pas obligés de sortir de la Capitale pour en trouver la preuve.

Entrez dans ce vaste Collège auquel un de nos plus grands Rois a bien voulu donner son nom, & qu'on devoit respecter à ce seul titre. Traversez cette cour immense, dont les murs retentissent encore des leçons du célèbre Maldonat. Allez ensuite dans la chambre d'un de ces Sçavans qui ont illustré la République des Lettres, ou éclairé le Monde Chrétien, les Simond, les Betail, les Bourdaloue, les La Rue ; vous y trouverez ce pieux & sçavant Journaliste qui vous instruit en vous amusant agréablement par ses censures périodiques, ce Frere Benthier, que vos peres auroient cheri, & que vos neveux regretteront. Une galerie apli de corps vous conduit à ce sanctuaire des Muses. Si ce Philosophe Chrétien ne vit pas dans un tonneau, son habitation n'est guere moins resserrée. Neuf pieds en quatre font tout le sol de son Lycee ; deux minces cloisons le separent de ses voisins ; des livres de toute

C

espece

espece tapissent ces murs peu solides , & empêchent qu'on ne voye le jour à travers ; il y est sans feu en hyver , & sans rideau aux fenêtres en été ; un fauteuil de paille, qui n'a qu'un bras, une chaise qui n'a point de dossier , une table plus boiteuse que celle de Baucis & Philemon , & un lit dans lequel il lui est défendu de se retourner & de s'étendre , sous peine d'être hors de ses trop justes dimensions , composent tous ses meubles , *omnia supelleæ*. C'est là qu'enfveli dans les papiers , & à la lueur d'une lampe sépulcrale , ce célèbre Ecrivain , se vant & modeste tout à la fois , pieux & philosophe tout ensemble , Censeur sans fiel , Juge sans partialité , Auteur sans prévention , passe les nuits à vous instruire , tandis que vous passez les jours à miner sa triste cellule. Voilà où il faut aller pour juger si la pauvreté recommandée par l'Institut est bien observée. Ne croyez pas cependant qu'elle soit concentrée dans la seule chambre de ce Scavant. Vous auriez de la peine à faire un pas dans cette Maison sans y appercevoir les caracteres d'une indigence réelle , entrelacés par-tout avec le symbole de la pauvreté Evangelique. Voilà ces Religieux que Sainte Hildegarde avoit , dit-on , en vue , lorsqu'elle disoit : *Ils meneront une vie delicate & sensuelle*. Un Interprete de cette prophétie oubliant , ou voulant faire oublier , qu'elle avoit été appliquée trois cens ans auparavant à son Ordre , s'efforce d'y faire reconnoître les Jesuites ; & pour y mieux réussir , il ajoute , *qu'ils vivent d'une maniere très-delicate , qu'ils portent des chemises de linge fin , qu'ils couchent dans de bons*

bons lits , & qu'ils boivent d'excellens vins. A
 quoi pensoit le Pere Serry , lorsqu'il nous a donné
 son vénérable Lanuza pour un *Voyant* ? Ce pré-
 tendu Prophète avoit un tel bandeau sur les yeux,
 qu'il ne voyoit pas ce que les ennemis mêmes des
 Jésuites voyent en eux. Leur frugalité , leur vie
 dure , leur mal-être , tout chez eux vous retrace
 ces vérités physiques ; & si nous vous avons envoyé
 par préférence vers ce Frère Berthier , ce n'a été
 que pour vous rendre le voyage plus agréable &
 plus utile. Tels autrefois (si on peut comparer
 les François d'aujourd'hui à un Peuple policé) les
 Grecs alloient visiter les Philosophes de l'Egyp-
 te , & en revenoient l'esprit orné & le cœur sa-
 tisfait.

La pauvreté des Maisons Professes étant éta-
 blie par le droit , puisqu'elles ne s'auroient possé-
 der aucun bien portant revenu , & celle des Col-
 lèges étant démontrée par le fait , puisque leurs
 dotations autrefois si santes , ne fussent plus
 depuis que le haussement de l'or & de l'argent
 numéraire a fait augmenter en proportion le prix
 de toutes les choses nécessaires à la vie , il ne nous
 reste plus qu'à parler des biens des Missions. C'est-
 là , sans doute , que la passion nous attend com-
 me derriere un retranchement. Voyons , si avec
 le secours de la raison , nous ne pourrions pas vain-
 cre cette ennemie.

Le zèle du Fondateur de la Société , ne con-
 noissant ni borne ni mesure , embrassoit tout
 l'Univers , & il voulut que les travaux Apostoli-
 ques de ses Compagnons s'étendissent jusqu'aux
 contrées les plus éloignées. Les instructions que

l'Institut leur donna, portent le caractère de la charité, & sont l'expression de la sagesse. Il ne faut que lire le chapitre qui regarde les Missions pour être persuadé qu'Ignace étoit embrasé de l'amour de Dieu & du prochain, & guidé dans ses moyens par la Sagesse éternelle. Tout y respire la prudence, tout y inspire le desir de la gloire du Créateur, & du salut des créatures. La Société ne faisoit alors que de naître, & par conséquent elle ne pouvoit fournir qu'un très-petit nombre d'ouvriers à la vigne du Seigneur. La charité des Fidèles n'étoit pas encore éteinte; & ces nouveaux Apôtres en parcourant la terre, sans bourse ni à on, suivant le conseil de notre divin Maître, n'avoient pas à craindre de manquer de subsistance. Mais lorsque le nombre des Missionnaires de plusieurs Ordres Religieux s'accrut par l'effet d'une sainte émulation, & que les libéralités des ames chrétiennes devinrent plus rares, il fallut nécessairement s'occuper des moyens de faire subsister ces hommes dans des terres ingrates, & chez des Nations qui souvent ne les voyoient qu'avec peine. La Société reçut dès lors des fondations, & en cela elle ne fit point violence à l'Institut. Ignace ne les avoit point proscrites : il prévoyoit sans doute qu'elles seroient un jour nécessaires. Nos Monarques, comme Fils aînés de l'Eglise, & Rois très-Chrétiens, signalèrent leur piété en unissant des Bénéfices aux Missions que les Jésuites de France alloient faire chez les Infidèles de la Grèce, & chez les Païens des deux Indes. Leur pieuse libéralité ne se borna pas à ce seul bienfait, & ils y joignirent des pensions que

que les plus grands besoins de l'Etat n'ont jamais pu faire supprimer. A l'exemple de nos Rois, plusieurs personnes voulurent contribuer à la propagation de l'Évangile. Elles donnerent des sommes pour l'entretien de ces hommes qui alloient planter la croix de Jésus-Christ, dans des contrées Barbares. Une sage économie avoit fait fructifier tous ces biens, lorsqu'une folle administration est venue les dissiper. Nous ne satisferions qu'à demi la curiosité du Lecteur, si en voulant lui rendre compte des revenus des Missions, nous ne disions rien de ce qui cause leur ruine.

Ceux de la Martinique ne sont pas de la nature des autres. Le Roi étant Souverain de cette partie du Nouveau Monde, avoit à tout à des pensions considérables la permission de mettre en culture une certaine étendue de pays. C'est ce qu'on appelle *des Concessions*. Et qu'on ne croie pas que la Société en ait eu le privilège exclusif. Les Peres Dominicains sont immensément plus riches qu'eux à Saint-Domingue, & les P. Capucins ne possèdent pas que des possessions réelles, quoique moins grandes, soient contraires à leur renonciation solennelle à toute propriété.

La Mission de la Martinique étoit parvenue à se faire plus de cent mille livres de rente, monnoie de ce pays, que l'on peut évaluer environ soixante-dix mille livres argent de France. C'étoit sans doute assez pour le nombre de Missionnaires que cette Maison avoit entretenus; mais ce n'étoit pas trop, si on considère, d'une part, la cherté de toutes les choses nécessaires à la vie; & de l'autre, les cas fortuits d'une ou de plusieurs

mauvaises récoltes ; les événemens d'une ou de plusieurs guerres consécutives ; la mortalité des Nègres ; le naufrage des denrées , & tant d'autres inconvéniens auxquels tous les Insulaires sont exposés. On peut leur demander si ce tableau est chargé.

Avant que de nous engager dans le détail d'une affaire dont les circonstances sont étrangères à notre sujet, il est bon de dire , & essentiel d'affirmer , que les biens des Missions ne sont jamais divertis par les premiers Supérieurs à aucun usage contraire à leur destination. Il en est de ces revenus comme de ceux des Collèges. L'Institut défend expressément aux Maisons Professes de s'en appliquer la moindre portion ; & si ceux qui en ont l'administration immédiate en abusent , c'est le vice du Particulier & non du Corps.

Comme les revenus des Missions de la Grece & de l'Inde ne sont pas de la nature de ceux de la Martinique , & que ces derniers ne consistent pas seulement en concessions , mais encore en rentes provenant de l'ancienne dotation , & de la bonne régie , chaque Mission dispose de ses revenus selon ses besoins , chacune a seulement à Paris un Procureur général qui correspond avec elles , qui vend les denrées de l'une , reçoit les rentes de l'autre , fait passer ces sommes à leur première destination , & pourvoit aux moyens de recruter les Missions d'ouvriers Evangeliques. Une partie de ces sommes est aussi employée à l'achat des différentes choses précieuses avec lesquelles les Missionnaires achètent la liberté de prêcher l'Evangile ; car dans l'Inde , & au Levant , l'usage des

pré-

présens & leur efficacité ne sont pas moins connus qu'en Europe. Telle est l'origine, l'administration & la destination des revenus des Missions des Jésuites.

Personne ne s'en étoit plaint encore, lorsque la mauvaise étoile de la Société voulût qu'un Compagnon de Jésus, qui, vraisemblablement n'auroit pas quitté son comptoir, s'il avoit été à la place de S. Mathieu, fut nommé Supérieur à la Mission de la Martinique. Il étoit né avec des talens pour le commerce, & malheureusement il ne les enfouit pas. Au reste, si nous nommons commerce ce qu'il a fait de très contraire à l'esprit de l'Institut, & à l'intention de ses Supérieurs, ce n'est pas que l'on ne put apporter d'assez bonnes raisons pour faire douter si cette dénomination est le mot propre. Vendre ses denrées est un droit commun à tous ceux qui en ont; les faire passer en France est une nécessité pour les habitans de la Martinique; en charger un vaisseau, lorsqu'on en a assez pour le nolisier, est moins une industrie qu'une économie. Acheter des Nègres pour cultiver les terres, les revendre lorsqu'on en a trop; car leur population est mise au rang des récoltes; ce trafic est au pair de l'achat & de la vente des bêtes de labour & d'engrais.

On prétend que le Supérieur de la Martinique ne s'en tenoit pas à ces choses permises, qu'il faisoit un commerce immense mêlé de contrebande. Si on vouloit chicaner l'évidence, on pourroit demander: où est la preuve de ce commerce? Est-ce dans les biens qu'il a valu à cette maison? Il n'est que trop vrai qu'il l'a ruinée. Est-ce dans les

sommes qu'il a fait passer en France ? Tout le monde sçait qu'il n'y a parudelui que des billets protestés. Est on Commerçant, dirait-on, pour vendre ses denrées ? Est on Négociant maritime pour noliser des Vaisseaux ? C'est ainsi que raisonneient les Jésuites mal instruits de la conduite de leur Confrere. Ils ne le croyoient coupable que de cette ambition qu'inspire une sorte de rivalité. Les Dominicains ont cent mille livres de rente à la Martinique. Les Jésuites n'y ont qu'environ soixantedix mille livres de revenu. Ils s'imaginoient que ce Supérieur n'avoit voulu qu'égaliser ses Competiteurs en richesses, pour les surpasser plus facilement en bonnes œuvres, sans songer que pour baptiser des Nègres, & dire la Messe à des Blancs, il ne faut que de l'eau & quelques cierges ; & ils ne trouverent d'abord dans les manœuvres de ce Religieux que le tort d'avoir voulu s'agrandir sans nécessité, sans argent, & sans prudence dans l'Isle neutre de la Dominique. Mais n'est-ce pas un tort que de vouloir s'agrandir sans nécessité, ou du moins une sorte d'inconséquence dans des hommes qui n'en sont ni mieux nourris, ni mieux vêtus ?

Le desir d'étendre les possessions paroitra sans doute singulier à ceux qui voient & louent la vie frugale des Jésuites. Ils auront de la peine à concilier la manie d'acquiescer avec l'impossibilité de jouir ; mais ceux qui s'étonnent de ce contraste, ne connoissent pas assez le cœur humain. Nous portons tous en naissant le germe de la concupiscence ; il se développe lorsqu'il en trouve l'occasion. Les Jésuites & tous les autres Religieux sont pe-

pèrnis du même limon que le reste des hommes ;
 & lorsqu'ils renoncent solennellement à la pro-
 priété particulière, la concupiscence qui ne perd
 jamais rien de ses droits, leur fait contracter un
 attachement presque involontaire pour la proprié-
 té générale. C'est ce qui fait qu'une Religieuse la
 plus détachée des choses de la terre, appauvrirait
 sa famille pour enrichir son Couvent, dépouille-
 rait sa sœur bien aimée pour augmenter d'une cha-
 suble les ornemens de la sacristie. C'est ce qui
 fait qu'un Procureur *ad lites* impèteroit le Béné-
 fice de son frere, plutôt que de laisser un seul Pri-
 cure en commende. C'est ce qui fait qu'un pau-
 vre Capucin oteroit le pain de la bouche de son
 pere, plutôt que de retourner au Couvent les
 mains vuides. C'est ce qui fait enfin que les
 Syndics & Procureurs des Maisons, Couvens &
 Abbayes de tous les Ordres, sont economes jus-
 qu'à devenir quelquefois int portables à leurs
 Confreres. L'intérêt particulier est aussi, dans
 quelques uns de ces Administrateurs, le principe
 de leur amour singulier pour la propriété géné-
 rale. On veut rendre sa gestion ménoable, lors-
 qu'on devroit se borner à la rendre irreprochable.
 L'un met sa gloire à améliorer, l'autre à accu-
 muler, un troisieme à agrandir des possessions
 déjà trop grandes. Nous révélons sans doute ici
 des mysteres; mais ce n'est pas ceux de la Société;
 & pour un Procureur de Jesuites industrieux, adif
 & intelligent, il y en a cent qui n'ont pas les
 premieres notions des affaires. Pour s'en con-
 vaincre, il n'y a qu'à voir leur vie : ils passent
 dans un confessionnal la tems que d'autres Reli-

gieux passeroient dans un sellier, ou derrière des valets de charrue. Ceci soit dit sans déplaire à personne, ce n'est point notre intention : nous n'avons voulu qu'expliquer aux gens du monde l'espece d'énigme qu'offrent continuellement à leurs yeux le desir assez universel d'amasser, & l'impossibilité presque physique de jour; car elle est commune à tous les Religieux. Il n'en est aucun qui ne soit à cet égard dans le cas des Jésuites; c'est donc une suite de la concupiscence. Si la Religion la tient dans l'esclavage, cette malheureuse passion n'exerce qu'avec plus d'empire ses droits, lorsqu'elle a brisé les fers.

Le Supérieur de la Mission de la Martinique eut moins de peine qu'un autre à rompre les siens. Son goût dominant pour les affaires séculières les avoit déjà fort affoiblis; deux mille lieues de distance, entre son Général & lui, acheverent de l'en soulager. Ce qui est une lourde chaîne, lorsque l'on se trouve sous la main de celui qui l'impose, se change en des liens presque insensibles, quand, masqué déjà par de hautes montagnes, on est encore séparé par de vastes mers. Il fut donc aisé à ce Religieux de se livrer à son projet, dont il n'avoit fait voir qu'un petit coin à ceux qui lui permirent de l'exécuter. S'il en obtint l'agrément, ce ne fut que par surprise. Les Jésuites de France, & sur-tout ceux de la Maison Professe de Paris, blâmerent hautement le peu qu'ils sçavoient de cette folle entreprise. S'ils la désapprouvoient, c'étoit parce qu'elle étoit contraire à l'esprit de leur Institut; car ils ne prévoyoit pas qu'ils dussent en être un jour les

les victimes. Eh ! qui eût pu prévoir qu'une affaire dont la seule Maison de la Martinique auroit profité, si elle eût réussi, deviendrait l'affaire de toute l'Assistance, si elle tournoit mal. Il eût fallu être plus que Prophète. Ce fut donc contre le vœu, & malgré le cri général des Jésuites François, que cet Aventurier partit pour la belle expédition, *multum latrante Lincea*.

Il y avoit alors à la Dominique plusieurs François, qui, plus sages que ce hardi Entrepreneur, craignoient pour leurs possessions. Cette Isle est neutre, & par conséquent sans défenses. Ceux qui y avoient fait des défrichemens, disoient tous les jours, comme le Berger Melibée :

Barbarus has segetes....

Ils prévoyoit que nous serions bientôt en guerre avec les Anglois. Leurs yeux étoient continuellement portés vers la France, & ils vouloient y porter le fruit de leurs travaux. Plus il y a de gens qui veulent vendre, moins on trouve d'acquéreurs. Le Jésuite se presenta, & tout le monde s'empressa de traiter avec lui. Nous avons dit qu'il n'avoit pas assez d'argent pour payer ces nouvelles acquisitions. Celui que l'on eut la facilité de lui laisser emporter de France, étoit nécessaire pour l'achat des Nègres & les frais de construction. Il imagina d'abord qu'il pourroit faire de la terre le solé, & payer le vendeur avec ses propres denrées. Il leur fit des lettres de change à des termes forts longs, & des contrats payables dans trois, quatre & cinq années. Ce sont ces mêmes denrées prises par les Anglois, & ces Lettres de change venues à protêt qui ont donné lieu

au bruit du commerce immense de la Société. Nous ne voulons pas excuser le Pere la Valette, quoiqu'on peut dire que les Lettres de change appartiennent à la Banque, & la Banque n'est pas le Commerce proprement dit, elle en est tout au plus le véhicule; & si un Banquier étoit un Commerçant, il faudroit encore pour que ce Jésuite pût être regardé comme un Banquier, qu'il eût tiré des Lettres de change pour faire compter un argent reçu, ou bien qu'il eût promené son crédit d'une Place à l'autre, moyennant une remise proportionnée au change de ces différentes Places. Il n'a été pourtant que trop réel ce Commerce, mais il n'étoit que passif en tout pour les Jésuites. Le Pere la Valette l'a fait en tout genre, il l'a fait à l'ombre de la nécessité de vendre ses denrées, & à l'insçu de ses Supérieurs. Il l'a fait pour son propre compte, & au détriment de son Corps, qui en gémit sans en rougir, qui en souffre sans y avoir participé, qui l'ignoroit lorsque tous les Comptoirs de l'Europe retentissoient du nom de ce hardi Négociant. Qu'on ne nous soupçonne donc pas de vouloir excuser une conduite inexcusable. Ce Jésuite a tort de tant de manieres, qu'il ne nous laisse ni la force, ni la volonté, ni le moyen de le justifier. Il a violé son Institut, il a trompé ses Supérieurs, il a compromis son Corps, & ruiné ses Confreres de France. Mais comme il n'est rien de si mauvais dont on ne puisse tirer quelque fruit, les Jésuites trouveront encore, dans la perte du procès qu'il leur a occasionné, le bonheur de se rapprocher davantage de l'esprit de leur Institut; & dans ce sens, la folle

entreprise du P. la Valette est pour eux une honte
 sensible. Ce n'est pas que le poids de la tribula-
 tion ne se fasse sentir à travers les consolations
 spirituelles. Leurs meilleures Maisons sont obé-
 rées, leurs minces revenus sont saisis, on leur
 enleve ce qu'ils ont, on leur envie ce qu'ils n'ont
 pas; & comme si c'étoit peu de les avoir réduits
 à la misère, on leur dispute encore leur état. Ser-
 roient-ils traités plus durement chez les Caniba-
 les? Voilà pourtant ces hommes d'une richesse
 immense. Où est-elle cette richesse? Qu'en ont-
 ils fait, & qu'en font-ils? S'ils l'ont entou-
 rée comme les Princes tributaires du Grand Mogol, pour-
 quoi ne les imitent-ils qu'à demi? Il seroit bien
 tems pour eux de se servir de ces trésors cachés;
 pourquoi sont-ils sourds à la voix de la prudence,
 qui leur crie : *Tacite vobis amicos de mammona
 inspiratis*? Elle les en sollicite en vain: ils sont
 pauvres de droit & de fait, & la seule consola-
 tion qui leur reste, c'est de se dire mutuellement
 ce que Tobie disoit à son fils : *Passerem quidem
 vitam gerimus, sed multa bona habebimus, si ti-
 meamus Deum.*

Si nous n'avions que le préjugé à combattre,
 nous en aurons assez dit pour le vaincre; mais il
 faut que nous chose de plus pour faire taire la pas-
 sion. Nous la renverrons donc aux états que les
 Jésuites ont remis par ordre du Roi à Messieurs
 les Commissaires de son Conseil. Il faut ou les
 croire vrais, ou les impugner de faux. Si l'on
 prouve qu'ils ne sont pas fideles, les Jésuites pas-
 seront à bon droit pour des hommes qui cachent
 une opulence réelle sous les dehors d'une pau-
 vreté

vreté affectée. Jusques-là on ne sçauroit refuser
 un grand nombre de leurs établissemens, une at-
 testation d'indigence, & aux mieux fondés un
 certificat de médiocrité. C'est la dernière preuve
 de notre démonstration. Elle est plus concluante
 que tous les libelles aux-quels nous répondrons.
 Elle fait tout à la fois l'apologie de l'Institut, celle
 de la Société & de ses Membres. C'est l'apolo-
 gie de l'Institut qui a si bien ordonné toutes cho-
 ses, que les Jésuites étant par exemple en France
 quatre fois plus de monde que les R. R. P. P. Bé-
 nédictins, & n'ayant pas à beaucoup près la moitié
 des revenus de ces Cénobites, vivent avec la mê-
 me décence qu'eux, sans convoiter le bien d'au-
 trui, sans améliorer le leur, sans faire des procès
 à personne; il a si bien ordonné toutes choses,
 que malgré la médiocrité des biens de la Société,
 ses Eglises sont décorées, ses Sacristies sont meu-
 blées, ses Autels sont parés & illuminés, sans que
 pour cela il soit besoin de mettre à contribution
 la dévotion des Fideles, ou de réduire à la misère
 une veuve chargée de huit enfans, en lui inten-
 tant un procès pour loyer de chaises. Il a si bien
 ordonné toutes choses, que la vie des Jésuites,
 quoique frugale, est honnête; que leurs habits,
 quoique grossiers, sont décens; que leurs Mai-
 sons, quoique vastes, sont bien entretenues, sans
 que l'on puisse leur reprocher ni importunité ni
 bassesse. C'est l'apologie de la Société, qui éta-
 blie sur la pauvreté, fondement plus mouvant
 aujourd'hui que le sable, s'est élevée & le soutient,
 malgré tous les vents de la persécution qui souf-
 flent contre elle en France depuis son établis-
 sement.

ment. C'est l'apologie enfin des Membres de ce Corps, qui loin de murmurer contre la vie pauvre, & pénible qu'ils y menent, la préfèrent aux douceurs qu'ils pourroient goûter dans le monde & dans d'autres Ordres Religieux, tant & si bien ils ont appris par leurs regles.

Quæ virtus & quanta boni sit vivere parvo.

C'est en vain que la passion répétant sans cesse la même chose, voudroit qu'on la crût sur sa périlleuse parole, quand elle dit que les Jésuites sont riches & opulens. Si pour toute preuve, elle ne nous donne que leurs Eglises & leurs bâtimens, la raison l'accablera sous ces morceaux de pierre. Dans le physique, comme dans le moral, tout jugement formé d'après des signes extérieurs mal approfondis, est faux & souvent même vicieux. Or jusqu'ici on n'a fondé les plus grandes accusations que sur des apparences frivoles & trompeuses. Les Jésuites sont-ils doux, humains, compâtissans, charitables, se font-ils tous à tous, suivant le conseil de l'Apôtre, pour gagner tous à Jesus-Christ. On les déclare hautement corrupteurs de la divine morale, on ne craint pas de dire que le Prophète les a voulu désigner par ces hommes qui fournissent au pécheur des oreillers sur lesquels il s'endort. Ont-ils de beaux édifices qui souvent ne leur ont pas même coûté la peine de les désirer, tant on étoit empressé de les attirer dans les Villes du Royaume. La passion n'a qu'à dire quelque mot, & des milliers de sots métamorphosent ces pierres en lingots. Voulez-vous n'être pas de ce nombre, vérifiez les faits par vous-même. Entrez dans ces

Mai-

Maisons où l'on vous persuade que les richesses des deux Indes sont renfermées ; entrez-y , en vous en conpure , elles sont ouvertes à tout le monde , vous y trouverez pour tout bien la modeste médiocrité formant un groupe avec les bonnes mœurs , compagnes inséparables de la pauvreté évangélique. C'est un trésor sans doute que ces bonnes mœurs , & un trésor sur lequel la rouille du siècle & la teigne de la calomnie n'ont pas encore mordu. Est-ce modération , est-ce impuissance ? La raison le décidera. Ceux qui voudront faire usage de celle que Dieu leur a donnée , sentiront de quel poids est en pareille occasion le silence d'un ennemi.

Vœu de Chasteté.

Nous pourrions donc nous dispenser de parler du vœu de chasteté , mais l'honneur de l'Institut , & la sagesse de celui qui le adressa , exigent que nous en disions quelque chose. Toutes les Sociétés Religieuses qui ont précédé celle de Jésus ont recommandé cette vertu comme le fondement & la perfection de toutes les autres. Saint Ignace est le premier qui ait donné des règles pour la conserver dans toute sa pureté. Qu'on lise l'avis de l'Institut aux Confesseurs : les précautions y sont portées jusqu'à la défiance. Il ne veut pas qu'un Jésuite appelé pour confesser une malade soit absolument seul avec elle. Il ordonne qu'un des siens l'accompagne , & qu'il se tienne dans un lieu assez éloigné pour ne rien entendre , allez près pour tout voir. Quelque Fondateur avant Saint Ignace étoit-il entré dans ce détail ? Qu'on lise ce que cet Homme de Dieu prescrit à

ses enfans ; il veut qu'ils commandent à tous leurs
 sens ; que leurs yeux ne se prêtent point à des re-
 gards indécens , leurs oreilles à des conversations
 libres , leurs langues à des discours de l'ordonnés ;
 qu'ils aient un maintien modeste , une démarche
 retenue , un air composé ; qu'ils se respectent en
 respectant les autres. Il voudroit enfin que la pu-
 reté de ses Compagnons égalât celle des Anges ,
 si d'un côté de foibles créatures ne peuvent por-
 ter d'elles mêmes cette vertu à un degré si émi-
 nent , & que de l'autre les Jésuites soient sans re-
 proche , il faut qu'ils aient reçu du Ciel une me-
 sure de grace plus abondante que bien d'autres ,
 puisqu'au moment que l'enfer leur suscite des en-
 nemis de tout état , qu'on leur suppose des cri-
 mes de toute espèce , qu'on fait revivre les morts
 pour accuser les vivans , qu'on voudroit faire re-
 tomber les fautes des peres sur les enfans jusqu'à
la troisième & quatrième génération , puisqu'au mo-
 ment enfin où la passion éteint dans le cœur du
 Peuple le plus poli & le plus policé de l'Europe
 tout sentiment d'équité , de pudeur & d'humani-
 té , personne n'ose porter sa main maligne sur
 les mœurs de ces prétendus corrupteurs de la Mo-
 rale. N'est-ce donc que pour les autres que ces
 hommes sont relachés ? Il faut convenir qu'à par-
 ler le langage de la corruption , ils feroient de
 grandes dupes. Qu'on les traduise donc au tri-
 bunal du Public comme des gens sans mœurs , si
 on veut nous persuader qu'ils en autorisent le dé-
 reglement. Jusques-là toute personne judicieuse
 ne verra dans les Jésuites qu'une Société de Reli-
 gieux vivant selon le conseil de l'Apôtre , & con-

séquelement à leurs vœux, *in castitate & scientiâ.*

Vœu d'obéissance.

Ils ne sont pas moins fidèles à celui de l'obéissance. On craint même qu'ils ne le soient trop; & par un bouleversement de tout principe, leur soumission à un Supérieur légitime devient un sujet de suspicion. Etrange effet d'une haine implacable pour laquelle il n'est rien de sacré : *Nihil enim tam sanctum, tamque solemnè quod non odium vituperare aut suspicari audeat.* Les Jésuites auroient plusieurs moyens très simples de détruire ces soupçons injurieux à l'humanité, à la Nation, au Christianisme & aux Sociétés Religieuses. Nous dirions pour eux qu'ils sont hommes, François, Chrétiens & Religieux. Comme hommes, pourquoi leur supposer sans fondement des desseins qui font frémir & rougir la nature ? Comme François, peut-on sans injustice leur refuser des sentimens qu'ils accordent peut être trop gratuitement à tous les autres ? Comme Chrétiens, la Religion qu'ils professent ne leur apprend-elle pas à aimer le Souverain & l'Etat ? Comme Religieux, peut-on croire de bonne foi que leurs Maisons soient des Repaires, que ceux qui les habitent soient des monstres ou des fots ; qu'ils ne menent une vie dure que pour avoir le plaisir de la ravir à ceux qui leur font du bien ? Si nous n'avions pas la passion à combattre, nous nous en tiendrions aux conséquences qui découlent naturellement de ces quatre principes, & la raison n'exigeroit pas de nous un plus grand développement ; mais les adversaires des Jésuites

ne se croiroient pas battus, ils nous opposeroient l'Institut, ce Code monstrueux & impie où le fanatisme est réduit en système, voyons donc ce qu'il entend par l'obéissance.

Il dit que tous s'étudient à observer la sainte obéissance, non seulement dans les choses d'obligation, mais encore dans les indifférentes. Jusques-là, on ne voit rien dans les Constitutions des Jésuites qui ne se trouve dans celles des autres Sociétés : tout Ordre Religieux suppose une Règle & des Supérieurs. On n'embrasse pas une Règle pour ne la point suivre ; on ne se choisit pas des Supérieurs pour vivre dans l'indépendance.

L'Institut veut qu'en obéissant à un homme, on ait devant les yeux Dieu notre Créateur & notre Seigneur, pour lequel on obéit à cet homme. Trouveroit-on quelque chose à blâmer dans ce motif surnaturel ? Aimeroit-on mieux que l'on obéit à l'homme ? Ceux qui attaquent l'Institut voudroient bien que S. Ignace se fût oublié à ce point. C'est alors qu'ils crieroient de toutes leurs forces contre le danger de l'obéissance aveugle qu'il recommande.

Ce Saint Fondateur veut que ses Compagnons soient conduits à l'obéissance par l'amour, & non par la crainte ; c'est le moyen, ajoute-t-il, d'arriver à la perfection. Voilà un second motif qui devroit reconcilier les Jésuites avec leurs adversaires, s'il est vrai que ceux-ci aiment autant l'amour qu'ils voudroient nous le faire croire.

L'Institut veut que l'on dirige toutes les forces vers la vertu d'obéissance, qu'on a rendu d'abord au Souverain Pontife, & ensuite aux Supérieurs

de la Société. Seroit on choqué de voir des François obéir au Saint Pere ? que l'on commence donc à proscrire le serment que Nosseigneurs les Prélats font au Pape, entre les mains de son Nonce, avant d'être sacrés ; mais cette obéissance au Pape peut-elle allarmer, lorsqu'elle ne s'étend pas au-delà des bornes prescrites *par la charité* ? & cette sage restriction ne dissipe-t-elle pas tous les embrages ?

L'Institut exige *une grande promptitude à la voix des Supérieurs, comme si c'étoit celle de Jésus-Christ.* Il est certain que si l'on obéit à un homme, ce n'est qu'en vertu d'un vœu fait à Dieu : il faut donc envisager Dieu dans la promptitude comme dans la soumission ; mais ce que nous regardons avec raison comme une conséquence du vœu, l'Institut le donne aux Jesuites pour motif : „ Obéissons à leurs voix comme à celle de Jésus-Christ Notre-Seigneur, d'autant que nous „ obéissons comme à lui-même pour l'amour de „ lui & par respect pour lui. „ Une obéissance qui a pour objet *Jésus-Christ*, peut-elle allarmer quelqu'un qui croit en *Jésus-Christ* ? Au reste, ce langage n'est point une nouveauté pour des Chrétiens ; il est aussi ancien que notre Religion. Saint Paul dit formellement : *Obéissez à vos Supérieurs comme à Jésus-Christ.* Ainsi lorsqu'on le scandalise de cette expression, on est soi-même un sujet de scandale.

L'Institut veut que *bon se persuade que tout ce que le Supérieur commande est juste.* Sans doute parce que si on suspectoit la justice de ses ordres, on ne seroit pas tenu de lui obéir ; mais défend

il de discerner le bien & le mal, au point que, si ce Supérieur commandoit quelque chose d'injuste, on seroit obligé de lui obéir? non, car il ajoute expressément : *Quand on n'y apercevra aucun péché.* Observez qu'il ne fait que répéter ce qu'il a dit ailleurs : (a) *Quemadmodum dictum est.* Il est fâcheux que ceux à qui nous devons les extraits des Constitutions, se soient arrêtés précisément à cet endroit. C'est sans doute la longueur du texte qui les a découragés : car supposer qu'ils ont supprimé avec dessein un correctif si sage & si essentiel, ce seroit les soupçonner d'une infidélité affreuse & criminelle.

L'Institut voulant marquer la promptitude avec laquelle on doit obéir, dit : *Qu'il faut abandonner toute affaire*, jusqu'à ne pas finir une panse d'A. Et pour exprimer la résignation, il compare l'inférieur qui obéit à un cadavre, ou à un bâton dans la main d'un Vieillard. Il dit enfin qu'il faut que l'obéissance soit en quelque sorte *aveugle*. Observez que, dans la traduction de ce dernier endroit, on a supprimé *en quelque sorte*, sans doute parce que cet adoucissement ne cadroit pas avec le projet de faire suspecter cette

D 3

obéis-

(a) In omnibus quæ à Superiore disponantur.

Ubi desiniri non potest aliquod peccati genus intercedere. *Const. part. 6. c. 1. n. 1.*

Ubi non carnescitur peccatum. *Const. part. 3. c. 1. n. 23.*

Ubi tamen Deo contraria non præcipit homo. *Lect. de Saint Ignace sur l'obéissance.*

In omnibus rebus ad quas potest cum castitate se obedientia extendere. *Const. 6. part. 6. cap. 1. n. 1.*

obéissance. Quant aux expressions du cadavre & du bâton, elles ont été relevées par des gens qui ne sçavent ni ne veulent obéir. S'il étoit besoin de prouver qu'il n'appartient qu'à l'Eglise de prononcer sur les matieres purement spirituelles; on en trouveroit la preuve dans l'ignorance de ceux qui n'ont pas compris le langage de la spiritualité. Eh ! que diroient tant d'illustres Fondateurs de Sociétés Religieuses, s'ils voyoient l'Institut des Jésuites dénoncé comme un Code pernicieux & impie, parce qu'il recommande l'obéissance ? Que diroient les anciens Maîtres de la vie spirituelle, eux de qui Saint Ignace a emprunté les expressions, encore les a-t-il adoptées ? Que diroit Saint Bazile (a), lui qui vouloit que ses Religieux fussent dans la main de leurs Supérieurs, comme la *coignée* dans celle du *bucheron* ? La *coignée* ne vaut-elle pas bien le *bâton*, & un *bucheron* robuste n'est-il pas plus dangereux qu'un vieillard décrépit ? Que diroit S. Bonaventure (b) lui qui prétendoit que pour être vraiment obéissant, il falloit être comme un cadavre qui se laisse toucher, remuer, transporter, sans faire jamais aucune résistance ? Que diroit Saint Barnard (c), lui qui appelloit l'obéissance un *heureux aveuglement qui fait les véritables lumieres de l'ame* ? Si ce dernier Pere de l'Eglise eût blâmé quelque chose dans l'expression de Saint Ignace, c'eût été sans doute & en quelque sorte que l'on a supprimé dans

(a) Cod. Reg. pag. 126. 17.

(b) Bonav. invit. Franc. c. 60.

(c) Serm. I. de Conv. Pauli.

dans la traduction. Que diroit Saint Jean Climaque (a), s'il voyoit que l'Institut est déferé, parce qu'il exige que l'on renonce à tout avis & à tout sentiment particulier, lui qui disoit que l'obéissance est le tombeau de la volonté? Que penseroit Saint Benoît (b) des Chrétiens de ce siècle, s'il les voyoit reprocher à Saint Ignace d'avoir recommandé à ses Compagnons d'obéir avec promptitude, joie spirituelle & persévérance, lui qui enseignoit à ses Enfans que l'obéissance ne seroit agréable à Dieu & aux hommes, si elle n'étoit sans délai, sans inquiétude, sans murmure & sans tiédeur? On voit, dans la Règle (c) de Saint Colomban, que l'obéissance doit aller jusqu'à la mort, parce, que Jésus-Christ fut obéissant à son Père jusqu'à mourir. Celle de Saint Fructueux (d) l'explique de même. Celle des Chartreux (e) compare la volonté du Religieux, quant à l'obéissance, *Ovi occisos*. Celle des Carmes déchaussés (f) dit qu'il faut exécuter la chose que le Supérieur ordonne, quand même on devroit en mourir. Celle de l'Ordre de Grammont (g) dit que l'obéissance est plus agréable à Dieu que la victime.

Si tous ces Apôtres de l'obéissance ne se courrouçoient pas contre les adversaires de la Société,

D 4

du

(a) Quatrième degré, Article III.

(b) Voyez l. Chapitre 68.

(c) Voyez la page 92.

(d) Voyez la page 141.

(e) Voyez les Statuts des Chartreux. L. I. c. 8. p. 81.

(f) Voyez les Constitutions, p. I.

(g) Voyez la page 131.

du moins gémiroient-ils de leur aveuglement ou de leur ignorance. C'est le parti que nous prendrons, après avoir mis dans tout son jour la malice de ces hommes, ou plutôt leur impiété.

Dans le dessein de détruire les Jésuites, dont la conduite ne fournissoit aucun prétexte plausible, ils ont supposé que la Loi sous laquelle ces Religieux vivent, étoit contraire à la sûreté des Rois & des citoyens; aucun fait ne venoit à l'appui de cette supposition, tout au contraire jusqu'à la confiance des Rois & des Peuples dépoisoit contre elle: il falloit pourtant, sinon des preuves, au moins des conjectures, & l'on a cru en trouver dans l'obéissance, qu'ils rendent à leur Général. On a donc voulu persuader que ce Supérieur étoit un scélérat, & ses Inférieurs une légion de brigands; mais comment n'a-t-on pas fait réflexion que l'on associoit à cet assemblage de monstres plusieurs grands Saints? Qu'on lui donnoit pour Pères & pour conservateurs tout ce qu'il y a de plus respectable dans la Hiérarchie. Qu'on insultoit enfin aux plus grands Rois de la Terre qui l'ont mis sous leur sauve-garde. Les Bienheureux que nous vénérons sur nos Autels, S. Ignace, S. Xavier, S. Borgia, S. Regis, S. Louis de Gonzague, S. Stanislas, & tant d'autres qui, après avoir planté l'Arbre de la Croix dans des terrains barbares, l'ont arrosé de leur sang. Tous ces Saints, dis je, ont vécu sous cette Loi, se sont formés à la vertu en suivant cette Loi, ont mérité une couronne de gloire dans le Ciel, & un tribut d'hommages sur la Terre, quoiqu'ils aient persévéré dans l'observance de cette Loi. Dita-t-on

on qu'ils n'en connoissoient pas les vices ? vous en faites des sots , & il faut l'être pour se contenter de cette défaite. Dira-t-on qu'ils la connoissoient mauvaise , mais qu'ils ne la suivoient pas ? vous en faites des prévaricateurs insignes , tant à l'égard des engagements qu'ils avoient pris, qu'à l'égard de ceux qu'ils laissoient prendre aux autres. Il faut donc ou cesser, de rendre un culte à ces Saints ; ou rendre un hommage à la Règle qui les a formés à la sainteté. Si on l'osoit, cette alternative ne seroit pas fort embarrassante ; mais un reste de pudeur gêne pour le moment. Peut-être que dans vingt ans ce moyen de défendre l'Institut seroit bien foible. Voyons donc si nous n'en trouverions pas de plus solides. Un Concile général & dix-neuf Papes l'ont approuvé successivement ; peut-on croire que tant de Vicaires de Jesus-Christ , & une Assemblée où l'Esprit-Saint a présidé , aient été les complices tacites des horreurs de la Société , & que deux siècles n'aient pas été suffisans pour ouvrir les yeux à quelques-uns de ces approbateurs de l'Institut ? Les Jésuites sont spécialement soumis au Saint Siège ; mais enfin , quoi qu'aient pu écrire les hérétiques contre le Saint Siège , les Souverains Pontifes ne sont pas des fauteurs d'assassins ; ceux mêmes, qui ne voudroient ni Roi ni Pape , n'oseroient le dire. Ce n'est pas non plus une race d'hommes stupides , sans esprit , sans jugement ; cependant il auroit fallu qu'ils eussent été tels pour s'être accordés à prodiguer des grâces à leurs ennemis , & des éloges singuliers à un Institut *exécrable & impie*. Si on n'étoit pas retenu par

le respect humain, on nous diroit que la Société est une légion prête à s'armer contre tous les Souverains de la Terre au premier signal du Pape : l'heure de parler ainsi n'est pas encore venue ; & il nous semble entendre des voix qui disent tout bas : *Encore un tems, & la moitié d'un tems*, & ce moyen de défense ne sera pas meilleur que le premier. Cherchons-en donc un qui soit bon en tout tems auprès des gens sensés. Les Rois les plus opposés d'intérêts, Charles V. & Henri II, Philippe II, & Henri IV, la Maison d'Autriche & celle de Bourbon, les Princes d'Italie, de Pologne, de Bohême & d'Allemagne, se sont accordés à accueillir & protéger les Jésuites. Ils les ont attirés dans leurs Etats, ils les ont approchés de leurs Personnes, ils les ont logés, dotés & favorisés autant qu'ils l'ont pu. Toute la Race des Valois en avoit donné l'exemple à celle de Bourbon. Henri IV. les rappella dans son Royaume, malgré les soupçons que l'on avoit voulu faire naître dans son cœur contre eux. Louis XIII. les protégea, d'une manière singulière, au moment où leurs ennemis renouvelloient leurs anciennes calomnies. Louis XIV. les a aimés & estimés jusqu'à la mort. Tous ces Rois avoient-ils donc conspiré contre eux-mêmes ? On ne sauroit leur refuser beaucoup de pénétration & de jugement, & on leur refuse l'instinct que le Créateur a donné aux bêtes pour leur conservation : car ce que l'on dit aujourd'hui des Jésuites, on le disoit sous leur regne. Les ennemis de la Société ne savent que se répéter, & ceux-ci sont les échos des autres. Voyez les plaintes que

que les quatre Ministres de Charenton faisoient d'eux en 1617, vous y trouverez le fond des mêmes reproches qu'on leur fait en ce moment. S'ils sont plus étendus aujourd'hui, c'est parce que la passion est moins contenue. Semblable à un torrent qui, en rompant toutes les digues, se répand au loin & ravage tout, elle attaque impunément ce que les hérétiques du siècle passé n'avoient fait qu'effleurer. Il faut donc, ou mettre tous ces Souverains dans la classe du bon Charles VI, ou déclarer que les Jésuites les avoient enforcés. Choisissez, si vous l'osez, hommes aveuglés par la passion. Dans l'impossibilité de persuader à l'Europe entière que Charles V, Philippe d'Espagne, Henri IV. & Louis le Grand étoient les dupes des intérêts qui divisoient leurs augustes Maisons, au point de retenir auprès d'eux des hommes prêts à s'armer pour celui qui les favoriseroit davantage ; nous vous voyons sans ressource, si vous n'accoulez les Jésuites d'enchantement. Hâtez vous donc de dénoncer les Jésuites comme autant de sorciers, vous trouverez encore des hommes, qui, oubliant le ridicule que leurs prédécesseurs se sont donnés, feront le procès à ce Corps, comme à une troupe revenue du sabbat, & vous nous procurerez en France le spectacle d'un bel *Autodafé*.

Si les ennemis des Jésuites étoient tous également irreligieux, si parmi tant d'adversaires de tout état & de tout sexe, il n'y en avoit pas qui jouent le zèle, & d'autres qui en font le jouer, nous nous attacherions davantage à faire voir le ridicule d'un système qui suppose dans les Jésuites

une

une race d'assassins , & dans les Rois une chronologie de dupes. Peut-être aussi approfondirions-nous la matiere au point qu'il en sortiroit des rayons de lumieres capables de faire baisser les yeux à ceux qui élevent le plus la voix ; mais dans un Royaume Catholique où il y a de bonnes ames dont tout le tort est de s'être laissées entraîner par le torrent de la séduction , il est plus conforme à la charité de les ramener à la vérité par des motifs de religion. Nous les tirerons ces moyens des expressions mêmes de l'ouvrage qu'elles ont en horreur sur la foi des libelles.

Pour édifier ceux qui se sont scandalisés de l'Institut , il ne faut que réunir toutes les expressions dont se trouve remplie la Constitution concernant l'obéissance. Elle s'annonce d'abord comme le moyen de rendre plus fructueux les travaux de ceux qui s'emploient au service de Dieu & au secours du prochain : elle veut que l'on ait devant les yeux Dieu notre Créateur & notre Seigneur , pour lequel on obéit à un homme : elle recommande d'avoir soin de procéder dans un esprit d'amour , & non pas avec le trouble qui accompagne la crainte : elle veut que tous s'appliquent constamment à ne rien négliger de ce qui peut conduire à la perfection. Si elle ordonne que l'on soit prompt à la voix des Supérieurs , c'est parce qu'en leur obéissant , on obéit à Jésus-Christ pour l'amour de lui , & par respect pour lui. Si elle veut que l'on exécute tout ce qui est ordonné avec beaucoup de promptitude , de joie spirituelle & de persévérance , que l'on se persuade que ce sont toutes choses justes , & que l'on renonce par UNE

SORTE d'obéissance aveugle à tout avis & à tout sentiment contraire, c'est parce que chacun doit se persuader que ceux qui vivent sous l'obéissance, sont conduits & dirigés par la divine Providence. Pour encourager l'inférieur à faire avec gaieté d'esprit tout ce à quoi son Supérieur voudra l'employer pour le secours de la Religion entière. Cette Constitution veut qu'il soit persuadé qu'il correspondra mieux à la volonté divine par cet acte ordonné, que par tout ce qu'il pourroit faire de sa propre volonté. Pour augmenter l'inclination à obéir, elle recommande à tous d'avoir beaucoup de respect, & sur-tout intérieurement, pour leurs Supérieurs. Pour les porter à ce respect, elle veut qu'ils voient & réverent en eux J. C. qu'ils les aiment en lui. Enfin, pour assujettir d'avantage la volonté de l'homme, & empêcher que le refus de quelque grace n'altère la charité, elle défend d'en demander aucune, pas même au Souverain Pontife, sans la permission du Supérieur. Elle veut que l'on se persuade que, si l'on n'obtient pas de lui ce qu'on desire, c'est parce que cela n'est point utile pour le service de Dieu; & que si cela étoit utile, on obtiendrait le consentement du Supérieur qui tient, vis-à-vis de l'inférieur, la place de Jésus-Christ notre Seigneur.

Voilà ces expressions fortes qui ont révolté tant de monde. Voilà cette obéissance mystérieuse qui doit faire trembler les Rois & leurs Trônes. Qu'y trouvez-vous de dur, de dangereux ou de suspect? Nous ne vous le demandons pas à vous, âmes timorées, à qui le langage de la spiritualité est familier; nous vous le demandons à vous esprits

trop crédules, & à vous aussi personnes du sexe qui donnez votre confiance à des hommes qui vont de maison en maison distribuer le poison de la calomnie, qui, plus hardis que l'homme ennemi de l'Evangile, n'attendent pas la nuit pour semer la zizanie dans le champ du Pere de famille; à des hommes dont l'Apôtre a voulu parler, lorsqu'il a dit : *Ex his sunt qui penetrant domos, & traducunt mulierculas oneratas peccatis.* Nous le demanderions volontiers à tout le monde, si l'esprit d'indépendance n'avoit pas pris presque par-tout la place de l'esprit de soumission. Nous interrogerions la Nation entière si nous vivions dans ces siècles heureux où le fils sexagénaire obéissoit sans murmure à la voix presque éteinte de son pere : où l'enfant presque adulte n'abusoit pas du privilège des Loix pour secouer le tendre joug de sa mere; où les freres & les sœurs avoient un respect filial pour leur aîné. Siècles où les droits de la Hiérarchie n'étoient pas méprisés, où ceux de la Monarchie n'étoient pas méconnus, où il y avoit de la discipline dans les Corps, de la subordination dans les Membres, de l'inégalité dans les conditions, de la différence dans les âges. Dans ce tems dont le souvenir fait notre honte, & devoit causer nos regrets l'obéissance des Jesuites auroit trouvé plus de mains pour y applaudir qu'elle ne rencontre de bouches pour la décrier. Mais aujourd'hui nos mœurs ont tellement changé que ceux qui ne frémissent pas au seul nom de cette vertu, regardent en pitié les personnes qui la pratiquent. Ce sont, à leur avis, des dupes, & l'Institut est le tyran des

ceurs. C'est pourtant à l'obéissance que l'Eglise & la Nation sont redevables en partie des biens que les Jésuites ont procurés à l'une & à l'autre. C'est elle qui les a fait passer *sans délai, sans récrimination, sans murmure*, d'un pôle à l'autre pour porter l'Evangile aux extrémités de la Terre. C'est elle qui, *en ne distinguant rien, en ne résistant en rien*, les a rendus propres à tous les emplois, sans que des inclinations contraires aient pu les en dégoûter. Les uns appelés à la prédication par la Providence, dont leur Supérieur est l'organe, sont descendus de la chaire de Rhéteur pour monter dans la chaire de Vérité. Les autres, retenus dans leur chambre par l'attrait des Belles-Lettres, ont couru au même signal dans les campagnes après les brebis égarées de la Maison d'Israël. Ceux-ci mettant *leur volonté au tombeau*, se sont appliqués contre leur gré aux sciences profanes, & les ont ressuscitées. Ceux-là, pleins de *l'heureux aveuglement* de l'obéissance, ont répandu la lumière par de sçavans commentaires sur les Livres saints. Tous, en un mot, semblables au *cadavre* tant suspecté, se sont laissés *tourner & conduire* à ce que la Providence souhaitoit d'eux, & Dieu a répandu ses bénédictions sur leurs travaux. De là sont sortis ces essaims de Sçavans en tous genres, ces légions de Missionnaires & de Prédicateurs que l'on regrettera un jour, si l'on en tant la source. Ne vous y trompez pas, François; vous croyez pouvoir vous passer de deux mille Ministres de votre Dieu: vous les verriez peûr aujourd'hui avec indifférence, parce que vous ne connoissez ni le prix de leurs ser-

services, ni le besoin de vos ames, mais à peine les auriez-vous perdus, que vous les redemanderiez à ceux qui vous les auroient enlevés. Il est encore dans vos cœurs un sentiment de religion qui reclame malgré vous pour ces défenseurs de votre foi. Ces Orateurs Chrétiens, ces Ouvriers Evangéliques, vous avez beau vous le dissimuler, vous aimez encore la parole de Dieu, & vous l'aimez sur-tout lorsqu'elle vous est annoncée par des bouches éloquentes : on vous voit demander chaque année avec empressement où prêchent ces hommes distingués ; on vous voit interrompre vos affaires, précipiter vos repas, suspendre votre plaisir, courir pour les entendre. Le P. Griffet. L'un vous plaît par ces expressions mâles, ces images fortes, ce langage de l'Ecriture, & cette voix qui vous rappelle tantôt un Dieu terrible tonnant sur le mont Sinai, tantôt un Pere tendre comblant de ses graces des enfans ingrats. Le P. de Neuville. L'autre, en vous montrant la voie pénible du salut, jette des fleurs à pleines mains sur les ronces dont elle est couverte ; & par le charme du style séduisant, il vous accoutume à entendre des vérités dures. Sa main féconde en crayon présente à ses auditeurs des tableaux dont les couleurs nuancées à l'infini les forcent toujours à se reconnoître, & les engagent quelquefois à se corriger. * Un troisieme, destiné à vous consoler de la privation des deux autres, lorsque l'âge seroit venu les forcer à abandonner cette brillante carrière, n'a pas attendu ce moment pour mériter vos applaudissemens. Orateur & Dialecticien tout ensemble, il joint les plus beaux traits

* Le P. le Chapelain.

de

de l'éloquence aux plus solides raisonnemens ; & par le mélange peu commun d'une diction fleurie & nerveuse , il porte la persuasion dans l'esprit , la conviction dans le cœur ; il vous plaît , il vous confond , il vous touche , & vous n'êtes point touché de l'injustice que l'on voudroit faire à un Corps qui a formé de si excellens Prédicateurs , & qui peut seul en renouveler l'espece. Semblables à ces malades qu'une fièvre violente empêche de sentir leur état , vous ne connoissez pas le vuide que la privation de tant d'Orateurs Chrétiens laissera dans vos ames. Attendez que la passion ait rendu le calme à vos esprits , & vous sentirez toute la grandeur de votre perte. C'est alors qu'affamés du pain de la parole , on pourra dire de vous en vous plaignant : *Parvuli petierunt panem , & non erat qui frangeret eis.* A Dieu ne plaise cependant qu'en crayonnant ici le tableau de l'état où la Religion se trouveroit réduite , si on parvenoit à lui enlever tant de bons Coopérateurs , nous veuillons donner à entendre que les autres Sociétés Religieuses soient peu utiles à l'Eglise , & qu'elles manquent de Sujets zélés ou capables ; chacun la sert selon le talent que Dieu lui a donné , & l'état auquel il a été appelé : *Alius quidem sic , alius autem sic.* Nous disons seulement que la moisson est abondante , & que les ouvriers sont rares ; & si deux mille serviteurs , envoyés dans la vigne du Pere de famille , ne sont pas de trop , quel vuide ne causeroient pas deux mille de moins ? Elle est à peine cultivée avec ce secours , n'est-il pas à craindre que , si on les lui enleve , elle ne soit bientôt couverte

de ronces ? Qu'on le demande à Nosseigneurs les Prélats.

Mais de quel moyen se sert-on pour détruire les Jésuites ? d'un moyen plus odieux qu'ils ne le seroient , s'ils étoient tel qu'on veut nous les dépeindre. Car si leur obéissance pouvoit en certains cas devenir criminelle , l'ignorance les excuseroit en quelque sorte. On ne scauroit présumer que des hommes se vouent de sens-froid aux forfaits ; sur-tout lorsque le chemin qui y conduit , est semé d'épines , & qu'un supplice affreux en cette vie , & dans l'autre , en est le terme. Ils seroient donc , nous le répétons , excusables en quelque sorte , parce qu'ils n'auroient pas connu les horribles & funestes conséquences de leur engagement , au lieu que ceux qui attribuent à l'autorité du Général de la Société , & à la soumission de ses inférieurs , un but si détestable , n'ont pas l'ignorance pour excuse. Ils savent dans leur conscience , que la Société n'est pas un repaire de monstres , que le Général n'est pas un Capitaine d'assassins , que les Membres de ce Corps Religieux , n'ont jamais commis de meurtres. Ils savent toutes ces choses , & ils supposent le contraire , en confondant méchamment une puissance toute spirituelle , & des vues pleines de charité une autorité monstrueuse , & des desseins meurtriers. Leur procédé est donc plus odieux que ne le seroit celui d'un Jésuite coupable par ignorance. Mais si elle existe cette autorité pernicieuse , nous en trouverons quelque vestige dans l'article qui concerne le Général. Voyons donc quel est le pouvoir que l'Institut lui donne.

Du pouvoir du Général.

Il est singulier, étonnant, inconcevable, qu'une multitude d'hommes nés pour leur bonheur dans une Monarchie, fassent une sorte de crime à une Société Religieuse, d'être Monarchique. Ce Gouvernement le plus sage de tous, leur seroit-il devenu odieux ? Nous n'oserions le croire. Les avantages qui y sont attachés, leur seroient-ils assez connus, pour les envier à d'autres ? Nous n'oserions l'assurer. Quel est donc le motif qui les porte à blâmer dans autrui un Gouvernement, sous lequel leurs Peres tenoient à honneur de vivre, & pour lequel ils auroient répandu jusqu'à la dernière goutte de leur sang ? Un Gouvernement qui fait la gloire du nom François, la félicité des Peuples, le désespoir des Nations, & la durée de cet Empire.

Mais, où a-t-on pris que le Général des Jésuites est un Monarque ? Est-ce dans les Constitutions de la Société ? Elles disent précisément le contraire. Est-ce dans l'indépendance du Général ? Il est soumis à la Congrégation. Est-ce dans sa perpétuité ? On peut le déposer. Est-ce dans la puissance législative ? Il n'a pas le droit de faire une seule loi, ni d'en abroger aucune. Ce n'est donc point un Monarque, mais un Chef de République.

Un Monarque, proprement dit, & pris dans toute l'étendue du terme & du droit, tel par exemple, que le Roi de France, est absolu, indépendant & Législateur. Comme absolu, il n'est point de Corps dans ses Etats qui doivent lui résister. Comme indépendant, il n'en est point

qui puisse le déposer. Comme Législateur, il fait seul de nouvelles Loix, & il abroge les anciennes. Il les interprète, il les modifie, elles se plient à sa volonté. *Ce que veut le Roi, veut la Loi.* Et si malheureusement cette volonté étoit désordonnée, il n'en est comptable qu'à Dieu seul. Le droit d'abroger les Loix est une suite de la perpétuité. Le Roi ne meurt point en France, ainsi, pour si anciennes que soient les Loix, elles sont toujours censées l'ouvrage de celui qui regne; & *qui a fait la Loi, peut la détruire.* Le droit de l'interpréter n'appartient qu'à lui. *Illius est interpretari cuius est condere.* Qu'on nous fasse voir dans l'Institut, qu'une seule de ces éminentes prérogatives est attachée à l'autorité du Général, & nous conviendrons, qu'il est un vrai Monarque. En attendant que les ennemis de la Société produisent ces preuves, nous allons en donner de toutes contraires. Elle ne nous coûteront que la peine de rapporter fidelement quelques textes de l'Institut.

Les premiers mots qu'on lit à la tête du Chapitre, concernant le Général, annoncent un Gouvernement Républicain. Il est dit : " Comme
 „ dans toutes les Républiques & Congrégations
 „ bien institués, outre ceux qui tendent aux fins
 „ particulières, il est nécessaire qu'il y ait quel-
 „ qu'un, ou même plusieurs personnes qui aient
 „ soin du bien général, & qu'ils y tendent com-
 „ me à leur fin principale; de même dans cette
 „ Société, outre ceux qui président aux Maisons
 „ particulières, aux Collèges & aux Provinces
 „ mêmes, dans lesquelles sont situées ces Maisons

„ &

„ & Colléges. Il est nécessaire qu'il y ait quel-
 „ qu'un qui prenne soin de toute la Société, qui
 „ se propose pour but le bon gouvernement, la
 „ conservation & l'accroissement de tout son
 „ Corps, & celui-là est le Général. „ On voit
 d'abord à ce début que la Société est regardée
 comme une République. En voici encore une
 preuve tirée du même Institut. “ Pour conserver
 „ à perpétuité l'heureux état de la Société, il sera
 „ aussi très important d'écarter avec soin l'ambi-
 „ tion, source de tous les maux qui arrivent dans
 „ telle République, ou dans telle Congrégation
 „ que ce soit. „

Tout Gouvernement a besoin d'un, ou de plu-
 sieurs Chefs. Or, si ce Chef n'est pas absolu, il
 n'est pas plus Monarque qu'un Doge ou Porestat.
 Il y a seulement cette différence entre ces dignités
 Républicaines & celle du Général de la Société,
 qu'elles sont à tems, & que celle-ci est à vie.
 Nous verrons bientôt que ce Souverain perpétuel,
 ne peut pas plus abuser de son autorité que le Gon-
 falonnier de Sainte-Marine; dont l'autorité, quant
 à sa durée, se mesure au cours de la lune. Nous
 ne dirons pas pour justifier ce Généralat à vie,
 que celui de Messieurs de Saint Lazare, & de
 Saint-Sulpice, étant perpétuel, leur Gouverne-
 ment n'en est pas moins sage, modéré, & tres-
 estimable. Nous rapporterons seulement les mo-
 tifs qui déterminèrent Saint Ignace à préférer un
 Général à vie, à un Général à tems: nous espé-
 rons qu'ils paroîtront louables à toutes personnes,
 pour qui, tout ce qui vient des Jésuites, n'est pas
 blâmable, ou du moins suspect.

De ces motifs , les uns prennent leur source dans son zèle , les autres dans la prévoyance. Ce saint Fondateur desiroit , qu'à quelque heure du jour que ses Compagnons arrivassent , ils fussent envoyés à la Vigne du Seigneur ; & il ne vouloit pas que dans le cas , où le Pere de Famille leur auroit dit, *ite & vos*, il s'en fut trouvé qui eussent refusé de marcher. Or , la multitude proportionnée au besoin , demandoit que l'Ordre émanât d'un seul. La connoissance parfaite de ce besoin , ne pouvoit être acquise que par un seul. Le secours nécessaire à ce besoin , ne pouvoit être procuré que par un seul , en voici la preuve. Les Jésuites ne sont attachés à aucune Maison : ils passent même d'une Province à l'autre pour la Préfecture , la Prédication , & les Missions. S'ils n'obéissent pas à un seul Supérieur immédiat , qui les envoie dans les lieux , où le besoin les demande , il arriveroit , 10. Qu'ils auroient autant de Supérieurs qu'il y a de Provinciaux , & même de Recteurs. 20. Que dans le cas , où un de ces Supérieurs auroit besoin d'un sujet , il ne seroit pas sûr , que son Confrere voulût s'en défaire. 30. Que le concert entre tant de Supérieurs , étant impossible , la connoissance intime des besoins ne le seroit pas moins. Il seroit arrivé de là , que ces inférieurs , dont la dépendance bien volontaire aux ordres d'un seul , cause tant de peine à ceux qui voudroient les en soustraire , se seroient trouvés exposés aux caprices d'une multitude de Maîtres , qui souvent seroient contrariés dans la destination des sujets. Il seroit arrivé aussi , par l'effet de cette contrariété , que les Emplois n'au-

roient

roient pas été remplis. Le Fondateur remédie a ces inconvéniens en faisant résider toute l'autorité immédiate dans un seul, & on ne peut a cet égard assez louer son zèle & sa prévoyance.

Ce que nous venons de dire des secours spirituels, on peut l'appliquer aux temporels. Une Société où il n'y a point de Chapitre, & où aucun inférieur ne prend intérêt a la conservation des biens, parce qu'il n'est & ne peut être attaché a aucune Maison, courroit le plus grand danger, quant a ces mêmes biens, si un Supérieur trienal n'étoit pas comptable de sa gestion a un Chef. Trois ans de despotisme, suffiroient pour dilapider les plus grands revenus, pour dénaturer les fonds & charger les Maisons de dettes. Cela est si vrai, que malgré la sur-intendance du Général des Jésuites, on voit des Colléges obérés. Que seroit-ce donc, si ce Supérieur immédiat n'existoit pas? Toutes les fois que les Jésuites ne scauroient par état être affiliés a des Maisons, l'établissement des Chapitres ne pouvoit pas avoir lieu chez eux, & dès qu'il ne pouvoit pas y avoir des Chapitres, il a fallu nécessairement que les Recteurs rendissent compte aux Provinciaux, & ceux-ci au Général. Or, cette dépendance graduelle, ne donne à ce Supérieur qu'une autorité d'économie, à laquelle on doit applaudir, & sans laquelle les Maisons les plus solidement établies n'auroient pas subsisté vingt ans.

Pour avoir une idée du zèle & de la prévoyance de Saint Ignace a cet égard, il faut considérer les Jésuites tels qu'ils ont voulu être, & non tels qu'on voudroit qu'ils fussent. Ils se sont consa-

crés à tout, & ils ont renoncé à tout. Comme hommes, ils ont de l'affection pour leur pays. Comme Religieux, l'Univers est leur Patrie, & ces deux sentimens se concilient, parce que l'un prend sa source dans le devoir & l'autre dans la Religion. Quelque part où le Supérieur les envoie, il leur est indifférent d'y aller. Quelque part où ils soient, il leur est indifférent d'y être. Ils trouvent par-tout ce qu'ils ont quitté : c'est-à-dire, des alimens communs, des habits grossiers, une chambre, un emploi, des livres. Cette indifférence dont nous parlons n'exclut point le sentiment intérieur pour son Prince, pour ses parens, pour sa nation. Elle détache seulement de ce qu'on appelle intérêt particulier, de la Maison où il se trouve. Semblables à des voyageurs qui ne s'affectionnent point pour les hôtelleries, où ils ont logé dans leur route, les jésuites ne s'embarassent pas plus du bon ou du mauvais état de la Maison où ils habitent, que s'ils ne devoient qu'y coucher. Il faut donc que quelqu'un s'en occupe; & parce que les Recteurs & les Provinciaux ne font, pour ainsi dire, que passer dans leurs emplois, & qu'après trois ans ils deviennent de simples particuliers, ou qu'ils vont présider à l'administration d'une autre Maison, le bien général de la Société a demandé qu'il y eût un Supérieur qui fût le surintendant des autres.

Saint Ignace & ses premiers Compagnons crurent qu'il étoit à propos que ce sur-intendant fût à vie, plutôt que pour un tems, & ce ne fut pas sans raisons qu'ils s'y déterminèrent. On les trouve toutes dans les *Constitutions* & dans les *Déclarations*

rations qui en sont les interprètes. Les motifs déterminans des Constitutions, sont l'expérience que l'on acquiert pour l'exercice du Gouvernement. La connoissance des particuliers, à laquelle on parvient par le rapport plus continu que l'on a avec eux; l'autorité que l'on prend sur eux par un long usage, & l'embarras que la Société s'épargne, en n'étant pas obligée d'assembler si souvent des Congrégations. A ces raisons que le bon sens suggere, & que le bon esprit ne sauroit blâmer, les Déclarations en ajoutent trois autres également solides. 10. Le Généralat à vie, est un moyen d'éloigner toute pensée, & toute occasion d'ambition, *qui est la perte de ces grandes places.* 20. Il dispense pour long-tems de l'embarras du choix d'un sujet, *car il est plus facile de trouver une seule personne propre à remplir cette place, que d'en trouver plusieurs.* 30. La perpétuité du Généralat, est une conformité à tous les Gouvernemens importans Ecclésiastiques & Séculiers. Le Pape, les Evêques, les Princes & les Seigneurs sont à vie.

Tels furent les sages motifs qui déterminèrent la Société naissante à rendre le Généralat perpétuel. Elle en sentit les inconvéniens, & ne négligea pas d'y apporter les remèdes convenables. D'abord, elle se réserva le droit de régler le luxe du Général, *quant à l'habillement, la nourriture & la dépense quelconque, qui regarde sa personne,* l'Institut dit, *que la Société pourra en tout tems les augmenter ou les retrancher.* Elle voulut qu'il y eût auprès du Général un *surveillant* dont elle se réserva la nomination. Sa charge est d'avertir

ce GRAND MONARQUE de ce qu'il croira être désirable en lui pour le Service & la Gloire de Dieu. Elle voulut que dans le cas que ce DESPOTE seroit très-négligent & très-relâché dans les devoirs les plus essentiels de sa place, & qu'il n'y eût pas d'espérance d'amendement en lui, on lui nommât un Coadjuteur ou Vicaire général. Enfin, s'il arrivoit que ce Supérieur vînt à tomber dans un péché mortel & notoire contre les mœurs, qu'il blessât quelqu'un; qu'il convertît à son usage le revenu des Colléges; qu'il les donnât à des étrangers, ou bien qu'il aliénât les immeubles des Maisons & des Colléges, ou qu'il eût une mauvaise Doctrine, la Société pourroit & devoit même le déposer de sa place, & qui plus est, le chasser de son Corps, s'il en étoit besoin. Qu'il nous soit permis de faire quelques réflexions, elles seront courtes.

Voilà donc ce Monarque suprême a qui l'on raille les morceaux, dont on règle le luxe & la dépense. Six Ministres nommés par la Société sous les noms d'Assistans, ont ce pouvoir. Un surveillant l'avertit de ses défauts. L'âge où les infirmités le rendent ils négligent ou moins actif dans le soin de son vaste Empire? On le met en tutelle, & un Bourguemestre de Mauriac, sans sortir de sa chambre, donne sa voix pour nommer le Régent de cette Monarchie universelle. Ce Sultan succombe-t-il à une tentation? Blesse-t-il un de ses Sujets, ou tout autre? Convertit-il à ses usages le bien de l'Etat, en fait-il des libéralités? aliène-t-il une partie de son immense Domaine? Devient-il enfin suspect dans la Doctrine,

étrine, on le dépose, on le chasse de toute l'étendue sans bornes de sa domination. Reconnoît-on à ces servitudes un Souverain qui tient tous les Sujets dans l'esclavage ? Et le triste Roi d'Yvetot n'étoit-il pas plus indépendant que lui ? Que de folies, que de contradictions n'appergoit on pas dans tout ce que la passion attribuée à l'autorité de ce Général ! Il est bien humiliant pour une Nation polie & éclairée, qu'un grand nombre de ceux qui la composent, se soient laissés séduire au point de prendre ombrage de cette Puissance. A les entendre, on croiroit que le pouvoir de ce Despote s'étend sur tous les Rois de la terre, & égale celle que les Poètes donnoient à Jupiter. Qu'ils obéissent à sa voix, qu'ils vivent de ses restes, que les Trônes tremblent quand il rouffe, que tous se meuvent au gré de ses desirs, *cuncta supercilio moventis*. Ce n'est pourtant qu'un pauvre Religieux : voilà bien des allarmes pour une Puissance si chétive, nos Voisins s'en divertissent, nos Neveux en rougiront.

Un des moyens sûrs de ramener les esprits, c'est d'intéresser les cœurs. Nous n'avons encore parlé qu'à la raison : qu'il nous soit permis d'interroger le sentiment. Ce que nous allons dire s'adresse à vous, bons François, bons Serviteurs du Roi, qui aimez votre Prince, vos Loix & vos Usages; qui en blâmant quelquefois avec fondement les fautes des hommes en place, ne faites ni vœux pour voir changer la forme de notre sage Gouvernement, ni écrits pour le critiquer, ni projets pour le réformer, ni machinations pour le détruire, à vous, en un mot, qui sentez le bon-

heur d'être nés dans une Monarchie, & l'impossibilité de vivre sous une administration qui n'ait pas les inconvéniens. Celle de la Société que l'on veut vous rendre odieuse, vous deviendra peut-être chère, lorsque vous verrez qu'elle a été calouée sur la vôtre.

Le Général que l'on veut absolument comparer à un Monarque, a des Assistans comme le Roi a des Secrétares d'Etat. Ceux-ci ont leurs premiers Commis, & leurs Secrétares, ceux-là en ont aussi. Le prétendu Monarque des Jésuites a un Procureur-Général, a qui il ne manque que beaucoup d'argent à manier pour ressembler à notre Ministre des Finances. Les Provinciaux sont à peu près ce que sont les Intendans en France. Ici & là on arrive à ces places par degrés : ils peuvent tout quand ils s'agit d'opérer le bien, & rien pour faire le mal. Les Procureurs-Généraux des Provinces sont à l'instar de nos Receveurs-Généraux. Ils font le recouvrement des contributions de chaque Maison ou Collège ; mais la plus forte collecte de l'assistance de France ne va pas à dix mille francs. Un Recteur de Collège est chez les Jésuites ce qu'est un Maire dans les Villes. Si ces Maires ont leur Conseil politique, les Recteurs ont leur Consulte, à la vérité elle n'est pas politique. Enfin chaque Maison a son Procureur, comme chaque Ville a son Receveur. Il ne manqueroit à ce parallèle que des Tribunaux de Justice à la Société ; mais privée d'un Corps de Magistrature, elle ne s'en croit pas plus malheureuse. Les Magistrats ne sont faits que pour vider les différends des particuliers,

liers, & les Jésuites n'en ont point entr'eux. Ils voudroient bien n'en avoir pas avec d'autres, & en doit leur rendre la justice que communément on ne les voit dans les Tribunaux que lorsqu'on les y traîne.

Tous les emplois dont nous venons de parler, sont à la nomination du Général, comme les charges sont à celle du Roi. Encore faut-il excepter les places d'Assistans, que la Congrégation nomme, & que le Général remplit lorsqu'elles viennent à vaquer par infirmité ou par mort. Si cette disposition des emplois fait le despote, il faut que l'on convienne que les François sont sous un Gouvernement despotique. Si elle n'empêche pas que notre Gouvernement ne soit sage & modéré, quelquefois même trop, pourquoi travaille-t-on à rendre odieux celui qui lui ressemble si parfaitement ? Que ceux qui l'ont dénoncé nous répondent, ils nous fourniront l'occasion de faire éclater l'une par l'autre, la sagesse & l'administration de ce Royaume & de celle de la Société.

Son Fondateur, né en Espagne dans un tems où la Nation Espagnole jalousoit la nôtre, n'étoit pas sans doute tout à fait exempt du préjugé national. Ainsi voulant dresser l'institut sur un plan d'administration connue, il ne put préférer celle de France, que parce qu'elle lui parut la meilleure. Cet homme de Dieu ne s'attendoit pas que cette préférence causeroit un jour la ruine d'un de ses plus beaux établissemens. Son penchant pour les mœurs Françaises, devoient être au contraire le présage de sa durée. Saint Ignace connoissoit,

& la douceur de notre Gouvernement , & l'inclination des François pour leurs usages. Il vouloit s'attacher des hommes nés d'un peuple naturellement léger , & il crut en trouver le moyen dans la conformité de nos loix avec ses règles. Les cœurs préparés par l'habitude se plient plus aisément au joug de la Religion : il y réussit en effet , & ce double lien attache étroitement les Jésuites à leur Institut : voilà de leur côté tout le mystère , n'arrachons pas le voile qui couvre celui de leurs ennemis : il ne perce que trop à travers le prétexte dont ils le colorent.

Si la profonde sagesse de Saint Ignace n'avoit pas assez éclaté dans le développement que nous avons fait des principales parties de son Institut , nous entrerions dans le détail de tous les emplois de la Compagnie. Nous y ferions remarquer cette belle harmonie qui est l'ame de toutes les Sociétés Politique , & le chef d'œuvre de ce Fondateur ; ce rapport du plus simple inférieur avec le Supérieur Général , ces gradations infinies qui se multiplient sans se confondre ; ces ressorts qui meuvent les Membres sans altérer le Corps ; ces Provinciaux , dont l'autorité circonscrite dans un certain arrondissement , va aboutir au centre de réunion pour y recevoir des ordres , ou pour y rendre des comptes ; ces Recteurs , qui en correspondant immédiatement avec les Provinciaux , ont leur recours au Général , lorsque le besoin ou la Justice le demandent ; ces Officiers subalternes , qui n'ayant pas plus d'inclination pour un emploi que pour un autre , passent du plus agréable au plus pénible , sans goût , sans délai , & sans

sans murmure , cet ordre toujours constant dans la regle , & jamais arrêté dans la pratique , d'où naît l'uniformité de conduite , dont on ne peut assez admirer la durée ni trop louer les effets. Si nous entrons dans le détail , on verroit chaque sujet à sa place travailler pour l'utilité commune , sans s'occuper de l'utilité particulière. On les verroit remplir successivement tous les emplois , sans jamais laisser aucun vuide. On les verroit devenir de Régens Ecoliers , pour se rendre capables d'être Professeurs , & s'appliquer tour-à-tour aux sciences profanes & sacrées , pour être utiles tut à la fois à la Religion & à l'Etat.

Quelles sont les choses relatives au bien Religieux & Politique de la Société , que Saint Ignace n'ait pas réglées ? Il a tout prévu & tout disposé pour la gloire de Dieu & celle de sa Compagnie. Eh ! comment cette machine immense peut-elle se mouvoir constamment depuis deux siècles sans s'altérer , malgré les violentes secousses qu'elle a reçues ? Comment son activité est elle continue & toujours régulière ? C'est que cette machine roule sur la Religion & sur l'honneur , comme sur deux pivots , que les frottemens ne scauroient détruire. Voilà les deux principes de durée de la Société. Tant qu'ils subsisteront , les vents de la persécution auront beau souffler sur elle , ils la forceront à plier ; mais ils ne viendront pas à bout de la renverser. Et dans ce sens , ceux qui machinent sa perte manquent leur objet. La passion ne réfléchit pas assez pour choisir les meilleurs moyens. En excitant des orages contre les Jesuites , on les rend plus fideles à leur Dieu , plus attentifs sur eux

eux mêmes. Ils redoublent de confiance en celui qui commande aux tempêtes ; ils crient vers le Seigneur , & il les sauve. Les Tribulations sont dans l'ordre de la Providence , une grace de plus pour persévérer dans le bien. C'est , sans doute, dans cette vue que S. Ignace demandoit à Dieu des croix continuelles pour les enfans. Voulez-vous donc venir à bout de la Société , laissez - en le soin au tems & aux mœurs du siècle. Ces deux principes de destruction affoibliront peut-être un jour en elle les sentimens de Religion & d'honneur , & alors elle pourra subir sans effort le sort commun à toutes les choses humaines. Jusques-là, c'est en pure perte que vous l'attaquerez. Deux cens ans d'assauts presque continuels , & toujours inutiles , nous l'apprennent. Ne voyez-vous pas qu'en accablant les Jésuites de calomnies , vous les avertissez de ne point donner lieu à la médisance. Peut-être les trouveriez-vous quelquefois en défaut , si vous ne les teniez pas toujours en haleine. Plus on est assailli , plus on veille sur soi-même ; & si les Jésuites n'étoient pas contenus par la Religion , ils le seroient par l'amour-propre. Les injures que la passion vomit dans ce moment contre eux , elle les vomissoit lorsqu'ils ne faisoient que de paroître. Il y a deux siècles que la Société est abreuvée d'outrages , & ces outrages font sa gloire. *In convivis colitur* ; qu'on se rappelle tout ce qu'elle essuya en arrivant en France. Ce fut alors comme aujourd'hui , sans fondement ; mais les prétextes étoient au moins plausibles. Les Constitutions & mœurs des Jésuites n'étoient pas con-

nues,

aves, & l'on pouvoit prendre quelque ombrage d'une Compagnie qui descendoit tout à la fois des Pyrénées & des Alpes. Ces gens nouveaux, nous venoient de deux Contrées que les circonstances rendoient suspectes à la Nation. Ils étoient chargés de Privilèges contraires à nos Usages, & d'un Institut inusité; mais aujourd'hui que tous ces Jésuites sont nés parmi nous, qu'ils ont renoncé à ces Privilèges, & que leur Institut est entre les mains de tout le monde, comment a-t-on pu s'élever contre une portion de nous-mêmes? Comment a-t-on pu s'alarmer d'une règle, où tout, jusqu'à la singularité est respectable!

Nous avons avancé que l'Institut n'avoit pas été entendu, on a pu l'induire du développement que nous avons fait de ses parties essentielles; mais ce n'est pas assez, il nous reste à dire, en quoi & pourquoi il n'a pas été entendu. Si cet Ouvrage sorti du cœur d'un Saint, renfermoit tout ce que l'on a cru y appercevoir, il ne faudroit pas hésiter à le proscrire. Mais il s'en faut bien qu'il soit tel que la furent des Libelles l'a annoncé, & malheureusement on les a pris pour guides, lorsque l'on est descendu dans cette sorte de labyrinthe, où l'homme se perd s'il n'est éclairé par le flambeau de la Religion. On a confondu les Constitutions avec les Décrets, les préceptes avec les conseils, l'Ouvrage du Fondateur avec celui des Congrégations, les Privilèges avec les Bulles qui les renferment, enfin la Lettre de S. Ignace, qui n'étoit dans son inten-

F

tion

tion qu'un avis aux Jésuites Portugais, est entrée dans l'examen, comme une portion essentielle de la règle, & on a appelé tout cela l'Institut. A cette première source d'erreur se sont jointes celle d'une traduction peu exacte, & de plusieurs omissions de textes intéressans. Pour que le Lecteur fût à portée d'en bien juger, il faudroit mettre ici le tableau de comparaison, des textes vrais, & des textes altérés; mais combien d'infidélités de tout genre ce tableau ne rassembleroit-il pas? On y verroit des textes mal traduits, d'autres interprétés dans un sens forcé, d'autres enfin transportés, mutilés ou supprimés avec une affectation que l'on n'a pas même pris la peine de déguiser. Si nous ne nous engageons pas dans ce travail insipide, c'est parce qu'il ne présenteroit rien de nouveau ni d'agréable au Lecteur. Il a été déjà suffisamment éclairé sur tous ces points critiques, & nous craindriens de le fatiguer par ces misérables détails; nous réduirons donc nos observations à trois chefs qui n'ont pas été discutés.

La première regarde l'*Apologie des Casuistes*. Le P. Pirot en est l'Auteur: mais Auteur anonyme. On comprend qu'en cette qualité, cet Ecrivain, aussi peu estimé que peu estimable, n'intéresse que bien indirectement l'honneur de la Société. Ceux qui n'oublient rien de tout ce qui peut la faire suspecter, l'ont bien senti, & pour la rendre complice de ce tort, ils n'ont pas craint de recourir au mensonge. On a avancé hardiment que l'Ouvrage de Pirot étoit muni de l'ap-
pro-

probation de trois Jésuites, & de la permission de son Provincial. Ce fait hazardé sans preuve, mais non pas sans malice, mérite un démenti formel. Nous défions donc de produire un seul exemplaire de cette Apologie, où il apparaisse du consentement exprès de la Société. Jusqu'à ce qu'on l'ait trouvé, on demeurera chargé d'une supposition dont on doit compte au public.

Le second chef regarde le P. Germon. Nous sommes encore à sçavoir sur quel fondement & à quel titre ce Jésuite se trouve compris dans le tableau de proscription présenté au Parlement de Paris. A-t-il fait quelque traité de Théologie ou de Morale? Non; quelque somme de Péché, ou quelque Sermon? Non; quelque Commentaire sur les anciens Poètes, comme Delrio? Non; quelque Abregé Historique comme Turse-
lin? Non. En quel genre a-t-il donc travaillé? Le voici. Germon étoit un déchiffreur de Chartres comme les R. R. P. P. Bénédictins. Il a examiné l'authenticité des Anciens Diplomes des Rois de France, & malheureusement il s'est trouvé en contradiction avec le sçavant P. Mabillon. On ne voit rien jusques-là qui puisse exciter contre lui le zèle des Magistrats. Pourquoi a-t-il donc été dénoncé? L'Auteur qui s'est chargé de ce soin ne le sçait pas lui même: nous allons le lui apprendre, & d'un même coup, nous apprendrons au public à connoître les mains qui l'ont si bien servi. Le P. Germon s'est avisé de restituer une seule lettre d'un passage de Saint Augustin. Persuadé qu'on devoit lire *inseparabiliter*, au

lieu d'*insuperabiliter*, il a osé l'écrire, c'est tout son crime. (a) Peu de monde en sentira l'énormité : il est pourtant irrémissible. On ne pardonne pas à quelqu'un qui renverse, comme par enchantement avec le secours d'une seule voyelle de l'alphabet, un système qui a coûté tant de peine à établir. Jamais Magicien n'a mis moins de mots dans ses charmes.

Le troisième chef n'est qu'une méprise, & si nous la relevons, c'est pour en rire. On a pris Dominique Bannez pour un Ecrivain de la Société. Seroit-ce parce que ce Jacobin est un Auteur tyrannicide ? Les Freres Prêcheurs ne presenteroient-ils pas Requête contre ce tort fait à leur Robe ? C'est peut-être pour la première fois qu'on s'est trompé au point de prendre un Jacobin pour un Jésuite, *risum teneatis Amici*. Pour confondre le Pere de la prémotion physique, avec un défenseur de la science moyenne, il faut ignorer le nom des Auteurs les plus célèbres. Cette erreur étoit réservée à ce siècle éclairé ; heureux s'il n'avoit à rougir que des défauts de culture d'esprit, nous prendrions quelquefois un Ecrivain méprisé pour un Auteur classique ; un déchiffreur de Chartres, pour un Casuiste relâché ; un Disciple de Saint Thomas, pour un enfant de Saint Ignace, mais nous aimerions la vérité, la paix.

(a) Voyez la Dissertation imprimée à la Haye : nous devons ce petit Ouvrage à un grand Magistrat du Parlement d'Aix, dont l'érudition & la piété sont connues, & que nous ne nommons point pour ne pas faire rougir sa modestie.

paix & la justice. Nous serions moins Geometres & plus vrais , moins Grammairiens & plus tranquilles , moins Philosophes & plus équitables , moins hommes de Lettres & plus humains. Au défaut de ces connoissances , nous aurions le bon sens pour guide , la bonne foi pour loi , le bon cœur pour bouffole , & la bonne conscience pour conseil. Telle étoit l'heureuse condition de nos Peres , ces anciens Franks & ces bons Gaulois si dignes de s'allier ensemble. S'ils ne composoient pas des Livres , ils ne faisoient pas de Libelles. Un seul des Ouvrages , dont la France est inondée , auroit été un phénomène pour leur siecle & un opprobre pour leur Nation. Où ne nous conduiroient pas ces réflexions ? Mais tandis que nous nous y livrerions , l'Institut seroit livré aux flammes. Tâchons donc de l'en garantir , s'il en est encore tems , & ne craignons pas de dire pour cela qu'il a été mal entendu , parce qu'il a été mal traduit , & encore plus mal commenté dans l'Ouvrage , dont nous venons de parler.

A ce premier écrit , où l'on reconnoît par-tout la main velue d'Esaiï , en a succédé un autre où l'on croit quelquefois entendre la voix de Jacob , mais on s'apperçoit bientôt que c'est *rugitus leonis* & *vox leana*. Tout ce que cet Ouvrage a d'imposant , c'est le nom respectable qu'il porte , le reste n'est que spécieux. Si l'ensemble fait illusion au premier coup d'œil , portez-y le flambeau de la vérité : il ne résistera pas à sa lumière. Semblable à ces fantômes , qui , formés pendant la nuit par un mélange de vapeurs malignes , étonnent , d'abord & se dissipent à mesure qu'on en

approche, cet écrit ne peut soutenir le regard d'un
 peu près. Mais est-ce bien l'ouvrage d'un Ma-
 gistrat ? C'en est pas assez qu'il s'annonce comme
 tel, il faut qu'il en ait les caractères. Un Ma-
 gistrat doit connoître les Loix Civiles & Canoni-
 ques, le droit de la nature & des gens, les bor-
 nes des deux Puissances, & la nécessité de leur
 concours. Un Magistrat ne peut ignorer, ni le
 privilège du Citoyen, ni le mérite de la posses-
 sion, ni le bénéfice de la prescription, ni la force
 d'un édit. Un Magistrat est un homme sage, &
 comme tel, il doit combiner les avantages de la
 fin, avec les inconvéniens des moyens. Un Ma-
 gistrat est un homme d'Etat, & comme tel, il
 doit sçavoir, que toute destruction est un vice
 dans l'Etat, qu'elle répugne à la nature, qu'elle
 est l'enfant de l'arbitraire, & le présage du des-
 potisme, dont l'Anarchie est le malheureux fruit.
 Le Magistrat a des vues politiques, mais elles ne
 se contraient pas avec les vues Religieuses, &
 lorsque l'intérêt de l'Etat le meut, c'est en pure
 perte, si c'est aux dépens de celui de la Religion
 de ce même Etat. Un Magistrat ne se propose
 jamais des difficultés qu'il ne puisse résoudre. Il
 doit ni recourir aux sophismes pour combattre
 la raison, ni aux autorités suspectes pour affoiblir
 les autorités graves, moins encore faire de fausses
 citations ou se contredire. Un Magistrat doit avoir
 des connoissances exactes de l'état des Lettres, &
 du mérite des Littérateurs, & s'il n'a pas assez
 cultivé les Muses, pour avoir reçu de leur main
 le fil nécessaire pour se conduire dans ce Dédale,
 il doit se garder d'y descendre. Apprécier les
 ou-

ouvrages des sçavans n'est pas le talent de tous les hommes. S'abstenir de prononcer sur cette matiere , lorsqu'on n'en a qu'une connoissance très imparfaite , est un instinct que l'amour propre donne. Un Magistrat n'admet point le solidaire en morale, & si contre toute regle d'équité, il veut juger le Corps entier pour les délits de quelques Membres, cette même équité méprisée l'avertit de mettre dans un des bassins de la balance, les vertus, les talens, & les services des autres Membres du même Corps. Un Magistrat doit être l'Apôtre de l'obéissance en général, & lorsqu'il en examine les fondemens particuliers, il manque à son Roi, s'il affoiblit un devoir dont l'Esprit Saint nous a fait un précepte. Un Magistrat enfin, doit se montrer en tout l'ami de la vérité, le protecteur de l'innocence, & le défenseur de la Religion.

Après avoir recherché les qualités du Magistrat, (portrait que nous n'avons pas crayonné d'idée) il nous resteroit à examiner si l'Ouvrage que nous avons en vue ne fait pas tort à la Magistrature en empruntant son nom; mais quelle nuée de témoins sort de cet écrit pour déposer contre la main qui a osé usurper ce nom respectable! Entendons-les rapidement ces témoins, & nous enverrons les informations à la raison, afin qu'elle prononce.

Le droit de la Nature & des Gens, donne à chaque individu la faculté de se choisir un genre de vie conforme à son inclination & à ses moyens, & celui de Citoyen veut que son état lui soit conservé. Suivant ces deux principes, il doit être

libre à tout particulier de préférer la vie Religieuse à celle du siècle lorsqu'il l'a choisie , sous la protection des Loix Civiles & Canoniques, ou même sous les auspices de la bonne foi, on ne peut sans injustice le dépouiller de son état. Or , n'est-ce pas au violement de ces droits sacrés que tendent tous les efforts de l'Auteur. Il avoue qu'il les connoît, ces droits : il est donc évident qu'il les méprise. Si un procédé si contraire à l'équité naturelle ne suffisoit pas pour déceler la main & le cœur de cet Ecrivain , on en verra bientôt d'autres, où certainement nos sages Magistrats ne reconnoîtront point un Confrere. Tel est le peu de cas qu'il fait du bénéfice du tems, & de l'autorité du Prince.

Il convient que les *Jésuites ont vécu en France sous la foi d'une possession autorisée par les deux Puissances ; possession, dit il, qui, suivant les Loix Civiles, formeroit une prescription inattaquable, & un droit àabri de toute objection.* Mais comme s'il se repentoit de cet aveu que la force de la vérité lui arrache, ou qu'il ne l'ait fait que pour insulter plus grièvement au droit des gens & du Citoyen, aux Loix les plus reconnues, & à un Edit des plus solennels ; il ajoute, *qu'on ne peut opposer de prescription au droit public.* Maxime dont la trop grande extension seroit plus abusive, que l'abus même. En effet, si on admettoit indistinctement ce principe, y sauroit-il quelque chose de solide dans la Nature ? Ni la possession immémoriale, ni la prescription centenaire, ni la Loi du Souverain, ne pourroient rassurer les hommes, contre la crainte & les funestes

nestes effets du Despotisme Magistral. Reconnoître tous ces titres dans l'établissement des Jésuites, & menacer ces Religieux de la perte de leur état, sous prétexte qu'il est contraire au droit public ; n'est-ce pas avertir les François , que bientôt ils vont être à la merci de cette *équité (a) arbitraire*, dont la *commode flexibilité* reçoit toutes les impressions de la volonté du Magistrat. L'Auteur ne se contente pas de cette atteinte mortelle à la tranquillité du Citoyen, il en donne une aussi vive à l'autorité des deux Puissances , & s'il n'ignore pas la nécessité de leur concours , pour opérer la destruction légale d'un Corps Religieux , il la méprise , lorsqu'il invite une autorité isolée & précaire à dissoudre la Société. Est-ce-là le langage du Magistrat , dont la sagesse pèse tout , ou le ton de l'homme inconsideré , qui ne doute de rien ? Eh ! comment celui-ci douterait-il du pouvoir de la Magistrature quand il ne se doute pas du danger de la destruction , quand il ne sent pas que dans le Moral , comme dans le Physique , détruire est un vice , & non un moyen. A quel état déplorable ne nous entraîneroit pas la maxime ? Quel est le Royaume florissant qui ne tomberoit pas en peu de tems dans la confusion & dans l'anéantissement ? La Société civile est semblable au Corps humain , & celui qui veut remédier à des abus par le retranchement de quelque-une de ces parties , ressemble à ces Chirurgiens ignorans , qui se déterminent à couper un mem-

F 5

bre,

(a) Oeuvres de M. d'Aguesseau, Tome I. page 127.

bre, sans avoir examiné s'il ne peut pas être conservé. Qu'on les laisse faire, & le Corps ne sera bientôt qu'un Tronc inutile. En suivant cette comparaison, nous ne craindrons pas de dire que les Jésuites sont dans le Royaume une portion des plus précieuses, soit qu'on les considère relativement à leur nombre, soit que l'on ait égard à leur utilité, & sous ces deux rapports, ils méritent d'être conservés. L'illustre M. Talon pensoit ainsi à l'égard de tout Corps, quand il disoit, *il faut travailler pour faire subsister les choses établies.* Mais ce n'est pas dans le cabinet de ce Grand homme, que notre Ecrivain va prendre ces modèles; & lorsqu'il propose si légèrement la dissolution de la Société, il s'annonce pour un homme qui ne se doute pas même, qu'un Magistrat doive avoir des vues politiques. Il n'en a point en effet, ou elles sont courtes, & mêmes fausses ses vues, dès qu'elles ne s'allient pas avec les vues Religieuses.

Pour démontrer cette proposition, il est nécessaire d'examiner si l'Eglise est dans l'Etat, ou si l'Etat est dans l'Eglise. Cette question si souvent agitée, & jamais décidée, est terminée dans ce moment par l'Auteur d'une manière tranchante. *L'Eglise, dit il, est & subsiste dans l'Etat.* Cette façon de s'exprimer, prouve qu'il n'entend pas même la question, puisqu'il confond l'Eglise comme Corps mystique, avec l'Eglise comme Corps politique; c'est-à-dire, comme le résultat des Ministres du Culte. Fixons donc là-dessus ses idées. L'Etat est la manière d'être d'une Société civile, or la manière d'être de la France, est la Catholicité; donc

donc l'Eglise n'est pas dans l'Etat, mais elle fait partie de l'Etat. Elle est identifiée avec l'Etat, de maniere que l'Etat tel qu'il est, ne peut pas subsister sans l'Eglise, quoiqu'il pût exister comme Royaume, sous d'autres modifications : Si des esprits mal faits, vouloient nous prendre par ces mots : *La maniere d'être de la France est la Catholicité* : des esprits justes & judicieux, sentiraient que nous sommes allés au-devant de la querelle en nous expliquant comme nous l'avons fait. Et si on n'en étoit pas satisfait, nous renverrions ces gens difficiles, au Discours (*) que le Président Guillard fit aux Chambres assemblées. Si enfin on nous demande comment l'Eglise & l'Etat ne font qu'un tout parmi nous, de sorte que l'un n'est pas plus dans celui là, que celui-là est dans l'autre ; nous dirons que c'est par l'effet des Loix Civiles & Canoniques, qui sagement combinées, font ce qu'on appelle l'Etat. Cela posé, nous concluons qu'on n'a que des vues courtes & même fausses, en fait de politique, lorsque l'on ne sçait pas les allier avec les vues Religieuses de l'Etat. Or, où est la politique de celui qui traite notre Religion d'enthousiasme, qui accuse un

Or-

(*) Le Roi Louis XI, disoit ce Président, a toujours eu cette révérence à la Religion Chrétienne, qu'il ne vouloit que les Chroniques de France commençassent au Roi Pharamond, mais à Clovis qui fût le premier Roi Chrétien, disant que les autres Rois précédens qui n'avoient pas eu la Religion Chrétienne, n'étoient pas dignes d'être appelés Princes ni Rois. *Registre du Conseil du Parlement, cote 66. pag. 470.*

Ordre Religieux d'irréligion , qui suppose qu'un Institut approuvé par le Saint Siège , & confirmé par un Concile général , est le fanatisme réduit en principe & en règles ? Où est la politique de celui qui ne craint pas de traiter l'autorité du Vicaire de Jésus-Christ de despotisme , qui attribue hardiment des prétentions ambitieuses aux Souverains Pontifes , qui ose dire que les Papes n'ont favorisé l'établissement des Ordres Religieux , que pour accroître & pour assurer leur Puissance Spirituelle & Temporelle ; qui enfin fait des vœux pour le schisme , en traitant d'hommes inconsiderés les Evêques qui sont unis au Saint Siège ? Celui qui parle ainsi du centre de réunion des Fidèles , du Chef visible de l'Eglise , d'une Assemblée où le Saint Esprit a présidé , qui donne le nom odieux de despotisme , à une autorité dont Dieu est la source , qui appelle la sagesse de la Croix une folie , & le zèle des Chrétiens un délire ; est-il , nous ne disons pas Catholique , mais politique ? Est-ce un Magistrat Chrétien qui parle , ou un Rheteur de l'ancienne Rome , qui déclame , lorsqu'il invective contre les saintes Pratiques de la Vie Religieuse , qu'il fait du Supérieur un Tyran , & des Inférieurs des Esclaves , qui prétend que les Ordres Religieux ruinent & dépeuplent l'Etat ? De tels propos découvrent les sources où l'on a puisé , & plus encore la main qui les a puisées ; & si un reste de pudeur le retient , ses mauvais desseins contre la Religion , percent à travers ses protestations affectées. Il a beau s'envelopper ; c'est un ennemi de la vie célibataire , un de ces Législateurs modernes qui veulent

lent que chacun soit comptable à la Société civile de la production de son être. Mais quand la Religion ne combattroit pas ce système, le droit de la nature & des Gens ne se chargeroit-il pas de ce soin ? Assujettir un Etre à des loix pour lesquelles la Nature a pu lui donner une répugnance insurmontable, ou du moins lui refuser une inclination & l'aptitude nécessaire ; n'est ce pas contraindre la Nature, la forcer dans ses retranchemens, & violer ses droits, qu'on ne cesse de réclamer quand on veut se soustraire à la Loi Divine ? Si à cette raison on joint les motifs surnaturels de la Religion, que deviendront ces systèmes, ces calculs, ces mises personnelles ? Veut-on nous faire croire que ces maximes n'ont pour objet que le bien de la Société civile ? Que bon commence par forcer les Célibataires du siècle à se marier. Cette Race est bien plus destructive de l'espece humaine, que celle des Ecclésiastiques. Ceux-ci en se vouant au Célibat, mettent leurs Freres & leurs Sœurs en situation de se marier, & dans ce sens leur Consécration à Dieu, est un sacrifice fait à la Patrie. Les autres, au lieu de lui être de quelque secours en ne se mariant pas, sont pour leur parenté une charge accablante, qui retombe par contre-coup sur l'Etat. Ils ont besoin de toute leur fortune pour vivre dans le monde, souvent même cette ressource étant insuffisante, ils ont recours à celle qu'une mauvaise politique de l'Etat leur fournit. Et loin de soulager leur famille pendant leur vie, ils la privent d'un bien qui lui auroit fait retour après leurs mors. Enfin, leur continence apparente est

est presque toujours une incontinence réelle ; parce que la Religion n'en est ni le principe , ni la fin ; & ce genre de vie est la source empoisonnée de mille maux , dont la dépopulation est le moindre. Que l'on prenne la peine de réfléchir aux conséquences qui découlent des principes de l'Auteur , & on verra clairement qu'il en veut bien moins à la Société , comme Monarchie gouvernée par un Despote , que comme milice toujours prête à rompre des lances pour la Religion. C'est donc à la Religion qu'il en veut , & attendu qu'elle est identifiée avec l'Etat , il en veut par contre-coup à l'Etat , d'où il est naturel de conclure , que c'est un mauvais politique.

Nous voudrions bien le trouver meilleur Serviteur du Roi : ce seroit au moins une raison de douter s'il n'est pas Magistrat. Le vrai Magistrat est le Promoteur & l'Apôtre de l'Obéissance. Il la fait observer & la prêche d'exemple. Celui-ci la détruit au moins par son discours. Le Magistrat apprend aux hommes à regarder leur Supérieur comme leur Pere. Celui-ci en traitant l'Obéissance des Jésuites d'Esclavage , porte les sujets à regarder leurs Souverains comme des Tyrans. Mais à quel titre les Jésuites obéissent-ils à leur Général , qui n'en soit pas un pour les sujets à l'égard de leur Prince ? N'est-ce pas l'Apôtre qui en fait un précepte à tous les inférieurs , & lorsque notre Ecrivain trouve étrange & même mauvais qu'on obéisse à son Supérieur , comme à Jésus-Christ , n'efface-t-il pas d'un trait de plume la Loi Evangélique , qui commande aux Sujets

jets d'obéir aux Princes ? L'Homme du Roi doit-il resserrer ces liens ou les rompre ? S'il étoit effrayé de bonne foi de cette obéissance , qu'il lise l'Examen général , il verra qu'on la rend à un mauvais cuisinier , & que les Pères obéissent à la voix de ce Frere dans sa cuisine , comme si Jésus-Christ parloit. „ Si jubeat & dicat fac hoc vel illud significabit magis quod ut Christus homini loquatur quandoquidem ipsius loco jubet atque „ ita qui obedit considerare ac perpendere vocem à coquo vel alio qui sit Superior egressam „ debet ut si à Christo Domino egrederetur ut „ omnino placere divinæ Majestati possit. *Exa. Gen. IV. n. 30.* “ Mais il lui plaît de s'alarmer de tout , ou du moins de montrer de l'inquiétude de tout. Eh ! Comment l'obéissance ne lui en causeroit elle pas , quand il se fait un monstre des privilèges ?

Personne n'ignore que les Papes ont comblé la Société de Privilèges. On sçait aussi que les Jésuites n'en sont pas privilégiés en France , *compte rendu* (p. 35.) & qu'à leur entrée dans le Royaume , ils renoncèrent à l'usage de tant de graces contraires à nos maximes. L'Auteur en convient. Il étoit donc assez inutile d'en grossir le catalogue en supputant jusqu'aux colonnes qui les contiennent. Cette affectation est une petitesse indigne d'un écrivain supérieur ; elle dépare son Ouvrage & décele son intention. Le calcul des Lettres que le Général recoit chaque année , n'est pas moins misérable. On voit bien qu'il
cher-

cherche à faire ombrage ou illusion : mais à qui persuadera-t-il qu'on doit s'allarmer de ces privilèges, & que lui même en est effrayé ? faisons lui ce dilemme : ou vous montrez une inquiétude que vous n'avez pas, ou prenant la chimère pour la réalité, vous vous battez contre votre ombre. De ces deux rôles, l'un est celui d'un Acteur de Scarron, l'autre est celui du Héros de Cervantes, aucun ne convient à un Magistrat. Ecrire vingt mortelles pages sur des privilèges auxquels tout le monde sçait que les Jésuites ont renoncé en 1561, c'est se faire des monstres pour les combattre, ou montrer des larves aux enfans pour les effrayer. Quand les Papes auroient accordé à la Société autant de grâces de cette nature que Dieu promet de descendans au Patriarche des croyans, nous ne devrions pas en prendre plus d'ombrage, que si le Souverain Pontife donnoit aujourd'hui à cette Compagnie l'investiture des Terres Australes. Ce grand étalage d'exemptions qui n'exemptent de rien en France, n'est donc pas fait de bonne foi.

Mais en doit-on attendre d'un Ecrivain, qui au moment où il en affecte le plus, fait de fausses citations, en rapproche des textes tout à fait disparates, donne des interprétations forcées (*) aux écrits,

(*) *Note de l'Editeur.* Pour ne rien laisser à désirer au Lecteur, nous lui ferons remarquer ici trois faussetés manifestes. La première est celle qui regarde les Congrégations. Il est faux que le Général des Jésuites exerce une Jurisdiction dans la plupart des Villes du

écrits, suppose du mystère dans les autres, avance hardiment que l'Institut de la Société n'a jamais été représenté, tandis qu'il convient que l'Évêque de Paris pronouca là-dessus, & que M. Servin disoit, (a) que cet ordre étoit plus fondé en privilèges qu'en règles. Quelle idée nous donne-t-il des Magistrats qui s'opposoient à l'enregistrement des Edits concernant l'Etablissement des Jésuites. Ces hommes équitables jugeoient-ils sur l'habit de ces Religieux qu'il falloit les rejeter ? Prononça-t-on solennellement au Conseil

G

de

Royaume, à l'égard des Congrégations. Plus faux encore, quo ces assemblées soient des Paroisses créées sur d'autres Paroisses; nous définis l'Auteur de prouver ce avancé à la page 76. de son discours. La seconde fausseté est celle du prétendu mystère des Constitutions. Il est faux qu'il soit défendu de les communiquer en entier aux Religieux : l'Auteur n'a pu supposer ce fait qu'en adoptant la traduction infidelle d'un de ses Confreres, qui rend les mots *non oportebit*, par ceux-ci, *il ne faudra pas*, tandis que la suite du Discours fait voir qu'ils signifient, *il ne sera pas nécessaire*. La troisième regarde la Bulle de Grégoire XIII. de 1571. L'Auteur a eu la méchanceté de relever ces mots, *juris & facti*, & il voudroit faire entendre que le Pape accorde à la Société le droit d'user des voies de fait, tandis que cette expression ne signifie rien de sinistre. On peut en juger par les mots qui suivent : *Poenis etiam pecuniaris arbitrio moderandis inhibendo*. Cet Ecrivain demande à quel dessein on a pu ajouter une pareille clause ? Nous demandons à notre tour, à quel dessein il en fait la remarque. Est-ce mauvaise foi ou ignorance ? Nous ne pouvons pas croire l'un d'un Magistrat : nous ne saurions soupçonner l'autre d'un homme de Lettres. Voyez les pages 36. & 118. de son Mémoire.

(a) Comptes rendu, page 29.

de Louis XIV. sur l'affaire des vœux simples , sans avoir vu les Constitutions de la Société ? Eh ! combien d'autres contradictions n'apperoit-on pas dans ce Discours. L'Auteur prétend que l'Institut est un secret d'Etat pour les Jésuites , & en même tems il parle de plusieurs Editions de ce Code. Fait-on imprimer un Ouvrage que l'on a intérêt & intention de tenir caché ? N'étoit-il pas entre les mains de tout le monde avant qu'il ait été dénoncé ? L'envie qu'il a de persuader que ces Constitutions sont un mystere impénétrable, lui fait oublier la maxime du Sage : *Ne parle pas de ce que tu ignores ; car tu passerois pour un ignorant.* Il s'étonne de ne pas trouver un privilège de l'Empereur à l'Edition de Prague , parce qu'il ignore que l'Université de cette Ville a le privilège de faire imprimer tout ce qu'elle veut. Dira-t-il pour excuser cette ignorance , je ne le sçavois pas : *Non est sapientis dicere , non putabam.* Cet Auteur nous représente le Général comme l'Esclave du Pape , & bientôt après il nous le donne pour un Monarque, qui ne reconnoît point de Supérieur sur la terre , pas même le Pape. La dépendance totale & l'indépendance entiere s'allient-elles dans un même sujet ? Il a dit (p. 38.) que saint Ignace n'avoit que de bonnes vues. “ Un zèle ardent l'enflamma pour „ le salut des ames. Il ne tendoit qu'à la per- „ fection des Conseils Evangeliques. Son but „ n'étoit que la spiritualité. Celui qui fit les „ Constitutions étoit bien éloigné du crime & „ du vice. „ (Pages 17 , 177. & 186.) Tel est l'hommage forcé qu'il rend à ce Saint ; mais

immédiatement après , il lui attribue des vues ambitieuses pour l'accroissement de la Société.
 „ Le zèle de Saint Ignace pour la gloire de Dieu,
 „ dit-il , ne l'empêchoit pas , sans doute , d'être
 „ flatté de la gloire de la Compagnie. C'est ainsi
 que cet Auteur, plutôt que d'édifier, abat d'une
 main ce qu'il a élevé de l'autre.

Quelques étranges que soient ces premières contradictions , ce sont les moindres de celles qui se trouvent dans cet Ouvrage. On y voit cet Auteur avancer (*Pages 74. & 131.*) Que les Constitutions des Jésuites sont le fanatisme réduit en règle & en principe. (*P. 126.*) Il dit que le régime de la Société est fanatique par état , par devoir & par habitude. Cependant il reconnoît que presque aucun membre n'est fanatique. (*Page 75.*) Il les excuse tous, & sur tout les François. Comment peut-il donc se faire que le régime soit tel , & que ceux qui sont régis ne le soient pas ? Seroit ce parce qu'ils ne suivent pas leur *saint Institut* , comme on l'a prétendu en Portugal ? mais alors qu'a-t-on à craindre d'eux, s'ils sont assez sages pour se refuser à l'accomplissement d'une règle défectueuse ; où s'ils la suivent fidèlement , & qu'aucun des François n'en soit devenu fanatique. Ne faut-il pas convenir que de sa nature elle ne sauroit les rendre tels ? Prétendre d'une part que le fanatisme est , *l'état, le devoir & l'habitude* d'une Société & de l'autre avouer qu'aucun membre n'est fanatique ; n'est-ce pas se contredire sans pudeur , & raisonner sans justesse ?

L'Auteur (*Pag. 77.*) accuse le *esprit du Corps* , & il justifie les Membres , autre contradiction

manifeste dans laquelle les Jésuites ne tombetoient pas s'ils étoient chargés de rechercher la conduite de certains autres Corps , dont l'esprit est bien plus contraire (*Pag. 75.*) *au repos & à la sûreté des Etats* que celui de leur Compagnie. Ils conviendroient même sans peine avec lui (*Page 77.*) que *ce* *esprit de Corps est aussi souvent nuisible qu'utile.*

Il croit qu'il seroit injuste de rendre responsables des vices qui se trouvent dans des Loix , ceux qui ne les ont pas faites. Et cependant il poursuit à outrance ces hommes pour ces mêmes Loix. Il veut qu'on les dépouille de leur état , sans avoir égard ni à deux siècles de possession , ni à cent cinquante-neuf ans de prescription , ni à l'approbation de dix-neuf Papes , ni aux Edits & Déclarations de huit Rois , ni à la confirmation d'un Concile général.

Il n'accuse pas les particuliers de croire véritablement les maximes que les Livres de la Société établissent , & il ne veut pas se contenter de leurs désaveux les plus solennels. Peut-on douter de la sincérité d'un désaveu , lorsque l'on est persuadé, que celui qui le fait, n'est point attaché à la maxime qu'il désavoue.

S'il faut l'en croire, il est (*P. 107.*) fort éloigné de vouloir troubler l'accord qui régné entre Rome & les Princes , & au moment où il fait cette belle profession de foi , il la rétracte en jetant des soupçons injurieux sur la conduite du Saint Siège , & sur les Evêques qui y sont unis. Il rappelle le souvenir de quelques démêlés des Papes. Il ramasse, il compile, il invoque tout jusqu'à la Légende de Grégoire VII , sans faire attention qu'il titre sur les Troupes du Parti ; car

c'est sous le Pontificat d'un Dominicain qu'on fit cette Légende ; & lorsqu'il dit (P. 12.) que *les Evêques de France se sont joints à Rome , qu'encore de nos jours il y en a qui s'y joignent plus inconsidérément* ; n'est-ce pas faire des vœux pour le schisme ? Quel est le plus inconsidéré de celui qui s'attache au centre d'unité , ou de celui qui ose blâmer cet attachement , au sein d'un Royaume Catholique , sous les yeux d'un Roi très - Chrétien , & au milieu de la Nation Bretonne , si fidelle à son Dieu , si soumise à l'Eglise ? Un Ecrivain qui se permet des licences & des contradictions pareilles , n'autorise-t-il pas ceux qui ont une juste idée de la sage Magistrature , à croire qu'il n'est point Magistrat ? Il le paroît bien moins encore lorsqu'il se fait des objections auxquelles il ne peut pas répondre. Telles , par exemple , que celle des autres codes Religieux , où une obéissance plus grande que celle de l'Institut est prescrite. Il essaie d'abord d'employer le mensonge , tantôt en affirmant hardiment que l'Eglise n'a jamais autorisé ces expressions ; tantôt en assurant faussement qu'elles sont *plus fortes* dans les Constitutions des Jésuites que par-tout ailleurs. Puis sentant qu'il ne peut pas délier ce nœud , il le rompt , en disant (P. 158.) qu'un *abus quel qu'il soit , ne peut couvrir un autre abus ni le justifier*. Quelles difficultés ne résoudroit-on pas avec de tels subterfuges ?

Ces preuves ne sont pas plus solides que ses réponses. Forcé de nous donner des garants de ses assertions périlleuses , il apporte en témoin des Auteurs décriés , suspects , intéressés , apocry-

phes, prévenus ou surpris ; décries comme *Mariana*, dont le caractère inquiet & turbulent est connu de tout le monde ; suspects comme *Melchior Canus*, que sa seule robe rendroit récusable, si les démêlés avec les Jésuites étoient moins notoires ; intéressés comme l'*Université* qui étoit la partie publique de la Société ; Apocryphes comme l'Archeveque de *Dublin*, que ceux qui ne croient pas aux Prophéties voudroient faire passer pour Prophète ; prévenus comme *M. de Thou* qui a adopté toutes les calomnies des Héretiques contre les Jésuites ; surpris comme *Guillaume du Bellay*, qui après avoir suspecté l'Institut, ne tarda pas à lui rendre justice. Tels sont ces personnages dont l'Auteur invoque le témoignage. Si tous ces procédés réunis n'étoient pas suffisans pour déterminer à croire que l'ouvrage où ils le trouvent consignés est indigne d'un Magistrat, en voici d'autres dont les inductions sont encore moins équivoques.

L'homme public & mesuré dans ses démarches, ne propose rien qu'il n'en ait balancé les avantages avec les inconveniens, qu'il n'en ait prévu les conséquences & préparé les moyens. On propose au Roi d'ôter l'enseignement aux Jésuites ; il doit, dit-on, en résulter deux biens : celui du progrès des Lettres, & celui de la fidélité des Lettrés. Ce double motif est sans doute louable ; il est fâcheux seulement qu'il soit moins le fruit de la réflexion que de l'imagination. Tout projet sage doit avoir un objet nécessaire. Or, où est la nécessité démontrée d'un meilleur enseignement ? où a donc pris l'Auteur, que *l'éducation des Collèges, & sur-tout de ceux des Jésuites, est*

viciense & barbare ? Hélas ! Peut-être, n'est-elle que trop bonne à certains égards. C'est elle qui, en apprenant les élémens de la Latinité à une infinité de François, a formé cette nuée de demi-sçavans si inutiles à l'Etat, & si nuisibles à la Religion. C'est elle qui, en donnant la clef des Sciences, a ouvert la porte à tous ces Ecrits qui nous inondent au détriment de la tranquillité publique. Elle n'a fait que des demi-sçavans ; mais il ne faut pas pour cela qu'on l'accuse d'être *viciense & barbare*. On ne peut guere rapporter des Colléges que le goût de l'étude & l'art d'étudier. Et lorsque l'on veut approfondir ces nouveaux systèmes d'enseignement, enfans d'une spéculation oisive, on se persuade bientôt qu'ils sont impraticables, parce qu'ils ne sauroient convenir à la multitude, d'où il faut conclure que si l'éducation est *viciense & barbare*, elle n'est que ce qu'elle peut être au moins pour le grand nombre. Enfin, si les Jésuites ont des Colléges foibles, les Universités en ont encore plus. Nous nous en rapportons au témoignage de celle de Paris, si dédaigneuse pour ses sœurs ou ses filles. La Société assez généreuse pour s'en remettre au jugement de sa Rivale, ne craint pas que cette Fille de nos Rois se laisse vaincre en générosité. Cependant, comme les organes de ses sentimens ne sont pas toujours aussi nobles qu'elle, nous croyons qu'il est sage en tout événement de nous appuyer d'un témoin que la seule célébrité rend respectable. C'est l'illustre Chancelier Bacon : il nous dira si l'éducation que l'on reçoit chez les Jésuites est *viciense & barbare*.

Quant aux sentimens que l'on inspire aux Eco-
liers , relativement à l'amour pour le Souverain :
suspecter les principes qu'on leur donne sur ce
devoir essentiel , c'est faire injure à la portion la
plus noble de la Nation. Les Jésuites ont élevé
plus de deux millions de François depuis que la
Société a des Colléges dans le Royaume. La fidé-
lité de ces élèves dépose en faveur du soin que
leurs Préfets & leurs Régens ont pris de former
leurs cœurs à l'attachement pour la Personne Sa-
crée du Roi. Est-il de Nation plus affectonnée,
plus soumise que la nôtre ? On nous traiteroit à
bon droit d'enthousiastes , si nous disions que les
François ont puisé ces sentimens dans la Nature.
Les hommes ne naissent point vertueux , leur cœur
a une tendance naturelle vers l'indépendance.
C'est donc à la bonne éducation qu'il faut attri-
buer la soumission , la fidélité & l'amour pour le
Souverain. On la reçoit cette éducation dans les
Colléges , & le grand nombre est entre les mains
des Jésuites. Il est donc absurde , pour ne pas
dire pis , de fonder la suppression de leurs Collé-
ges , sur le prétexte qu'ils n'élevent pas la jeunesse
dans l'obéissance & l'amour dus au Souverain.
Deux siècles d'expérience , & deux millions de
témoins rassurent contre cette crainte.

Mais , qui rassureroit le Roi contre les suites
de cette suppression. On ne la propose que com-
me un moyen de former l'esprit des François aux
Sciences , & leur cœur à la fidélité , & on man-
que son objet. Ce n'est point ici un paradoxe :
l'intérêt de la République des Lettres , & celui
de l'Etat bien entendu , demandent que l'éduca-
tion ne soit pas confiée à un seul Corps. Appre-

nous cette maxime du plus grand Ministre qu'ait eu la France : c'est le Cardinal de Richelieu. Il examine s'il est avantageux ou dangereux , qu'il y ait différentes Ecoles dans le Royaume , & il se décide pour la variété. Non-seulement parce qu'il regarde comme un bien l'émulation qui naît de la rivalité , mais encore parce que ce seroit un mal de laisser entre les mains d'un seul Corps le cœur de toute la jeunesse. Mettons ici ses propres paroles (a) " La raison qui doit décider de toutes sortes de différends , ne permet pas de frustrer un ancien Professeur de ce qu'il possède avec titre , & l'intérêt public ne peut souffrir qu'une Compagnie , non seulement recommandable par sa piété , mais célèbre par sa Doctrine , comme est celle des Jésuites , soit privée d'une fonction dont elle peut s'acquitter avec grande utilité pour le public. " Voilà ce Ministre équitable & judicieux qui ne veut pas que l'on détruise les Universités , mais qui veut qu'on leur associe les Jésuites , non seulement à cause de leur piété & de leur Doctrine , mais aussi , (*Ibid.*) parce que , Si les Universités enseignoient seules , il seroit à craindre qu'elles ne revinssent avec le tems à l'ancien orgueil (b) qu'elles ont eu autrefois ,

G 5

qui

(a) Testament politique du Cardinal de Richelieu , première Partie, Ch. 2, Sect. 10.

(b) Remarque de l'Editeur. Il vient de paroître dans le moment un Mémoire anonyme trop défectueux pour qu'on puisse le regarder comme l'Ouvrage de l'Université , dont il emprunte le nom , & trop mince à tous égards , pour qu'il mérite d'être , réfuté. L'auteur n'y fait l'objection du Cardinal de Richelieu , & il n'y répond pas. Nous sommes bien éloignés de supposer

„ qui pourroit être à l'avenir aussi préjudiciable
 „ qu'il l'a été par le passé. Lorsque ce grand Mi-
 nistre parloit ainsi , il se rappelloit , sans doute ,
 ce tems d'ignorance & de trouble où l'Université
 étoit moins célèbre par les Ecoliers qu'elle formoit,
 que fameuse par les mouvemens qu'elle excitoit ;
 tems où une Servante de Hongrie eût remporté le
 prix de la Latinité sur cent Docteurs ; tems où
 une seule classe d'Ecoliers mettoit en fuite plu-
 sieurs escouades ; tems où l'Université peu satis-
 faite du ministère , arrêta qu'on cesseroit les le-
 çons ; que tous les Membres s'obligeroient par
 serment , à poursuivre une vengeance éclatante
 contre le Guet de Paris. Le Cardinal de Riche-
 lieu se souvenoit aussi d'avoir lu dans Jean Ma-
 jor : “ Que les Grands Seigneurs du Royaume
 „ ne s'adresserent au Pape Zacharie pour la dépo-
 „ sition de Childéric , que parce que l'Université
 „ ne florissoit pas encore „ comme si s'eût été à
 elle qu'on eût dû s'adresser. Il sçavoit aussi , que
 s'il

dans l'Université telle qu'elle est composée aujourd'hui,
 des sentimens qui puissent faire craindre pour la Reli-
 gion & pour l'Etat ; mais ce n'est pas ainsi que le Po-
 litique juge : il voit derrière lui ce qui s'est passé , & en
 conclut que pareille chose pourroit arriver. Les évé-
 nemens dépendent souvent bien moins du cœur des
 hommes que des circonstances où ils se trouvent : quel-
 quefois même elles les menent plus loin qu'ils ne vou-
 droient aller. L'Auteur s'abuse donc , s'il croit que le
 Cardinal de Richelieu , penseroit aujourd'hui différem-
 ment. Le seul nom de Citoyen inconnu à nos Peres ,
 & répété si souvent dans son Ouvrage , auroit suffi à
 ce grand Ministre pour lui faire rejeter un plan qui
 risqueroit de soumettre de nouveau l'Autorité Royale
 à la férule de mille pédans.

s'il y avoit quelqu'inconvénient à laisser l'enseignement à une Compagnie qui fait profession de *n'avoir autant qu'il se peut qu'un même sentiment*, il n'étoit pas moins dangereux pour la foi Catholique de se reposer du soin de l'éducation sur les seules Universités. Il avoit devant les yeux l'exemple d'une grande partie de celle de Prague, qui se laissa entraîner dans l'erreur de Jean Hus, de celles de Wittemberg & de Léipsic, qui suivirent Luther, de celle de Paris, dont plusieurs Docteurs célèbres, embrassèrent la Doctrine de Calvin. Roussel, Farel, Ramus, Buchanan, Copus, Spifame, distingués par leur science, se distinguèrent aussi par leurs erreurs. Ils occupoient dans l'Université les premières places, & même le Rectorat, dont la dignité n'est aujourd'hui que l'ombre fugitive de sa considération d'autrefois. Si elle en conserve le souvenir, c'est pour en pleurer la perte. Son Recteur fait encore entrer dans ses ornemens une sorte de sac qui, pendu à sa ceinture, bat son chaste flanc, malgré la gravité de sa marche. Il lui rappelle, dit-on, le tems où les Placets présentés au Roi, passaient par les mains de ses Prédécesseurs. Pourquoi ce sac vuide ne lui rappelle-t-il pas aussi le mauvais souhait que Néhémie faisoit à celui qui n'aideroit pas ses Freres, *sic de domo sua & de laboribus suis exentiatur & vacuus fiat.* (Esdra, Lib. 2, Cap. 5, v. 13.)

Ce sage Ministre concluoit de toutes ses réflexions, qu'il étoit utile à la Religion & à l'Etat d'admettre différentes Ecoles, dont la rivalité pouvoit augmenter le progrès de Lettres, & qu'il seroit dangereux pour l'un & pour l'autre de confier l'en-

seignement à un seul Corps, parce qu'il pourroit se rendre maître des esprits, former des confédérations, exiger des sermens, exciter des troubles, ce qui arriva si souvent dans l'Université de Paris, que cette Fille aînée de nos Rois en a perdu tous ses Privilèges. (*Ibid.*) Eh ! que n'auroit-on pas à craindre, à plus forte raison d'un Régent ou d'un Professeur qui ne tenant à ce Corps que par un fil que le seul éloignement rendroit aisé à rompre, & ne datant d'ailleurs de rien, seroit peut-être capable de tout ? L'entreprise du Pédagogue qui voulut livrer une partie de la jeunesse Romaine à l'ennemi des Romains, nous apprend ce que peut un homme isolé.

Le Cardinal de Richelieu, considérant toutes ces choses, dit : “ Puisque la foiblesse de notre
 „ condition humaine requiert un contrepoids en
 „ toutes choses, & que c'est le fondement de la
 „ justice, il est plus raisonnable que les Univer-
 „ sités & les Jésuites enseignent à l'envi, afin que
 „ l'émulation aiguise leur vertu, & que les sci-
 „ ences soient d'autant plus assurées dans l'Etat,
 „ qu'étant déposées entre les mains de leur Gar-
 „ diens, si les uns viennent à perdre un si sacré
 „ dépôt, il se trouve chez les autres. “

Si on ne refuse pas au Cardinal de Richelieu un génie supérieur, on doit nous accorder que celui dont le projet est diamétralement contraire aux vues politiques de ce grand Ministre, n'a pas prévu de quelle conséquence il seroit pour l'Etat de remettre l'enseignement dans les seules mains des Universités, ou de le confier à différens pelotons de gens isolés, qui, ne tenant à aucun Corps, auroient autant de méthodes d'enseigner que de clas-

les à faire. Mais cet Auteur a-t-il mieux jugé des moyens que des conséquences? Examinons s'il est facile de remplir un plan de cette étendue.

Supposons seulement cent vingt cinq Collèges aux Jésuites, ils en ont beaucoup plus, si on y comprend les Séminaires. Chaque Collège a besoin de cinq Régens, de deux Professeurs, & d'un préfet d'étude ou Principal, en tout huit personnes par Collège. Il faut donc mille Sujets pour remplacer les Jésuites qui remplissent actuellement ces emplois. On ne peut les prendre que chez les Religieux, où dans les Universités. Quant aux Religieux, il se présente plusieurs difficultés, 10. il n'est pas sûr qu'ils veuillent se charger de cette besogne; 20. il paroît qu'on ne veut pas les en charger; 30. ils ne sont pas dressés à ce genre d'emploi, & on ne peut disconvenir que les Classes demandent un talent particulier & un goût décidé que la seule habitude donne; 40. comme la plupart des Ordres Religieux sont assez humains pour partager la peine des Jésuites, & assez sages pour prévoir que bientôt leur tour viendra, il est à présumer qu'ils ne s'empresseront pas à les remplacer. Il ne faut pas être bien prévoyant pour juger qu'en facilitant la destruction d'une Société Religieuse composée de quatre mille Sujets, on affoiblit considérablement la somme de résistance de toutes les Sociétés Religieuses considérées en masse.

50. Le refus des autres Ordres n'est pas une simple conjecture; & si quelques Dominicains, qui ne s'honorent pas en cela, ont poussé leur jalousie d'école jusqu'à se présenter, il n'est pas à craindre que leur exemple soit contagieux. On

ſçait que le Révérend Pere Général des Bénédictins a blâmé le zèle trop empreſſé de ſes Religieux qui vouloient ſe charger d'un Collège. Que cet Acte de ce respectable Chef d'Ordre ait la généroſité ou la charité pour principe, ſon procédé eſt trop honnête pour que nous laifſions échapper l'occaſion de le publier & de l'en remercier.

De tout ce que nous venons de dire, il eſt permis d'augurer que les Ordres Religieux ne feront d'aucune reſſource dans l'arrangement qu'on doit s'être propoſé. Il faudra donc recourir aux Univerſités. Voici les inconvéniens qui ſe préſentent à l'eſprit. 10. Où trouvera-t-on mille Sujets capables d'enſeigner ? Sera-ce ſur les lieux ou dans Paris ? On ne nous perſuadera pas que Mauriac, Nevers, Roanne, Fontenay-le-Comte, & tant d'autres Villes, puifſent fournir leur contingent. Il faudra donc faire venir ces recrues pédanteſques de la Capitale. Mais trouvera-t-on beaucoup de perſonnes qui veuillent quitter Paris pour aller ſe confiner dans les montagnes d'Auvergne, du Périgord & des Pyrénées. 20. Où prendra-t-on les fonds néceſſaires à l'entretien de ces Régens ? Le projet n'eſt pas ſans doute d'ôter aux Jéſuites tout moyen de ſubſiſter. Or, il eſt reconnu qu'ils ont à peine de quoi vivre : donc on ſçauroit faire le moindre retranchement ſans les réduire à la mendicite. 30. Ce retranchement, ſ'il n'eſt pas total, ſuffira-t-il pour entretenir les nouveaux Régens ? On dit qu'on a propoſé à des Profeſſeurs juſqu'à douze cens livres d'appointemens. Cette ſomme n'eſt pas trop forte pour celui qui s'expatrieroit ; mais elle eſt infiniment au-deſſus des moyens de preſque tous les Collèges des Jéſuites.

Il faudra donc réduire de moitié le nombre des nouveaux Régens, & chasser tous les anciens, jeunes & vieux. Dans cette supposition qui répugnera certainement à l'humanité de Messieurs les Magistrats, pourquoi la passion y va-t-elle à deux fois, & que ne dit-elle des Jésuites ce que les Romains disoient des plus grands ennemis de la République : *agnâ & igni arceantur*? 40. Passons aux faiseurs de projets qui trouveront assez de Sujets pour remplacer les Jésuites, & assez de fonds pour les entretenir. Nous demandons quelle est la précaution que bon a imaginée pour assurer des Régens à la génération qui nous succédera? Où en seront les pépinières? On voit bien dans ce moment le germe qui a pu les produire, & la chaleur qui les nourrit; mais dans vingt ans, n'y ayant plus de Jésuites à molester, il y aura moins d'empressement à remplir ces misérables places; il faut même espérer que l'esprit qui anime ces hommes de bonne volonté, ne se perpétuera pas parmi nous. C'est alors qu'on pourra appeler à bon droit *l'éducation vicieuse & barbare*. 10. N'a-t-on fait entrer pour rien dans ce beau plan le concours des Evêques? Les Edits & Déclarations leur donnent un droit d'inspection sur l'enseignement; & ce droit est d'autant plus légitime, que la première éducation de la jeunesse décide du savoir, des mœurs & de la Religion des hommes, & surtout de ceux qui doivent se consacrer au culte des Autels. Or il est à présumer que tout ce qui aura été arrangé sans les Evêques, sera révisé tôt ou tard par eux; ainsi l'édifice manquera presque par tout de solidité. Comme il est difficile que celui qui de son cabinet en a fait le plan, ait pu

remédier à tant d'inconvéniens , dont un seul renverse son système, il est permis de croire qu'il ne s'est pas occupé des moyens; & en cela , comme dans tout le reste, il des honore le nom de Magistrat qu'il emprunte. Heureux ce nom, s'il ne le compromettrait pas davantage en se montrant un homme peu versé dans les Lettres.

Quelle idée donne-t-il en effet de ses connoissances comme Littérateur, lorsqu'il parle avec tant de mépris des Auteurs de la Société? A peine en trouve-t-il cinq ou six dignes d'être nommés, tandis qu'il n'est point de corps d'où il soit sorti tant d'excellens Ouvrages en tout genre. Les Jésuites n'ont-ils donc produit que quelques hommes oubliés? Le P. Bourgeant est-il le seul qui ait quelque mérite? L'Auteur nous feroit croire, en le triant sur le volet, qu'il ne s'est pris d'affection pour lui, qu'à cause de son Ouvrage sur le *Langage des Bêtes*. Produisons en d'autres, afin qu'on oublie, s'il est possible, le cart de celui-ci.

Entrons dans ces Bibliothèques publiques, dépositaires du génie & des plus riches productions de l'esprit humain. La Religion y conserve encore les droits quand elle les a presque tous perdus dans le cœur des hommes. L'Ecriture-Sainte est le premier & le plus grand objet qui se présente. Que d'Editions dans les Langues diverses données par les Jésuites? Quel Interprètes que les *Cornelius à Lapide*, *Bonfrerius*, *Sanctius*, *Maldonat*, *Menochius*, *Tournemine*. Après les divines Ecritures, les sacrés Canons des Conciles sont nos Regles. A-t-on oublié, oublié-on encore les services que nous ont rendus en ce genre *Sirmond*, *Labbe*, *Cossart*? Les

Les Conciles des Gaules, que l'on doit au Pere Sirmond, méritent seuls la plus grande reconnoissance de la part de l'Eglise Gallicane. C'est à ce Pere que nous devons aussi les découvertes les plus curieuses & les plus intéressantes pour la Religion. C'est lui qui nous a montré l'origine, les progrès & la chaîne de la secte des Prédestinadiens. Quelle suite nombreuse que celle des Saints Peres qui nous ont transmis la tradition par leurs Ecrits. Quelle science toujours utile & toujours applaudie dans les Editions de Saint *Chrysostome* données par *Fronton du Duc*, de *S. Epiphane* par *Petau*; d'*Eusebe* par *Viger*; de *Marius Mercator* par *Garnier*; de *S. Ephrem* par *Benedetti*, & d'une infinité d'autres; car qui nombrera des Livres que les Jésuites ont donnés en ce genre? Ce qui étoit innombrable, ce que la plus longue vie de l'homme permettroit à peine de lire, cet assemblage d'Auteurs, dont notre prétendu Magistrat, avec tout son esprit, ignore les noms, *Petau*, le saisit tout entier dans ses Dogmes Théologiques. Il en fait l'extrait le plus lumineux & le plus digne de la majesté de la Religion. Si cet Ouvrage immortel eût paru plutôt, la Scholastique eût paru elle-même avec bien plus de science & de dignité; mais quelque grande qu'ait été la réputation de *Petau*, elle n'obscurcit pas entièrement celle d'un grand nombre de Jésuites, aux travaux scolastiques desquels on rend encore justice. S'ils sont trop négligés dans ce siècle pour être nommés, ils sont trop célèbres pour être ignorés.

Quelques éloges que *S. François de Sales* &

plusieurs personnages illustres aient donnés aux Jésuites, qui ont composé des livres de Morales, nous souhaiterions que la Société eût eu moins d'Ecrivains en ce genre de science. Un grand Magistrat * l'appelloit autrefois l'art de chicaner avec Dieu; & dans ces derniers tems elle est devenue l'art funeste de chicaner les hommes. Si les Jésuites avoient eu moins de Casuistes, la gloire de *Lugo*, de *Comitolus* & d'*Antoine* en eût été moins célébré; mais la passion n'eût point eu de prétexte, ni la Société de sujet de demander grâce pour des Auteurs qui n'ont erré qu'en prenant pour guides les plus grands hommes de tous les Ordres & de toutes les Nations.

De ces sciences consacrées par la Religion, passons à celles où la lumière de la raison conduit. Les Mathématiques, soit caprice, soit utilité réelle, tiennent maintenant le premier rang: quels génies n'ont-elles pas produit dans la Société? *Clavius*, *Guldin*, *Grégoire de Saint Vincent*, *Tacquet*, *Grimaldi*, *Riccioli*, *Lalouberé*, de *Châles* & *Pardies*, seront toujours des noms fameux. On les admirera également, & pour les lumières qu'ils ont eues dans leur siècle, & pour celles qu'ils ont préparées aux siècles futurs. De quel front l'Auteur at-il donc pu dire que la Société n'avoit point de Mathématiciens? L'agréable & sçavant Fontenelle pensoit bien différemment, son cœur droit & reconnoissant ne laissoit jamais échapper l'occasion de faire hommage aux Jésuites, de ce que lui & ses Confreres leur devoient de connoissances dans cette science.

La

* M. le Président de la Moignon,

La Philosophie n'a pas eu moins de noms célèbres ; & les Ouvrages de *Peres*, d'*Esparfa*, de *Sylvestre Maure*, de *Kirker*, de *Cabée*, de *Schor* & de *Lana*, n'ont pas aujourd'hui toute la célébrité qu'ils eurent du tems de *Leibnitz* & de ces grands Maîtres qui se sont formés sur leurs principes, c'est parce que nous vivons dans un siècle où l'on sçait peu , où l'on raisonne encore moins , & où l'on s'estime & déraisonne beaucoup.

Entrerons nous dans cette carrière immense de la Littérature ? Poètes , Orateurs , Dissertateurs , se présentent en foule à l'esprit. Il y en a dans toutes les langues & de tous les pays. Ne sortons pas de la France, un plus grand détail seroit à l'infini. Il n'y a que notre prétendu Magistrat qui puisse ignorer les noms & les Ouvrages de *Vavasseur*, de *Rapin*, de *Commire*, de *Jouvency*, de *Bouhours*, de *la Rue*, de *Brumoy*, de *Sanadon*, de *Vaniere*, de *Porée*, de *Baudory*, &c. Nous pourrions dire avec vérité que quelques-uns de ces Auteurs on écrit dans la langue des Romains. Mais les François ne sont pas en état d'admirer, comme Bayle, les beautés de *Sidronius*, & malheureusement l'ingratitude les a plus gagnés que l'ignorance. Faisons la rougir, si elle en est capable, cette ingratitude, en lui opposant un témoignage éclatant du grand *Cornille*. Ce créateur de la Tragédie Française, couronné de lauriers, se souvenoit avec reconnaissance des mains qui avoient dressé les siennes à les cueillir ; & il consigna ses sentimens de gratitude à la tête d'un de ses Ouvrages.

Patribus Societatis Jesu.
Colendissimis Præceptoribus suis.

Grati animi pignus

D. D. Petrus Corneille.

Dii Majorum Umbris tenuem & sine pondere terram,
Qui Præceptores sancti voluere parentis
Esse loco.

Nous laissons au Lecteur le soin de comparer cet hommage du plus grand de nos Poëtes, avec les Sarcafmes qui nous viennent tous les jours des bords du lac Lemman.

Passons à des connoissances qui tiennent plus à l'humanité que la Littérature, & jettons rapidement un coup d'œil sur les monumens qui nous montrent la situation des lieux, les révolutions des tems, & les fastes immenses des vertus & des crimes. Le parallele de la Géographie ancienne & moderne, conçu par Briet, est le plus beau qui ait été formé en ce genre. Si l'on consulte les Maîtres de l'art, & les plus excellentes cartes de Géographie, on verra les obligations que l'on a sur ce point aux Jésuites répandus sur toute la Terre. Petau est encore regardé comme le créateur de la science des tems. Basse jalousie ne soyez pas surprise que ce grand homme soit souvent nommé: c'est le Sçavant, le plus universel & le plus profond qui ait encore paru; mais quelque grande que soit sa gloire, d'autres Jésuites la partagent sans la diminuer. Decker, Tournemine, Souciet, Lacary, & une infinité d'autres, ont répandu la lumière sur le cahos des tems.

Faut-il que, pour confondre un Auteur peu instruit,

instruit, nous mettions sous les yeux du Lecteur cette multitude de volumes que la Société a produits sur toutes sortes d'Histoires; faisons-le donc rapidement. Celle de l'Eglise se presente d'abord au cœur & à l'esprit du Chrétien. Un seul Ouvrage suffira pour donner la plus grande idée des Auteurs de la Société; c'est l'*Acta Sanctorum*: ce plan heureusement tracé par Bollandus, & exécuté avec tant de succès par ses Continuateurs, sera toujours un objet d'admiration pour les amateurs de la piété & de l'histoire. Les noms de Labbe & de Poussines vivront autant que le souvenir des Grecs; & les Romains se glorifieront longtemps des Ouvrages que les devoirs de l'instruction publique ont fait multiplier à l'infini par les Jésuites.

Mais quelle obligation n'auront pas les Nations aux Auteurs de la Société; si elles sont connues, si la plupart des Royaumes & des Etats ont leurs Annales écrites avec noblesse & fidélité, n'en sont-ils pas redevables aux plumes des Jésuites? La France doit les siennes au P. Daniel, dont le P. Griffet a enrichi l'Ouvrage par des Observations critiques, aussi judicieuses qu'intéressantes. L'Espagne doit la connoissance de ses fastes à Mariana, l'Angleterre à d'Orléans, la Flandres à Strada, Mayence à Serrarius, la Bohême à Balbinus, l'Inde à Maffée, la Chine à Martini & à Duhalde, le Japon & le Nouveau-Monde à Charlevoix. Tous ces Auteurs ont tiré d'une main sûre le voile que les siècles les plus reculés avoient

jeté sur les faits & les mœurs des Nations. L'ignorance tenoit la vérité historique captive, la paresse la laissoit languir dans les fers, un travail assidu & pénible l'a délivré du joug des tems & de l'éloignement ; & l'envie la plus livide ne sauroit refuser à la Société, ni l'honneur de l'entreprise, ni la gloire des succès. Les Auteurs de cette Compagnie que nous venons de nommer, & une infinité d'autres, ont transmis à la postérité tous les événemens des quatre parties du Monde. Ils ne se sont pas bornés à nous faire connoître les hommes, ils ont fait passer jusqu'à nous leurs arts, leurs connoissances & leurs inventions utiles & salutaires. Y a-t-il une seule Académie en Europe qui n'ait avoué publiquement les obligations que la république des Lettres avoit en ce genre aux Jésuites ? Les noms des Parennin, d'Incarville & de Gobil sont trop récents pour que l'on ait oublié en France leurs bienfaits : & nous ne les nommons ici qu'afin que notre Dictateur littéraire n'ignore pas qu'ils ont existé. Il est bon aussi qu'il sçache que toute l'envie de la Terre & de l'Enfer n'empêchera pas qu'on n'admire la majestueuse Latinité de Strada, la pompeuse Eloquence de Maffée, & la noble Elégance de Turselin, Auteur plus jaloux que condamnable, aussi laconique, mais plus clair que Florus. Rien n'empêchera qu'on ne soit étonné du courage de Daniel, de la beauté de sa diction, de ses heureuses transitions, de cet art avec lequel il rassemble tous les événemens d'un Règne à la mort de celui qui a
régne

régné. Le seul Règne de Henri III. est un chef d'œuvre que personne ne surpassera, que peu de monde égalera, & que tous les connoisseurs admireront.

Ne craignons pas d'ajouter à tant de noms célèbres quelques-uns inférieurs en mérite parmi leurs Confrères, & Supérieurs à presque toutes les autres plumes malgré leurs défauts; ni les longues périodes de Maimbourg, ni les détails minutieux de Catrou & Rouillé, ni la différence de style qui se fait un peu trop sentir dans l'Histoire de l'Eglise Gallicane, ne scauroient ôter leur mérite à ces Ouvrages. Et pourquoi ne comprendrions-nous pas dans cette liste le P. Berruyer? Trop fidele copiste des rêveries du P. Hardouin, il a erré avec lui; & les Jésuites sont les premières à condamner hautement en cela l'un & l'autre. Mais nous répondons pour eux dans ce moment à un Auteur qui ne paroît pas fort affecté de ces sortes de torts. Nous pouvons lui proposer le P. Berruyer comme un Auteur dont le style & le coloris méritent autant d'éloges que ses écarts sont dignes de blâme.

A ce détail assez long pour humilier notre Auteur, & trop court pour épuiser une matière à peine entamée, nous ajouterons seulement les services que Scheiner a rendus à l'Astronomie, Hardouin à l'Histoire naturelle, Segneri, Cheminai & Bourdaloue à l'éloquence. Les Jésuites connoissent tout le mérite de ce dernier; ils voudroient bien que celui qui semble le désigner dans le reproche

qu'il leur fait d'avoir pour lui moins d'estime que le Public, le trouvât assez bon Orateur pour le lire.

Quoique nous n'ayons qu'ébauché la liste des Auteurs de la Société, nous nous reprocherions d'en avoir fatigué le Public s'il n'étoit pas question de confondre un Ecrivain qui cherche à déprécier le mérite d'un Corps à qui des hommes d'un tout autre poids que lui ont donné les plus grands éloges. Nous ne reclamerons point ici leur témoignage. Les mettre vis-à-vis d'une si mince autorité, seroit les compromettre. Qu'il dise donc, tant qu'il voudra, *que les Jésuites ont eu cinquante mille Professeurs de Philosophie, & pas un Philosophe*; nous en convenons pour eux si, pour être Philosophe, il faut ressembler à ceux qu'il admire & qu'il copie. Qu'il dise qu'ils ont eu *autant de Professeurs de Belles Lettres, & très-peu de bons Livres de Littérature*. Il est évident qu'avec tout son esprit il ne s'y connoit pas. Qu'il dise qu'ils ont eu deux mille Professeurs de Mathématique, & fort peu de Mathématiciens, le Public ne l'en croira pas sur sa parole, jusqu'à ce qu'il ait produit un plus grand nombre d'Auteurs en ce genre sortis d'un même Corps. Qu'il dise que Petau est déjà ancien, la postérité se rira de son jugement, & trouvera Petau toujours nouveau. Qu'il ne compte enfin pour tout Historien Latin que le moindre de tous ceux que nous avons nommés; qu'il prenne son Latin dur & ferré pour le langage du siècle d'Auguste, & qu'il mette

mette le P. Bougeant au-dessus de Peres d'Orleans & Daniel, nous dirons hardiment qu'il ne s'y connoît pas, & nous prendrons le Public instruit pour Juge : c'est lui qui décidera si ce Prévôt du Parnasse a été assez favorisé des Muses pour recevoir de leurs chastes mains le peloton dont il devoit se munir avant d'entrer dans le labyrinthe où son humeur mélancolique & sa légèreté l'ont fait descendre. Comme on ne peut pas présumer qu'un Magistrat s'y soit engagé témérairement, nous en concluons toujours à notre manière que cet Auteur (*) a usurpé le le nom dont il s'honore, & ce n'est pas la seule de ses usurpations.

Si à tout ce qui nous décide pour refuser à son discours les caractères qui désignent l'homme public, nous joignons la comparaison de cet Ouvrage avec le Réquisitoire de Messieurs les Gens du Roi du Parlement de Paris. Quelle différence ne trouverions-nous pas entre ces deux Discours ? Celui de M. l'Avocat Général de Fleury est plein d'équité, de sagesse, de modestie, de modération, d'humanité & de Religion. L'autre détruit l'équité sous prétexte de justice : la sagesse est celle

H f

du

NOTE DE L'ÉDITEUR.

(*) L'Auteur de cet Ouvrage posthume s'explique assez obscurément dans cet endroit : voudroit-il parler de la noblesse d'extraction ? dans ce cas il faut convenir au moins qu'on peut dire de celui auquel nous répondons : *Nobilitatem suam multis rebus nobilitaverat.*

du siècle; sa modestie est celle du Philosophe. Il ne prend un ton modéré que pour mieux séduire ceux qu'il auroit pu révolter; il ne se montre Religieux que pour saper la Religion; Il est cruel en affectant d'être humain. Ce n'est donc point l'Ouvrage d'un Magistrat; aussi ne s'est-il produit au jour qu'avec les précautions d'un Ouvrage clandestin anonyme.

Veut-on sçavoir en dernière analyse le fond & le mérite de cet écrit si bien accueilli d'un certain Public? C'est un système ingénieux dont la chimere est la base, & la fiction le couronnement. Deux Cariatides gigantesques servent de colonnes à cet édifice construit suivant les règles de l'optique. L'une est le double pouvoir du Pape; l'autre est un groupe de privilège sans vigueur. De ces deux colosses imaginaires, le premier suppose que le Général des Jésuites, investi de toute l'Autorité Papale, & persuadé de la réalité de cette Puissance, l'exerce non-seulement sur ses inférieurs, mais la fait exercer par eux sur toute la Terre; de façon que de sa petite cellule il est en état de faire trembler les Trônes les mieux affermis. Ainsi, selon ce système, les Jésuites sont dans la main du Souverain Pontife par l'entremise de celle de leur Général, comme ces Anges de Apocalypse : *Quibus datum est nocere Terræ & Mari.* Voilà donc le Saint Pere de moitié de tous les prétendus forfaits de la Société. Le second colosse est cet assemblage de privilèges surannés avec lesquels on prétend que les Jésuites peuvent tout entreprendre, quoique de fait ils n'entreprennent rien. On sçait qu'ils

qu'ils n'en usent pas , cependant l'art de l'Auteur va jusqu'à faire croire qu'ils en abusent. La tête de ces deux Supports se perd comme cet Ecrivain dans les nues ; & comme lui, ils foulent aux pieds des monceaux de Thiares & de Couronnes. Non loin de-là paroissent l'ignorance & la superstition , filles de l'intérêt & de l'oisiveté des Moines ; l'une met les sept sceaux sur les excellens Livres des Philosophes ; l'autre veille pour que ces sceaux ne soient pas rompus. De ces deux monstres naissent l'enthousiasme & le fanatisme : l'un prêche les peuples & les Rois, l'autre les assassine. L'entablement est chargé de grotesques représentant diverses Sociétés Religieuses. Les Jésuites y sont vêtus en Artilleurs braquant les canons de l'Eglise contre la France. A ces figures Symboliques , l'ingénieux Architecte a joint pour ornement les graces du style, & la hardiesse des expressions. Un fronton couronne ce palais de l'illusion. On voit en bas reliefs dans le timpan une assemblée de Peres conscripts , qui sur la Parole d'un enthousiaste, cherchent des yeux le Chef de la République auquel il croit parler : tel est l'ensemble de cet agréable Roman (*), qui plaît & se soutient jusqu'au bout sans le secours du vraisemblable.

C'est

Note de l'Editeur.

(*) Il a paru des Remarques sur cet Ouvrage , où il est ingénieusement comparé à un feu d'artifice. Il y manquoit la charpente & la décoration , on les trouvera dans cet Ouvrage posthume.

C'est le second moyen dont une main habile & plus legere que la premiere s'est servi pour surprendre la credulité de la multitude. Il n'est pas étonnant qu'il ait fait fortune, *facile erat vincere non repugnantes*. Il a d'ailleurs tout ce qu'il faut pour plaire à un certain Public. Mais cette fortune passera-t-elle jusqu'à la seconde génération? Des gens judicieux en doutent : elle n'est pas assez solidement établie pour résister à un examen de sang-froid. Il est aisé de défigurer & d'outrager l'institut des Jésuites. Le deshonorer, c'est autre chose. Le malade de la Reine, en travestissant l'Enéide, sut faire rire son Lecteur; mais ce Poëme se rit encore aujourd'hui de la mascarade. Si nous pouvions nous flatter que tant de personnes respectables qu'il a surpris auroient la complaisance de lire avec quelque attention ce que nous avons osé écrire en faveur de l'institut, nous prendrions la liberté de leur adresser ce qu'une Macédonienne dit à Philippe qui ne s'en offensa pas. Elle appella à ce Roi de son propre jugement : *Ad te, Philippe, dum expergiscaris, & attentius audias causam*. Il est certain, & nous ne cesserons de le dire, que l'Institut des Jésuites n'a pas été bien entendu : il n'est pas moins vrai que la Doctrine qu'on leur reproche n'est point la Doctrine constante & perpétuelle de la Société, & moins encore celle des Jésuites de France; c'est ce qui nous reste à démontrer.

Fin de la premiere partie.



LA DOCTRINE REPROCHÉE

aux JESUITES, n'est point la DOCTRINE constante & perpétuelle de la SOCIÉTÉ, & n'a jamais été celle des JESUITES de France.

ON est tellement accoutumé à faire des crimes de tout aux Jésuites, qu'en entreprenant de justifier un corps dont quelques Membres ont erré, la prudence demande, ou plutôt la prévention publique exige que nous fassions précéder cette justification d'une protestation solennelle. Nous déclarons donc, que notre dessein n'est pas d'excuser le délire des quelques Auteurs, que le premier Tribunal du Royaume a très-sagement proscrits. Nous reconnoissons leurs torts, nous blâmons leur témérité, nous condamnons leurs maximes. Et plus sévères que les ennemis de la Société, nous les condamnons par-tout où elles se trouvent sans acception de personne, *Tros Rutulusve suat*. Mais qu'il nous soit permis d'adresser à tous les Ordres de l'Etat ce que la sagesse incarnée dit aux Juifs acharnés contre la femme adultère. En est-il quelq'un prêt à nous jeter la pierre, dont nous ne pussions arrêter le bras, si la discrétion ne nous arrêtoit la main ? Quel est celui qui n'auroit pas à rougir des écrits ou des actions de quelques-uns de ces Membres, si on remontoit jusqu'à ces tems d'intrigues, de cabale, de confusion, de perfidie, où Jean-Petit prostitua sa plume en la consacrant à la défense d'un assassin, où plu-

plusieurs Docteurs employèrent leurs subtilités pour appuyer l'erreur meurtrière de ce Confre-re , où le Dominicain , Jean Porée , Evêque d'Arras , scut par une éloquence criminelle , suspendre quelques tems les foudres du Concile de Constance , & en soustraire en partie une doctrine qui les avoit si bien mérités ?

Avant cette époque deshonorante pour la Nation Françoisè , l'Ange de l'Ecole , & après lui le Chancelier Gerlon , avoient enseigné des maximes aussi pernicieuses , & les Docteurs qui vinrent immédiatement après eux , ne s'en éloignèrent pas. Si la chaîne de cette tradition monstrueuse parut être interrompue pour quelque tems , on en vit bientôt les chaînons se rapprocher au signal de la Ligue. Les maximes ultramontaines prirent la place des opinions républicaines , & les Rois qu'on avoit fait dépendre des caprices du peuple , furent livrés au pouvoir des Papes. La France étoit tellement imbue de cette maxime , que Jansénius , dans l'ouvrage qui lui mérita l'Evêché d'Ypres , trouvoit étrange (a) qu'il y eût quelque François d'un senti-

ment

(a) O quam diversa , adversaque quorundam Franco-rum Doctrina est , qua persuadere moliantur , hæreticum Regem , etiam cum Religionis vastitate , tolerandum esse , intactaque ejus persona , & summo imperio , precibus ad Deum fufis , emendarionem ejus cœlitus præstolandam ! Et cum hanc præclaræ suæ pietatis basim jecerint , mox omnium sibilis se explodendos immolant , dum Catho-licum Regem Provinciis suis paternis exactum eunt præ-textu tuendæ fidei , &c. Mars Gallicus, Lib. 2. Cap. 30, an. 1637. Edit. Noviss.

ment différent. *O quàm diversa adversaque quorundam Francorum Doctrina est!* Il n'y avoit donc, selon cet Ecrivain de Philippe II, c'est-à-dire, du plus grand ennemi qu'ait eu la France, que quelques François opposés à cette opinion. Elle étoit donc reçue du grand nombre. Or les Jésuites n'ont jamais fait le grand nombre de la Nation. Donc le pouvoir du Pape sur le temporel des Rois étoit reconnu, avoué, soutenu en France indépendamment des Jésuites. Aussi vit-on un Archevêque de Lyon étaler toute son éloquence dans les Conférences de Surene, pour établir comme une vérité incontestable que la France ne pouvoit reconnoître un Roi hérétique. Aussi vit-on le Cardinal de Pellevé, le docte Genebrard, Archevêque d'Aix, & Guillaume Rosé, Evêque de Senlis, appuyer ces principes ultramontains de tout l'étalage de leur érudition. C'est dans ce même tems que l'on vit sortir d'une assemblée de la Sorbonne un Decret des plus séditioneux; mais si soixante-dix Docteurs le scellerent de leur suffrage, plus de mille l'ont effacé dans la suite par leur regret. Et il ne reste aujourd'hui de cette tache, que le souvenir nécessaire pour immortaliser leur repentir. C'est dans ce même tems que l'on vit les Curés de Paris, & des Religieux de différens Ordres, débiter en Chaire des discours qui respiroient & qui n'inspiroient que l'esprit de révolte. C'est dans ce même tems que le Docteur Boucher donna au public des ouvrages capables de déterminer les hommes aux plus noirs attentats. Qu'Edmond Richer soutint une Thèse dont

dont les propositions font encore rougir & frémir l'humanité; que les Parisiens portèrent au dernier excès leur fanatisme contre le Roi Henri III, au bruit de la mort tragique des deux Guises. En ces mêmes Bourgeois ne montrèrent-ils pas une joie sacrilège à la nouvelle de l'assassinat de ce Monarque? On prodigua les plus grands éloges à Jacques Clément, on profana le saint nom de Martyr en l'associant à celui de ce Dominicain parricide. Que l'on se rappelle cette fatanique procession où se trouverent les Ordres Religieux, les Ecclésiastiques & une foule innombrable de peuple de tout âge, de tout sexe, de tout état. On y vit les Moines cuiracés se préparer à la révolte en invoquant le Dieu de paix, marcher à la sédition sous les étendards de celui qui aima mieux périr injustement de la main des hommes, que d'appeller des légions d'Anges son secours, arborer la Croix de Jésus-Christ après en avoir détaché la Lance. Etoit-ce donc là les effets de la seule doctrine de la Société? Les Jésuites présidoient-ils aux Conférences des Prélats à Surêne, aux assemblées des Docteurs dans le Collège de Forret, aux délibérations des Bourgeois dans l'Hôtel-de-Ville? Faisoient-ils parler à leur gré les Curés, écrire les Docteurs, sortir les Religieux de leurs cloîtres? (a) Aucun Jésuite n'avoit encore écrit sur cette matière, tandis qu'il existoit mille volumes composés par des Ecrivains de tout ordre

(a) Le premier ouvrage des Jésuites sur cette Matière, est celui d'Emmanuel Sa ; il ne fut imprimé qu'en 1590.

ordre & de toute Nation. Ne rejettons sur personne cet excès : attribuons-les plutôt aux emportemens d'un faux zèle, & à la haine implacable de deux partis, dont l'un vouloit s'élever sur les ruines de l'autre. Il eût été à souhaiter que les ennemis des Jésuites eussent connu cette règle d'équité, ils n'auroient pas réveillé des affaires dont la mémoire devoit être entièrement ensevelie pour l'honneur de la Religion & de la Nation. Mais puisqu'il leur a plu de rejeter un parti où tout le monde auroit trouvé son compte, il faut, au risque de leur déplaire, montrer les sources de ces excès. Arrachons donc, quoique d'une main tremblante d'horreur, le voile que le tems avoit jeté sur les Auteurs des pernicieuses maximes dont les Jésuites sont bien moins les peres que les victimes.

La Doctrine qu'on leur reproche se réduit à ces trois points. La maxime du tyrannicide, le sentiment de la défense de soi-même contre tout injuste agresseur, & l'opinion ultramontaine du pouvoir du Pape sur le temporel des Rois.

La premiere Doctrine est détestable, la seconde est très-dangereuse, la troisieme est absolument contraire aux droits légitimes des Souverains. Toutes trois doivent être bannies des Ecoles, le Magistrat ne scauroit donc être trop attentif à empêcher que de pareilles maximes ne se renouvellent.

Mais le zèle toujours louable lorsqu'il n'est pas l'effet de la passion, ne doit point avoir acception de personne; & si les Tribunaux ont cru

qu'il étoit de leur devoir de sévir contre des Auteurs surannés, au risque de réveiller des questions assoupies, ne pourroit-on pas demander pourquoi ce même zèle s'est borné à la condamnation des seuls Auteurs Jésuites? ou l'activité du bras vengeur s'est épuisée en tombant sur les ouvrages de quelques-uns de la Société, au point de n'avoir plus de force pour frapper d'un même coup une infinité d'autres Livres qui renferment la même Doctrine, ou les Magistrats ignorent que ces maximes mille fois plus condamnables que condamnées, ont été avancées autrefois par plusieurs Saints, & qu'une multitude de Docteurs, de Religieux, & de Jurisconsultes les ont soutenues. Il ne seroit pas difficile d'en produire une liste effrayante; mais notre dessein n'étant pas de sauver quelques criminels à la faveur d'une foule de coupables, nous les dérobons à la connoissance du public, autant par prudence que par honneur. Il ne s'agit pas non plus d'excuser ces *quelques Auteurs*, en montrant les guides après lesquels ils se sont égarés. Nous ne voulons que faire sentir de quelle conséquence il seroit pour tous les Ordres de l'état Séculier & Régulier, d'être condamnés en masse pour les délits & le délire de quelques-uns de leurs membres, après quoi nous reclamerons en faveur des Jésuites la même justice que l'on accorde avec raison à ces différens Ordres. Elle est de droit étroit; par tout où l'on n'admet pas deux poids & deux mesures. Voyons donc s'il paroîtroit juste aux Religieux, aux Docteurs & aux Jurisconsultes d'être décriés & proscrits pour les

les fautes de ceux qui les ont précédés. Nous commencerons par les R. R. P. P. Dominicains, en suppliant le public de ne point rejeter sur les Jésuites le scandale qui résultera de cette sorte de révélation de complices.

Comme nous n'avons pris la plume que longtemps après que plusieurs mains habiles avoient laissé la leur à force d'écrire d'excellentes choses, pour justifier la Société en général, & les Jésuites de France en particulier ; nous convenons qu'il ne nous eût rien resté à dire sur cette matière si nous avions voulu suivre la route commune. Que pouvions-nous ajouter en effet à la solidité des démonstrations du Mémoire imprimé à Rennes, aux raisons de celui de Toulouse, imprimé à Avignon, au coup d'œil de Nancy : & aux cinq lettres ? Il manquoit à tous ces ouvrages un certain degré de feu que l'état Religieux des Jésuites & la position fâcheuse où ils se trouvent réduits, leur avoient interdit. *Un ami de la vérité* y a suppléé avec esprit & avec force. Ainsi nous n'aurions à dire que ce qui a déjà été dit, & nous aurions eu bien de la peine à le dire avec la netteté des uns, l'énergie des autres & l'agrement du style de ce dernier. Il a donc fallu se former un plan de défense, dont les moyens ne fussent pas usés ; car les François veulent toujours du nouveau. Il a fallu aussi assortir notre défense aux Loix du Tribunal devant lequel nous plaids. C'est la raison que nous avons choisie pour Juge : il ne lui faut que des raisonnemens simples, mais pressans, des parités, des argumens *ad hominem*.

Nous avons affaire à la passion, la raison ne sera pas fâchée de nous voir prendre cette ennemie à la gorge ; on ne l'a que trop ménagée depuis quatre ans. Voici donc notre maniere de procéder.

Nous avons pris l'Arrêt du 6 Août 1761, qui condamne plusieurs Auteurs Jésuites *in globo*, & un ouvrage anonyme plus verbeux que fidele, qui a paru sous le titre „ d'Assertions soutenues, „ enseignées, & publiées persévéramment, & „ dans tous les tems, par les soi-disant Jésuites. „ Nous n'avons trouvé tant dans l'Arrêt que dans cet écrit anonyme, que vingt-cinq noms d'Auteurs. Nous avons examiné ces Assertions, & sans vouloir en défendre une seule nous avons cru que nous pouvions les ranger sous trois classes, savoir ; du tyrannicide, du pouvoir du Pape, de la défense de soi-même. Dans cette division tripartite, il nous a paru que l'on ne peut guere comprendre au-delà de douze Auteurs dans la classe des Ecrivains tyrannicides, encore a-t-il fallu y mettre Martin-Antoine Delrio, qui n'appartient pas plus aux Jésuites qu'à tous ceux qui prennent intérêt aux Commentateurs des anciens Poëtes, puisque cet Auteur commentoit les Tragédies de Sénèque quinze ans avant qu'il songeât à entrer dans la Société.

Des autres Auteurs, il y a Azor & Lorin qui ont avancé à peu-près la Doctrine de Buzembaum sur la défense de soi-même. Les dix autres n'ont soutenu que l'opinion ultramontaine du pouvoir direct ou indirect du Pape sur le

temporel des Rois. Suivant ce procédé, voici notre premier argument.

Argument contre les Jésuites.

Douze Jésuites étrangers ont enseigné la Doctrine du tyrannicide; leurs ouvrages ont paru avec l'approbation de trois des leurs, & la permission du Provincial. L'Institut recommande aux Jésuites de n'avoir, *autant que faire se pourra*, qu'un même sentiment dans la Doctrine d'opinions. Donc la Doctrine du tyrannicide, est la Doctrine constante & perpétuelle de la Société.

Parité du Argument.

Saint Thomas & après lui beaucoup de Dominicains, ont enseigné la Doctrine du tyrannicide. Un de ces Freres Prêcheurs dit à l'occasion du tyrannicide, que c'est le sentiment le plus commun (a) parmi les Disciples de Saint Thomas. Leurs ouvrages ont paru avec l'approbation de leurs Docteurs, & même du Général. Un de ces sages Maîtres étoit lui-même Général de l'Ordre. Parmi ces ouvrages il y en a eu d'imprimés dans leurs Colléges. Les Freres Prêcheurs sont obligés par leurs Constitutions de suivre la Doctrine de Saint Thomas, donc la Doctrine du tyrannicide est la Doctrine constante & perpétuelle de l'Ordre de Saint Dominique.

(a) Et est communior sententia apud Discipulos Divi Thomæ, Bannès in 2da, 2da S. Th. t. 12. art. 2.

Preuve de la Majeure.

S. Thomas en commentant le deuxième Livre du Maître des Sentences, dit, en parlant du tyran d'usurpation, "que si on ne peut pas avoir
 „ recours (a) à une autorité supérieure qui fasse
 „ justice de cet usurpateur, alors celui qui le tue
 „ pour délivrer la patrie est loué & mérite une récompense. „

Il dit ailleurs, „ que l'on peut détrôner le
 „ tyran, à moins que le trouble (b) qui en résulteroit ne fut plus grand que le tort que le
 „ Prince fait à ses Sujets. „

Il dit encore au sujet du Prince légitime,
 „ que la multitude (c) en se soulevant contre
 „ son Souverain, ne manque pas à la fidélité
 „ quoiqu'elle la lui ait jurée, parce que ce Prince
 „ ce a mérité ce traitement en se comportant
 „ mal dans le gouvernement de la multitude. „
 Il fortifie son sentiment de deux exemples, en
 di-

(a) Cum non est recursus ad superiorem per quem iudicium de invasore possit fieri, tunc enim qui ad liberationem patriæ tyrannum occidit, laudatur & præmium accipit. Lib. 2. Sent. dist. 44. q. 2da. art. 2.

(b) Ideo perturbatio hujus regiminis non habet rationem seditionis, nisi fortè, quando sic inordinatè turbatur tyranni regimen, quod multitudo subjecta majus detrimentum patitur, ex perturbatione subsequenti, quàm ex tyranni regimine. 2da. 2da. q. 42. a. 2.

(c) Non putanda est multitudo infideliter agere, tyrannum destituens, etiam si eidem in perpetuum se subjecerat.... quia hoc ipso meruit in multitudinis regimine se non fideliter gerens, ut exigit Regis officium, quod ei pactum à subditis non reservatur. Opusc. 39. lib. 1. cap. 6.

disant, „ c'est sur ce fondement que le Sénat tua
 „ l'Empereur Domitien , (a) & qu'Aod (b) en
 „ tuant Eglon, avoit été censé se défaire plutôt
 „ d'un ennemi que d'un Roi. “

Ce Docteur plus Métaphysicien que Royaliste,
 dit enfin , que tout gouvernement tyrannique
 est un gouvernement injuste , (c) d'où il conclut
 que tout ce qui se fait pour renverser (d) une
 domination pareille, ne mérite pas le nom de
 sédition. Il ajoute que le tyran est bien plus
 séditieux, lui qui donne lieu à la sédition.

Cajetan dans sa petite somme des péchés &
 sur la question, si un particulier peut tuer un
 tyran, en distingue de deux sortes. Celui que
 la République n'a point reconnu, ou ne peut
 supporter, & celui qui a un droit à la souverai-
 neté, il décide, *que tout particulier peut tuer le*
premier, il est même louable (e) de le faire. Qu'à
 l'égard de l'autre, le Concile de Constance a dé-
 cidé le contraire. Que d'ailleurs la république
 n'acquiert pas un droit sur sa vie par le seul fait.

I 4

Qu'elle

(a) Sic etiam Domitianus , dum tyrannidem exercet
 à Senatu Romano interemptus est. *Ibid.*

(b) Magisque Aod judicandus est hostem interemis-
 sam quam populi rectorem , licet tyrannum. *Ibid.*

(c) Dicendum , quod regimen tyrannicum non est justum,
 2da. 2da. q. 42. art. 2.

(d) Et ideo perturbatio hujus regiminis non habet ra-
 tionem seditionis.

Magis autem tyrannus seditiosus est , qui in populo sibi
 subjecto discordias & seditiones nutrit. *Ibid.*

(e) Laudabiliter tyrannus qui per violentiam se fecit Do-
 minum , occiditur à privata personâ. In 2da. 2da. q. 64. art. 3.

Qu'elle doit en premier lieu recourir à l'autorité supérieure pour détourner injustice de cette sorte de tyrans. Que si cette voie ne réussit pas, les Etats assemblés doivent le déposer, & le déclarer ennemi de la patrie. Que jusques-là, il n'est permis à aucun particulier d'attenter à la personne; mais qu'après ces formalités „ il est „ dans la classe du tyran usurpateur, & alors „ tout particulier (a) peut s'en défaire en vertu „ du droit de sa propre défense. „

Pierre de Ledesma dans la somme (b) écrite en langue Espagnole, dit „ que la république „ peut tuer le Prince supérieur qui gouverne en „ tyran, fut-il le Pape ou l'Empereur, & s'il „ n'est pas aisé de le faire, la république pour- „ ra le déposer par sentence, & le condamner „ à la mort, s'il est nécessaire. „

Dominique Soto, l'un des plus célèbres Docteurs de l'Ecole Thomiste, dit, que si le Prince (c) s'est emparé du gouvernement, chaque particulier a droit de le tuer, parce qu'il est permis de repousser la force par la violence. Il ajoute que c'est sur ce fondement que Cicéron a loué

(a) Licitè potest à quolibet de populo occidi tyrannus pro libertate populi. *Ibid.*

(b) Elle est imprimée à Saragosse en 1611. voyez la seconde partie, page 322.

(c) Si tyrannide invasam rempublicam obtinuit, neque unquam ipsa consentit, tunc quisque jus habet ipsum extinguendi, nam vim vi repellere licet. *De justitia & jure lib. 5. q. 1ma. art. 3.*

a loué (a) l'assassin de César ; & que Decius Brutus mérita des louanges pour avoir éteint la race des Rois , en chassant Tarquin.

Sylvestre de Prieras, définit le tyran, (b) celui qui ne regle pas son administration selon le bien public, mais pour son utilité particulière, d'où, selon Saint Thomas, on n'est pas coupable de sédition, lorsque l'on trouble ce gouvernement, à moins qu'il n'en résulte plus de mal pour les sujets, qu'ils n'en éprouvent de la conduite du tyran.

Dominique Bannès, ce Confesseur de Sainte Thérèse, & l'un des plus grands interpretes de Saint Thomas, distingue après son maître, deux sortes de tyrans; après quoi, il décide hardiment qu'il est permis (a) à tout particulier de tuer le tyran d'usurpation.

A ces six autorités, on peut joindre celle de Jean Martinez de Prado, dont l'ouvrage fut im-

15

primé

(a) Eademque ratione Tullius, lib. de officiis quem B. T. lococitato auscultat, interfectores Cæsaris laude commendat, quippe qui per tyrannidem dominatum fuerat adeptus; & pariter Decimus Brutus commendatur, qui excitato Tarquinio Reges exegit. Ibid.

(b) Tyrannus ut patet 30. Paul. & 8. Ethic, est is cujus regimen non ordinatur ad bonum commune, sed ad privatum regentis: unde perturbatio regiminis ejus secundum S. Thomam 2da. 2dx. q. 13. a. 2. ad 3tium, non habet rationem seditionis nisi ita inordinatè fiat, quod multitudo subiecta majus detrimentum patiatur ex perturbatione consequenti quàm ex regimine tyranni. Sil. de Prier, Sum, verbo, Tyrannus.

(c) Circumque privatæ personæ licitum est interficere tyrannum. Bannez de homicidio, q. 63. art. 3.

primé à Compostelle dans le Collège de Saint Thomas. Ce Jacobin, de peur de n'être pas cru sur la parole, cite Soto, Cajetan, François Silvius, Menochius, Diana, Solereamus, Vincent Candide & Gonzalés Salcedo, qui appelle à son tour en témoins dix-sept Auteurs. On peut ajouter hardiment à ces graves Maîtres, selon la maniere de procéder contre les Jésuites, tous ceux qui en donnant des éditions des œuvres de Saint Thomas, ont commencé le texte, ou ne l'ont pas combattu. Or, les Dominicains se glorifient d'avoir rempli les Bibliothèques des ouvrages de ce Saint. On en compte jusqu'à soixante éditions, de sorte que c'est grâce faisant, que nous ne comptons à notre tour que soixante-douze Jacobins, complices des douze Jésuites.

Preuve de la Mineure.

C'est faire injure à nos Freres, les Freres Prêcheurs, que de douter de la vérité de la Mineure. Leurs Livres font foi de l'approbation de leurs Docteurs, & leurs disputes d'école, prouvent encore mieux leur attachement à la Doctrine de Saint Thomas. Ils y sont tellement asservis que plutôt que de s'en écarter, ils refusent à la Mere de Dieu le privilège exclusif d'avoir été conçue sans tache originelle. Enfin, leur règle (a) fait à ces Peres une obligation étroite de

(a) In Theologicis Doctrinam S. Thomæ, ut est in litterâ singulariter, specificè, & expressè, nedum quantum ad substantiam ipsam, sed etiam quantum ad verba exactissimè, proponant, explicent, doceant, & defendant. *Summar. decl. & ordin. pro regimine sacri ord. pred. Parisiis 1619. in - in 12. pag. 453.*

de cet attachement, il est dit, "que l'on sera
 „ tenu singulièrement, spécialement & expres-
 „ sément, de dicter, expliquer, enseigner &
 „ défendre la Doctrine de Saint Thomas, non
 „ seulement quant à la substance, mais encore
 „ quant à la lettre." Et voilà sans doute pour-
 quoi ils regardent le système de la Prémotion
 Physique dont Bannès est l'heureux inventeur,
 comme la Doctrine de l'Ange de l'école, parce
 que dans tous ces ouvrages volumineux, on
 trouve une seule fois le verbe latin *Promovere*.

Nos deux prémisses bien prouvées, il faudroit
 en conclure, donc la Doctrine de tyrannicide
 est la Doctrine constante & perpétuelle des RR.
 PP. Dominicains. Non sans doute, ils l'ont ab-
 jurée au moins tacitement depuis la fin tragique
 du Prieur Bourgoïn. Cette anecdote nous a-
 mène à une autre objection que nous résoudrons
 de même.

Second Argument contre les Jésuites.

Jean Châtel porta sa main sacrilège sur Henri IV.
 Ce scélérat avoit fait la Philosophie aux Jésui-
 tes. Ajoutons pour plus grande exactitude,
 qu'il avoit fait ses autres Classes dans un Collé-
 ge de l'Université. C'est à M. de Saint-Foix
 que nous devons cette découverte. Ce patri-
 cide subit la peine due à son horrible attentat;
 les Magistrats sçachant par ses aveux qu'il avoit
 étudié aux Jésuites, ordonnerent une descente
 de Commissaires au Collège de Clermont, &
 on pourroit induire de cette démarche, que Châ-
 tel n'avoit point chargé les Jésuites. Le Pere
 Guignard

Guignard étoit Bibliothécaire de ce Collège; on fouilla dans ses papiers, & on trouva sous son pupitre, un écrit contenant quatorze propositions très-factieuses. Ce Jésuite étoit au moins réfractaire à l'Arrêt du Parlement qui portoit défenses à tout Sujet du Roi de retenir aucun écrit pour la Ligue. Il fut pendu, & le même jugement bannit du Royaume tous ses Confreres. Il est bon d'observer, que de l'aveu du Premier Président de Harlai, les Magistrats se comporterent comme à une sédition & émeute populaire, ce qui suppose beaucoup de précipitation dans ce jugement. Enfin au but de huit ans, le Roy Henri IV. rappella les Jésuites. Donc tous les Jésuites sont des régicides. Voyons si un argument à peu près semblable paroîtroit convaincant aux Révérends Peres Dominicains.

Argument de parité.

Jacques Clément, Dominicain d'habit & de profession, porta sa main sacrilège sur Henri III. On ne citera rien de ses aveux, parce qu'on le poignarda sur le champ; mais sa robe rendant suspects ses Confreres, on arrêta son Prieur nommé Bourgoïn, & il fut écartelé. Pierre Arger & Jacques Ridicovi, tous deux Dominicains, furent rompus vifs en place de Greve. Quant au Prieur Bourgoïn, il dit pour tout signe de repentir avant d'être supplicié : *Nous avons fait ce que nous avons pu, & non ce que nous avons voulu.* On ne bannit pas du Royaume les Dominicains; mais la mort tragique de Henri III. parut si bien être l'ouvrage des Freres Prêcheurs, qu'il fut déci-

décidé dans le Conseil du Roy, que pour en éterniser l'horrible mémoire, le Bourreau porteroit la cucule de S. Dominique; & si cet habit respectable n'a pas été deshonoré de la sorte, c'est à la bonté (*) de Henri IV. que les Jacobins en ont l'obligation.

Preuve de la Majeure.

Personne jusqu'ici n'a révoqué en doute que Henri III. périt misérablement de la main d'un Dominicain; & si quelqu'un vouloit élever là dessus une controverse, nous le renverrions d'une part au Martyrologe des Freres Prêcheurs, & de l'autre à l'Apothéose de Jacques Clément ordonné par Arrêt du Parlement de Toulouse.

Preuve de la Mineure.

Pour établir que les Révérends Peres Dominicains furent regardés comme les instigateurs du parricide de Henri III. nous avons des autorités & des faits. Les autorités sont Bayle, le plus grand Critique de notre tems, & Mr. Godfrey, dont les assertions font foi parmi les Savants; le premier démontre la chose jusqu'à l'évidence; il va même jusqu'à blâmer de Maimbourg d'avoir biaisé là-dessus par ménagement pour l'Ordre de S. Dominique.

Le second a fait une Dissertation pour refuter le

(*) Les Jacobins n'en furent guères reconnoissants envers ce Grand Roi; car les Moines Pierre Arger, & Jacques Ridocovi, conspirèrent contre ses jours, & furent rompus vifs en place de Greve.

le Livre, que les Jacobins firent paroître sous le titre de fatalité de Saint Cloud près Paris. Les faits sont 1. La Requête, que la Veuve de Henri III. présenta à Henri IV. pour demander la punition des Jacobins & surtout d'Edmond, Bourgoïn, comme auteurs de l'assassinat de son Mari. 2. La defense faite aux Freres Prêcheurs de paroître à une Procession générale, où Henri IV. assista le 29 Mars 1594. c'est à dire 5. ans après l'assassinat de Henri III. 3. Ce que dit Bourgoïn avant son supplice pour tout signe de repentir: *Nous avons fait ce que nous avons pû. Et non ce que nous avons voulu.* 4. Ce qui fut proposé au Conseil du Roi pour éterniser l'ignominie des Jacobins, on vouloit que l'Exécuteur de la Haute Justice portât la livrée de Saint Dominique. (a)

Voilà nos deux prémisses bien prouvées; si nous en concluons à la maniere des ennemis des Jésuites, il faudroit dire, donctous les Dominicains sont des régicides. Cette conséquence ne seroit-elle pas aussi injuste que révoltante? Eh! que diroient les RR. PP. Dominicains, le Maître du Sacré Palais, tous les Grands Inquisiteurs du Monde Chrétien, les Freres du Tiers-Ordre, & nos Sœurs du Rosaire?

Passons à un autre Ordre; l'argument contre les Jésuites servira toujours de parité.

Argu-

(a) Si l'on veut en savoir d'avantage, que l'on consulte l'Histoire de Mr. de Thou; voyés aussi la veritable fatalité de Saint Cloud près Paris &c. On la trouve au troisieme Volume du Journal de l'Etoile Edition 1744.

Argument contre l'Université de Paris.

Maître Jean Gerson a enseigné le tyrannicide ; on peut même dire avec vérité que ce promoteur de la condamnation des maximes de Jean Petit, a rêncheri sur S. Thomas. Ce Docteur étoit Chancelier de l'Université. Il est encore en si grande vénération dans l'Ecole, que les quatre Facultés sont prêtes à se découvrir, quand on prononce son nom. Sa doctrine tyrannicide fut suivie par les Docteurs Jean de Maire, Jacques Almain, le Bachelier Tanquerel, Edmond Richer, J. Boucher, & beaucoup d'autres. Elie Dupin a donné une édition de ses Ouvrages, où à la vérité il blâme les maximes meurtrières ; mais c'est dans une petite note imperceptible, tandis qu'il le loue ouvertement dans sa Préface, & beaucoup plus que les Journalistes de Trévoux n'ont loué Busembaum. Jean Petit, autre Docteur de l'Université, eut pour défenseurs un grand nombre de ses Confreres, & le Dominicain Jean Porée : donc la doctrine du tyrannicide est la constante & perpétuelle de l'Université.

Preuve de la Majeure.

Le Chancelier Gerson en définissant le tyran (a) dit, *que le Prince est un tyran lorsqu'il surcharge son peuple d'impôts, de tributs, de corvées, ET QU'IL S'OPPOSE AUX ASSOCIATIONS ET PROGRES DES LET-*

(a) Tyranni populum opprimunt per exactiones, corvitas, tributa.... impediunt insuper studium ne scientia acquiritur, defendunt omnia consortia. *Gers. Sermon. Coram Rege Francia nomine Universitatis Parisiensis Tom. IV. Edit. d'Elie Dupin.*

LETTRES. Remarquons en passant qu'aucun des douze Jésuites justement pros crits, n'a donné à si bon marché le titre de tyran à un Prince, & que Maître Gerson prêchoit, comme on dit pour son Saint, lorsqu'il vouloit que l'on regardât comme un tyran celui, qui, en s'opposant au progrès des Lettres, nuïroit au pécule des Régens d'Université.

Ce zélé Chancelier ne s'en est pas tenu à cette définition. Il a dit, *c'est une erreur d'avancer (a) que le Prince n'est tenu à rien envers ses Sujets, tant que la Souveraineté subsiste : s'il leur fait un tort manifeste & constant, la règle naturelle de repousser la violence par la violence a lieu.* Ce grave Maître, plutôt que de laisser cette détestable maxime sans appui, cite Cicéron, & ce vers de Sénèque : *Il n'y a pas de victime plus agréable à Dieu qu'un Tyran.* Qu'on nous permette de faire observer que Jean-Antoine Deltio a été condamné pour s'être avisé de commenter ce vers quinze ans avant qu'il fût Jésuite.

Ce même Docteur, dans la première de ses dix *Considérations très-utiles aux Princes*, avertit les Rois, (b) & les Princes Chrétiens de prendre
garde

(a) Error est dicere terrenum Principem in nullo suis subditis dominio durante obligari.... si & eos manifestè, & cum obstinatione in injuria, & de facto prosequatur Princeps, tum regula hæc naturalis, *vim vi repellere licet*, locum habet, & id Senecæ in Tragicædiis: nulla Deo gravior victima quam Tyrannus. *Consider.* 7. T. 4. col. 624. Edit. 1706.

(b) Ante omnia, unusquisque Rex aut Princeps Christianus cavere debet, ne per malam informationem, aut quovis alio modo, cadat in aliquos errores nostræ fidei, & sanctæ doctrinæ repugnantes.... quia multum ab illo est peccatum

garde sur toutes choses, que des mauvais conseils ou autres motifs les fassent tomber dans quelques erreurs contraires à la Foi & la saine Doctrine, parce qu'il n'est point de péché qui les rende plus désagréables aux yeux de Dieu, ni plus infâmes à ceux du monde, au point même d'attirer sur eux & sur toute leur race, une persécution par le fer & par le feu, à quoi, dit-il, les Loix Civiles & Ecclésiastiques autorisent.

Comme nous ne voulons pas faire de la défense des Jésuites, un Index de propositions enfantées par le fanatisme ou l'erreur des tems, nous prions le Lecteur de nous dispenser de rapporter celles des autres Docteurs. *Ab uno disce omnes.* Nous ne craignons point qu'on attribue cette discrétion à impuissance, personne n'aura garde de nous en faire le défi. Mais au défaut d'un défi, on pourroit nous faire un reproche, ou suspecter notre fidélité & notre intention, pour avoir mis le célèbre Rollin dans la Cathégorie des tyrannicides, nous ne pouvons donc nous dispenser de rapporter ce qu'il a dit, le voici. „ Tarquin „ le Superbe, n'avoit d'autre droit pour régner „ que la force, il n'étoit monté sur le Trône, „ qu'en foulant aux pieds tous les droits de l'hu- „ manité & toutes les Loix de l'Etat: Brutus me- „ rita donc beaucoup de gloire, en chassant du „ Trône un Usurpateur, qui usoit tyrannique-
K „ ment

quod aded displicentem Deo, & infamem mundo Regem aliquem aut Principem reddat, usque ad persecutionem per ignem & gladium, & omnem suam progeniem; & ad hoc conducunt Ecclesiasticæ Leges & Civiles. *Ibidem, Conf. 1. col. 22.* Gerson a répété la même chose à la colonne 606.

„ ment d'une puissance injustement acquise. „

Plein de ménagement pour le célèbre Professeur , l'Idole du pays Latin , nous aurions autant craint d'y toucher qu'à l'arche , si la nécessité d'une juste défense n'avoit enhardi notre main : achevons donc de justifier cette sorte de témérité ; elle ne le seroit qu'à demi , si nous ne prouvions , que les loüanges données à Brutus font une apologie formelle du tyrannicide d'administration. Tarquin , le superbe , n'étoit pas usurpateur. Il étoit parent de Tarquin l'ancien , & il avoit épousé sa petite fille Tullia , qui lui porta la Couronne en Dot. Ainsi il réunissoit les droits des mâles à ceux des femelles. Le meurtre de son Beau-Père Servius Tullius , ne fut pas même le motif de son expulsion. Les Romains lui avoient prêté serment de fidélité , & il regna sur eux 24. ans. Ce fut donc le seul abus tyrannique de sa puissance , qui le rendit odieux à ses Sujets. Ainsi il fut chassé du Trône , non , comme un tyran d'usurpation ; mais comme un tyran d'administration ; & c'est cette expulsion , que M. Rollin loue dans Brutus , d'où il est évident , que ce célèbre Professeur a autorisé par ses éloges , les entreprises des sujets sur les Droits & la Personne Sacrée des Rois. Le voilà donc , quoi qu'on en puisse dire , dans la classe des tyrannicides anciens & modernes. Passons à la conclusion de l'argument.

Donc la Doctrine du tyrannicide est la Doctrine constante & perpétuelle de l'Université. Si pour sauver les Jésuites à la faveur d'une si grande multitude de sçavans hommes , & de fideles serviteurs du Roi , il falloit tirer cette affreuse conséquence

sequence, nous osons avancer au nom de la Société, qu'elle aimeroit mieux périr que de voir faire cette injustice à ce Corps respectable. Ce sentiment est sans doute généreux ; mais il n'en est pas moins sincère.

Nous disons d'avance, pour eux, la même chose à l'égard des Jurisconsultes dont nous allons parler. Remonter jusqu'au tems des premiers Empereurs Chrétiens, seroit aller chercher bien loin des complices. Nous en trouverions plus d'un dans le Code Justinien ; mais la raison nous opposeroit qu'il est si peu lu, que nous ne saurions en tirer une parité. Citons-en donc de plus récents, dont on connoisse au moins les noms.

Argument tiré des Ecrits des Jurisconsultes.

Luc de Pena, Barthole, Antoine Rampinus, Louis Carreti, Jérôme Gigas, Antoine Massa, Hector Capicius, Fernand Vasquez, Thomas Actius, Jacques Novelle, Cataldinus de Boncompagno, Paul Voet, André Lanfranc, Conrad Brunn, Charles Dumoulin, Jean Bodin, & son Abbreviateur moderne, ont décidé la question du tyrannicide d'une manière meurtrière & détestable. Donc la Doctrine du tyrannicide est la Doctrine constante & perpétuelle des Jurisconsultes.

Preuve de la Majeure.

La même raison qui nous a fait supprimer quantité de textes de Docteurs de l'Université de Paris, retient dans ce moment notre main. Nous prions donc le Lecteur de se contenter de quelques passages pris des Jurisconsultes de toutes les Nations.

Le fameux Barthole, Italien, l'un des plus sçavans hommes de son siècle, mérita de la part de l'Empereur Charles IV. l'honneur de porter les armes de Bohême. Ce bienfait ne l'empêcha pas d'écrire fortement sur le tyrannicide. Selon lui, le Roi est privé (a) de son Royaume à raison de ses pechés; & dès-lors il est tyran, parce qu'il n'a plus de droit pour gouverner.

Louis Carreri, Vénitien, que Jacques Thomassin loue dans les *Hommes illustres*, enseigne (b) que l'on peut se défaire de celui qui exerce la tyrannie.

Conrard Brunn, Allemand, dit au mot *Sédition*, que les Jurisconsultes définissent (c) le tyran, celui qui ne gouverne pas la République selon le droit & la justice, & que cela arrive de deux manieres; l'une, s'il usurpe l'autorité sans un titre légitime; l'autre s'il use de l'autorité plutôt pour son intérêt particulier, que pour le bien public. Que pour éviter toute sédition qui
pour-

(a) Apparet ergo quòd propter peccata Rex privatur Regno, & extunc est tyrannus, quia non jure principatur. *Traët. 6. de Tyran. num. 3. Basilea, 1572.*

(b) Imò nedum licet Regi de facto procedente resistere, sed etiam occidere exercendo tyrannidem & vim inferendo. *Lud. Carer. in Pract. Crim. Edit. Lugd. 1550. V. Homicid. §.*

(c) Tyrannum Jurisconsulti cum esse definiunt qui non jure in Republica dominatur; id autem duobus modis accidit: uno, si dominationem sine legitimo titulo usurpet: altero, si privati magis quàm publici commodi qui dominatur rationem habeat. On peut voir le reste du passage, il a été traduit fidelement du *Traité de Droit, de Sédition, cap. 3. Tom. XI. pag. 141. num. 2.*

pourroit naître de la crainte de la tyrannie, le seul remède est d'éloigner la tyrannie & ce qui peut la causer. Que pour y parvenir, il faut s'occuper uniquement des moyens de renverser le tyran du Trône, ou de lui enlever l'autorité, ou de l'engager à en mieux user. Il prétend que cet expédient est très-difficile, parce que, suivant le proverbe : *le loup change de poil & non pas de caractère*. Que pour chasser le tyran, les Anciens ont usé de deux principaux moyens. Ils ont cru qu'il falloit attaquer le corps du tyran pour lui enlever son autorité. Que pour attaquer le corps, ils ont pensé que l'on pouvoit tendre des embûches au Prince, ou l'attaquer sans detours, jusqu'à ce qu'on l'eût *chassé ou tué*.

Nous nous arrêterions par l'horreur que cette maxime inspire, s'il ne falloit pas plus de preuves pour faire suspecter un Jurisconsulte, que pour faire condamner tous les Jésuites. Qu'il nous soit donc permis d'en citer quelques autres, nous ne sortirons pas de la France pour les trouver.

Charles Dumoulin, dont la réputation honore la Nation François, étoit si célèbre qu'on l'a appelé le *Papinien François*. Scevole de Sainte-Marthe & Pasquier lui ont donné les plus grands éloges. M. de Thou dit de lui, *qu'il étoit un excellent Citoyen, qui aimoit sa Patrie plus que l'on ne sauroit dire*. Or cet Auteur tant célèbre & tant célébré, l'un des oracles de la Magistrature, a dit dans ses Remarques sur les *Clementines*, en parlant des Tyrans, *qu'il ne faut avoir aucun commerce avec eux, & qu'il est même glorieux de les*

tuer. (a) Voilà celui que M. de Thou appelle un bon Citoyen, plein d'amour pour sa patrie. Dumoulin joint l'autorité profane à la divine pour appuyer la détestable maxime. Il cite les Offices de Cicéron, & le passage des Proverbes, où il est dit que le Prince sans pitié à l'égard du pauvre est semblable à un lion rugissant, & à l'ours affamé.

Jean Bodin, Jurisconsulte Angevin, connu par divers ouvrages qui ont fait soupçonner sa religion & sa soumission pour le Prince, se fait la question dans son Livre de la République : S'il est permis de porter la main sur le Tyran ? Voici quelle est sa décision détestable. *Qu'on tienne pour certain, qu'il est permis à tout le monde & à chaque particulier de tuer celui qui a enlevé la Souveraineté au Roi légitime ; ou qui dans un Etat Populaire ou Oligarchique, c'est à dire, des Grands, n'étant qu'un des membres, veut réduire à lui seul toute l'autorité.* Il se fait encore la question : Si le Prince élu par le Peuple ou par les Grands, ou devenu Roi par succession, par guerre, ou même par oracle divin, & qui viole tout droit divin & humain, ce qui fait qu'on l'appelle communément Tyran, peut être tué licitement ? Il dit à cela que plusieurs Interprètes du Droit Civil & Canon décident l'affirmative, & il en cite plusieurs.

Celui qui a fait l'Abregé de la République de Bodin, imprimé en 1756, (nous taisons son nom par respect pour la Magistrature,) a ramassé comme
en

(a) Quibuscum nulla societas, sed necare honestum. Cic. lib. 3. de Officiis. Et Prov. c. 28. Leo rugiens & Ursus esuriens Princeps impius super populum pauperem. Annot. ad Clement. lib. 3. tit. 15.

en un miroir ardent , tout le venin de la doctrine de cet ouvrage. Voici ses propres paroles : „ Les „ Anciens ont pensé qu'il étoit permis de donner „ la mort au Tyran qui usurpoit la souveraineté „ de sa Patrie ; non-seulement ils ont cru que „ cette action étoit permise , mais ils en ont fait „ un devoir. Ils l'ont regardée comme digne „ de tous les éloges , ils ont nommé le meurtrier „ du Tyran , le libérateur de la Patrie , le vengeur de la liberté publique , ils lui ont érigé „ des Statues.

„ On peut demander si le meurtre du Tyran „ une fois autorisé , on peut le commettre avant „ que le dessein de l'Usurpateur ait éclaté , & s'il „ est permis de prévenir la voie de fait.... lorsque „ la tyrannie sans être absolument ouverte , est „ sur le point d'éclater , que le rapport que l'on „ feroit à la Magistrature ne feroit que hâter le „ moment de l'exécution ? On ne peut proposer „ la loi de Solon. „ (*)

On voit par tous les textes que nous venons de citer , que les Jurisconsultes ne sont pas plus exempts de reproches qu'aucun autre Ordre ; mais s'ensuit-il qu'ils soient tous coupables ? La conséquence intéressoit trop de monde pour qu'on osât la tirer , quand même elle seroit juste : aussi nous contentons-nous de la laisser entrevoir.

Voilà donc plus de soixante-douze Dominicains , Saint Thomas à leur tête , qui ont enseigné , comme lui , ou en le commentant , la doctrine du *tyrannicide*.

K 4

Voilà

(*) Cette Loix défendoit les voies de fait à l'égard des Tyrans.

Voilà au moins quarante Docteurs de l'Université de Paris, fix à la suite du Chancelier Gerson, & un grand nombre après la mort même de Jean Petit. L'Histoire nous apprend que le Dominicain Jean Porée la protégea à Constance de toute son éloquence patricide. Il y parut *magna committante catervâ*. Plus de trente Docteurs, dont la plume & la langue étoient vendues au Duc de Bourgogne, écrivoient & crioient de toutes leurs forces en faveur de cette détestable maxime. Et que l'on ne se récrie pas sur le nombre que nous supposons ; il falloit qu'il fût bien considérable pour que les Peres du Concile aient appelé cette doctrine pernicieuse l'*erreur de la France*.

Voilà enfin vingt-cinq Jurisconsultes de toutes les Nations, sans excepter la nôtre, dont les décisions réunies forment un Code très-meurtrier. Il est même mille fois plus dangereux que celui de tous les Casuistes ensemble, parce que les décisions de ceux-ci se bornent à appaiser la conscience après qu'elle s'est rendue criminelle, au lieu que celles des autres enhardissent les hommes, arment les mains des assassins, en les rassurant contre la terreur des supplices.

Que l'on compare à présent & que l'on juge sans partialité, & les Jésuites n'auront rien à craindre. Soixante-douze Dominicains, quarante Docteurs de l'Université de Paris, & vingt-cinq Jurisconsultes, ne valent-ils pas, quant au poids & au nombre, douze Jésuites ? Les considérons-nous comme Auteurs ces douze Jésuites, & relativement à tous ceux de la Société qui ont écrit ? Il est sorti plus de cent vingt mille volumes

des

des Compagnons de S. Ignace ; il faudroit donc qu'à raison de soixante-douze Dominicains , il fût sorti de dessous le manteau des enfans de S. Dominique , sept cens vingt mille volumes grands ou petits. Il faudroit qu'à raison de quarante sages Maîtres qui ont enseigné le tyrannicide , il fût sorti quatre cens mille volumes de dessous le bonnet de Docteur de la Faculté de Théologie. Il faudroit qu'à raison de vingt-cinq Jurisconsultes , il y en eût deux cens cinquante mille qui eussent donné au Public des Ouvrages autres que des *Factums*.

Considérons-nous ces douze Jésuites relativement à la totalité de ceux qui ont existé ? Il s'est écoulé onze générations de vingt années chacune depuis la Bulle confirmative de Paul III. Chaque génération a dû donner au moins vingt mille Jésuites , puisqu'aujourd'hui , où ce corps Religieux n'est pas dans son ancien éclat , ils sont même au-delà de vingt-trois mille. Retranchons la première génération , où la Société ne faisant que de naître , ne devoit pas être fort nombreuse. Dans cette supposition , que nous pourrions encore réduire , si on nous chicanoit , il a dû exister en tout deux cens mille Jésuites. Sur une masse aussi considérable , douze Ecrivains hardis , indiscrets , coupables , sont comme six sur cent mille. Or en comparant ce petit nombre à celui des autres Corps , il faudroit que depuis le moment où S. Dominique imagina le doux expédient de l'Inquisition jusqu'à nos jours , & dans l'espace de seize générations , la première non comprise , il eût existé douze cens mille Freres Prê-

cheurs ; c'est-à-dire , soixante-quinze mille par génération. Quelque nombreux qu'ait été cet Ordre respectable , lors même qu'il fournissoit des Docteurs aux Ecoles , des Prédicateurs aux Fideles , des Confesseurs aux Rois , & des Evêques aux Eglises ; lorsqu'il excitoit tant de troubles par ses disputes , qu'il étoit aux prises avec l'Ordre entier de S. François , & qu'il tracassoit l'Université de Paris , nous ne croyons pas qu'ils étendent si loin leurs prétentions quant au nombre. Il résulte donc de ce calcul , que la masse des Freres Prêcheurs a été plus infectée de la doctrine meurtrière que celle des Jésuites. Si nous ne faisons pas le même calcul proportionnel à l'égard des Docteurs & des Jurisconsultes , c'est pour passer à d'autres argumens de parité ; mais avant d'entrer en matière , il est essentiel d'établir l'état de la question.

Tout le Royaume retentit depuis cinq ans du cri confus & effrayant de Busembaum. Le bruit que l'on a fait à l'occasion d'une proposition très-dangereuse de cet Auteur , a empêché le Public d'entendre la question : il faut donc le mettre au fait , afin qu'il juge avec connoissance. Herman Busembaum étoit de Nottelen en Westphalie. Il vivoit au commencement du siècle passé , & il y a cent ans qu'il est mort. Ce Jésuite composa un Traité de morale dont le volume portatif renfermoit d'excellentes décisions. Ce Casuiste avoit donné dans le relâchement sur plusieurs points ; mais il étoit mort long-tems avant que les Papes Alexandre VII. & Innocent XI. eussent proscrire un grand nombre de propositions relâchées que l'on
trouve

trouve encore par-tout. N'en déplaît aux RR.PP. Bénédictins, Dominicains, & autres, les Jésuites n'ont erré qu'en marchant sur leurs pas. Busembaum avoit adopté les décisions de ceux qui l'avoient précédé, erreurs sans doute ; mais dont la raison ne lui fera point un crime à lui seul. Le Saint-Siège ne les avoit pas encore foudroyées. Cet ouvrage, judicieux, méthodique, & d'un très-petit volume, avoit eu tant de vogue qu'on en avoit déjà fait plus de cinquante éditions, lorsque le P. Lacroix, autre Jésuite, le commenta. Cet *in-12*. fut tellement grossi par les argumentations de ce Confrere, qu'il devint un ouvrage de deux volumes *in-folio*. On l'imprima à Cologne en 1706, aux dépens d'une Société de Libraires. Un Livre qui a du débit, lorsque l'on peut se le procurer pour vingt-cinq sols, & le mettre dans sa poche, risque souvent de devenir un fonds de boutique, lorsque par sa grosseur, il n'est propre qu'à parer une Bibliothèque, & que d'ailleurs le prix en est considérable. Tel fut le sort de Busembaum commenté par Lacroix. Soit que l'un des Associés en fût chargé, ou qu'il trouvât son compte à échanger une portion de son lot contre d'autres Livres, une partie de cette édition passa entre les mains des Freres de Tournes, Imprimeurs & Libraires de Lyon & de Geneve. Nous ignorons l'époque de ce troc, mais nous en démontrerons la réalité. Nous ne sçavons pas mieux si ces Imprimeurs sont Catholiques : nous présu-
mons seulement le contraire de leur établissement à Geneve. On comprend aisément l'intérêt que nous aurions à sçavoir quelle est la Religion qu'ils
pro-

professent; si c'est la Protestante, un reste de cette haine bien méritée par les Jésuites, a pu rendre ces Libraires suspects à la Société.

Avant que le troc fût consommé, on fit une Addition au premier de ces deux volumes; elle consiste dans un Avis aux Confesseurs, & dans les propositions de Baius, de Jansenius & de Quesnel, avec les Bulles qui les ont condamnées. Les Freres de Tournes voulant se procurer le débit de la portion qu'ils avoient acquise, mirent en usage une ruse de Libraire dont ils ne sont pas les inventeurs, & dont les Jésuites ont été victimes. Il falloit réveiller de goût des Bibliomanes, pour cela ils mirent un nouveau frontispice aux deux volumes, & daterent de l'an 1729. L'artifice auroit été trop grossier, si on n'avoit rien ajouté à cette premiere page. La netteté du caractère & beauté du papier auroient démasqué les Libraires. Ils imaginerent donc de mettre plus de distance entre frontispice imprimé en France, & le corps de l'ouvrage imprimé à Cologne. L'Avis au Lecteur du P. Lacroix fut réimprimé, & on ajouta un Index des matieres qui regardent l'Avis aux Confesseurs, les propositions condamnées, & les Bulles qui les condamnent.

Il y avoit alors à Lyon un Jésuite nommé le P. Montausan : ils s'adresserent à lui pour la composition de cet Index. Ce Père aussi ignorant qu'ignoré, se chargea de cette besogne sans en prévoir les conséquences. Peut-être aussi y travailla-t-il avec plaisir en considération de la matiere. Le frontispice, l'Avis du P. Lacroix & Index, occupent en tout, avec les blancs, trois feuilles.

Ce

Ce Jésuite, fier de son érudition, voulut faire passer son nom à la postérité, & il y réussit mieux qu'il ne croyoit, & qu'il ne méritoit. Il corrigeoit les épreuves de l'Histoire de Lyon du Pere Colonia; qui en reconnoissance de ce travail très-méchanique, lui donna une petite place dans la partie Littéraire. D'un autre côté, les Jésuites faisoient imprimer le Journal à Trévoux, & ne présumant pas que l'on dût leur faire un crime d'avoir annoncé la nouvelle édition de Busenbaum, ils le publièrent à la priere des freres de Tournes. Que la redaction de cette annonce ait été l'ouvrage de ces Journalistes, ou qu'ils n'aient inséré que la notice envoyée par ces Imprimeurs, c'est une chose de bien petite conséquence. Que contient en effet cette notice? C'est l'extrait de l'Avis au Lecteur du Pere Lacroix, qui avertit que ce Traité de Morale a été imprimé plus de cinquante fois. On a donné à Busenbaum l'éloge d'Ecrivain judicieux & méthodique; mais cet éloge ne se rapportoit pas à la proposition justement proscrite. Les Journalistes pouvoient ignorer qu'elle fût contenue dans cet ouvrage. Ils pouvoient même sçavoir qu'elle y étoit, & ne s'en point scandaliser. Elle n'avoit pas encore été condamnée, & on la trouve par tout. Elle est d'ailleurs noyée dans une infinité de bonne choses : *ubi plura nitent in carmine, non ego paucis offendar maculis*. Enfin ne pourroit-on pas les justifier en disant, que S. François de Sales a loué Lessius; que M. Godeau fait l'éloge des Controverses de Bellarmin; que M. Bossuet a recommandé à ses Ecclesiastiques la lecture d'Azor & de Tollet;

Tolet; que le Cardinal le Camus, & M. de Viarlard, Evêque de Chaalons-sur-Marne, exaltent ce dernier Auteur; que le Docteur Dupin annonce la Théologie de Becan comme la plus claire qu'il connoisse; qu'enfin Benoît XIV. n'a pas dédaigné de donner une place à Busembaum dans les Statuts Synodaux de Boulogne? Tous ces grands hommes seroient sans doute plus circonspects aujourd'hui dans leurs éloges, parce que ces ouvrages ont été condamnés. Mais pourroit-on faire le procès à leur mémoire, parce qu'ils les ont loués avant qu'ils fussent pros crits? La passion répondra, oui, sans hésiter; la raison dira, non, & n'hésitera pas d'avantage.

Jusqu'ici nous n'avons donné que des conjectures. Ce devroit être assez pour justifier tout autre que des Jésuites; mais comment se contenteroit-on de conjectures à l'égard de ceux que l'on condamne même sans conjectures? Il faut donc des preuves; en voici.

Nous avons dit que le Traité de Busembaum, *in fol.*, avec le Commentaire de Lacroix, n'a jamais été imprimé à Lyon, ni même deux fois à Cologne. C'est un fait démontré par la seule inspection de ces deux volumes. Quel'on prenne la peine de l'examiner: on les trouvera dans toutes les Bibliothèques. Il n'est pas nécessaire d'être versé dans l'art Typographique, il suffit d'avoir des yeux. On verra un caractère Allemand, des lettres épatées, un papier gris & molasse, une édition sans grace, telle, en un mot, que l'on ne sçauroit y méconnoître le goût du terroir. On le sentira bien d'avantage, si l'on compare les trois premières feuilles du premier volume avec le

reste

reste de l'ouvrage. Les caractères en sont beaux & nets; le papier en est blanc, ferme & sonnant. Il contraste tellement avec celui d'Allemagne, qu'un Quinze-vingt ne s'y méprendroit pas, le tact suppléeroit à la vue.

Nous avançons plus, sans crainte d'être démentis: il n'y a jamais eu qu'une édition de Bussembaum *in folio*: elle est de 1706. L'Addition qui feroit présumer le contraire, parce que la condamnation de Quesnel est de 1713, sert de preuve à cette vérité. On a ajouté soixante-huit pages à cet Ouvrage, n'importe qu'elle année, & parce que l'Imprimeur a jugé à propos de la placer à la tête du premier volume; on observe que ne pouvant pas se servir de lettres indiciales, il les a suppléées par des étoiles mises au bas de chaque page. Ces lettres, que les Imprimeurs appellent signatures, servent à l'assemblage des feuilles; le bas des pages de l'ouvrage en étoit déjà timbré, il n'étoit donc pas possible de se servir de ces caractères pour les feuilles de l'addition, & on eut recours aux étoiles, c'est encore un fait démonstratif.

Si les personnes qui aiment à croire les Jésuites coupables, ne veulent pas se rendre à ces raisons, voici des preuves auxquelles toute prétention doit céder.

Lorsque l'orage s'éleva dans les pays Méridionaux à l'occasion de Bussembaum, les Jésuites de Toulouse écrivirent à leurs Confrères de Lyon, pour sçavoir s'il existoit une nouvelle Edition de ce Traité de Morale, & s'ils y avoient quelque part. Ceux-ci écrivirent à leur tour aux frères de Tournes de Geneve, qui firent la réponse que voici.

Copie de la Lettre de Messieurs de Tournes au Pere Bertran, Procureur General des Jesuites de la Province de Lyon.

MON REVEREND PERE,

Il ne nous est pas difficile de vous donner sur notre nouvelle Edition de la Croix *Theologia*, les éclaircissimens que vous nous faites l'honneur de nous demander, Celle de 1757. est semblable à celle de 1748, celle-ci à celle de 1741, celle de 1741. à celle de 1729. Dans toutes nos Editions, le titre porte : *Editio novissima diligentè recognita & emendata ab uno eusdem Societatis Jesu Sacerdote Theologo.* Ainsi c'est sans raison que l'on rapporte ces termes à notre nouvelle Edition, à laquelle aucun Pere de votre Societé n'a travaillé. Nous sommes avec beaucoup de considération,

MON REVEREND PERE,

Vos très-humbles & très-
obeissans Serviteurs les
Freres DE TOURNES.

A Lyon ce 19 Septembre 1759.

Ces Libraires auroient dû parler plus clairement ; mais ils le faisoient sans doute quelque peine d'avouer la petite supercherie dont ils s'étoient servis pour donner un air de nouveauté à ce rette d'édition de Cologne. On dit qu'ils écrivirent à M. le Premier President du Parlement de Toulouse, d'une manière tout à-fait contraire, chose que nous ne nous persuaderons jamais. Il seroit bien surprenant, en effet, que ces Libraires se fussent oubliés au point d'avoir avancé, par écrit, un fait sur lequel le seul ouvrage pouvoit leur donner un démenti formel. S'ils ont été capables de cette mauvaise foi, ce ne sera plus

pas nous qui les confondrons : une Lettre de leur propre main va se charger de ce soin , tant pis pour eux s'ils en rougissent , tant pis encore plus s'ils n'en rougissent pas. M. l'Abbé de Saint Etienne , l'un des Visiteurs des Carmélites de France , connu par sa rare piété , avoit fait venir de Geneve un Butembaum commenté par Lacroix ; la différence qu'il apperçut entre les premières pages du premier volume , & le papier & les caracteres du second , lui fit croire que les Libraires s'étoient trompés , & lui avoient envoyé le second volume de l'ancienne édition. Il écrivit aux freres de Tournes , pour les engager à réparer cette méprise. Ils lui répondirent avec plus de sincérité qu'aux Jésuites ; on en jugera par leur Lettre,

*Lettre de Messieurs de Tournes à Monsieur l'Abbé
de Saint Etienne, Visiteur des Carmélites.*

MONSIEUR,

Pour répondre à la Lettre dont vous nous avez honoré , nous vous dirons qu'il n'y a pas eu de méprise dans l'envoi qui vous a été fait d'un exemplaire du *Theologia* de Lacroix. La différence que vous avez apperçue dans l'impression du premier volume , vient d'une addition que nous avons faite de peu de conséquence ; car ce n'est pas nous qui avons fait l'édition. Nous l'avons tirée il y long tems de Cologne.

L

Nous

Nous avons l'honneur d'être avec respect,

MONSIEUR,

Vos très-humbles & très-
obéissans serviteurs,

Signés, les freres DE TOURNES,

A Lyon, ce 19. Mai 1749.

Il est donc constant qu'il n'y a jamais eu d'édition faite à Lyon : il est constant aussi que les freres de Tournes ont mis un nouveau frontispice dès l'an 1729. Les Jésuites n'ont donc pas pu présider à une Edition qui n'a jamais été faite. Nous ignorons combien de fois les freres de Tournes ont répété leur stratagème typographique. On dit qu'il y a eu un frontispice nouveau en 1741, & un autre en 1757. Cela est possible ; mais que peut on en conclure, si ce n'est que les freres de Tournes n'ont que leur propre industrie pour complice, supposé que les ennemis des Jésuites n'aient pas eu part au frontispice de 1757.

Nous nous sommes engagés trop avant dans la discussion de ce point critique, pour rester en si beau chemin. Le Lecteur attend de nous des Anecdotes sur la maniere dont l'orage se forma à Toulouse, les voici. Un Ecclesiastique que nous n'aurions pas craint de qualifier de grand Janséniste avant la Loi du silence, & que nous ne nommerons pas, par respect pour cette Loi, dénonça à Messieurs les Gens du Roi du Parlement de Toulouse, Busenbaum commenté par Lacroix. Il n'étoit pas question alors d'une Edition de 1757. L'exemplaire qu'il remit étoit de 1729. Le Vengeur public connoissoit le dénonciateur, & le motif du zèle qui l'affectoit. Monsieur le Procureur Général

ne croyant pas qu'un seul exemplaire , qui avoit vingt huit ans de date , méritât son animadversion , répondit à ce Zélateur que le Ministère public ne pouvoit être intéressé qu'autant qu'un certain nombre d'exemplaires se trouveroient exposés en vente chez un Libraire. On en fit venir un seul & unique de Geneve , sans doute parce que les fonds destinés à ces sortes de bonnes œuvres ne sont pas aussi abondans en Languedoc qu'ailleurs. Mais on ramassa tous ceux qu'on put dans les Bibliothèques ; on en composa une pacotille de quinze ou seize exemplaires de différentes dates. Le plus grand nombre étoit de celle de 1729 , & on les exposa en vente. Il fallut donc que Messieurs les Gens du Roi requissent la condamnation de Bussembaum. Tout les y engageoit , jusqu'au nom de ce Jésuite , qui sonne de lui-même le tocsin , qui en effet ne seroit effrayé du nom d'Herman Bussembaum ? il peut mieux que Stentor ,

Ere ciere viros Martemque accendere cantu.

Cet Auteur fut donc condamné par un Tribunal , sous les yeux duquel on l'avoit imprimé cinquante neuf ans auparavant , avec permission du Magistrat , & sur les Conclusions du Procureur du Roi. A la vérité , c'est le Bussembaum portatif qui fut imprimé en 1700. à Toulouze , & c'est l'*in-folio* que l'on y a fait brûler en 1757. On fut sans doute effrayé de voir qu'un si petit Livret s'étoit métamorphosé en deux gros volumes. Ce n'est pas la première fois que des *in folio* ont effrayé. Il n'y a pourtant pas un mot de plus dans le Bussembaum de 1729 , que dans l'édition de

1700, faite à Toulouse. Le Pere Lacroix n'a pas même commenté le texte répréhensible. Mais ce Livre a une tache originelle que toutes les eaux du Jourdain n'auroient pu laver. On ne peut pas l'ouvrir sans y voir la condamnation de Baius, de Jansénius & de Quesnel. Quel creve-cœur pour certaines gens ! La flamme pouvoit seule venger cet outrage. Ne cherchons pas ailleurs le motif du zélé Dénonciateur ; disons seulement que si Messieurs les Gens du Roi l'avoient senti, ils s'en seroient défiés, & nous n'aurions pas été dans la nécessité de traiter si au long cette matiere.

Pour la terminer d'une maniere à ne rien laisser à desirer au Lecteur, nous ne craindrons pas de dire que l'on a fait une surprise énorme au public en exagérant le tort de Busenbaum. Ce Jésuite Allemand avance une maxime très-dangereuse. Elle intéresse la sûreté de la personne sacrée des Rois, & l'Ouvrage mérite, à cet égard, toute l'animadversion des Magistrats. Mais l'Auteur n'a pas dû être compris dans la classe abominable des régicides : il n'a traité que la question de la défense de soi-même contre l'injuste agresseur. Il l'a poussé si loin, que nous nous rendrions criminels si nous osions l'excuser. Aussi ce que nous allons dire n'est qu'en faveur des Jésuites François & vivans, déchirés par des libelles pour les torts d'un Jésuite Liégeois mort depuis cent ans. Un argument de parité fera sentir toute l'injustice de ce procédé.

Ar-

Argument contre les Jésuites.

Herman Busenbaum a décidé (a) qu'un particulier pour la défense de sa vie ou la conservation de ses membres , peut tuer l'injuste agresseur , s'il en est besoin; que le Fils, le Religieux & le Sujet peuvent porter jusques-là leurs défenses contre le Pere, l'Abbé, & le Prince. Il met seulement une restriction à l'égard du dernier : à moins, dit-il, que la mort du Prince n'entraînat après soi de trop grands dommages , comme des guerres, &c. Il s'appuye sur Sylvestre & Bonacina. Azor & Tirin, Auteurs Jésuites, sont de même sentiment.

Argument de parité.

Un grand nombre de Dominicains; ayant Saint Antonin à leur tête , ont enseigné la maxime de la défense de soi-même contre tout injuste agresseur , sans excepter les Princes. Or cette doctrine est contraire à la sûreté de la vie des Rois & des Citoyens, donc l'Ordre entier de Saint Dominique enseigne une doctrine contraire à la vie des Rois & des Citoyens.

Preuve de la majeure.

Dans la triste extrémité où les adversaires de la Société ont réduit les Jésuites , personne n'auroit droit de trouver mauvais que nous entassions les

L 3

cita-

(a) Ad defensionem vitæ & integritatis Membrorum licet etiam filio , Religioso , & subdito se rueri, si opus sit , cum occisione contra ipsum Parentem, Abbatem, Principem : nisi fortè propter mortem hujus secutura essent nimis magna incommoda, ut bella , &c. Sylv. Bon. p. 8. medul. theol. mor. lib. 3. tract. 4. cap. I. dub. 3. pag. 295. Edit. in folio. Colonia 1729.

citations pour prouver cette majeure ; mais ce qu'une défense légitime nous permet , une prudence réfléchie nous l'interdit. Nous ne rapporterons donc que trois textes : nous y ajouterons seulement les noms de plusieurs Auteurs Dominicains dont on pourra consulter les Ecrits , si notre discrétion rendoit notre fidélité suspecte. Tels sont Sylvestre de Prieras , Jean Martinés de Prado , Dominique Soto , Pierre de Ledesma , Dominique Bannez , Vincent Candide , Conrad Kœllin , François de la Victoire , Barthelemy Fumus , Michel Zenardus , Jean de la Cruz , Jean de Saint Thomas , Marc Serry , Samuel de Labblitz & Daniel Concina. Dix sept Auteurs Dominicains valent bien sans doute trois Jésuites. Cependant si ce n'étoit pas assez , on n'a qu'à le dire ; avec un peu de peine , nous en produirons dix-sept fois autant , mais il en coûteroit plus à notre cœur qu'à notre esprit. Notre intention n'est point de trouver des torts à nos freres. C'est par le même motif de discrétion que nous nous bornons à citer un texte.

Saint Antonin , qui , après avoir passé par toutes les dignités de son Ordre , fut élevé à celle d' Archevêque de Florence sa Patrie , a examiné la question de la défense de soi-même. Il décide (a) que dans le cas de la violence , on peut en user

(a) *Licetum est cuilibet se defendere modo prædicto contra quoscunque injustè invadentes , unde & contra superiorem suum quando scilicet constat, quod injustè invadit. . . . Item contra judicem aut potestatem injustè invadentem ut occidat. . . . Item contra patrem*

user contre quiconque, & tuer son Juge ou son Supérieur. Il dit, que le fils peut tuer son pere, quand même il ne seroit que mineur ; que le Moine peut tuer son Abbé ou tout autre constitué en dignité. Ce Saint dit aussi, qu'il est licite au Domestique de tuer son Maître, ou au Sujet son Souverain, au Disciple son Précepteur, à la Femme son Mari.

Jean Martínez de Prado prétend (a) que, dans le cas d'une injuste attaque, un Particulier peut tuer une personne publique quoiqu'elle soit fort utile à l'Etat ; si celui qui est assailli croit être en péché mortel. Remarquons que la condition à laquelle ce Dominicain attache la permission de tuer l'agresseur, est une absurdité ou une ignorance : & que fait l'état de péché mortel à un homme qui sacrifieroit sa vie plutôt que de l'enlever à son ennemi ? Ne seroit-il pas dès-lors martyr de la charité ? Martínez ajoute, que l'on peut tuer un Juge qui machineroit la mort d'un Particulier. Que ce Particulier, pourroit pareil-

L 4

le.

credo filio licitum se defendere etiam degenti in patris potestate & multo magis emancipato. Item contra Abbatem & alios Prælatos licitum est Monacho.... Item contra Dominum licet servo..... Idem dicendum est de vassallo contra Dominum, de discipulo contra Magistrum, de uxore contra maritum Tom. 3. cap. 3. tit. 4. p. 224. & 225, de Bello particulari.

(a) Si aggressus sit persona privata & aggressor persona publica, multum utilis rei publicæ ; potest aggressus licitè illum occidere, si putet aggressus, se esse in peccato mortali. Martin. de Prado Theolog. Mor. tom. 2. cap. 20. de homicidio, p. 198. Edit. Compluti 1656.

lement prévenir celui, qui voudroit le faire tuer par un Domestique assassin.

Daniel Concina, qui a fait du bruit par ses Ecrits, & sur-tout par neuf Lettres contre la morale relâchée, adressées au P. Noceti, n'est pas fort rigoriste dans sa décision sur la défense de soi-même. Voici comme ce Jacobin pense & s'exprime : (a) "Soto, dit il, ajoute que si l'agresseur est un Roi, un Prince, ou une personne, extrêmement utile à la République, celui qui, en est attaqué doit se laisser tuer. Cette décision n'est point de mon goût : elle est encore, moins

(a) Dominicus Soto lib. 8. quest. I. art. 8. addit, quod si is qui adoritur, sit rex, princeps vel alia persona valde utilis reipublicæ, tunc subeunda sit mors personæ invasæ, omittendaque defensio. Hæc Soti sententia mihi sanè non arridet, nec probatur, hominis quippe innocentis vita suapte naturâ melior est vitâ hominis fontis, tametsi principis; porro quisque ordine tum naturæ tum charitatis, magis diligit propriam quàm alterius vitam. Simul hæc duo jungantur; innocentia quæ semper magis prodest reipublicæ quàm iniquitas, & naturalis inclinatio quæ cuique insistat defendendi propriam vitam, & continuo apparebit evidens ratio quæ concedit jus defendendæ vitæ adversus quemcumque invasorem sive principem, sive regem, qui utilis reipublicæ minimè est, cum subditorum vitæ insidias struit; sed potius comparatur lupo devoranti gregem. Juxta illud Ezechiel. 22. principes ejus in medio illius quasi lupi rapientes prædam ad effundendum sanguinem; ex quo infert D. Thomas 2. 2. quest. 69. art. 4. Sicut licet resistere latronibus, ita licet resistere in tali casu malis Principibus, nisi forte propter scandalum vitandum, cum ex hoc aliqua gravis dubitatio timeretur. Daniel Concina. tom. 4. lib. 7. in Decal. diss. unicâ de homicidio cap. 5. n. 2.

„ moins fondée sur des principes ; car la vie d'une
 „ personne innocente est plus précieuse à conser-
 „ ver que celle d'un coupable , fût-il Prince.
 „ Le Dominicain ajoute, que,, dans l'ordre de
 „ la nature & de la charité, chacun aime plus
 „ sa vie que celle d'autrui ; & que si l'on joint
 „ ces deux vérités de sentiment, il en résultera
 „ aussi tôt le droit de se défendre , contre quel-
 „ que agresseur que ce soit, fût il Prince ou
 „ Roi , qui n'est nullement utile à la Républi-
 „ que, puisqu'il tend des pièges à la vie de ses
 „ Sujets ; qu'au contraire il est semblable au loup,
 „ dévorant selon ce qui est écrit au chapitre 12.
 „ d'Ezéchiël : Ces Princes sont au milieu de ce
 „ Peuple comme les loups qui enlèvent leur proie,
 „ & prêts à faire couler le sang. Concina cite
 „ S. Thomas, qui dit , que de même qu'il est per-
 „ mis de résister à des voleurs , de même on peut
 „ en semblable cas résister à de mauvais Princes , à
 „ moins qu'on ne soit arrêté par la crainte de causer
 „ du scandale, lorsqu'il y auroit à appréhender un
 „ grand trouble. Il est bon d'observer que ce Re-
 „ ligieux est le Héros de l'Auteur des *Errores impios*,
 „ contre les Jésuites , attribué au Roi de Portugal,
 „ ou du moins imprimé dans sa Capitale. On y
 „ fait l'éloge de Concina comme d'un Docteur ri-
 „ goriste qui a combattu & réfuté la morale relâchée
 „ des Jésuites. Or ce censeur sévère a enseigné ,
 „ comme on vient de le voir , une maxime bien
 „ plus monstrueuse que celle qu'on reproche à Bu-
 „ sembaum , d'où il faut conclure , ou que le Roi
 „ de Portugal ne met pas la proposition du Jésuite
 „ au rang de celles qui menacent la vie des Princes,

ou que l'Auteur des *Errores impios* élève d'une main ce qu'il abbat de l'autre. Disons plutôt qu'il n'a été que l'écho des bruits de certains François, & qu'il y a trop loin de Paris a Lisbonne pour que ces bruits n'aient pas été dénaturés en chemin.

Preuve de la mineure.

Nous pourrions nous dispenser de prouver cette mineure. Il est hors de doute que de pareilles décisions peuvent déterminer les hommes aux plus grands forfaits. Pourquoi traiter des questions de cette nature, dont les cas sont d'ailleurs tout-à-fait métaphysiques ? Les faiseurs de sommes de péchés, & de traités de morale, ne devroient-ils pas sentir que de mille personnes qui se laisseroient tuer par un injuste agresseur quelconque, parce qu'elles ignoreroient le droit, quechacun a' a sa propre défense, il n'y en auroit pas une seule qui commit par-là un péché véniel, tandis qu'il pourroit s'en trouver, qui, en donnant trop d'extension a ce droit, seroient capables de commettre les plus horribles attentats ? Il est donc vrai que cette maxime est contraire a la sûreté du Souverain & du Citoyen, & on ne peut excuser ces Auteurs qu'en disant que leurs Ouvrages étoient faits pour servir de regle aux Confesseurs, & non de conseil aux pécheurs. C'est un grand mal qu'ils aient été imprimés ; mais c'en est un encore plus grand qu'ils aient été divulgués. Toute personne sentée conviendra de la vérité de ces deux propositions.

Quoiqu'il en soit, voilà un grand Saint de l'Ordre de saint Dominique, qui ne met aucune restriction a la proposition de Bussembaum. Voilà un

ancien Maître de cette Ecole qui la pousse de beaucoup plus loin, & s'il ne nomme pas les Rois, il les comprend d'une manière assez explicite dans le nom de *Supérieur*. On diroit même qu'il avoit perdu quelque grand procès lorsqu'il décidoit ces cas de conscience, tant il en vent aux Juges. Voilà enfin un Docteur moderne de la morale sévère qui se moque de la restriction de Bussembaum. Concluons-nous de tout cela que l'Ordre entier de Saint Dominique est imbu d'une Doctrine meurtrière & contraire à la sûreté de la vie du Souverain & du Citoyen ? A Dieu ne plaise que nous fassions ce tort à ce Corps respectable : la conséquence seroit injuste & absurde, donc celle que l'on tire des décisions isolées des trois Jésuites, est pareillement injuste & absurde.

Argument de parité contre les Docteurs.

Quatorze Docteurs en Théologie de différentes Universités, dont deux de celle de Paris, ont décidé qu'il étoit licite de tuer tout injuste agresseur. Or, cette maxime est contraire à la sûreté de la vie du Souverain & du Citoyen, donc toutes les Universités enseignent des maximes contraires à la sûreté de la vie du Souverain & du Citoyen.

Preuve de la Majeure.

Notre procédé dans la preuve de cette majeure, sera le même qu'à l'égard de celle qui intéressoit les Révérends Peres Dominicains. Nous n'en voulons pas plus à Messieurs les Docteurs qu'aux

Freres Prêcheurs. La réputation & la tranquillité des uns & des autres nous sont également cheres. Voici donc le nom des Docteurs. Jacques Almain, Jean Wighers, tous deux de l'Université de Paris. Jean-Gilles Trullench, Paul Palacios de Salazar, Jacques Baius, Pierre de Navarre, Jean Chapeauville, Nicolas de Rebbe, Antoine Fernandez, Martin Bonacina, Jacques Marchand, Martin Steyaert, Philippe de la Volpilliere. Quant aux autorités de ces graves Maîtres, nous n'en rapporterons que deux par discrétion.

Jacques Almain, dans ses *petits ouvrages d'or*, se fait la question, si un particulier, (a) injustement condamné par le Prince, peut se révolter contre lui. Il se décide pour l'affirmative; il prétend même, que ce particulier peut tuer le Souverain, parce qu'il est permis de repousser la violence par la violence lorsque l'on est injustement assailli. Ce Docteur s'appuie sur un passage de l'Ecclésiastique.

Jean Wiggers, un peu plus circonspect que son confrere, se contente de dire (b) que plusieurs

(a) Licet damnato injustè isto modo impetere Principem & rebellare si possit ita quod possit vincere visua pater. Unicuique vim vi repellere licet, & hoc quando infertur vis injustè; sed in illo casu infertur vis injustè, ergo in illo casu licet vim vi repellere & occidere cum moderamine inculpatae tutelæ. Aurea clarissimi & accuratissimi Doct. Theol. M. Jacobi Almain Senon. opusc. de supremâ potestate laicâ fol. 138. col. Parisiis Chevallon 1518.

(b) Addunt hîc nonnulli quando invasus est persona

lieux Docteurs , parmi lesquels il comprend le Jésuite Tolet , prétendent qu'on devoit au moins par charité se laisser tuer lorsque l'injuste aggresseur est une personne publique soit utile à l'Etat , & que celui qui est attaqué est peu utile ; mais en même-tems il dit que quelques autres Docteurs , à la tête desquels il met Emanuel Rodriguez , prétendent le contraire , sous prétexte que le bien commun ne doit être préféré à l'avantage du particulier , qu'autant que ce bien dérive de la nature de la chose , & non de la malice de l'homme.

La mineure ayant déjà été prouvée , il ne reste qu'à conclure. Nous en laissons le soin au Lecteur , pour rejoindre plus vite les gens de Loi.

[Argument de parité contre les Jurisconsultes.]

Douze Jurisconsultes des plus célèbres ont décidé qu'il étoit permis de tuer l'injuste aggresseur. Donc la masse entière des Jurisconsultes enseigne des opinions meurtrières.

Preuve

privata & parum Reip. utilis , invadens autem est publica & supremus aliquis Princeps , ex cujus morte periclitarentur status & quies Reip. quod tum saltem ex charitate teneatur invasus potius mortem sustinere , quam ejusmodi invasorem iniquum occidere : quia bonum publicum est preferendum privato. Ita Julius clarus L. 5. §. homic. Soto supra , & Tolet. Lib. 5. Quamvis in oppositum inflectuntur Emanuel Rodriguez cap. 135. Summa , & quidam alii : qui dicunt bonum commune esse preferendum privato , quando ita fert ex naturâ rei , non quando id provenit ex ipsius malitiâ Joan. Wiggers. Comment. de jure & just. Tract. 2. Dub. 4. Edit. 40. 1689.

Paul de Castro, Louis Carreri, Philippe Décus, Hyppolite de Marfillis, Jacques Menochius, Prosper Farinacius, Pierre de Plage, Antoine Gomez, Julius Clarus, Paul Voet, Marta, & Henri Zoezius, sont ces Docteurs. Nous n'en citerons que trois des plus fameux.

Paul de Castro, l'un des plus célèbres Jurisconsultes du quinzième siècle, Professeur pendant plus de cinquante ans, à Florence, à Boulogne, à Siëne, & à Padoue; étoit tellement estimé qu'on disoit de lui, *si Bartholus non esset, esset Paulus*. Ce Jurisconsulte Napolitain ne se contente pas de permettre qu'on tue l'injuste aggresseur, il pousse la chose plus loin & en fait un cas de conscience. Celui, dit-il, (a) qui, pouvant se défendre se laisseroit tuer sans bonne raison, seroit damné comme s'il s'étoit tué lui-même.

De Plaça de Moraça, (b) dit que le droit de défendre sa vie en tuant celui qui veut nous l'enlever, est tellement reconnu par tous les Sçavans en droit civil & canon, qu'il est permis dans ce cas de tuer le Pape & l'Empereur, ainsi que l'assure Campegius dans ses décisions des saints Conciles, & Louis Carrery dans sa pratique criminelle.

Pro-

(a) Si cum posset se defendere, nullâ justâ causâ subsistente, & permitteret se occidi, esset damnatus, sicut si seipsum occideret, vel præcipitaret; ita tenet Præfatus Joannes de Lignano. P. de Castro Jus gentium tom. I. pag. 4. Edit. Lugd. 1548.

(b) Voyez son Abregé des Causes Criminelles, Edition de Lyon de 1610.

Prosper Farinacius , dont l'habilité , & la sévérité lui méritèrent la charge de Procureur - Fiscal de Rome , dit qu'il est loisible (a) de tuer le Prince & le Pape dans la nécessité d'une juste défense. Ce Jurisconsulte s'appuie sur l'autorité de Marfilli , de Pierre Calefath , de Carrery & de Decianus.

Il est tems de nous résumer. Nous le ferons ; en disant :

Voilà dix-sept Dominicains , dont le premier est un Saint , & le dernier un Ecrivain très moderne. Un seul de ces Docteurs cloîtrés a admis la restriction de Busenbaum. Les autres , & sur tout M^r. Daniel Concina , qui s'en rit , ne l'ont point adoptée. Or , ce Concina vivoit encore en 1756.

Voilà quatorze Docteurs , dont le seul Trullencha mis la modification de Busenbaum.

Voilà enfin douze Jurisconsultes , parmi lesquels on ne trouve que Voet , contemporain de Busenbaum , mort à peu près en même tems que ce Jésuite , & pensant comme lui. *Nota.* Ce Voet nous avertit , que le Cardinal Tolet , autre Jésuite , ne croit pas , qu'il soit permis en aucun cas de tuer le Pere de la Patrie.

Nous supprimerons ici tout raisonnement. Le petit nombre d'Auteurs Jésuites , auxquels on reproche la décision dangereuse sur la question de la défense de soi même contre l'injuste agresseur ,
parle

(a) Principem & Papam pro sui necessariâ defensione occidere licitum est. Prax. & Theor. Crim. Pars 40. de homicid. quest. 125. n. 34. Edit. Lugd. 1610.

parle en faveur du Corps entier. Que sont en effet trois Jésuites morts , sur vingt-trois mille vivans ? D'ailleurs on ne peut regarder & traiter la Société comme un assemblage d'hommes meurtriers, qu'a-près que l'on aura déclaré tels les Révérends Peres Dominicains, les Docteurs de toutes les Universités, & les Jurisconsultes de toutes les Nations.

Mais pourroit-on condamner les uns & les autres avec justice ? Et combien seroit déplorable la condition des Particuliers, qui unis par des liens extérieurs, deviendroient responsables des fautes de leurs Associés, avec lesquels ils n'auroient jamais vécu, dont peut-être ils n'apprendroient les noms qu'en apprenant leur tort ? Quel est le François attaché à un Corps, qui ne dût être saisi d'effroi à la vue d'un procédé si injuste ? Une légion entiere de braves Militaires pourroit donc être taxée de lâcheré, parce que quelques-uns de ses Officiers auroient quitté leur rang, jetté leurs armes, & fui il y a quatre-vingt ans à Ramillies. Le premier Tribunal de Justice du Royaume pourroit donc être accusé de défection, parce que tous ses Membres ne le suivirent pas à Tours, & que ceux qui le composoient, il y a cent ans, eurent des torts avec leur Maître. Le Clergé, ce premier Corps de l'Etat, dont le Roi a éprouvé & reconnu tant de fois la fidélité, pourroit donc être soupçonné de manquer d'attachement & de zèle pour la personne sacrée de Sa Majesté, parce qu'un Archevêque de Lyon s'opposa de toutes ses forces à la reconnoissance des droits que le Chef de l'Auguste Race de Bourbon avoit

au Trône. Les particuliers, même innocens, peuvent quelquefois souffrir des fautes du Corps entier; mais il est inoui, que l'on ait jamais rendu responsable le Corps des fautes particulières. Cette Jurisprudence seroit aussi barbare que nouvelle. Il n'est donc pas à craindre que l'on impute aux Révérends Peres Dominicains, aux Docteurs & aux gens de Loi, les fautes commises par les gens qui les ont précédés, & il faudra espérer qu'un *Mélin-Consulte* vaudra le même traitement aux Jésuites. C'est pour l'obtenir sur tous les chefs d'accusations que nous allons comparer les Auteurs de la Société qui ont écrit en faveur du Pape sur le temporel des Rois, avec ceux des trois Corps qui étoient attachés autrefois à cette opinion ultramontaine.

Quoique des dix Jésuites dont les Ouvrages ont été justement pros crits comme contraires aux maximes du Royaume & à l'indépendance de nos Rois, il n'y ait que le Pere Jouvency de François, encore écrivoit-il à Rome, nous ne nous servons pas de ce moyen pour les excuser, nous consentons même qu'on leur accorde le droit de naturalisation, afin d'avoir plus de victimes. Nous avons tant de complices de ce tort à dénoncer, que nous ne craignons pas de succomber dans les parallèles sur lesquels nous fondons notre excuse.

Si nous n'écrivions que pour les personnes instruites, nous serions dispensés d'entrer dans des détails historiques; mais puisque le sort des Jésuites est de se justifier d'un délit commun à tous les Ordres, qu'il nous soit permis de n'en excepter

aucun de la récrimination. Nous commencerons par le Clergé de France. Ce Corps a été ultramontain à cet égard sans cesser d'être bon François. Il faudroit ignorer l'Histoire pour ne pas le savoir, qu'avant l'assemblée de 1682, Nosseigneurs les Cardinaux, Archevêques & Evêques, n'avoient rien statué contre cette opinion d'au-delà des Monts. Le Corps de la Noblesse, toujours uni de sentiment avec le Clergé, ne s'en sépara, ni lorsque le Pape Boniface VIII. voulut donner atteinte à l'indépendance de la Couronne de Philippe-le-Bel, ni lorsque le tiers-état voulut agiter en 1614. une question qui ne lui appartenoit pas de mouvoir. Jusques-là donc ce n'étoit un crime à personne de soutenir une opinion que tous soutenoient : ou cette opinion étoit le crime des Prélats & de la Noblesse. Louis XIV. jugea à propos de faire fixer la Doctrine de l'Eglise Gallicane. Les Prélats assemblés par les ordres en 1682, se conformerent à ses volontés avec tant d'empressement & d'unanimité, que l'on en doit conclure qu'ils étoient moins attachés à cette opinion par intérêt, que par habitude. Les Jésuites François furent les premiers à se conformer à leur décision. Si à dater de cette époque, ils n'ont rien écrit ou enseigné de formellement contraire aux quatre articles, on n'a rien à leur reprocher.

Argument contre la Société, tiré de son attachement aux maximes ultramontaines.

Dix Jésuites ont composé des ouvrages en faveur du pouvoir des Papes sur le temporel des Rois,

Rois , & de ces dix Auteurs , un seul étoit François. Or , cette opinion est contraire aux maximes du Royaume , donc quatre mille Jésuites Nationaux sont justement suspectés d'être attachés , & d'enseigner des maximes contraires à celles du Royaume.

Argument de parité contre l'Ordre de Saint Dominique.

Saint Raimond de Pegnafort , Saint Thomas , & Saint Antonin ont écrit en faveur du pouvoir du Pape sur le temporel des Rois , & ils étoient Dominicains. Un grand nombre de Docteurs du même habit , ont soutenu la même opinion. Jean Thomas Rocaberti a composé trois volumes *in folio* sur la Puissance du Souverain Pontife. Il a même poussé son zèle à cet égard jusqu'à recueillir les sentimens unanimes d'une infinité de Docteurs Ultramontains , & il en a composé vingt un volumes *in folio* qu'il fit imprimer à ses dépens. Or , cette maxime est contraire à celle du Royaume , donc tous les Dominicains de France sont justement suspectés , & d'enseigner des maximes contraires à celles du Royaume , & d'y être attachés.

Preuve de la Majeure.

Saint Raymont de Pegnafort , dit (a) dans sa
M 2 Som-

(a) Punitur autem hæreticus , excommunicatione , depositione , rerum ablatione , & militari persecutione... Depositione , quia indistinctè , sive sit Clericus , sive Laicus , Papa vel Imperator , vel quilibet inferior , de-

Somme, "l'Hérétique est puni par l'excommuni-
 „ cation, le dépouillement de ses Domaines, la
 „ poursuite a main armée. par la déposition,
 „ parce que soit Clerc, Laïque, Pape ou Empe-
 „ reur, de même que tout autre inférieur, il doit
 „ être dépouillé de sa dignité. Ce Saint ajoute,
 „ que les sujets doivent se regarder absous du ser-
 „ ment de fidélité, quelque fort que soit le lien
 „ qui les attache a leur Prince, si-tôt qu'il est ma-
 „ nifestement reconnu pour être tombé dans l'er-
 „ reur.

Saint Thomas se faisant la question, si le Prince
 deserteur de la foi perd par cette faute la Souve-
 raineté de ses sujets, de manière qu'ils ne soient
 pas obligés de lui obéir. Il décide (a) que lors-
 que l'excommunication est dénoncée, les sujets
 sont déliés du serment de fidélité.

Saint Antonin dit : "Les Hérétiques sont punis
 „ (b) de quatre manieres. La seconde par la
 „ dé-

bet deponi ab omni dignitate Sum. S. Rym. Romæ.
 1603. p. 38. de hæret. §. 2.

(a) Quum quis per Sententiam denunciatur propter
 apostasiam excommunicatus ; ipso facto ejus subditi à
 dominio, & juramento fidelitatis ejus liberati sunt.
 21. quæst. 12. art. 2.

(b) Puniantur hæretici quadruplici poena... 20. De-
 positione quia indistinctè sive Clericus, sive Laicus,
 etiamsi Papa vel Imperator, & quilibet alius deponi
 debet ab omni dignitate. S. Antonin. Ordin. Prædicat.
 Edit. Veron. 1740. tom. 2. 1157.

..... Quamprimùm aliquis declaratur excommu-
 nicatus propter qualemcumque retrocessionem à fide,
 eo ipso est privatus dominio, non subditur. tan-

„ déposition , & tous y sont sujets , soit Clercs ,
 „ soit Laïques , fut-il Pape ou Empereur , on doit
 „ le déposer & le priver de toute dignité.

Dominique Bannés , prétend que dès qu'un Prince est excommunié , dénoncé pour crime d'Apostasie , il est privé de l'autorité souveraine , & ses sujets sont déliés du serment de fidélité. Il ajoute que toute excommunication dénoncée produit le même effet , quoiqu'elle n'ait pas pour motif l'apostasie ou l'hérésie.

Sylvestre de Prieras , décide que les Rois sont obligés d'obéir au Souverain Pontife , comme à Jesus-Christ (a) qu'il a sur eux toute juridiction spirituelle & temporelle , peut les corriger , & même les déposer pour bonnes causes. Qu'il peut aussi détruire toutes les Loix Civiles , & en faire d'autres. Il n'excepte de cette Puissance législative que le droit naturel & divin. Il prétend que l'Empereur avec tous les Rois des Peuples Chrétiens , ne peuvent rien statuer contre la volonté du Souverain Pontife.

Vincent-Louis Gotti , Auteur très-moderne , a

M 3

fait

tum privatur dominio , Principes propter excommunicationem latam adversus apostatas & haereticos verum etiam propter quamlibet excommunicationem majorem , dummodo sint manifestè excommunicati. Edit. Duaci. tom. 3. quæst. 12. art. 2. p. 293.

(a) Imò dico quod de plenitudine potestatis , ex causa rationabili potest leges omnes civiles evertere , & alias condere , nisi in quantum spectant ad jus naturale aut divinum. Nec Imperator cum omnibus Regibus & Populis Christianis possent contra ejus voluntatem quidquam statuere. Sylvester Prieras , verbo , Papa.

fait un ouvrage *Ex professo* contre l'indépendance des Rois. Il a même cela de particulier cet ouvrage, que ce Disciple de saint Thomas l'a composé pour l'Instruction des jeunes Freres de l'Ordre. Le titre bannonce (a) d'une manière trop positive pour en douter.

Jacques Hyacinte Serry, célèbre par son histoire de la Congrégation de *Auxiliis*, ne croyoit pas sans doute, que sa qualité de François & de Docteur de la Faculté de Théologie de Paris, l'obligeât à adhérer aux maximes de l'Eglise Gallicane, touchant l'Infaillibilité du Pape. Il a même prétendu que c'étoit autrefois le sentiment (b) du Clergé de France & de l'Université, & que ces deux Corps n'en avoient pas changé malgré leur

(a) *Theologia Scholastico-Dogmatica juxta mentem D. Thomæ Aquinatis ad usum discipulorum ejusdem Angelici præceptoris accommodata. Per F. Vind. Lud. Gottri-Bononiensem.*

(b) Sinistram nescio quod præjudicium è mentibus vestris evellant; ne me Ecclesiæ Gallicanæ, quæ me Christo peperit, & Academiæ Parisiensi, quæ me Theologiæ Magistrum inauguravit, degenerem filium reputetis? quod ita de Pontificum indeficientiâ sentiam, ac etiam publicè doceam, præjudicium illud intelligo quod omnium ferme animos occupavit; quod scilicet vulgo creditur Academiam Parisiensem, Ecclesiamque Gallicanam in contrariam planè Sententiam versari, eandemque dato veluti Sacramento solemniter profiteri. Quàm id falsum, quàm id absonum, quàm ab omni veri specie alienum, palàm vobis hodie faciam; quod faciliùs in sequentibus prælectionibus ad Pontificiæ quam tæor indeficientiæ probationes accedam. On trouve ce passage dans l'Ouvrage du P. Serry, intitulé : *Prælectiones Theologiæ Dogmaticæ. Disputat. 2. Prælec. I. 5.*

leur serment solennel. Nous n'examinerons pas les raisons sur lesquelles ce grave Maître se fonde, nous observerons seulement qu'il portoit une robe de Jacobin, qu'il signa les quatre articles en 1697, lorsqu'il fut reçu Docteur, & qu'il vivoit encore en 1724.

Pour dernière preuve de cette majeure, nous dirons, que le Général Rocaberti ne fut pas arrêté par les décisions de l'assemblée de 1682, puisqu'il fit imprimer son Ouvrage : *de Romani Pontificis Autoritate*, en trois volumes *in-folio*, onze ans après cette assemblée. Remarquons que tout mauvais qu'il étoit, le Parlement de Paris se contenta d'en défendre le débit par un Arrêt du 20. Décembre 1685.

Nous ne finirions pas si nous voulions donner ici une liste de tous les Peres Dominicains, complices des dix Jésuites. Et pourquoi ferions-nous de plus grandes recherches, notre intention n'est point d'indisposer les Tribunaux séculiers contre cet Ordre Religieux, & nous en avons extrait assez de coupables pour établir, que les Jésuites ne le sont pas plus que les Jacobins, quant au fait, & le sont beaucoup moins, quant au nombre. On peut ajouter aussi, quant à l'intérêt. La Société n'en a point de directe pour rompre des lances en faveur du saint Siège. Ce n'est pas chez elle que l'on va chercher un Maître du sacré Palais, ce n'est pas chez elle que l'on tire les grands Inquisiteurs. Et lorsque le saint Pere honore de la Pourpre les Chefs d'Ordres, le Général des Jésuites n'a aucune part à cette éminente faveur. Ainsi dans l'hypothèse que l'intérêt du Corps &

des Particuliers feroit le principe de l'attachement des Jésuites pour le Pape , on devroit en soupçonner un beaucoup plus vif dans les Peres Dominicains. Leur crédit est grand à Rome : ils approchent le Souverain Pontife de plus près. Ils le voient à toute heure sans qu'on les observe, & par leurs emplois, ils assiègent pour ainsi dire le Saint Siège. Oseroit on conclure de-là que les Jacobins de France sont autant d'ultramontains ? Ce seroit leur faire tout-à la fois trop d'honneur & trop d'injustice. Trop d'honneur dans le sens que leur réputation ne passe pas les monts. Trop d'injustice, parce que si elle pouvoit en grimper le sommet, leur inclination pour la France les re iendroit sans doute au pied des Alpes, comme elle arrêtera toujours les Jésuites François.

La mineure n'ayant pas besoin d'être prouvée à des François, nous passerons à la conclusion, & nous ne craindrons pas de dire qu'il seroit injuste de faire retomber les torts de ces Docteurs Jacobins sur ceux qui sont en France, bien que le Cardinal Orcy du même Ordre, décédé l'année dernière, ait fait quatre volumes in-40. pour combattre les quatre articles de l'assemblée du Clergé.

Argument de Parité, contre l'Université de Paris.

La sacrée Faculté de Théologie de Paris, assemblée solennellement dans la Maison de Sorbonne, fit un Decret par lequel elle déclaroit que le Prince hérétique ou schismatique, ne doit pas être reconnu pour Roi légitime des François. Elle a été tellement attachée à l'opinion Ultramontaine

touchant le pouvoir du Pape sur le temporel des Rois, qu'elle refusa pendant cinq mois de souscrire aux quatre articles de l'assemblée du Clergé, & fut interdite de ses fonctions à raison de cette résistance. Plusieurs de ces Docteurs ont avancé des propositions séditieuses par attachement à ces maximes. Or, ces maximes sont contraires à celles du Royaume, donc les Docteurs d'aujourd'hui & le corps entier de la Sacrée Faculté de Paris, doivent être suspectés d'attachement à ces maximes Ultramontaines.

Preuve de la majeure.

Nous tirerons notre preuve d'un fait historique. Il parut pendant la Ligue un écrit, qui contenoit une proposition conçue en ces termes : *Les Princes, Prelats, Seigneurs & Etats Catholiques, reconnoissent le Roi que Dieu leur a donné, & ils lui font service, comme ils y sont naturellement obligés.* Le Cardinal de Plaisance voulut sçavoir ce que les Docteurs de ce tems pensoient là dessus. Ils s'assemblerent dans la Maison de Sorbonne en 1593, & censurèrent la proposition. Ils déclarèrent (a) 10. qu'elle étoit fausse

M 5

&

(a) Generali conventu in Sorbonæ Collegio maturâ deliberatione factâ PRONUNTIATUM EST propositionem illam contextu suo primum falsam & absurdam, tum quia affirmat hæretico & relapso & nominatim excommunicato jus ad regnum atque ad eod Christianissimum, idque à Deo esse, atque exhibitam ipsi servitutem probat, plenè hæreticam blasphemam schismaticam insuper & perduellionis plenam esse. Voyez

& absurde dans sa texture , parce qu'elle affirmoit qu'un Hérétique , un Relaps , & un Excommunié pouvoient avoir droit au trône , & sur-tout au trône d'un Roi Très-Chrétien. 20. En ce qu'elle avançoit que ce droit venoit de Dieu. 30. En ce qu'elle établissoit que les Sujets étoient soumis à tel Prince, enfin ils la déclarerent pleinement hérétique, blasphématoire , & de plus schismatique & criminelle de lèze-Majesté. Ce Décret fut scellé du suffrage de soixante-dix Docteurs. Telle étoit alors la Doctrine de la Sacrée Faculté de Paris. C'est à regret que nous en renouvelions le souvenir amer. Nous avons même hésité avant de le faire, mais nous n'avons rien trouvé de plus propre à excuser le délire de quelques Jésuites , que de rappeler celui du plus sage & du plus illustre Corps Ecclésiastique de la Chrétienté , & si la totalité a pu se laisser entraîner par le torrent de la séduction, est-il étonnant que quelques particuliers n'aient pas su y résister ? C'étoit l'injure du tems , disoit Henri IV. La Sorbonne en a rougi, elle en gémit, la Société en fait de même. La violence que nous nous sommes faite pour rapporter ce fait historique , ne nous permet pas de pousser plus loin la preuve de notre majeure. Et nous nous bornons à conclure qu'il seroit bien dur & bien injuste de confondre tant de sages Maîtres de cette génération, avec ceux qui vivoient il y a cent soixante-dix ans.

Ar-

L'Ouvrage qui a pour titre : *Theologorum Parisiensium ad illust. Card. Placent. Postulata Responsum*, imprimé à Rome en. 1593.

Argument de parité contre les Gens de Loi.

Un grand nombre de Jurisconsultes ont décidé que le pouvoir du Pape s'étendoit sur le temporel des Rois. Or cette opinion est contraire à nos maximes, donc tous les Jurisconsultes sont attachés à des maximes contraires aux nôtres.

Preuve de la majeure.

Paul de Castro, Prosper Farinacius, Pierre de Plage, Julius Clarus, Philippe Decius, Hyppolite de Marsillis, Jacques Menochius, Nicolas Tudeschi, appelé l'Abbé ou le Panormiran, Conrad Brunn, Fernand Vasquez, Paul Voet, Antoine Gomes, Martha, André Zeezius, le Chancelier Thomas Morus, Tiraqueau & Louis d'Orléans, forment un corps d'autorités suffisantes. Comme on peut consulter ces Auteurs, & une infinité d'autres, nous nous bornons à rapporter le sentiment d'un Anglois & de deux François.

Thomas Morus, dont on connoît la fin tragique, avoit mérité l'estime de son Roi Henri VIII, qui le fit périr sur un échaffaud, où son zèle pour la défense de la Religion Catholique le conduisit. Si l'on veut prendre la peine de lire sa réponse à l'Ouvrage de Luther contre ce Prince, on y verra le pouvoir du Pape sur le temporel des Rois aussi bien établi que si un Jésuite l'avoit composé. Il mourut pourtant avant qu'il y eut des Jésuites au monde.

André

André Tiraqueau, Poitevin, fut successivement Lieutenant Civil dans son pays, Conseiller au Parlement de Bordeaux, & Grand Chambrier de celui de Paris. Ce Jurisconsulte étoit un Auteur & un mari bien fécond : on dit qu'il eut trente enfans, & qu'il accouchoit tous les ans d'un Livre, & sa femme d'un enfant. Or ce Poitevin, ce Lieutenant civil, ce Conseiller de Bordeaux, ce grand Chambrier de Paris, étoit un ultramontain des plus décidés, & son attachement *inconsidéré* pour le S. Siege, ne l'empêcha pas de passer du petit Baillage de Fontenay-le Comte à la grand Chambre de Paris.

Louis d'Orléans, connu sous le nom d'Avocat Général de la Ligue, étoit un des plus furieux de ce parti. On en jugera par ce qu'il écrivoit à un de ses amis, Conseiller au Parlement de Paris, & l'un de ceux qui avoient eu la sagesse de se retirer à Tours. " Auriez vous oublié, dit-il, (a)
 „ ces Loix, qui devroient être écrites en lettres
 „ d'or, & gravées au fond des cœurs de tous les
 „ Chrétiens. Loix par lesquelles les Princes sont
 „ obligés d'extirper les hérésies, qu'ils en ont fait
 „ le serment, que s'ils négligent de s'en acquit-
 „ ter, ils doivent être admonestés ; que s'ils
 „ n'obéissent-

(a) Ludovici d'Orleans expostulatio. Lutetiae, apud Morel. an 1593. pag. 174. jam verò, inter istas sanctiones, nun primò meministis quæ prorsus aureis litteris insculpenda & omnium Christianorum animis infigenda, Principes Hæreticum Terris eradicantò, id se facturos jurantò, si neglexerint; admonentur, ni paruerint, excommunicati Regnis exaucterantur, Exauctoratis subditi ne obsequuntur.

„ n'obéissent pas , ils doivent être excommuniés ;
 „ que dès qu'ils le sont , ils perdent leurs Sou-
 „ verainetés , & qu'une fois qu'ils en sont dé-
 „ pouillés , leurs Sujets ne doivent plus leur
 „ obéir. „ Il faut lire le Latin de cet extrait pour
 se persuader que cet Avocat - Général a fabriqué
 lui-même la Loi qu'il cite. On reconnoitra aisé-
 ment ce stratagème au style qu'il a emprunté ; c'est
 celui des douze tables Romaines. C'est ainsi
 qu'après lui le Cardinal de Retz abusa , sul faut
 l'en croire , tout le Parlement de Paris , en lui
 citant un passage qu'il attribuoit à un Ancien , &
 qui n'avoit jamais existé que dans sa tête.

Ce que nous avons déjà dit si souvent , nous
 le répétons pour la dernière fois. Les Juriscon-
 sultes & gens de Loi, ne doivent pas être respon-
 sables des sentimens de ceux qui les ont précédés,
 & quoique leurs ouvrages soient bien plus dans
 les mains de tout le monde, que les Ecrits de quel-
 ques Jésuites qui étoient presque tous ensevelis
 dans la poussière , ce seroit un excès de prudence,
 le comble de l'injustice de s'allarmer de ce qu'ils
 ont écrit , & d'en faire un crime aux personnes
 qui sont obligés de les lire par état.

Comme au moment où nous écrivons ceci , les
 plus grandes accusations formées contre les Jésui-
 tes ne sont point celles qu'on pourroit tirer de la
 morale relâchée , nous n'avons pas crû qu'il fût
 nécessaire d'employer pour excuser les erreurs de
 leurs anciens Canonistes , de recourir au même
 moyen dont nous venons de nous servir , mais il
 nous paroît important d'observer , que dans le cas
 qu'on voudroit faire revivre les accusations ren-

fermées dans les Lettres Provinciales & dans la Morale Pratique, on trouveroit de quoi y répondre chez les Casuistes de tous les Ordres, de toutes les Nations.

C'est assez argumenter *à pari*. Faisons une réflexion sur les conséquences que l'on pourroit tirer des moyens dont la passion se sert pour rendre la Société odieuse & criminelle. On vient de voir que tout ce qu'il y a de plus respectable dans l'Ordre Civil & Ecclésiastique a eu les taches, c'est-à-dire, a produit des hommes qui se sont égarés. En conclure que ces différens Corps sont imbus de la Doctrine meurtrière dont quelques-uns de leurs Membres eurent l'esprit infecté plutôt que le cœur, seroit une conséquence fautive & injuste. Fausse, parce que d'une proposition particulière on n'a jamais tiré une conclusion générale. Injuste, parce qu'il est contre l'équité de rendre la multitude responsable des torts de quelques-uns.

Aucun Tribunal n'a encore déclaré les hommes solidaires dans le moral, & si les Juifs portent chez toutes les Nations la peine due au Dénûement de leurs pères, c'est parce qu'ils s'y soumièrent d'eux mêmes : *Sanguis ejus super nos & super filios nostros*. Il faut donc convenir que le système inventé pour perdre la Société, est contre la raison & l'équité, ou qu'il se replie naturellement sur tous les Ordres de l'Etat. Or comme ces Ordres ne trouveroient ni bon, ni juste, ni honnête qu'on les deshonorât pour des délits auxquels ils n'ont eu aucune part, ne sera-t-il pas permis aux Jésuites

suites de demander qu'on les traite de la même manière dont ces Ordres soulevés exigeroient qu'on les traitât ? La raison & l'équité sollicitent pour eux cette justice. Les Loix Divines & Humaines la leur accordent : il n'y a que la passion aveugle qui puisse la leur refuser. Il nous semble l'entendre cette passion , répéter sans cesse que l'Institut recommande à tous les Jésuites de n'avoir, *autant qu'il sera possible*, qu'un même sentiment. Retranchée dans ce fort mille fois pulvérisé, elle s'y tiendra jusqu'à ce qu'on l'en chasse. Elle auroit pourtant dû se retirer devant ces mots, *autant qu'il sera possible*, comparés à ceux que l'on trouve dans la Règle de saint Dominique , ou conclure que cette Société respectable, assujettie par la Règle à expliquer, soutenir & défendre la Doctrine de saint Thomas, non seulement quant à la substance , mais aussi quant à la lettre , explique , soutient & défend constamment & perpétuellement les maximes que cet Ange de l'Ecole a enseigné touchant le tyrannicide. Mais récriminer malgré nous, n'est pas répondre. Il plaît aux adversaires de la Société de disculper les Jacobins, & d'inculper les Jésuites. C'est ceux-ci que l'on attaque , qu'ils répondent. Le tour des autres viendra un jour, & peut-être ce jour n'est-il pas si loin qu'on le pense. Nous allons donc répondre il ne nous en coûtera que la peine de transcrire plusieurs morceaux des Ouvrages des Jésuites. Mettons avant tout l'argument en forme.

Argument qui prouve que la Doctrine du tyrannicide n'est pas le sentiment constant, perpétuel & unanime de la Société.

Si le sentiment de quelque particulier annonçoit celui du Corps entier, il ne pourroit pas se trouver d'autres particuliers qui eussent avancé, avec l'approbation de ce Corps, un sentiment diamétralement opposé à celui des particuliers. Or il y a beaucoup plus de Jésuites qui ont écrit contre le tyrannicide; qu'il n'y en a qui ont soutenu les maximes contraires; donc la Doctrine du tyrannicide n'est pas la Doctrine constante, perpétuelle & unanime de la Société.

Preuve de la majeure.

Il n'y a point de Doctrine uniforme dans un Corps où les Particuliers peuvent avec l'approbation du même Corps soutenir des sentimens contraires. Or, pour dix Jésuites qu'on a dénoncés & proscrits comme ayant soutenus la maxime du tyrannicide, il y en a plus de vingt, presque tous François, qui ont écrit avec l'approbation de leurs Corps en faveur des maximes contraires; donc il n'y a point de Doctrine uniforme dans la Société.

Preuve de la mineure.

Cette preuve n'est pas difficile à faire. Elle ne nous coûtera, comme nous l'avons dit, que la peine de transcrire des lambeaux d'Ouvrages, tous munis du sceau essentiel de l'approbation de
la

la Société, à l'exception d'un seul, qui par sa nature devoit être anonyme, (c'est d'Avrigny) il n'est pas à craindre qu'on le regarde comme suspect à la Société; il l'est bien plus à ses ennemis. On verra dans cette collection des Historiens s'écarter de leur sujet, pour semer leurs Ouvrages de maximes favorables aux Rois, & propres à instruire les sujets de la soumission & du respect qu'il doivent à ces têtes sacrées. On en verra un blâmer les ménagemens dont le Concile de Constance usa à l'égard de Jean Petit, & ce blâme approuvé par la Société, ôte tout l'équivoque qu'il a plu de trouver en dernier lieu dans le Decret du Pere Aquaviva. On y verra aussi des Interpretes de l'Ecriture Sainte, des Traducteurs du Nouveau Testament, des Prédicateurs, des Canonistes, saisir toutes les occasions pour relever la Majesté des Rois, & imprimer dans le cœur des hommes l'idée de grandeur & d'excellence qu'ils doivent se faire de ces images de la Divinité.

Commençons par les Interpretes de l'Ecriture Sainte.

Tolet, dont Henri IV. honora la memoire qu'on vient de deshonor, ne borna pas ses talens & son zèle à servir ce Roi auprès du S. Siege, & tandis qu'il négocioit pour ce grand Prince, il écrivoit en faveur de tous les Souverains.

„ Comme nous devons, dit-il (a) être soumis à Dieu, de même nous devons obéir à ceux qu'il a mis sur nos têtes. Manquer de soumission à leur volonté, c'est résister à Dieu même, c'est renver-

N

fer

(a) *Tolet* in Cap. 13. Epist. ad Rom.

ser l'ordre de la Providence. La Puissance, qui élève le Prince au dessus des autres hommes, vient de Dieu, soit qu'il soit Fidele, ou qu'il ne le soit pas.

Cornelius à Lapidé, en commentant le 24^e. (a) Chapitre du premier Livre des Rois, décide que David ne pouvoit pas tuer licitement Saül. Cet Interprete tire du Chapitre 26. (b) du même Livre une morale bien instructive. Apprenez de David, dit-il, à révéler vos Supérieurs & les Rois, quoiqu'ils soient méchans & vous fassent du tort. Ils sont les Oints du Seigneur, votre bouche ne doit point s'ouvrir pour les offenser, & vos mains encore moins se porter sur leur personne.

Tirin, sur le même Chapitre, rapporte deux sentimens contraires, mais il n'hésite pas à se décider en faveur de celui qui impose aux sujets le devoir indispensable de respecter les têtes sacrées.

Escobar, dans le même Chapitre, s'écrie (c)
 „ est-il quelqu'un qui puisse étendre sa main sur
 „ le Christ ou l'Oint du Seigneur, sans se ren-
 „ dre

(a) Non decebat Davidem privatum occidere Regem Israël.

(b) Disce à Davide, quàm prælatos & Principes etiam improbos & nobis adversantes revereri debeamus quasi Christos Domini, nec eos verbo multo minùs verberare.

(c) Quis sine gravissimæ culpæ reatu manum in Christum seu in inunctum à Domino virum extendet, percussurus haud potest privatus in principem abique scelere injicere.

„ dire coupable d'un très-grand crime ? Aucun
 „ particulier ne peut se laisser aller à cette extrê-
 „ mité sans commettre un forfait. Le même Au-
 teur dit, (a) que David n'ayant aucune autorité
 sur Saül, ne pouvoit pas porter la main sur ce
 Prince. Il ajoute que rien n'est plus propre (b)
 à contenir les sujets que cette réflexion.

„ Mon Supérieur est l'Oint du Seigneur, & son
 „ Vicaire.

Mendoza n'est ni moins tranchant ni moins
 énergique, lors qu'il parle du respect ; que les
 Sujets doivent à la personne Sacrée de leur Roi ;
 Entendez le, vous tous, qui affectez tant d'amour
 pour votre Souverain ; Si ce sentiment est gravé
 dans vos cœurs, vous ne serez pas fâchés de le
 voir sortir de la bouche d'un Jésuite (c) “ on doit
 „ même respecter les mauvais Rois, dit cet au-
 „ teur ; mais parmi les Rois d'Israël & de Juda ;
 „ dira quelqu'un, il y en a eu très peu de justes
 „ & d'équitables, j'en conviens, cela n'empêche
 „ pas cependant, qu'on ne doive les traiter com-
 „ me des Rois & leur donner le nom de Justes.
 „ C'étoit autre fois un usage constant de sacrer,
 „ non seulement les bons Rois, comme David,
 „ mais les méchants comme Saül ; & les hérési-
 „ ques, comme Jehu, Roi d'Israël ; & les ido-
 „ lâtres, comme Azaël ; Roi de Syrie.... pour-

N 2

„ quoi

(a) Quia nulla in Saulem jurisdictione fungi pote-
 rat.

(b) Nulla efficacior ratio ad comprimendos subditi
 adversus præfulem imperius, Christus Domini est à Deo
 mihi præpositus tanquam ejus Vicarius.

(c) Comment. in Reg. tom. 3. pag. 65.

„ quoi donc répandre l'huile sacrée sur la tête des
 „ Rois indignes si ce n'est parce qu'ils étoient les
 „ Oints du Seigneur, que la Couronne les éle-
 „ voit à la dignité du Messie ; & que par cette
 „ raison, ils devoient être honorés & respectés,
 „ comme participant à Sainteté.

Sopranis examinant les motifs du scrupule de David, en tire un sujet d'instruction pour tous les hommes. “Quelle fut donc, dit-il (a) la raison,
 „ qui porta David à se repentir d'avoir coupé le
 „ bord de la robe de Saül ? il n'étoit pas irrité
 „ contre lui : c'est par ce que cette action avoit
 „ une apparence d'injure & d'outrage fait au Roi,
 „ & que c'est un crime de toucher sans respect
 „ même la robe de celui qu'on doit respecter en
 „ tout.

Menoch mort vingt-six ans avant qu'on pût faire un crime aux Jésuites François d'être Ultramontains, s'exprime comme un Gallicau décidé (b) “N'attribuons, dit-il, le pouvoir de donner
 „ la Royauté & l'Empire qu' au vrai Dieu, qui
 „ n'accorde le bonheur dans le Royaume des
 „ Cieux qu'aux justes, mais qui donne l'Empire
 „ aux Justes & aux Impies comme il lui plaît,
 „ quoi que rien d'injuste ne lui plaise.”

On pourroit chercher à infirmer ce témoignage en disant, que c'est le sentiment d'un Docteur particulier. Mais que dira-t-on pour affoiblir celui d'un Général de la Société, c'est *Oliva*. Illustre
 par

(a) Ex lib. 1. Reg. cap. 24. pag. 146. in fol. edit. Lug. 1663.

(b) Menoch. in Epist. Paul. ad Rom. cap. 13.

par son savoir & sa piété, plus illustre encore par la confiance, dont quatre Papes l'honorèrent, cette faveur distinguée n'empêcha pas, qu'il n'écrivît comme s'il avoit eu une révélation sur l'existence future des quatre Articles. Observons d'abord, qu'il mourut un an avant que le Clergé de France eût fixé sa Doctrine sur l'indépendance des Rois. On n'en sera que plus surpris d'entendre ce Despote Ultramontain dire: " Un Prince peut lui même poser sa Couronne, mais il n'y a „ que Dieu, ou une main sacrilège, qui puisse „ la lui ôter. „

Si ce n'est pas assez pour un Général des Jésuites, Prédicateur du sacré Palais, de s'être exprimé si nettement, qu'on lise son Commentaire sur le VII. Chapitre du 1. Livre d'Esdras. Nous allons en donner un petit Extrait; peut-être inspirera-t-il la curiosité de l'aller chercher tout entier dans sa source.

„ C'est Neion (a), mais c'est aussi César. C'est „ une Hydre, mais elle est couronnée. C'est „ un meurtrier, mais c'est un Roi, c'est un mon- „ stre, pour qui un incendie est un spectacle, „
N 3 „ mais.

(a) Nero est, sed Cesar, Hydra est, sed coronata. Jugulat, sed imperat. Amphibium monstrum nammacham in igne instituit; sed amphibium quoque habetur Numen, terra marique dominatum. Omnia, fodes, cum in unum fascem complicaveris Neronis scelera, iis potentiores sunt Caesaris fasces ad extorquendum erga Principem obsequium. Non ut viveret; ais, sed ut peccaret licentius, parentem occidit. Hoc tu flagitio viperam conflas, non distasti Casarem. Perstat propterea in favorem quoque parricidæ vox Petri: Regem honorificate.

„ mais c'est aussi un Souverain , qui commande à
 „ la Terre & à la Mer. Reunissez, si vous vou-
 „ lez tous les crimes de Néron ; les faisceaux de
 „ César , plus puissants que ses crimes , forceroi-
 „ ent l'Univers à plier devant lui. Mais, direz-
 „ vous , ce n'est pas l'amour de la vie , mais le
 „ desir de faire le mal avec plus de licence , qui
 „ lui a fait percer le sein de sa mere ? ce crime en
 „ fait une vipère ; il n'en est pas moins César ;
 „ ainsi l'oracle de Pierre, *Honorez le Roi* , sub-
 „ siste en sa faveur , tout parricide qu'il est.

Jusqu'ici nous n'avons cité aucun Jésuite François , & nous en tirons avantage ; c'est la preuve la moins équivoque , ou de la liberté de sentiment , ou de l'uniformité de bonne Doctrine ; lorsque des Auteurs de pais & d'intérêts différents se réunissent pour enseigner une même morale , malgré le préjugé des Nations & le respect humain , on doit en conclure , si l'on est juste , que leur façon de penser est ou indépendante de celle des autres , ou conforme à celle de leur Société ; & dans l'un & l'autre cas , le reproche fait aux Jésuites est ou denué de fondement , ou plein de mauvaise foi & de malice.

Mais quand des Ultramontains auroient écrit comme on pense par-delà les monts , pourroit-on avec justice en rendre responsables des François , qui adhèrent à la Doctrine du Clergé de France. Nous ne cessons de le dire , on ne veut pas nous en croire sur notre parole , il faut donc le prouver par nos écrits.

Tout le monde connoit les reflexions morales du Pere Lallemand sur le nouveau Testament.

C'est

C'est l'ouvrage de plusieurs mains. Ouvrez le , & lisez l'endroit, qui suit la leçon que S. Paul fait aux Romains lorsqu'il leur dit : qu'en résistant aux Puissances on résiste à Dieu. Après un oracle si précis , que faudroit-il penser , dit l'Auteur. (a)

De ces cris de la sédition qui porteroient la fureur jusqu'au Trône ? ne seroit-ce pas un jeu également insolent & impie de méconnoître l'autorité de Dieu dans celle des Puissances , & de s'autoriser de la cause de Dieu pour les outrager ! Résister aux Puissances , est ce seulement se soulever contre elles , & leur refuser l'obéissance ? Non , c'est aussi en parler sans respect , c'est décrier leur Gouvernement , accuser leur Conseil , noircir leurs intentions.

Le Pere Talon (b), dans son Histoire Sainte , tire le respect dû aux Rois de l'excellence de leur origine , & les représente comme des créatures privilégiées , sorties plus particulièrement de la main de Dieu. Dieu seul , dit-il (c), peut donner des Maîtres au monde ; il n'y a que cet Etre absolu , indépendant & souverain qui puisse assujettir les hommes aux hommes mêmes. Un Roi est un objet qu'on ne peut presque pas toucher.

(d) L'aveugle Abissai ne voyoit pas la Majesté d'un

N 4

Roi

(a) Réflex. mor. tom 6. p. 318. édit. de 1716. Si on veut s'instruire & s'édifier , il faut lire toute la suite de ce chapitre. On y apprendra des Jésuites , ces prétendus Régicides , jusqu'où s'étend le devoir de la soumission & du respect envers le Souverain.

(b) Talon, Histoire Sainte, tom. 2. pag. I.

(c) Ibid.

(d) Ibid.

Roi cachée sous les voiles de la nuit , & il faut croire que les ombres & les ténèbres l'empêchèrent de reconnoître ce visage sur lequel il eût pû voir une onction qu'il ne pouvoit violer sans sacrilège & sans impiété.

Nous voudrions bien , que le P. Berruyer n'eût jamais écrit. Mais puis que cet auteur a sût tromper la vigilance de ses Supérieurs , tirons au moins de ses écarts quelques traits qui puissent , non l'excuser , mais nous justifier sur les sentiments que la passion nous attribué : voici comme s'exprime cet Ecrivain.

„ Il n'est pas nécessaire , que nous examinions
 „ ici , quelle est l'étendue de la prééminence que
 „ Jesus-Christ accorde à Pierre & à ses Succes-
 „ seurs. Nous présentons aux Fidèles les paro-
 „ les du Fils de Dieu : elles ne sont pas assés dif-
 „ ficiles à entendre , pour avoir besoin d'un Com-
 „ mentaire , si ce n'est peut-être qu'il fût à pro-
 „ pos de prévenir ici les Fideles peu éclairés ou
 „ mal instruits , contre les prétentions odieuses
 „ de ceux qui étendroient la promesse que Jesus-
 „ Christ a fait à Pierre , jusqu'à une Supériorité
 „ directe ou indirecte sur les Puissances de ce
 „ monde , quant au Gouvernement temporel de
 „ leur Empire. Dieu seul , dont ils ont reçu le
 „ pouvoir Souverain & independant , qu'ils ex-
 „ ercent sous son autorité , est en droit de leur
 „ faire rendre compte à son Tribunal de l'usage
 „ qu'ils en font. Le Royaume de Jesus-Christ
 „ étant une Monarchie toute spirituelle , le Divin
 „ Legislatteur n'a prétendu communiquer à Pierre ,
 „ qu'il a fait son Vicaire sur la terre , & à ses Suc-
 ces-

„ cesseurs après lui , que le pouvoir de former ,
 „ de conduire , d'étendre & de gouverner son
 „ Eglise , par les moyens aussi spirituels , qu'il à
 „ lui même employés à l'établir , à la fonder , &
 „ à l'acquiescer au prix de son sang.

Voici d'autres témoins à entendre, ils sont d'autant moins suspects qu'ils ont écrit pour tous les Fideles , grands & petits , pauvres & riches , nobles & roturiers.

Le Pere Suffren dans son Année Chrétienne dit ,
 (a) que “ le Roi a son Royaume de la même main
 „ de la quelle il a reçu son ame ; que le même ,
 „ qui l'a fait homme , l'a fait Empereur ou Roi ,
 „ que celui qui murmure contre le Prince , mur-
 „ mure contre Dieu , & c'est résister à Dieu , que
 „ de résister au Prince.

Le seul titre d'un Chapitre du Pere Filaire annonce plus d'amour pour le Souverain , que tous les Ecrits de ceux , qui osent reprocher aux Jésuites d'en manquer , il est conçu en ces termes :
Motifs pour s'exciter à cherir cordialement le Maison Royale.

On ne s'occupe gueres du soin de porter les hommes à aimer quelqu'un qu'on ne cherit pas.

Le Pere Busée dans son Manuel de Meditations , plutôt que de ne pas prêcher la soumission , en tire l'obligation d'une reflexion forcée. (b) “ Con-
 „ fidez , dit cet Auteur , en meditant sur ces pa-
 „ roles ; Rendez à César ce qui est à César , que

N 5

le

(a) *Année Chrétienne*, tom. 2. chap. 2. art. 6. sect. 3.
 (b) *Meditations premiere partie* , troisieme Dimanche d'après la Pentecôte.

„ le Sauveur met ici César devant Dieu, par ce
 „ que celui là ne peut obeir à Dieu, qui est re-
 „ belle & desobeissant à son Roi.

Dupont dans ses meditations, qu'un Jésuite François a traduites, est encore un des grands Apôtres de l'obeissance & du respect, qu'on doit au Souverain, (a) « Resister dit-il au Prince, c'est
 „ resister à Dieu. Quoique Saül fût méchant Da-
 „ vid le respecta, parce qu'il étoit Roi.

Théophile Raynaud n'a rien oublié, dans son *Traité des Vertus & des Vices*, (b) pour établir l'étendue de l'obeissance que les Sujets doivent au Souverain. Personne n'a tant rassemblé que lui d'autorités pour venir à l'appui de celle des Rois. Cet Auteur fonde le devoir de l'obeissance sur trois motifs. Le premier, parce que le Prince veille pour la sûreté de chacun & de tous. Le second, parce qu'il est à l'égard du peuple ce qu'est l'ame à l'égard du corps. Le troisieme enfin, parce que le Prince represente Dieu sur la Terre. Théophile Raynaud investive ensuite contre Luther & Calvin, qui ont osé parler sans ménagement

(a) *Traité de la perfection de la Republique* chap. 3.

(b) *De virtutibus & vitiis*. Tom. 4. pag. 606. 609, 608. & 609, Edition de 1695. 10. Ex eo quod princeps excubat pro salute singulorum & Universorum. 20. Ex eo quod princeps se habeat ad populum ut anima ad Corpus. 30. Ex eo quod princeps sit Dei vicarius. ut Deus ad mundum ita se rex ad civitatem habet. Rex imperium gerens nulli obnoxium, & lex vera existens, Dei figuram inter homines representat. At meminisse sanè tantos pusilli gregis ardetes oportuerat quantum sit nefas principi populi sui maledicere & Dñs detrahere, ut scriptura loquitur.

ment & sans pudeur de l'autorité & de la puissance des Princes. Ce grand conducteur d'un petit troupeau, dit il, auroit dû se souvenir combien il est criminel de mal parler du Prince de son propre peuple ; & pour nous servir de l'expression de l'Ecriture, de déchirer les Dieux.

Une de plus belles leçons qui ait jamais été faite aux hommes touchant la soumission envers le Souverain : c'est celle que l'on trouve dans le Pere Julien Hayneuve. (a) Voici comme il s'exprime :
 „ Apprenons bien une fois que ce n'est point sur
 „ la vertu des Rois que leur autorité est fondée,
 „ mais sur la toute-puissance de Dieu qu'ils repre-
 „ sentent, qui n'étant point changeante comme
 „ leur volonté, les maintient inébranlablement
 „ dans leur Trône, & nous doit maintenir in-
 „ violablement dans la fidélité & dans l'assujet-
 „ tissement. Il n'y a donc jamais de rebellion
 „ qui ne soit punissable, quelque prétexte que l'on
 „ puisse prendre pour la couvrir. Car ce n'est
 „ pas tant contre le Prince qu'on se souleve, que
 „ contre celui qui lui a mis la couronne sur la tête,
 „ & de là part de qui il commande, C'est
 „ contre le Ciel qu'on prend insolemment les ar-
 „ mes ; c'est de Dieu même dont on se plaint &
 „ dont on murmure ; puisque c'est lui qui a per-
 mis

(a) Julien Hayneuve, tom. I. Partie Ire. de l'ordre. Discours XIV. pag. 206. & suivantes. Tout ce Discours roule sur l'obéissance & la vénération due aux Princes. Le Pere Houdry l'a cité comme un modele au sixieme volume de la Bibliothèque des Prédicateurs. Ainsi c'est un Jésuite François de plus, qui reconnoît & publie des maximes bien contraires au Régicide.

„ mis que celui qui commande fût le Maître des
 „ autres. Ainsi , il n'est rien qui nous doive
 „ faire sortir jamais du respect & de la soumis-
 „ sion.

Le Pere Gibalin, dans sa Science Camonique ,
 est encore un des Auteurs qui a le mieux appris aux
 hommes à respecter les Rois. Ce n'est point une
 de ces leçons vagues que la décence suggere, c'est
 un précepte qui tire toute sa force de la Loi de
 Dieu (a) “ Comme la dignité Royale dit cet Au-
 „ teur , brille toujours dans un Prince , fût-il
 „ mauvais , on doit le respecter , quoiqu'il ait
 „ perdu toute vertu , tout amour pour son Peup-
 „ le , & qu'il laisse à peine à ses Sujets la liberté
 „ de respirer. Quand le Gouvernement de l'Etat
 „ seroit entièrement détruit par les vices , l'ava-
 „ rice & la cruauté du Chef, on ne doit pas en
 „ avoir moins de respect pour sa personne ; car
 „ ce respect est fondé sur la Majesté de l'Em-
 „ pire. Les premiers Chrétiens , instruits par les
 „ Apôtres , & par d'autres grands Maîtres de
 „ notre sainte Religion, ont honoré des monstres
 de

-(a) Cum dignitas Regia in malo etiam Rege fulgeat, expulsa quamvis virtute, extincto populi amore, extincta ferè respirandi libertate, libidinibus, avaritiâ & crudelitate corruptâ Reipublicâ, eâdem observantiâ coli debet; hujus enim cultûs titulus est, Majestas imperii. Monstra humani generis reveriti sunt præci Christiani ex Apostolorum, aliorumque Religionis nostræ Antistitum Jussis, quod in ejusmodi Imperatoribus ex omnium libidinum & flagitiorum colluvie compositis, Dei majestatem intuerentur. Gibalin, Scientia Canonica, tom. I. pag. 515. Il faudroit lire tout ce chapitre de Gibalin sur l'autorité & la Majesté des Princes.

„ de l'humanité , parce qu'ils voyoient reluire
 „ l'image de Dieu à travers les crimes & les dé-
 „ sordres de ces Empereurs. „

Des champs neufs ne se borne pas à recomman-
 der d'obéir au Roi , il veut aussi , qu'on obéisse
 à ceux qui le représentent. Entendons le dans sa
Pratique de la véritable Devotion. (a) “ Celui qui
 „ résiste aux Puissances & aux Magistrats , résiste
 „ aux ordres de Dieu , & reprend tacitement les
 „ dispositions de sa Divine Providence , qui ne
 „ peuvent être que très sages , & la rebellion de
 „ ceux qui refusent l'obéissance , à qui elle est
 „ due , ne demeurera pas impunie. Les Servi-
 „ teurs , dit ailleurs cet auteur , ne doivent pas
 „ se dispenser de l'honneur & de l'obéissance qu'ils
 „ doivent à leurs maîtres , quoiqu'ils mènent une
 „ vie licentieuse.

Voilà des Ecrits , qui sont journellement dans
 les mains des vrais Fideles ; voici des discours
 dont nos Chaires ont retenti & dont les murs de
 presque toutes les Eglises du Royaume rendront
 témoignage au jour des vengeances , quand Dieu
 les interrogera pour confondre nos ennemis.

Parmi les Prédicateurs dont nous pourrions ici
 accumuler les témoignages , nous choisissons par
 préférence le P. Bourdaloue. (b) Sa mémoire n'est
 pas encore effacée de l'esprit & du cœur des Fran-
 çois. Il prêchoit sur la sainteté & la force de la
 Loi Chrétienne , & il disoit : “ Cette Loi de Je-
 „ sus-Christ qui autorise toutes les Loix humai-
 „ nes,

(a) Chapit. 46. sect. 2. & 4.

(b) P. Bourdaloue , tom. I. des Sermons des Dimen-
 ches.

„ nes , puisqu'outre l'obligation civile & politi
 „ que de les garder , elle y en ajoute une de con
 „ science qui est inviolable & qui subsiste tou
 „ jours ; puisqu'elle fait respecter les Supérieur
 „ légitimes , non pas en qualité d'hommes , mai
 „ comme les Lieutenants & les Ministres de Dieu
 „ puisqu'elle maintient leur autorité , non seule
 „ ment quand ils sont Chrétiens & Fideles , mai
 „ quand ils seroient Païens & Idolâtres : non
 „ seulement , dit S. Pierre , quand ils seroien
 „ vertueux & parfaits , mais même quand ils se
 „ roient remplis de vices ; non-seulement quand
 „ ils sont doux & favorables , mais quand ils se
 „ roient importuns & & fâcheux : puisque hor
 „ ce qui est positivement & évidemment contr
 „ Dieu , cette Loi veut qu'il soit obéi comm
 „ Dieu même. Ne séparons point ces deux pré
 „ ceptes , *Regem honorificate , Deum timere*
 „ craignez Dieu & honorez les Puissances , ei
 „ nous avertissant sans cesse que l'un est essentiel
 „ lement fondé sur l'autre. „

Ce même orateur Chrétien rappelloit à son au
 ditoire , ce que Tertullien disoit aux Infideles &
 aux Payens pour leur faire comprendre la pureté
 de nôtre Religion & pour effacer les fausses idée
 qu'ils en avoient. (a) “ C'est cette Religion qu
 „ nous apprend , disoit ce Pere de l'Eglise , à fair
 „ tous les jours des vœux à nôtre Dieu pour l
 „ prospérité de vos Césars , lors même qu'ils nou
 „ persécutent , & à offrir pour eux le sacrifice d
 „ nos autels , au même tems qu'ils sacrifient l
 „ sang

(a) Sermon sur la Religion & la probité.

„ sang de nos freres à la rigueur de leurs Edits.
 „ C'est cette Religion qui nous apprend à servir
 „ dans vos armées avec une fidelité sans exemple,
 „ puisque vous êtes obligé de reconnoître, que
 „ vous n'ayés point de meilleurs Soldats que les
 „ Chrétiens. C'est cette Religion, qui nous ap-
 „ prend à payer exactement & sans fraude les Tri-
 „ buts & les impots publics.

Qu'il nous soit permis de faire une reflexion,
 ceux qui prêchent de la sorte, sont-ils donc les
 Ennemis de César, & n'est-ce pas plutôt ceux qui
 veulent leur fermer la bouche.

Le Pere Texier disoit à ses Auditeurs. (a) “Ren-
 „ dés vous obéissants avec tout le respect possi-
 „ ble, non seulement à vos maitres qui sont bons,
 „ modestes & vertueux, mais encore à ceux, qui
 „ sont rudes, difficiles, & vicieux, vous souve-
 „ nant, que quand il s'agit d'obeir, ce ne sont
 „ pas les moeurs que nous regardons, mais seu-
 „ lement l'autorité. C'est en cela, que paroitra
 „ la Grace du Christianisme. Si votre douceur
 „ & votre patience vous fait souffrir en vuë de
 „ Dieu les mauvaises humeurs, les emportemens
 „ déraisonnables, & les persecutions injustes d'un
 „ maitre qui abuse de son pouvoir.

Le P. Cheminais voulant célébrer les vertus de
 S. Louis, tire de sa fermeté la matiere d'un bel
 éloge. Et s'il ne blame pas la Cour de Rome, il
 jouë beaucoup son Héros Chrétien d'avoir sù dis-
 cerner les bornes d'une autorité que l'orateur ne
 craint pas de restreindre au seul spirituel.

Le

(a) Sermon pour le 2me dimanche après Pâques.

Le Panégyrique de S. Pierre par le P. la Ruë , est encore une sorte de signature des quatre articles. Cet orateur célèbre fait relever la dignité de la Chaire du Prince des Apôtres , sans abaisser les trônes des Rois ; il donne les clefs du Ciel à Pierre , & laisse celles des Villes , des Provinces & des Empires aux Souverains. Il étend la domination du Vicaire de Jesus-Christ d'un pôle à l'autre , & de l'Orient à l'Occident ; mais en même tems il la borne aux choses spirituelles. Est-on l'Esclave ou même le *flateur* de la Cour de Rome , lorsque sans la braver on combat tacitement les prétentions ?

Claude de *Lingendes* plein de respect pour la Personne sacrée des Souverains , en mettoit jusques dans les reflexions de David fuyant devant Saül. “ David fuit , dit ce Jésuite , & fuyant il se „ fortifioit dans les sentiments du pieux respect , „ qui lui fit épargner celui , qui cherchoit à le „ perdre.

Le Pere *Binet* , chargé de l'Oraison funebre de Henri IV , un an après sa déplorable mort , emploie à la maniere de ces tems-là les imprécations les plus fortes , contre le Parricide Ravallac. Il est à ses yeux un *Datan* , que la terre auroit dû engloutir , un *Antropophage* , que le Ciel auroit dû foudroyer , un *Lucifer* , dont la main auroit dû être arrêtée par l'Ange , qui arrêta le bras d'Abraham , un *Antechrist* , que Dieu devoit anéantir avant qu'il tuât le Christ du Seigneur , L'imagination fournit-elle de pareilles couleurs pour peindre un Criminel , lorsque le cœur est son complice ?

Le Pere *Fevrin* dans une pareille fonction oublie presque son Héros pour disserter sur le tyrannicide. Eh, qu'avoit-il à faire de combattre cette détestable Doctrine, si c'étoit celle de la Société? Ne pouvoit il pas louer un grand Roi, sans blâmer un sentiment, que S. Thomas avoit enseigné, que le Disciple de cet Ange de l'Ecole soutenoit, & venoit de reduire en pratique? Il est bon d'observer, que ce Prédicateur est mort vers l'an 1611. Ainsi il a prêché le Décret d'Aquaviva dez qu'il commença à paroître ou même avant qu'il parût.

Aux Orateurs Chrétiens nous pouvons joindre les Rhéteurs profanes. Commençons par la harangue que le P. *de la Pume*, prononça au College de Louis le Grand à l'honneur du Parlement de Paris, qui y assista en Corps. Le Tribunal respectable se rappellera peut-être avec reconnoissance un hommage, que la Société lui rendit avec plaisir; mais si les Magistrats l'ont oublié, les Jésuites s'en souviennent encore. La harangue roula sur les fureurs de la Ligue, & l'Orateur sût tirer des éloges, d'un événement qui n'en laisse espérer à aucun Corps de la Nation.

Jouvency, ce Jouvency, qu'on a jugé deux fois, contre la Loi, *non bis in idem*, sans doute parce qu'on n'avoit pas assez de Jésuites à condamner. Ce Jouvency, dis-je, nous a laissé un modele d'éloquence, & une Leçon d'amour filial dans une de ses harangues prononcée au College de Louis le Grand. Ce morceau est si beau, qu'il ne perd rien à être traduit. Qu'il nous soit donc permis de l'insérer ici, on l'y verra avec plaisir, si on aime son Roi avec tendresse.

„ Il est une Loi , non seulement de toutes les
 „ Nations & de tous les Legislateurs, mais encore
 „ annoncée par le cri de la nature & gravée dans
 „ le cœur de tous les hommes , celle de regarder
 „ comme sacrée la Majesté des Rois ; prononcer
 „ le nom de Roi , c'est rappeler un Pere des
 „ Peuples , un Astre bienfaisant , qui éclaire la
 „ Terre , une vive & fidele image de la Divinité,
 „ ou plutôt des Dieux sensibles , que Dieu a pla-
 „ cés dans l'univers pour y commander en son
 „ nom , & avec qui il semble avoir voulu parta-
 „ ger son pouvoir & sa gloire. Delà ce respect
 „ qu'inspirent leurs personnes, & cette majesté ,
 „ pour la défense desquelles tous les Peuples se
 „ sont toujours regardés comme heureux de sa-
 „ crifier leur fortune , leur liberté & leur vie.
 „ Delà cette aversion naturelle , & cette haine
 „ profonde, que nous sentons pour les Traîtres &
 „ les Criminels de Leze Majesté. Leur nom seul,
 „ leur simple souvenir nous fait frissonner , & non
 „ sans raison ; car ôtez ce respect & cet amour
 „ rendre qui est dû à la Majesté Royale , vous
 „ anéantissés d'un même coup la sainteté des Loix,
 „ l'autorité des Magistrats , la punition des cri-
 „ mes , l'union des familles & la tranquillité des
 „ Royaumes. Attenter sur la personne du Sou-
 „ verain c'est attaquer l'Etat dans son principe :
 „ il en est l'ame & la vie : Ici ma voix se refuse
 „ au récit de l'attentat horrible & inoui , commis
 „ il

(a) Jaques II. Roi de la Grande Bretagne , chassé de son Royaume, & dépouillé de ses Etats par le Prince d'Orange en 1688.

„ il y a deux ans, contre (a) un Roi. Un outrage si affreux, un crime si noir, devoit être puni; & l'Europe affligée en demandoit la vengeance, l'Univers étonné l'attendoit.

Voici un Rhéteur, qui apprenoit aux autres à le devenir. Voici un de ces prétendus corrupteurs de la jeunesse, qui prend occasion du forfait de Brutus pour former l'esprit de ses élèves à l'éloquence & leur cœur à la vertu. Excitez-vous Manes de *le* *fai*, & produisez vos écrits pour justifier vos Confreres. Répétez à ces François ingrats & injustes, ce que vous leur disiez il y a trente ans, & reprochez leur de l'avoir oublié.

„ Ce fut toujours (a) le propre du crime de jetter dans un aveuglement funeste les cœurs, qui lui sont asservis. Il est cependant bien étrange, que Brutus ait pû s'aveugler au point de faire perir César par une cruauté jusqu'alors inouïe.

„ Quel fut donc le principe de cette cruauté? Qu'est-ce qui alluma dans son cœur une fureur si implacable? Quoi! Brutus, la sainteté du lieu, la Majesté du Prince, son air de Dignité & de grandeur, le souvenir de ses bienfaits, le témoignage de sa tendresse paternelle, les malheurs où la mort d'un si grand Homme alloit plonger la

O 2

„ Re-

(a) Quamquam ea est sceleris omnis funesta quædam & nunquam penè evitanda conditio, ut eos, qui flagitiosum quidpiam meditantur, cæcos statim efficiat; mirum est tamen eò cæcitatæ atque dementiæ venire Brutum potuisse, ut Cæsarem inaudito hætenus & novo crudelitatis genere interficeret, &c.

„ République , rien n'étoit donc capable de t'émouvoir , d'arrêter ton bras parricide ?

„ Oui, Messieurs , les maux , que nous souffrons , & qui déjà vous arrachent des larmes , c'est Brutus qui en est l'Auteur. César , triomphant , avoit éteint le flambeau de la guerre civile , Brutus l'a rallumé : la paix & la tranquillité ne regnent plus dans Rome & dans nos Provinces. Brutus l'a bannie. Les Loix se taisent dans le tumulte des armées , l'autorité du Sénat est avilie , la liberté de la République est expirante : tous ces malheurs partent de la main de Brutus.

Voyez - le cependant s'applaudir après avoir réuni tant de crimes en un seul , se glorifier d'avoir rétabli la liberté dans sa première splendeur , insulter fièrement aux malheurs des ses Concitoyens.

„ Scélérat , (a) impie , parricide , meurtrier de la République entière , est-il de nom si odieux que tu ne mérites ? en effet si c'est un crime de tuer un Citoyen Romain , même coupable ; si c'est un forfait de mettre à mort un innocent ;

„ si

(a) Quis ergo , Marce Brute , non sceleratum te solum , sed impium ; neque impium modò , sed etiam parricidam ; neque parricidam tantum , sed etiam totius Reipublicæ interfectorem non appellet ? Nam si facinus est Romanum civem , etiam nefarium , occidere , scelus , innocentem trucidare , parricidium , optimum Principem de medio tollere ; quid dicemus Patrem Patriæ , totiusque Imperii Romani columnen ac præsidium sustulisse : Biblioth. Rhetorum tom. I. p. 56. in 40. 1725.

„ si c'est un parricide de faire périr un bon Prin-
 „ ce, quel attentat d'avoir arraché la vie au Pere
 „ de la Patrie, l'appui & le soutien de l'Empire
 „ Romain?

Le Pere *Porée*, dont les cendres sont encore chaudes, malgré les larmes qui les arrosent, n'est pas sans doute entièrement effacé de la mémoire de ceux, dont il avoit sù s'attirer le double hommage du respect & de l'admiration. Qu'on lise ces mêmes harangues, où l'on couroit en foule. On y verra ces couleurs tendres, ces traits brillants, ces coups de Maître, qui charmoient toute la France, lors qu'elle n'avoit pas tout-à-fait perdu le gout du beau, & que le frivole relegué dans quelque coin de la Capitale, guettoit à peine l'occasion d'établir son Empire sur les ruines du solide. Cet Orateur ne prenoit jamais la plume, qu'il ne la consacraît à la gloire de son Roi, & à l'instruction de ses Concitoyens! “ Représentés
 „ vous ici, leur disoit-il, tous les ornemens de
 „ la Dignité Royale, toutes les marques de la
 „ Souveraineté, qui furent jamais accordées aux
 „ différens Rois, vous le trouverez toutes réunies en un seul jour dans la personne de Louis.
 „ Que signifie cette (a) main de justice, ce sceptre
 „ d'équité, confié à ses mains? si ce n'est qu'il
 „ est constitué Juge dans ses Etats pour juger tout
 „ le monde, sans pouvoir être jugé par per-
 „ sonne.”

O 3

Ne

(a) Quid porro illa demonstrat virga æquitatis, &c. p. 8. 19. tom. 2. on nous dispensera de citer le texte latin que nous abrégeons: le livre est assez répandu.

Ne negligions rien de ce qui peut couvrir de confusion celui qui a osé nous reprocher de n'avoir rien écrit pour détruire ou affoiblir l'idée désavantageuse , que quelquesuns de nos auteurs ont pu donner de la Doctrine du Corps entier.

Parmi la foule de Poëtes Latins de la Société , nous en choisirons deux seulement. C'est assés pour prouver , que les Jésuites ont manifesté leurs bons sentiments en Vers comme en Prose. Le Pere Aubery déplorait en 1616. la malheureuse mort de Henri IV , & charmoit par ses Vers la douleur des bons François.

**** Scelus ! ô Francis nimium contraria Regnis
Numina.....**

Sacrilege, immanis, paricida, inceste, nefande,

Quò tibi mens ! Rex est : impie, siste manum

Tunc, scelestè, decus Regum Patriæque Parentem

Tollere ! Te tantum, tene patrare nefas !

**Ah ! monstrum , ah nullis non excruciande procuta
suppliciis !**

Le Pere *Fosset* plein de l'horreur que l'on doit avoir pour tout attentat contre son Prince , se laisse emporter par ce sentiment , & mêle un Ouvrage historique de reflexions morales, qui naissent en vain du sujet, si elles n'avoient pris racine dans le cœur du Poëte. Voici comme il s'exprime

*** Nec unquam**

Subditus in Regem justè movet arma, rogare,

**Nec pugnare licet, precibus, votisque, pioque
Obsequio contende. Truci contendere pugna ;**

**Id verò extremum scelerum est , scyticoque propin-
quum.**

Ingenio ; & Stygii natum phlegethontis in undis.

Nous

Nous voici arrivés aux Historiens. Nous commencerons par ceux, qui ont écrit les annales de l'Eglise Gallicane.

Le P. Brumoy , en parlant de Boniface VIII. s'exprime comme auroit fait l'Historiographe de Philippe le bel : " C'étoit un génie extraordinaire
 „ & l'un des plus grands Papes , s'il n'eût paru
 „ vouloir s'attribuer l'autorité qui n'appartient
 „ qu'au Roi des Rois, Maître unique du temporel des Souverains.

Le Pere Longueval n'est pas plus réservé à l'égard des prétentions de la Cour de Rome, il dit sans détour , en parlant de l'excommunication dont le Pape menaçoit le Roi. " (a) qu'elle ne
 „ devoit empêcher le François d'obéir à leur Prince ; qu'en ce qu'il leur auroit commander contre la loi de Dieu ; que Gregoire passoit visiblement les bornes de son autorité dans les menaces qu'il faisoit au Roi ; que le Pape auroit dû se contenir dans les justes bornes de l'administration spirituelle, sans vouloir étendre son autorité sur le temporel des Souverains qui ne tiennent leur Couronne que de Dieu. „ Tout ce morceau est parsemé de maximes que le Procureur Général le plus zélé pour le maintien de nos libertez , adopteroit sans peine.

Le Pere *Berthier*, continuateur de cette Histoire , semble n'avoir été chargé de ce soin , que

O 4

pour

(a) Histoire de l'Eglise Gallicane tom. 7. année 1073, 1074, 1085.

pour rencherir par la force des expressions sur ceux qui l'avoient précédé. Les Personnes qui on fait entendre que les Jésuites enseignent constamment une doctrine meurtriere , auront peine à croire que le morceau suivant soit sorti de la plume d'un de ces Peres. (a) Il parle de l'affaire de Jean Petit , & il s'exprime en cestermes : “ Ces Théolo-
 „ giens loient des ames vénales, témoin le Do-
 „ cteur Jean Petit , le plus connu d'entr'eux , &
 „ le plus détesté par ses affreuses maximes qu'il a
 „ mises au jour dans cette occasion. Il étoit de-
 „ puis long - tems aux gages du Duc de Bour-
 „ gogne. Ce peu de mots qu'il avança dans la
 „ Conférence d'Amiens, payoit déjà les bienfaits
 „ du Prince par le sacrifice le plus évident de la
 „ raison & de la conscience; mais ce n'étoit en-
 „ core là que le plan général de la scène éton-
 „ nante où ce Docteur devoit se montrer bien-
 „ tôt , & que nous représenterons d'après les
 „ monumens de l'Histoire , en gémissant d'une
 „ part, qu'il y ait eu un tems où l'on ait publié
 „ une Doctriné si pernicieuse, & en nous con-
 „ solant de l'autre par les témoignages du zèle
 „ que donna l'Eglise Gallicane pour la faire con-
 „ damner solennellement. „

Le même Auteur, après avoir rapporté le discours de Jean Petit, & qualifié par-tout l'opinion du tyrannicide, de système détestable & de maxime monstrueuse, ajoute : (b) “ L'action lâche &
 „ cruelle du Duc de Bourgogne a mérité toute
 „ bin-

(a) P. Bertier, tom. XV. pag. 237. année 1408.

(b) Ibid. pag. 242.

„ l'indignation de la postérité , aussi bien que le
 „ pitoyable discours dont nous venons de don-
 „ ner le précis. „

Le P. d'Orléans , (a) dans les Révolutions d'Espagne , parlant de l'usurpation de la Couronne de Castille , par Henri de Transtamare , dit :
 „ Sans doute si les crimes de Pierre le cruel avoi-
 „ ent rendu l'ambition de Henri moins odieuse
 „ devant les hommes , elle ne l'avoit pas excusé
 „ devant Dieu. „

Le P. Daniel , (b) dans son Histoire de France , n'a pas oublié l'épisode de Jean Petit , & il en a profité pour manifester d'une manière non équivoque , ces sentimens de respect pour les Rois , & d'horreur pour le tyrannicide. Voici comme il s'exprime : “ Le Docteur Jean Petit entra en
 „ matiere par de grands lieux communs qui ten-
 „ doient tous à établir la Doctrine détestable du
 „ tyrannicide. . . Cette harangue également inso-
 „ lente & détestable pour les maximes qu'elle con-
 „ tenoit , fut écoutée avec un grand silence. „

Si on veut s'assurer davantage de la façon de penser de ce célèbre Jésuite , il faut lire le grand morceau contre les fureurs de la Ligue , & contre les Prédicateurs fanatiques de Paris. Il faut voir

O 5

com-

(a) P. D'Orléans : Révolutions d'Espagne , tom. 2. pag. 327. & 328.

(b) P. Daniel : Règne de Charles VI. année 1408.

comment il s'exprime en parlant du cas qui fut proposé contre Henri III. " Un tel cas, dit-il ,
 „ n'étoit pas assurément de la compétence de la
 „ Sorbonne , & on n'auroit pu même, sans cri-
 „ me de lèse-Majesté , le proposer à une Assem-
 „ blée des Etats généraux du Royaume. „

Que l'on lise enfin l'article, concernant la mort tragique de Henri III, (a) & celui du regne de Henri IV, & on demeurera persuadé que cet Historien n'avoit ni la langue ni le cœur régicide.

Le P. Griffet , à qui nous devons la dernière Edition de cette Histoire, n'a pas marqué moins d'horreur pour ces maximes détestables. Il semble qu'il n'a fait ces sçavantes & judicieuses observations , que pour y consigner par-tout des sentimens qui honorent l'humanité , qui respirent l'amour du Prince , & font détester les malheureux fruits de la Ligue. Les Ouvrages de ce solide & pénible Ecrivain sont autant dans les mains de tous les curieux , qu'il est lui-même dans le cœur de tous les honnêtes gens. Il seroit donc superflu de donner des extraits de ses réflexions sur cette matière, on en feroit un volume si on prenoit la peine de les rassembler toutes. (b)

Nous

(a) Regne de Henri III. année 1589.

(b) Voyez ses observations sur l'Histoire du P. Daniel, tome 12. page 60. & 647. Voyez aussi son Histoire de Louis XIII.

Nous pourrions joindre à ces autorités celles de trois Jésuites (a) qui ont écrit l'Histoire en Latin. Mais nous croyons qu'il suffit d'indiquer les lieux où l'on peut les trouver réunies. Un sçavant Evêque (b) les a portées en témoignage dans une Lettre écrite à un de ses Confreres. Ceux qui iront les chercher dans cette source respectable seront bien dédommagés de leur peine par tout ce qu'ils y trouveront d'ailleurs de judicieux, de réfléchi & de recherché.

Dans la crainte de fatiguer le Lecteur, nous nous contenterons aussi de le prier de recourir aux Tables Chronologiques du Pere Gaultier. Il y verra les couleurs les plus fortes employées à peindre l'affreux particide, qui enleva à la France un de ses plus grands Rois. Il appelle à bon droit cette action *inochie, exécration, & l'attribuë à une main armée par l'enfer.*

Si ce n'est pas assez de ces Historiens, qu'on lise le morceau de l'Histoire de l'hérésie par le Pere Bonnefoi à l'occasion de l'attentat commis sur le dernier des Valois. Nous le supprimons par ménagement pour nos chers freres les Freres Prêcheurs. Ils y gagneront quelque chose, & nous n'y perdrons rien. Le tems que nous consumerions inutilement à mettre sous les yeux du Lecteur des horreurs qu'il faudroit effacer de la mémoire

(a) Les Pères Petau, Briet & Buffière.

(b) Lettre de M. L'Evêque de Grenoble, à M. l'Archevêque de Narbonne, Edition de 1762. page 70.

moire des hommes , nous l'employons à produire de nouvelles preuves de nôtre ancien Zèle pour nos Souverains.

Le Pere Verjus, dans sa Vie de Saint François de Borgia (a) a sçu ménager tout à la fois, & l'occasion de rendre public l'attachement des Jésuites pour Henri III, & son propre sentiment d'indignation contre les fureurs de la Ligue. " On peut
 „ remarquer ici à la gloire de notre Saint, dit ce
 „ Panégyriste, que les Peres de sa Compagnie qui
 „ furent mis de sa main au service du Duc d'An-
 „ jou, lui donnerent toujours depuis des marques
 „ d'une extrême fidélité, dans le tems même que
 „ les personnes qui avoient été les plus attachés à
 „ leurs devoirs cessèrent malheureusement de l'être,
 „ & qu'une espece d'enchantement furieux faisoit
 „ oublier presque à tout le monde, sous le pré-
 „ texte de Religion, *un des préceptes* des plus es-
 „ sentiels de la nôtre. En les faisant manquer à
 „ cette obéissance fidele qu'on doit à son Prince,
 „ & qui est si recommandée par les Apôtres, &
 „ par Jesus-Christ même.,

A ce témoignage d'autant moins équivoque , qu'il ne naît que bien indirectement du sujet, nous en ajouterons un autre qu'on auroit bien dû se rappeler avant que d'accuser la Société de professer constamment & perpétuellement la doctrine du tyrannicide. Il y a cent dix-huit ans qu'on
 fai-

(a) Voyez Livre 2. page 346. année 1672.

faisoit le même reproche aux Jésuites , & qu'ils s'en défendoient en mettant sous les yeux du Public des maximes toutes contraires enseignées par des Auteurs de la Compagnie. C'est à cette occasion que le Pere le Moine louoit & confirmoit la doctrine d'un Professeur, qui avoit enseigné universellement que les personnes des Rois sont sacrées, & qu'elles doivent être inviolables. Que n'ayant point de Supérieur en Terre , ceux-là même qui abusent de leurs pouvoirs, doivent être laissés au jugement de Dieu , & aux formes de l'autre vie. Que c'est une hérésie de soutenir qu'on puisse entreprendre sur eux, & se faire justice de leurs violences. Remarquons en passant que ce Professeur n'avoit point trouvé d'équivoque dans le *canique* du Décret d'Aquaviva.

Les Peres Carrou & Rouillé , en parlant du meurtre de César, disent: (a) "Voilà jusqu'où
 „ peut aller la fureur , lorsqu'on a scû se la dé-
 „ guiser sous le masque d'une fausse vertu."

Ces Jésuites ne se contentent pas de manifester
 une

(a) Histoire Romaine, tom. 17. pag. 358.

une seule fois leurs sentimens d'indignation , ils disent encore plus bas : “ Brutus (a) & Cassius ,
 „ & leur troupe , ne se justifieront jamais d'avoir
 „ employé la rrahison pour enlever à Rome, avec
 „ César, la tranquillité qu'il y faisoit régner....
 „ Ces assassins furent de véritables parricides ,
 „ dignes de toute la colere du Ciel & de la
 „ Terre.

“ (b) Si la séduction n'avoit pas détaché Brutus
 „ de César , il se seroit épargné un parricide dont
 „ le Ciel punit , à Philippes, les deux principaux
 „ auteurs. „

Nous ne plairons pas sans doute à certaines gens en leur citant le Pere d'*Avrigny*; mais nous ne pouvons pas nous dispenser de le faire , personne n'ayant mieux écrit que lui en faveur de l'indépendance des Rois , & pour la sûreté de leurs Personnes Sacrées. Tout ce que nous pouvons faire pour être moins désagréables à ces mêmes gens, c'est de renvoyer le Lecteur aux Ecrits de ce Jésuite. Ce court extrait l'y engagera. (c) “ Il n'y a

Le

(a) Page 367.

(b) Tome 18. p. 227.

(c) Mémoires Chronologiques & Dogmatique, par le Pere d'*Avrigny*, tom. I. p. 216. annéye 1610.

„ peut être point de Doctrine plus révoltante ,
 „ dit cet agréable Historien , que celle qui en-
 „ seigne qu'il est quelquefois permis de tuer les
 „ Rois. Ils sont toujours les Oints du Seigneur,
 „ quelques dérégles qu'ils puissent être. „ Voilà ,
 en quelques mots , de quoi lever la prétendue
 équivoque du Decret d'*Aquaviva*.

Le Sentiment du Pere *Daurigny* est tellement celui de tous les Membres de la Société , que le Pere *Charlevoix* n'a pû s'empêcher de le consigner dans son Histoire du Japon. C'est à l'occasion d'une circonstance, où , si l'esprit de l'Evangile étoit compatible avec celui de la revolte , ceux que cet Ecrivain blâme , seroient bien excusables. Les personnes qui aiment à s'affermir dans la foi, par l'exemple de ceux qui ont souffert pour la foi, ont sans doute lû la fin tragique & édifiante d'un grand nombre de Jésuites dans le Japon. La terre y est encore teinte du sang qu'il verserent pour arroser l'arbre de la Croix. Les persécutions qu'on suscita aux nouveaux Chrétiens exciterent d'abord des murmures , & finirent par allumer le feu de la sédition , sur tout à Arima. Cet Historien en racontant cet événement n'hésite pas à blamer fortement ceux qui prirent les armes contre leur Souverain qui les persécutoit à cause de la Religion.

Nous

Nous n'avons encore apporté en témoignage que des Commentateurs de l'Écriture Sainte , des Faiseurs de Méditations , des Sermonaires , des Rhéteurs , des Poètes & des Historiens , & il semble , que nous entendons les adversaires des Jésuites dire avec dépit , c'est de Casuistes qu'il faut produire. En voici donc des Casuistes, puis que vous en voulés. Lisés d'abord ce qu'ont écrit touchant la Doctrine du Clergé de France, *Gisbert & Antoine* vos Contemporains & vos Concitoyens. M. Bossuet auroit été content de la décision du premier. Nosseigneurs les Evêques le sont des sentiments du second.

Voulés vous des leçons sur l'obéissance, écoutez *Salien, Simonet & Lemoine* " l'un, dit l'Apôtre (a) ordonne ou pour mieux dire Jésus-Christ , notre Maître par la voix de l'Apôtre :
 " que toute personne soit soumise aux Puissances
 " d'un ordre Supérieur ; tels sont les Rois , les
 " Princes , & les Magistrats, qui ont reçu d'eux
 " un pouvoir légitime.

L'au-

(a) Mandatum Apostoli est , atque adeo per Apostolum Christi Domini , ut omnis anima Potestatibus sublimioribus subdita sit , quales sunt Reges & Principes & Magistratus qui legitimam ab eis potestatem acceperunt. pag. 307. edit. Parisiis 1631.

L'autre dit (a) „ Les Fidèles sont obligés en
 „ conscience d'être soumis & d'obéir aux Prin-
 „ ces Séculiers , quoiqu' infidèles & méchants,
 „ leur résister en transgressant leurs Loix, c'est
 „ résister à l'Ordre de Dieu, & par cette re-
 „ sistance se rendre digne d'une damnation éter-
 „ nelle. Ainsi il faut nécessairement leur obéir,
 „ non seulement pour éviter les peines imposées
 „ aux transgresseurs des Loix, mais même pour
 „ ne pas blesser la conscience, parceque les Prin-
 „ ces, quoiqu' infidèles & méchants, doivent
 „ être regardés comme les Ministres de Dieu,
 „ qui veut que les Peuples, dans le temporel,
 „ soient regis pas eux & pas leurs Loix.

Le troisième vous fait une Leçon bien sage;
 comme elle n'est pas tout-à-fait hors de saison,
 nous l'insérerons ici quoi qu'un peu longue.
 „ S'il étoit permis aux sujets de se mesurer avec
 „ le Prince, dit ce Jésuite, de peser leurs droits
 „ avec les siens, d'attirer ses volontez à leurs
 „ intérêts, & des les y faire joindre par force
 „ & avec les armes, quand ils y trouveroient
 „ de la résistance, il n'y auroit personne qui ne
 „ se crût bien fondé de lui demander raison de

P les

(a) Potestas condendi leges, sive civiles, sive ecclesiasticas, non dependet à fide aut moribus Legislatoris..... unde illis obtemperare necesse est, non solum ad vitandas poenas, legum transgressoribus impositas, sed etiam ne lædatur conscientia; quia quantumvis infideles & improbi spectandi sunt, ut Ministri DEI volentis per illos & leges ab illis latas communitatem regere in temporalibus. *Institutiones Theologicae ad usum Seminariarum. Tractatus 8. de Legibus. Disput. 5. art. 2. p. 265. Tom. 2. in fol. Petri 1731.*

„ ses Edits d'examiner ses Ordonances, d'établir
 „ une inquisition dans son Conseil, & tous les
 „ jours on lui donneroit pour le moins des
 „ Examineurs, si on ne lui donnoit des Com-
 „ missaires & des Juges. Ainsi toute dépendan-
 „ ce étant rompuë & toute harmonie déconcer-
 „ tée, les membres prenant la place & les fonc-
 „ tions de la tête, & la tête cédant à la violence
 „ & aux usurpations des membres, il n'y au-
 „ roit rien de plus monstrueux que la figure
 „ d'un semblable corps, & sa ruine bien assu-
 „ rée ne se feroit pas long tems attendre. „

„ Je fais bien, que les Princes ont leurs pas-
 „ sions, comme tous les autres hommes ont les
 „ leurs. Je fais bien encore, que les passions,
 „ qui se voyent si haut, sont étrangement les
 „ maitresses, & qu'assez souvent elles donnent
 „ lieu à d'étranges desordres. Mais je fais bien
 „ aussi, qu'un désordre, ne peut jamais être la
 „ justification d'un autre désordre, & que la
 „ violence du Prince passionné n'autorise point
 „ la revolte du sujet rebelle. Les Requêtes,
 „ les Remontrances, les Supplications sont les
 „ seules armes que le droit permet aux Sujets,
 „ pour se défendre de semblables violences.
 „ Toutes autres armes entre leurs mains sont
 „ illégitimes, sont injustes, sont criminelles.
 „ On a beau les bénir, on ne les sanctifie point
 „ en les benissant: on a beau y faire des croix,
 „ elles ne sont pas consacrées par les croix
 „ que l'on y fait: & de quelque spécieuse devise
 „ qu'on les pare, on ne les purifie point de la
 „ tache de félonie.

Voulez

Voulez-vous à présent sérieusement ne plus trouver d'équivoque dans *cuique de l'aquaviva*? Lisez d'abord le Trait de Morale d'*André Mendo*. Il ôte tout lien de douter à ceux qui l'ont fait de bonne foi, & tout prétexte de chicaner à ceux qui en font métier & marchandise. „ Il n'est jamais permis de tuer un Prince, dit „ *cet Assassineur* des Rois (a) sous prétexte de „ tyrannie. Le sentiment contraire est insou- „ tenable. Et dans la Compagnie de JESUS il „ a été défendu, sous les plus grièves peines, „ d'enseigner, qu'il puisse en aucune façon être „ soutenu. „

S'il vous reste encore quelque scrupule, *Servarius* vous vous le levera. Ce Jésuite, mort en 1609. avoit écrit long tems avant le Décret d'Aquaviva; *que la mort Tragique d'Eglon ne pou- voit & ne devoit servir de préjugé ou d'exemple aux détestables assassins parricides & meurtriers de leurs Rois.*

On trouvera ce même sentiment dans les Apologies des P. P. *Barny, Richeome, Cotton & Caussin*. Elles ont, pour la publicité, un mérite au dessus de tous les Commentateurs, qui sont ensevelis dans la poussière des Biblio-

P 2 — hetques,

(a) Nunquam licet occidere Principem prætextu tyrannidis. Oppositum nequit sustineri. Et in Societate JESU sub gravissimis pœnis prohibitum est, ullo modo defendi posse. *Epitome opinionum moralium ordine alph. verb. Homicidium. Autore R. P. Andrea Mendo Lucroniensi, è Soc. Jesu Regum Cath. Philippi. 4. & Caroli 2. Correctionatore Lugd. 1674.*

theques, de tous les Historiens, qui ne sont lus par les Savants, de tous les Casuistes que souvent les Casuistes mêmes ne lisent pas, au dessus enfin de livres de piété qui ont passé de mode.

Nous ajouterons pour celui qui prétend, que les *Jesuites n'ont pas même un Catéchisme* (comme s'embarassoit beaucoup, qu'il y en eût) que ces Religieux en ont un, dont la lecture, s'il l'avoit mise à profit, lui auroit fait respecter d'avantage la Religion, & lui auroit épargné des dégoûts, dont il se venge sur ceux même, qui le lui ont adouci. C'est *l'Exposition de la Doctrine Chrétienne*. Par son Héros littéraire & exclusif le P. *Bougeant*. Refuseroit-il le nom de Catéchisme à cet Ouvrage, par ce qu'il ne s'annonce pas sous ce titre? Les leçons de soumissions qu'on y trouve, demanderoient plus d'indulgence de la part de l'Homme du Roi. Voici comment ce Jésuite instruit les Sujets à l'obéissance.

D. *Est-on obligé sous peine de péché d'obéir aux Loix des Princes temporels?*

„ R. Oüi, parceque leur autorité vient de
 „ Dieu, & qu'ils sont les images de Dieu sur la
 „ terre. Ainsi, quelque vicieux qu'ils puissent
 „ être, on est toujours également obligé de leur
 „ obéir en tout ce qui n'est point contraire à
 „ la Loi de Dieu; parceque c'est Dieu lui-même,
 „ me, qui commande dans leur Personne. C'est
 „ sur-tout dans cet esprit de Religion, que les
 „ Chrétiens doivent obéir à leurs Princes, &
 „ non pas par de vices basses d'interêt, ni par la
 „ crainte.

„ crainte de leur puissance, comme les Payens,
 „ que leur obéissance servile rend de vrais
 „ Esclaves.

Tous les Ecrits, que nous venons de citer, ne seroient que des leçon spéculatives, si nous ne prouvions pas, que les Jésuites s'en sont servis dans la pratique. Comme les occasions sont, Dieu merci, assez rares, pour que les hommes ne soient pas dans l'affreuse nécessité d'y avoir recours, nous espérons qu'il ne paroîtra pas étonnant, que nous n'en rapportions qu'un Exemple. M. de Thou nous a préservé cette précieuse anecdote (a) & quand on dit M. de Thou, on entend l'Historien le moins favorable à la Société. Tout ce qu'il a écrit contre elle, ou plutôt tout ce qu'il a copié des satyres Calviniennes, met son témoignage à l'abri de toute suspicion. Cet Historien raconte l'entrevue de Guillaume Parry avec le Jésuite *Wiat*, qu'il alla consulter pour savoir, s'il étoit licite de tuer la Reine d'Angleterre „ *Wiat*, dit cet Auteur, lui fit presque abandonner son projet. „ Il fit voir par quantité de passages de l'Ecriture & des Peres, qu'il n'étoit jamais permis „ de troubler la tranquillité publique, ni d'ex- „ citer de soulèvements contre les Souverains, „ même quand il s'agit de la Religion, & lui „ cita beaucoup d'Auteurs Jésuites qui soutenoient cette opinion. „

Voilà donc un Jésuite qui a conseillé ce que

P 3 les

(a) De Thou, Tome IX. pag. 101.

les autres Jésuites ont prêché, enseigné, décidé. Voilà aussi beaucoup d'Auteurs de la Société, qui dès l'an 1584. avoit consigné leur bonne Doctrine dans des Ouvrages.

„ C'est par-là qu'ils faisoient taire l'ignorance des hommes insensés qui les accusoient d'affecter dans tout une criminelle indépendance. A la vérité, ils aimoient mieux mourir, que de renoncer à leur Religion, mais en même-tems ils aimoient mieux mourir que d'être rebelles,

„ Ils ne prétendoient point se servir de cette liberté que JESUS-CHRIST leur avoit procurée, pour *courir leurs mauvaises actions*; ils ne s'en servirent que pour agir toujours *en véritables serviteurs de Dieu*, c'est-à-dire, en hommes qui méprisant les biens de la vie présente, trouvoient le secret d'être toujours fidèles à Dieu, sans être jamais infidèles à leurs Princes.

Lorsque les âmes chrétiennes lisent ce bel endroit, & qu'elles réfléchissent sur tout ce qu'on dit tous les jours contre les Jésuites, comment leur esprit peut-il concilier ce qu'elles voient d'édifiant & de soumis dans leurs Ecrits, avec ce qui se trouve d'affreux & d'atroce dans les libelles? Comment leur cœur peut-il ne pas s'attendrir sur le sort de ces innocentes victimes de la passion, & ne pas les soulever contre ceux qui en sont les Ministres?

Après tout ce que nous venons de rapporter, que deviendra le système de la communauté de sentiment parmi les Jésuites? il ne peut subsister qu'en

qu'en l'étayant de celui de la solidité dans le moral, chose inouïe & barbare. Si le dernier Auteur (a) qui vient d'écrire contr'eux avec plus d'agrément & de malignité que de droiture, avoit eu connoissance des Ouvrages que nous venons de citer, nous présumons qu'il auroit eu assez de pudeur pour ne pas avancer que les Jésuites n'ont rien écrit sur cette matiere qui puisse disculper la Société. Il n'auroit pas défié hardiment ces Religieux de prouver par leurs Ecrits qu'ils détestent la doctrine exécrationnelle qu'on leur reproche. Qu'il consulte mieux une autre fois les Bibliothèques avant d'écrire; qu'il lise au moins les Ouvrages du Pere Griffet, son contemporain, il y trouvera de quoi l'instruire, & le confondre.

Faisons une réflexion sur ce que nous venons de rapporter. Pour trouver vingt-cinq Jésuites répréhensibles, il a fallu que leurs adversaires parcourussent tout le monde chrétien & l'espace de deux siècles. Et nous sans tant de soins, ni tant de courses, sans presque sortir de ce Siècle & de ce Royaume nous en produisons soixante qui ont écrit, prêché ou enseigné une Doctrine irréprochable. Cinquante sont françois; plus de vingt ont été nos contemporains ou le sont encore, & tous ensemble forment une chaîne, qui nous conduit jusqu'à ce moment, sans que ses se chaînons soient séparés l'un de l'autre de plus de cinq années. Où est à présent cette sorte de tradition meurtrière, qu'on reproche aux Jésuites? Où est cette Doctrine constante & perpétuelle de la Société, où est cette uni-

formité de sentiments dans la Compagnie ? Que deviendra enfin le reproche, qu'on ose nous faire de n'avoir jamais rien écrit sur cette matière qui puisse nous disculper ? On conçoit comment la passion peut tenir ce langage & on le lui pardonne. Mais on doutera toujours, & l'on ne comprendra jamais comment un Magistrat a voulu en être l'écho, & c'est en vain qu'on le lui pardonnerait, il ne se le pardonnera pas lui même. L'indulgence personnelle ne va pas jusqu'à triompher de la confusion intérieure. Or, nous supposons assez d'amour propre à celui que nous refusons, pour croire, qu'il rougira à la vûe de son chef d'œuvre disléqué & mis en pièces. Il ne nous reste donc qu'à réunir & resserrer d'avantage les conséquences, les absurdités & les falsifications qu'il a sù couvrir de dangereuses graces du style, pour en composer sa chimère.

Hircum

Pectus & ora lea, caudam serpentis habebat.
Ovid.



CONCLUSION.

S'il nous étoit permis d'interroger ceux qui ont juré la perte des Jésuites de France, nous leur demanderions, non par quel motif ils s'y sont déterminés, & quel est l'esprit qui les anime; mais sur quel fondement ils se sont flattés de faire illusion aux personnes judicieuses, & d'éviter le blâme de la postérité? Ont-ils cru dans leur conscience que l'Institut de la Société étoit vicieux? L'est-il en effet comme on le publie? Cela est faux. Il ne respire que zèle & charité, qu'amour de Dieu & du prochain. Et par-tout où il ne surpasse pas en sagesse les regles des autres Ordres Religieux, nous ne craignons pas de dire qu'il les égale.

Est-ce parce que le Général des Jésuites exerce une autorité *arbitraire*? Cela est faux. On a vu que son pouvoir étoit mitigé par celui de la Société. Ce prétendu despote n'a de Puissance que pour opérer le bien.

Est-ce parce qu'il a le droit de changer les constitutions? Cela est faux. Ce monstreux en apparence ne fut donné à Saint Ignace & à ses compagnons que pour les premiers momens, où sa regle n'avoit pas encore toute sa consistance. D'ailleurs depuis deux cens ans qu'il leur a été accordé, il est inoui qu'ils en aient usé.

Est-ce parce qu'il exerce un despotisme spirituel en captivant l'entendement de ses inférieurs, & les assujettissant à penser comme lui, cela est faux, l'aveu d'un Général de

notre Société fera notre garant. (a) „ Je
 „ suis si éloigné , dit-il , de vouloir obliger
 „ ceux qui me sont soumis à se conformer à
 „ ma façon de penser , que je puis dire comme
 „ S. Augustin : je n'aurois point de répugnance
 „ à chercher la vérité dans le cas où je ne se-
 „ rois pas sûr de l'avoir trouvée , ni de honte
 „ d'être mieux instruit , si je donnois dans
 „ l'erreur.

Seroit-ce parce que l'autorité donnée par le
 Saint Siège à ce Général, blesse celle des Con-
 ciles ? Les Peres assemblés à Trente , plus in-
 téressés que les François à la conservation de
 leurs droits , ne s'en sont pas inquiétés. Et
 n'est-ce pas une dérision de voir des gens qui
 disputent à ce Concile le pouvoir de faire
 des loix de discipline , se mettre en peine
 pour lui de la conservation d'une autorité qu'ils
 méconnoissent ? Est-ce parce que cette même
 puissance du Général donne atteinte à celles
 des Papes , des Evêques & des Rois ? Cela
 est absurde. Ce n'est point par des clauses
 de style , & avec des privileges auxquels les
 Jésuites ont renoncé , qu'on peut se soustraire
 à l'autorité des deux Puissances.

Seroit-ce parce que les Jésuites ne sont te-
 nus d'obéir qu'au Pape seul ? Cela est faux.
 Et nous sommes à comprendre comment on
 a osé l'avancer. Qu'on prenne la peine de
 lire la Bulle de Paul III , on n'y trouvera
 point cette obéissance exclusive. (a) D'ail-
 leurs

[a] Il y a *soli Domino servire* , ce qui n'a jamais sig-
 nié obéir au Pape seul.

leurs les Jésuites n'obéissent - il pas tous les jours aux ordres de leur Souverain ? n'ont-ils pas même désobéi à ceux du Pape dans les affaires de la Régale, pour n'écouter que la voix du devoir primordial ?

Est-ce parce que les Profès font un quatrième vœu au Saint Pere ? Ce vœu dont on veut effrayer les François, ne regarde que les missions, & les Jésuites n'y vont qu'avec la permission du Roi, qui les a fondées.

Est-ce parce que l'obéissance qu'ils rendent au Général est sans bornes ? Cela est faux. On la voit par tout référée dans les limites de la charité & du devoir naturel. Seroit-ce parce que les expressions employées à cet égard dans l'Institut, sont *plus fortes* que celles des Constitutions des autres Ordres Religieux ? Cela est faux. Saint Ignace n'a point recommandé à ses compagnons, comme Saint Benoît, de faire l'impossible, ni d'être dans la disposition de mourir, plutôt que de désobéir, comme l'ordonne la Règle des Carmes Déchaussés.

Est-ce parce que les Jésuites doivent obéir à celle de Jésus-Christ ? Si cette expression consacrée par l'Esprit - Saint, blesse nos prétendus défenseurs de l'Evangile, qu'ils commencent donc par dire anathème, non seulement aux Constitutions, de toutes les autres Sociétés Religieuses, mais aussi à l'Apôtre Saint Paul,

Paul , qui en fait un précepte aux fideles à l'égard des Supérieurs temporels.

Est-ce parce qu'il est ordonné de faire un mystere de l'Institut aux Novices ? Cela est faux. Douze ou quinze jours n'étant pas suffisans pour lire deux volumes *in-folio* , on a eu soin d'y suppléer par un sommaire. Est-ce parce qu'il est défendu pareillement de communiquer les Constitutions aux Externes ? Cela est faux. La Regle se borne à exiger la permission des Supérieurs , & cette conduite est le effet d'une sagesse consommée ; les enfans du siecle étant plus disposés à se scandaliser qu'à s'édifier des saintes pratiques d'un Ordre Religieux.

Est-ce parce que le Général des Jésuites réside à Rome ? Que trouve-t-on à dire à cette préférence du séjour ? Le centre d'unité de tous les fideles , ne doit-il pas être naturellement l'habitation d'un Chef d'Ordre ? Ne peut-il fixer sa demeure dans le pays de la Catholicité , sans devenir suspect à une Nation Catholique ? D'ailleurs les Généraux des Dominicains , des Augustins , des Capucins & de plusieurs autres Sociétés Religieuses, ne demeurent-ils pas dans cette Capitale du monde Chrétien. Et lorsqu'on affecte d'une part de rendre suspect le Général des Jésuites parce qu'il réside à Rome , & que de l'autre on ose blâmer les Evêques qui se joignent, dit-on , *inconsidérément* au S. Siège , ne nous donne-t-on pas lieu de croire qu'on veut nous préparer à une séparation ? Les Sujets
du

du Fils aîné de l'Eglise peuvent-ils être unis de trop près au Chef visible de l'Eglise? Les prétendues richesses des Jésuites sont-elles le prétexte de leur destruction: quand on les aura détruits, on verra ces biens tant enviés suffire à peine pour payer leurs dettes, & fournir à leur mince entretien, ils s'évanouiront à l'approche du calcul, & il ne restera de cette reverie que le vuide & la surprise du reveil. C'est alors qu'on pourra dire de ceux qui connoissent ces richesses jusqu'en dormant; *dormierunt seminum suum & nihil invenerunt in manibus suis.*

Régarderoit-on la Société comme une Compagnie de Négocians qui envahissent le commerce au préjudice des défenses de l'Institut, & à la faveur d'une permission que le Général Aquaviva surprit, dit-on, du Pape? Cette concession est au contraire une preuve de plus de la fidélité des Jésuites à suivre leurs Constitutions. Elle ne leur fut accordée que pour fournir aux Missionnaires du Japon le moyen de subsister, & le Souverain Pontife la borna aux commerce de cinquante balles de soie. Or si la cupidité avoit sollicité les Jésuites de commercer au préjudice des Constitutions qui le leur défendent, auroient-ils eu la délicatesse de recourir à une permission, quand ils pouvoient prendre cette licence sans craindre d'être découverts, l'éloignement favorisant leur entreprise? Cette assertion est donc fautive dans sa généralité. Aquaviva ne surprit point le Pape, & si quelqu'un est coupable de surprise, c'est celui qui l'en accuse. Le

Le grand nombre de privilèges que les Souverains Pontifes ont accordé aux Jésuites seroient-ils le prétexte de leur destruction? Il est certain qu'ils y ont renoncé en entrant en France, & il est faux qu'ils en usent malgré cette renonciation. D'ailleurs ils les ont presque tous en communication avec les autres Ordres Religieux qui n'y ont jamais renoncé par des actes solennels; qui en ont même usé plus d'une fois d'une manière éclatante. Seroit-ce parce qu'ils se choisissent des Juges Conservateurs? Cela est faux. On défie les grands Scrutateurs de la conduite des Jésuites d'en produire un seul exemple.

Est-ce parce que le Général érige par les *Congrégations des Paroisses dans les paroisses*? Cela est faux. Nous en appellons à Nosseigneurs les Evêques: nous consentons aussi sans peine qu'on entende la-dessus Messieurs les Curés?

Est-ce parce qu'il y a en France des Jésuites de robe courte? Cela est faux. Mais en est-on allarmé bien sérieusement, & ne dément-on pas cette inquiétude affectée, lorsqu'on se dispose à les détruire? C'est alors qu'on pourra dire à bon droit, qu'il y a dans le Royaume non un ou deux Jésuites de robe courte, mais quatre mille. Que d'assassins on va répandre sur la surface de la terre? Ceux qui pour trouver des prétextes de destruction dans la doctrine & dans la conduite des Jésuites, affectent une inquiétude qu'ils n'eurent jamais, ont-ils bien réfléchi sur l'inconséquence de leur procédé? Ils se conduisent à peu près
comme

comme un Apoticaire , qui forcé par état à avoir des viperes nourries avec du son, leur donneroit la liberté, non seulement après les avoir fait jeûner, mais encore sans leur procurer le moyen de vivre, cet inconsideré Pharmacopole n'auroit-il pas lieu de craindre pour lui, pour ses enfants, & pour tous ceux qui viendroient en sa boutique? Telle seroit l'impudence des adversaires de la Société, s'ils étoient persuadés que les Jésuites sont des hommes méchants; & lorsqu'on les traite avec la dernière rigueur, on les lave, sans le vouloir, des crimes dont on les accule. A-t-on juré la perte de ces Religieux parce qu'ils professent & enseignent constamment une *Doctrine contraire à la sûreté de la vie du Souverain & du Citoyen*? Cela est faux. Quelques Jésuites Espagnols, Italiens ou Allemands ont avancé des maximes très-pernicieuses, mais un plus grand nombre des Jésuites François ont enseigné, écrit ou prêché la soumission, la fidélité & l'amour à l'égard des Rois. Il est question aujourd'hui des juger de vivans & non des morts; de proscrire des François & non des Etrangers. D'ailleurs c'est un délit passé, enfanté par le délire, & pour lequel tous les Ordres de l'état ont plus besoin d'indulgence que les Jésuites. Nous en appellons à l'Histoire, qui n'a que trop conservé ces honteux monumens de la Nation.

Est ce parce que les Jésuites ont fait réimprimer en 1757 les cas de conscience de *Bussembaum*, avec le commentaire du P. *La-croix*?

voix? Cela est faux. Ce Livre n'a jamais été imprimé en France.

Est-ce parce que les Journalistes de Trévoux ont loué cet Ouvrage? Ils le pouvoient, abstraction faite d'une proposition qui n'avoit jamais été condamnée par aucun Tribunal Ecclésiastique ou Séculier. Ils le pouvoient, à l'exemple de Benoît XIV, qui cite cet Auteur dans ses Statuts Synodaux. Ils le pouvoient sur la Foi des Magistrats de Lyon & de Toulouse, qui avoient permis que ce Livre fût imprimé en 1657 & en 1700. Ils le pouvoient enfin, puisque le Roi avoient accordé à différens Libraires de Lettres du Sceau pour l'impression de cet Ouvrage. D'ailleurs cette proposition que les Jéuites condamnent aussi sincèrement que personne, se trouve dans les Ouvrages des Saints, des Docteurs, des Religieux, des Jurisconsultes.

Mais ce qui est encore plus surprenant, c'est qu'au moment où les Magistrats ont sévi contre les Jéuites pour la prétendue réimpression de *Bussembaum*, la proposition qui a excité leur zèle & ranimé leur vigilance, venoit d'être imprimée sous leurs yeux dans l'Encyclopédie. (a) Ils l'ignoroient sans doute. Mais de quel front un Encyclopédiste Breton a-t-il pu reprocher aux Jéuites une maxime avancée par ses Maîtres?

Les

(a) Voyez l'Article, Défense de soi-même.

Les attaqueroit-on sous prétexte de leur morale relâchée? Vieille querelle, qui n'a dû autrefois son succès qu'aux agréables plaisanteries d'une plume légère. Ceux qui la renouvellent dans ce moment, nous menacent d'un lourd ouvrage qui figurera mal avec le coloris de ce brillant pinceau ; mais ce ne sera sans doute qu'une menace. Nos sages Magistrats sont trop prudents pour souffrir qu'on remette sous les yeux d'un peuple Chrétien des maximes capables de salir les imaginations, de scandaliser les forts, de corrompre les foibles. Ils ne voudront pas mettre les Jésuites dans la triste nécessité de faire voir que ces maximes relâchées étoient le délit commun d'une infinité de Docteurs Séculiers & Réguliers ; de montrer que les Freres Prêcheurs sont les Peres du *Probabilisme* ; de dire que Saint Augustin a favorisé les *Restrictions mentales*, dans le tems même qu'il écrivoit le plus fortement contre le mensonge ; de prouver que S. Thomas a ouvert la porte aux *équivoques*, à l'occasion du secret de la Confession, & à l'infraction du jeûne, en décidant que celui qui s'enivre, ne pèche pas contre cette loi. Quel triomphe pour les Sectes, quelle dérision pour les liberrins, quelle honte pour le Christianisme, si les Jésuites forcés de se défendre, venoient à rassembler toutes les autorités sur lesquelles quelques-uns de leurs Casuistes ont fondé autrefois leurs décisions relâchées? Mais est-ce sérieusement qu'on leur reproche aujourd'hui leur relâchement? Ils prêchent, ils confessent, ils dirigent : voilà les témoins sur lesquels il faut les juger, & non sur des écrits

Q

qu'ils

qu'ils ont plus en horreur que leurs accusateurs. Qu'on entende ceux qui assistoient le plus assidûment à leurs Confessionnaux, qui se portent dans ce moment avec empressement à leurs Sermons, est-il une seule voix qui s'élève contre eux? Toutes au contraire ne déposent-elles pas en leur faveur? Et quel est celui de leurs ardens adversaires qui oseroit à se vanter de faire la dixieme partie de ce que les Jésuites prêchent?

Est-ce parce que les Jésuites ont voulu déposer leur Général *Tyrse Gonzalès*, en haine de ce qu'il avoit écrit contre le *Probabilisme*? Cela est triple-ment faux. 1^o. L'excès de rigidité sur la question du *Probabilisme* n'est pas une erreur, tous les prétendus Rigoristes nous accordent cette majeure. Or, suivant les Constitutions, le Général de la Société ne peut-être déposé pour cause de doctrine, qu'autant qu'il auroit erré sur la doctrine. 2^o. *Tyrse Gonzalès* avoit écrit contre l'excès du *Probabilisme* vingt ans avant d'être élu. Son ouvrage étoit dédié au Général, & il n'avoit pas empêché qu'on ne le choisît unanimement pour gouverner la Compagnie. 3^o. *Murio Vitelesch* avoit fait un Décret pour prévenir l'abus du *Probabilisme*, & aucun Jésuite n'avoit réclamé contre ce Diplôme (a) pourquoi donc se seroit-on élevé contre les Ecrits de *Tyrse Gonzalès*? Quelques esprits inquiets & brouillons, (car il y en a dans tous les Corps & dans tous les Pais, dans les Tribunaux de Justice comme dans les Sociétés Religieuses) essayerent d'inquieter *Tyrse Gonzalès*.
Mais

(a) Voyés le Mém. attribué au P. Griffet pag. 326.

Mais cette petite bourrasque produite par les vapeurs mélancoliques de quelques Espagnols, fut aussi dissipée que formée. Eh! comment la Congregation auroit-elle pu écouter les plaintes contre son Général, à raison de ses Ecrits touchant le *Probabilisme*, elle qui lui recommanda d'user de la plus grande attention & severité, pour que la Morale relachée ne fut pas enseignée. (a) Or le *Probabilisme* pris dans le mauvais sens, est compris dans les opinions relachées : donc la Congregation n'a jamais pu faire un crime à Son Général de ce dont elle lui faisoit une Loi (b) on voit même par le Décret de la treizieme Congrégation, la liberté qu'elle laisse à chacun de penser suivant ses lumieres, touchant les matieres sur les quelles l'Eglise n'a pas prononcé, & c'est une preuve, que la Société n'a jamais voulu assujetter les esprits

Q 2

com-

(a)* Commendat imprimis Patri nostro, ut non tantum Transgressores loco & cathedra moveat, aliisque gravibus pro modo culpæ poenis subjiciat, sed ipsos etiam Superiores, si quando in cohibendâ liberiori illa operandi licentia negligentiores fuerint, severè puniar. *Decret. XI. Congreg.*

(b) Voici le Décret de la Congregation. C'est celle ou Tyrle Gonzalés fut élu, & la suivante loua son zèle. *Congreg. XIII. Decr. XVIII.* Cum relatum fuisset ad Congregationem, aliquos in ea esse persuasionem, quod Societas communibus quasi studiis tuendam sibi sumpsisset eorum Doctorum sententiam, quicquid, in agendo licitum esse sequi opinionem minus probabilem, faventem libertati, relictâ probabiliore, stare pro præcepto, declarandum censuit Congregatio, Societatem nec prohibuisse nec prohibere, quò minus contrariam sententiam tueri possent, quibus ea magis probaretur. Cette Congregation élut Tyrle Gonzalés. *Mut. Vittelleschi Mém. du P. Griffet pag. 358.*

comme nous l'avons déjà dit. A toutes ces preuves, que la raison trouvera concluantes, nous ajouterons une présomption. *Tyrse Gonzalés* fit réimprimer son ouvrage la sixième année de son Généralat. L'auroit-il fait, s'il avoit crû déplaire à la Compagnie, ou craindre de perdre sa place? Mais c'est trop s'arrêter à combattre les assertions d'un Ecrivain qui a déjà perdu toute croyance. Continuons à le convaincre de faux.

Voudroit-on faire un crime aux Jésuites de France de leur ancien attachement aux maximes Ultramontaines? C'étoit le sentiment commun des Ecoles, la doctrine même du Clergé de France, que les Jésuites l'ont trouvée établie dans le Royaume. La Sorbonne, ce Corps respectable & lumineux, ne put s'en détacher qu'avec peine: il fallut cinq mois de négociations pour lui faire signer les quatre articles de l'Assemblée du Clergé; tandis que les Jésuites y souscrivirent dès qu'ils parurent. Depuis ce tems-là, ils les ont fait soutenir en Thèse à *Bourges*, à *Rouen*, à *Montpellier*, à *Toulouse*, à *Rennes*, à *Vannes*, & dans beaucoup d'autres Collèges. Ils n'ont jamais refusé de fourbir là-dessus toutes les déclarations qui leur ont été demandées, & il y a de la mauvaise foi de suspecter la sincérité de leurs aveux ou désaveux. Quel est en effet le Corps ou le Particulier que l'on ne pourroit pas noircir ou perdre, en supposant que de pareils actes ne sont pas sincères? Les Magistrats ne s'en contentent-ils pas à l'égard des autres Ordres Religieux? Suspectent-ils les RR. PP. Bénédictins, parce que d'Aguire, Religieux de leur Ordre, fut décoré de la pourpre pour avoir

avoir écrit contre les quatre articles? Suspectent-ils les RR. PP. Dominicains, parce que le Cardinal Orsy, de leur Ordre, qui vient à peine de mourir, a composé quatre volumes contre les mêmes articles? Suspectent-ils les RR. PP. Augustins, parce que le Pere Berty, qui vit encore, vient de donner un grand Ouvrage là-dessus, & qu'il l'adresse à tous les Etudiants de son Ordre? Ces Auteurs sont Etrangers; mais ils tiennent à des Sociétés Religieuses établies en France. Les Jésuites François ne sont pas plus coupables que les Bénédictins, Dominicains & Augustins François, il est donc de l'exacte équité qu'ils soient traités de même.

Suspecteroit-on les sentimens des Jésuites, sous prétexte qu'ils n'ont pas combattu la mauvaise Doctrine. On a bien osé les en accuser, mais le reproche est faux : nous avons cité 60. de leurs Auteurs presque tous François qui se sont élevés contre ces maximes pernicieuses. Voudroit-on enfin persuader au Public, que les Jésuites manquent d'attachement & d'amour pour la personne sacrée de leurs Rois? Qu'on se départe de ce moyen, il est absurde. La postérité ne prendra pas le change : ils ne subsistent que par les bontés des Rois de France, ils ne mettent de confiance que dans le souvenir de ces mêmes bontés. Si elles viennent à leur manquer, ils sentent qu'ils périront. Que la passion aveugle ne se flatte donc pas de faire illusion aux esprits éclairés, *illius est scelus cui prodest*. Et si l'inclination & le devoir ne porteroient pas les Jésuites à aimer leur Souverain, la reconnoissance & l'intérêt les en solliciteroient.

Mânes des Rois dont les bons François chérissent la mémoire, permettez-nous de vous interpellér. Vous GRAND HENRI, dont l'ame généreuse & magnanime triompha des sollicitations redoublées d'un parti conjuré contre ces Défenseurs de la Foy, des représentations de vos Magistrats, des intrigues de votre Université, de la haine de vos Ministres hérétiques. Vous qui, malgré tant d'obstacles réunis, rappellâtes les Jésuites dans votre Royaume; qui donnâtes à leur rétablissement la consistance la plus solide & la plus légale; qui les comblâtes de biens pour les dédommager des torts qu'ils avoient soufferts; qui leur donnâtes l'habitation la plus chère à vos yeux & aux nôtres, puisqu'elle fut l'heureux berceau de l'auguste race des Bourbons. Vous qui ajoutant à cette faveur un présent au-dessus de tout don, voulûtes que ceux dont vous possediez les cœurs pendant votre vie, fussent les dépositaires du vôtre après votre mort. Dites-nous, Grand Roi, si vous croyiez que ces hommes étoient les ennemis de la Royauté.

LOUIS LE JUSTE, vous dont les lumieres & les vertus ont été respectées par la satire; vous qui joigniez aux connoissances d'un Monarque judicieux les conseils du plus grand des Ministres, qui en élevant un temple au Dieu vivant, éleviez à votre piété un monument de gloire, où la plus noble partie de vous-même repose encore, avez-vous donc prétendu confier ce dépôt précieux à des mains teintes du sang de votre pere?

Et vous, LOUIS LE GRAND, dont le seul nom fait encore frémir les ennemis de l'Eglise & de l'Etat;

l'Etat : vous qui , jaloux de vos droits sacrés , avez sçu en concilier la conservation avec le respect dû à l'Eglise Romaine ; vous qui avez favorisé , protégé , aimé jusqu'à la mort les Jésuites ; qui en donnant votre nom d'éternelle mémoire à leur premier Collège , leur avez donné votre cœur à garder ; doutâtes-vous un seul instant de leur fidélité ? Et si vos mânes sont encore sensibles , ne doivent-elles pas se courroucer à la vue de l'insulte qu'on veut leur faire en détruisant votre ouvrage ?

Troublez-vous aussi, cendres des BOURBON-CONDE', qui repose dans le Mausolée que vous vous êtes choisi. Mânes d'HENRI DE BOURBON, dont on célèbre tous les ans les vertus dans une pompe funebre, nous n'exigeons pas de vous un témoignage à titre de reconnoissance, dites-nous seulement ce que vous pensiez des Jésuites, lorsque vous leur confiâtes l'éducation de votre illustre Fils. Dites nous, si après avoir été enlevé à l'hérésie par un Grand Roi & persévérant constamment dans la foi de vos Ancêtres, vous ne croyez pas perpétuer ces sentiments dans vos Augustes Descendants, en confiant l'instruction de l'Héritier de votre nom aux Jésuites.

Nous vous le demandons aussi, à vous Grand CONDE', qui passâtes du berceau dans les mains des Jésuites de Bourges ; N'est-ce pas sous ces Maîtres que vous avez appris les devoirs de fidèles Sujets ; & si des circonstances fâcheuses ont emporté votre bouillante jeunesse dans des écarts dont vous ne tardâtes pas à rougir, le souvenir des leçons que vous aviez reçues, ne vous-a-t-il pas ramené à la soumission ?

Peroissez , ombre d'HENRI JULES , qui remplissez de votre grand nom les classes qui vont être bientôt fermées , qui ne dédaignant pas d'y venir assiduellement vous confondre avec une multitude d'élèves , en rapportâtes des connoissances supérieures en tout genre ; dites-nous si vous y avez appris quelques maximes contraires à la sûreté des Souverains , à la pureté des mœurs , à la foi Catholique ?

ARMAND DE CONTI, qui présidiez avec édification à ces exercices de piété qui vont être abolis pour toujours , pourquoi votre effigie , que l'on conserve encore dans le lieu de ces assemblées Chrétiennes , ne peut-elle pas s'animer dans ce moment ? Elle répéteroit aux François tout ce que vous avez vu & senti d'édifiant dans ces Congrégations. Les murs de ce lieu consacré à la Protectrice de ce Royaume , retentissent encore d'instructions redoublées , de cantiques sacrés & de prières ferventes pour la conservation de nos Rois. Et personne n'a le courage d'attester ce que les pierres attesteront au jour des vengeances. Prévenez ce terrible moment , pour épargner la rigueur à une Nation contre laquelle le Ciel s'irrite. Dites lui pour la confondre & pour la ramener , que c'est dans ces exercices de piété qu'on jette les premières semences de vertu & de religion dans votre tendre cœur ; & qui si elles furent quelque tems sans produire des fruits de vie , elles ne pousseront qu'avec plus de force , dez que l'âge des passions ne s'opposa plus au développement de ces germes précieux.

Char-

Charles de Bourbon, qui fites de vôtre Palais un lieu de repos (a) pour des hommes accablés sous le poids des travaux & des années, venez reprocher à la Nation sa barbarie. On viole cet asyle de Vieillards, que les anciens Sarmates auroient respecté à ce seul titre. Des Religieux, nos Freres dans l'Ordre de la Nature & nos Peres dans celui de la grace vont être réduits à manquer de tout. On les depouille de leurs biens, on les chasse de leurs maisons, on leur envie jusqu'à la triste gloire d'être supérieurs à leur infortune, & on n'oublie rien pour les forcer par la crainte d'une indigence totale à trahir l'honneur & la conscience. Paroissez donc, Mânes paisibles, pour justifier au moins vos bienfaits.

Ministre du plus juste des Rois, ferme soutien de l'autorité Royale, RICHELIEU, dont on ne suspectera pas le témoignage, si on se souvient encore de vôtre zèle pour l'Autel & le Trône; vouliez-vous donc préparer des moyens de destruction de l'Eglise & de l'Etat, quand vous défendiez si puissamment ceux qu'on accuse aujourd'hui d'avoir conspiré contre ces deux Puissances.

FRANÇOIS DE LA ROCHEFOUCAULD : (b) qui, chargé de réformer deux Sociétez Religieuses,

Q 5

asso-

(a) Charles III. Cardinal de Bourbon donna aux Jésuites son Hôtel de la rue Saint Antoine pour l'emplacement de la Maison Professe : & y bâtit & fonda le College de Rouën qui vient d'être fermé.

(b) Le Cardinal de la Rochefoucauld réforma les Messieurs de Sainte Geneviève, & les Bénédictins de Saint Maur. Il s'aïda des conseils du Pere Sirmond, & de quelques Jésuites.

associâtes les Jésuites à vos travaux , auriez - vous jamais imaginé , que ceux dont le zèle & les lumières vous étoient assés connus pour en emprunter le secours , seroient traduits cent ans après dans tous les Tribunaux du Royaume comme des enthousiastes & des fanatiques , comme des hommes sans conscience , sans mœurs , sans religion.

Et vous sage Ministre , qui avez fait jouir si long tems l'Eglise & l'Etat , d'une tranquillité qui a disparu avec vous de la terre , pensiez-vous , que les Jésuites en étoient les ennemis , lorsqu'ouvrant votre cœur à un Confrere (a) sur les vrais auteurs des troubles qui nous agitent , vous lui écriviez : *Il est facheux que les Jésuites baissent de credit , parce qu'il faut convenir qu'il n'y a presque qu'eux qui défendent l'Eglise , & qu'ils sont les seuls Prédicateurs qui nous restent. Ils m'étoient très peu favorables sous le feu Roi , & m'en avoient donné des*
preu-

(a) Lettre du Cardinal de Fleury au Cardinal de Tencin , du 9. Fevrier 1740. si quelques personnes sont fâchées de ne pas trouver ici la lettre en entier , d'autres en seront bien aises ; mais qu'elles ne nous en sachent aucun gré : c'est la prudence & non la Générosité qui nous a retenu la main. On auroit dit : *Voyez cet Ex-Jésuite Breton , il viole la loi du silence.* Cette crainte nous empêche de donner une autre Lettre tout au long , elle est du même Cardinal au Cardinal de Tencin en date du 30. Avril 1742. Nous n'en insérerons donc qu'un Extrait , par discretion pour les uns & à titre de dédommagement pour les autres. *Sans vouloir être le Partisan aveugle des Jésuites ,* dit ce Cardinal , *il est certain que le premier échelon dont on se sert pour attirer les gens dans le parti , est toujours une haine implacable , & un décri général de tous ces Pères , cela leur est honorable.*

preuves bien convaincantes ; mais je crois , qu'il est du bien de la Religion de les soutenir , & je le fais efficacement sans rancune. Vous les regardiez donc alors comme les états précieux de la Religion, Vénérable Vieillard, & aujourd'hui on veut les faire passer pour les destructeurs de ce Saint Edifice. Vous sacrifiez à ce bien des mécontentemens réels, & on le sacrifice lui même à un ressentiment injuste. Vous travailliez efficacement à les soutenir, & on travaille sans relache à les perdre ; les bons François avoient-ils besoin de ce contraste pour vous regretter ?

Joignez-vous à ces témoins respectables, nombre innombrable d'Eleves des Jésuites ; reconnoissez leurs soins par vos éloges, ou accablez les de reproches, s'ils ont négligé votre éducation.

Mais pourquoi invoquer les morts, quand une foule de vivans s'offre à nos esprits, & ne se refusera pas à nos cœurs ? Nous oserions vous interpellier, illustre descendant d'ARNAUD DE CONTI, si l'affection que vous portez à votre ancien Maître, (a) & que votre auguste Mere partage avec vous, n'étoit pas l'aveu le plus authentique, & le fruit le moins équivoque des bonnes leçons que vous en avez reçu.

Princes Lorrains ; Bouillon, Rohan, Soubise, & vous Grands du Royaume, qui environnez le trône, faites-le retentir des éloges, ou du blâme dont vous croyez les Jésuites dignes.

Et

(a) Le Révérend Pere De la Tour.

Et vous, respectables Magistrats qui allez les proscrire, dites-vous à vous-mêmes, si vous avez jamais rien vu en eux qui méritât un pareil traitement? Dites-nous, s'ils ont corrompu votre jeunesse, ébranlé votre fidélité, altéré votre foi? Quelqu'un de vous oseroit-il les en accuser, sans que tout votre corps s'élevât contre lui? Nous en appellons à votre propre conscience. Cependant vous allez prononcer l'Arrêt de leur proscription. Quatre mille François vont être détruits, pour expier les torts de vingt-cinq Allemands, Flamands, Italiens, Espagnols ou Portugais. On va priver quatre mille Citoyens du droit du Cité; quatre mille hommes du droit de la nature; quatre mille Religieux du droit sacré de la Religion, pour perdre nos modèles dans la piété, nos émules dans la soumission, nos Maîtres dans les lettres, nos Peres dans l'instruction, nos freres en Jesus-Christ, nos amis, nos parens, nos semblables. Deux cens ans de possession sont sans mérite; cent soixante ans de prescription sont sans force, les Edits & Déclarations de huit Rois sont sans poids; des maisons élevées par des mains Royales, ne sont plus pour eux un asile assuré, ni le pied des autels qu'ils embrassent un refuge. Ils ont beau invoquer la protection des loix, l'autorité des Rois, les Arrêts des Parlements, l'estime des gens de bien, l'urbanité de la Nation, le cri de l'humanité, la foi publique, aucun de ces moyens, favorables aux plus grands criminels, n'est pour ces innocens une ressource. C'est en vain que leur zèle pour la Religion, que leur attachement pour l'Etat,

l'Erat, que leur amour pour le Souverain, que leur soin pour ses Sujets, que leurs mœurs, leurs services, leur modération, leur résignation, leur innocence; que tout jusqu'à leur silence parle en faveur de ces victimes. Tant de titres confondent sans doute leurs ennemis; mais ils ne les désarment pas. La compassion s'en émeut, la passion s'en irrite. On veut détruire la Société en France, on la détruit : Elle est détruite.

Dans cette triste extrémité, à qui adresseront-ils leurs plaintes & leurs gémissemens? A vous raison humaine, qui êtes étonnée de ce qu'on a fait contre eux, qui souffrez de ce qu'on va faire; vous avez été donnée aux hommes pour les conduire, servez au moins dans ce moment à les redresser; il est tems encore de ramener les esprits, votre empire n'est pas entièrement détruit chez les François; intéressez leur honneur, & vous dissiperez les prestiges, qui vont les deshonorner : Que diront en effet les Nations qui nous jaloussent? Que diront celles qui nous aiment? Que dira la postérité? Nos neveux ne voyant aucun crime dans les Jésuites, ne pourront excuser leur proscription, qu'en l'attribuer à la surprise & à la foiblesse qui n'excusent pas. Ils demanderont des motifs & ne verront que des prétextes; ils chercheront que des victimes; ils rougiront pour cette génération de ce qu'elle aura fait; ils gémiront pour toutes les autres de ce qui en sera la malheureuse suite, & le siècle le plus éclairé & le plus doux passera dans leur esprit

prir pour un tems de ténèbres & d'orages.

Illustres Magistrats, sur qui toute l'Europe a les yeux ouverts, faites qu'ils soient pour vous des regards d'admiration; la cabale vous demande la proscription d'un Corps vertueux & utile, un intérêt national attend de vous sa conservation. Balancerez-vous entre les déclamations indécentes d'un Parti effréné & les vœux réunis de l'humanité & de la Religion? *Revertimini ad Judicium*, il en est tems encore *revertimini*, & les Jésuites sont sauvés. Si au contraire vous persistez dans vos Arrêts, ils périront, mais leur mémoire ne périra pas; ils emporteront malgré leurs adversaires, l'estime du Roi & de son Auguste Famille, les éloges du premier Corps de l'Etat, les (a)

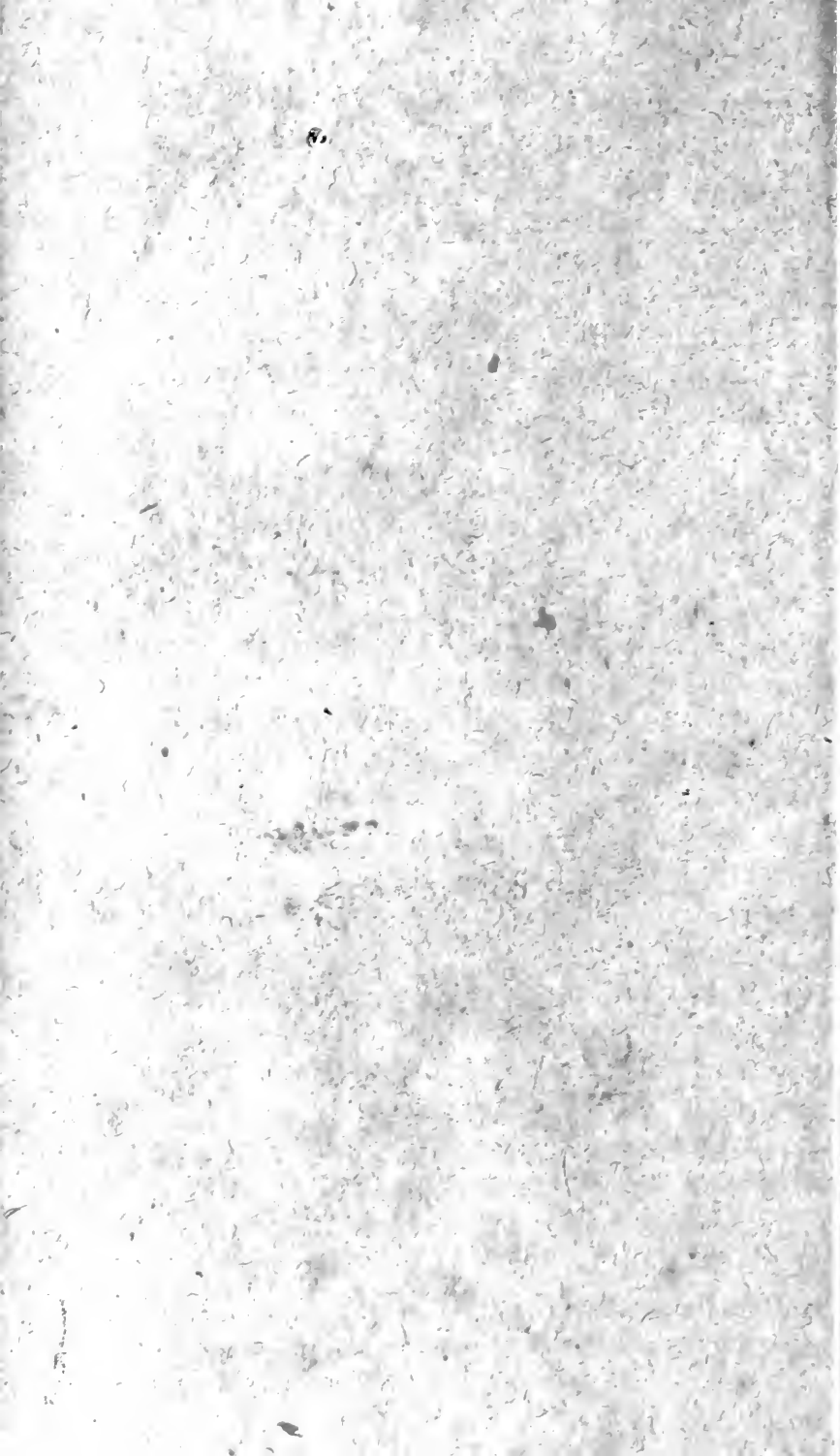
Ler-

(a) Le Clergé de France assemblé à Paris par ordre du Roi, au nombre de cinquante deux écrivit à Sa Majesté une Lettre en date du mois de Decembre mil sept cent soixante-un; c'est le temoignage le plus authentique de la bonne Doctrine, de la saine Morale, du Zèle, de la Soumission & des Services des Jésuites. Si on y trouve un projet de Règlement, c'est un excès de sagesse & de précaution qui l'a suggéré à ces respectables Prélats. Leur amour pour la paix demandoit d'eux, qu'ils parussent se rapprocher des vûes des Parlements; & ils s'en seroient trop éloignés, si, au moment, où tous les Tribunaux du Royaume s'accordoient à publier, que les Jésuites étoient un Corps indépendant des deux Puissances, les Evêques n'avoient pas proposé au Roi quelques moyens pour assurer de la soumission de ces Religieux. Si on doutoit des motifs de ces Réglements, on les trouveroit consignés dans l'attention que Nosseigneurs les Prélats ont eue d'y comprendre tous les autres Ordres Religieux.

Lettres écrites au Roi ou à Mr. le Chancelier par presque tous les Evêques de France, les attestations d'un grand nombre de Chapitres, de Curés, & de Corps de Ville, de Commandans de Places & de Provinces, les vœux des Gens de bien, l'affection de la multitude, les larmes de leurs amis, le respect de leurs ennemis, peut-être aussi vos regrets. Accablés sous le poids de vos Arrêts, ils joindront à tant de consolations celle du témoignage de leur conscience. Enveloppés dans leur propre vertu, & fiers de leur innocence, ils pourront dire avec vérité ce qu'un grand Roi disoit dans ses désastres : *Nous avons tout perdu fors l'honneur.*

F I N.







L. Lallemand Auteur des Reflexions
Morales sur le nouveau Testament,
avec des Notes &c. pag: 198, 199

£ 60.000

